

# L'Influence des Sciences Physiologiques sur la Littérature Française, de 1670 à 1870

---

THÈSE POUR LE DOCTORAT D'UNIVERSITÉ

PAR

**DONALD L. KING**

PARIS

LES PRESSES MODERNES

IMPRIMERIE

45, rue de Maubeuge, 45

—  
1929







**L'Influence des Sciences Physiologiques  
sur la Littérature Française de 1670 à 1870**



Digitized by the Internet Archive  
in 2026

# L'Influence des Sciences Physiologiques sur la Littérature Française, de 1670 à 1870

---

THÈSE POUR LE DOCTORAT D'UNIVERSITÉ

PAR

**DONALD L. KING**

---

PARIS

LES PRESSES MODERNES

IMPRIMERIE

45, rue de Maubeuge, 45

—  
1929



**TO MY MOTHER**



## INTRODUCTION

Quand Sainte-Beuve poussait ce cri : « O physiologistes, je vous retrouve partout », il témoignait de l'influence des sciences physiologiques sur la littérature française de la seconde moitié du dix-neuvième siècle. Depuis l'époque où les *Lundis* illustraient le nom du célèbre critique, tous ses successeurs ont commenté la tendance des écrivains, surtout des romanciers, à bâtir leurs histoires sur des bases nettement scientifiques et la branche de la science qui a laissé la plus profonde empreinte sur la production littéraire est sans doute la physiologie. Notre tâche, en étudiant ce sujet, est d'approfondir les raisons de cette influence et d'en évaluer l'étendue.

Il y a sans doute plusieurs façons d'étudier ce problème. On pourrait se borner à considérer la question au point de vue purement esthétique et littéraire; c'est la méthode qui nous a donné les brillantes études signées par Faguet, Brunetière et Lanson. Un autre procédé consiste à noter toutes les traces d'influence médicale dans les romans réalistes et naturalistes, de signaler les allusions à la physiologie, de commenter la justesse des notions scientifiques du romancier et d'apprécier l'application des connaissances médicales aux actions des personnages du livre. Les médecins Segalen, Dumesnil et Cabanès, parmi beaucoup d'autres, ont fait d'intéressantes études sur le problème envisagé au point de vue médical. Nous nous proposons de réunir les opinions des littérateurs et des médecins et d'en tirer un jugement personnel.

A maintes reprises, dans notre étude, on trouvera le mot « réalisme », dont il faut bien définir la portée. On pourrait multiplier les définitions couramment données de ce terme

sans arriver à trouver une expression qui réunisse toutes les nuances de cette idée. Est-ce « la littérature impersonnelle » prônée par Flaubert ? Alors le génial Alphonse Daudet n'appartient pas au groupe des artistes réalistes. Est-ce « l'Ecole du document humain », selon la définition d'Edmond de Goncourt ? Alors il faut réserver une place importante à Zola qui amassait des notes avant d'écrire, mais qui a poussé les doctrines de ses maîtres si loin que son œuvre est plutôt la négation que le résultat de l'emploi de la formule réaliste.

Dans cette étude nous considérerons le réalisme comme une doctrine littéraire qui, vers 1850, se proposait de ramener l'art à l'observation directe de la réalité, d'en donner une image fidèle, artistique et aussi objective que possible.

Tous les écrivains réalistes s'accordent à attacher une importance prépondérante à l'observation directe de la réalité qu'ils tâchent de faire revivre dans leurs romans. Flaubert voyage en Afrique, non pas pour trouver « la couleur locale » chère aux âmes romantiques, mais pour pouvoir « faire vrai » en écrivant *Salammbô*. Plus tard, il assiste à une opération de trachéotomie avant de se hasarder à écrire son chapitre sur le croup dans *L'Education Sentimentale*. Dans leur *Journal*, les Goncourt témoignent constamment de leur souci d'observation méticuleuse. Tantôt c'est en visitant une clinique qu'ils obtiennent les détails vrais « sur le vif, sur le saignant » pour leurs romans, tantôt c'est en s'examinant eux-mêmes ou en demandant à leurs amis et à leurs lectrices « des documents humains » qu'ils réunissent des notes avec lesquelles ils fabriquent leurs ouvrages. Alphonse Daudet a réussi à donner un air de spontanéité à ses contes, grâce à son génie, mais, malgré les apparences d'une faculté de narration facile, nous savons que lui aussi remplissait des carnets de notes avant de se mettre à la composition d'un livre.

Il est à remarquer que ce souci d'exactitude dans le roman, dans les livres d'histoire qui visaient « la résurrection

intégrale du passé », dans la peinture d'un Courbet ou d'un Gavarni et dans la critique — toute cette poussée vers le vrai dans les arts provient du domaine des sciences, de la médecine en particulier, où on faisait de si remarquables découvertes, grâce à la méthode expérimentale, qui était en train de renouveler et de transformer la physiologie à l'aide du microscope, du stéthoscope, de l'électricité et de la chimie.

Le réalisme présupposait chez ses adeptes, non seulement la faculté d'observation patiente et scrupuleuse, mais aussi le pouvoir de rendre en une image fidèle ce qu'on avait longuement étudié. Pour Flaubert il n'y avait qu'un seul mot pour faire ressortir le caractère essentiel d'une chose. Il ne voulait jamais accepter l'à-peu-près, le terme équivoque ou inexact qui aurait satisfait un écrivain moins soucieux que lui de l'observation scientifique. Nous remarquons la même intransigeance chez les Goncourt qui prétendaient être obligés d'inventer une langue spéciale, capable d'exprimer les nuances, auxquelles ils étaient sensibles dans leurs âmes d'artistes.

Mais cette image de la réalité ne suffisait pas si elle n'était que fidèle. Il fallait mettre le beau au service du vrai. C'est ici qu'intervient la faculté spéciale des artistes : le sentiment de l'esthétique qui distingue l'observation faite dans un but littéraire de l'observation scientifique. Le grand savant Claude Bernard pouvait se contenter de décrire avec clarté et précision les phénomènes qui marquaient le cours d'une expérience, mais, pour un Flaubert, cette fidélité scrupuleuse n'était pas satisfaisante : il fallait que la beauté de la forme égalât la vérité du fond. Ce culte du beau se voit à chaque page de sa *Correspondance*, où il se plaint constamment de ses « affres du style » et les Goncourt nous disent dans leur *Journal* qu'il avait formulé ses « chûtes de phrases » avant d'en avoir écrit les commencements !

Non satisfait de belles images, de comparaisons justes, de mots parfaitement appropriés à l'idée qu'ils devaient suggérer

à l'esprit du lecteur, Flaubert recherchait, en plus de cette beauté interne et évocatrice, une beauté sensible à l'oreille; par conséquent chaque phrase devait être lue à haute voix dans la chambre qu'il appelait son « gueuloir », où des modifications étaient apportées à la phrase jusqu'à ce qu'elle eût la cadence voulue. Ce travail excessivement consciencieux pour exprimer le vrai par le beau faisait dire à Dumas fils que Flaubert « abattait une forêt pour faire une boîte d'allumettes ».

Un autre trait caractéristique de la formule réaliste et qui la distinguait nettement des extravagances du romantisme, c'était l'effort pour supprimer tout ce qui était subjectif. Autant les romantiques chantaient leur « moi » avec ses douleurs et ses joies, autant les réalistes s'efforçaient de se tenir complètement en dehors de leur œuvre. Cette attitude d'objectivité est certainement scientifique plutôt que littéraire et nous évoque l'image d'un savant qui observe et note froidement et impartialement le progrès d'une expérience. Admettons avec M. Bourget que cette impersonnalité ne puisse être que relative, étant donné que l'écrivain se révèle malgré lui par le choix du sujet, par le vocabulaire sec ou coloré qu'il emploie et par son attitude envers les personnages qu'il a créés; néanmoins la tendance est là, tendance que Flaubert considère comme un devoir pour chaque écrivain qui se respecte. Bien qu'il n'acceptât jamais l'appellation de « chef de l'école réaliste », que les jeunes romanciers voulaient lui donner, l'auteur de *Madame Bovary* jouissait d'une réputation si grande et exerçait une influence si étendue sur ses contemporains que son dogme de « l'impersonnalité » fut généralement accepté et suivi.

Nous pourrions dès maintenant constater que le réalisme et la science se ressemblent sous plusieurs aspects. Ils ont un but commun : la recherche du vrai. Leurs procédés aussi se prêtent à une comparaison, puisque tous les deux se servent de l'observation scrupuleuse pour atteindre le vrai. Il va de soi que l'imagination joue un rôle de plus en plus restreint dans

les œuvres des romanciers comme dans les recherches des savants. Et finalement la science et la littérature se rapprochent par l'impersonnalité qui caractérise l'exposition de leurs recherches. Les faits, soigneusement observés, notés et contrôlés reçoivent une importance prépondérante devant laquelle les systèmes philosophiques, l'autorité de l'Eglise et les doctrines médicales de Galien et d'Hippocrate ont dû s'incliner. Dans le domaine littéraire nous remarquons le même rôle capital accordé aux faits, soit les « petits faits significatifs » soit les « documents humains ». Même dans la poésie cette tendance à l'esprit et à la méthode scientifiques se manifeste : Leconte de Lisle disait dès 1852 : « L'art et la science longtemps séparés par suite des efforts divergents de l'intelligence, doivent donc tendre à s'unir étroitement, si ce n'est à se confondre » (1).

Il est naturel que ce soit la science physiologique qui ait exercé la plus profonde influence sur la littérature. Un Jules Verne peut écrire une série de romans intéressants, inspirés par les grandes découvertes physiques et chimiques qui ont transformé la navigation, mais ces contes ne peuvent pas rivaliser avec les œuvres de Flaubert ou des Goncourt, romans basés sur la physiologie avec une tendance à étudier un cas pathologique, parce que le public s'intéresse à l'étude de l'homme plus qu'aux exploits d'une machine, si merveilleuse qu'elle soit. Donc le roman réaliste et la physiologie cherchent à pénétrer le même mystère : l'homme dans son âme et dans son corps.

L'attitude des écrivains à l'égard de leurs personnages a beaucoup évolué depuis la période classique. Un Corneille, un Racine, une Mme de La Fayette s'occupaient de l'analyse des âmes nobles ou basses, mais ils ne semblaient pas se rendre compte qu'il y a une influence parfois déterminante du physique sur le moral, ou s'ils étaient conscients de cette influence, ils considéraient que seul l'aspect psychologique d'un problème

(1) Leconte de Lisle. (Préface des *Poèmes antiques*).

était digne de leur plume et de l'attention du public raffiné dont dépendait leur succès. Tout autre procédé aurait nécessité l'emploi de mots vulgaires, selon l'opinion de l'époque, de termes qui auraient offusqué leur sens du bon goût et de la moralité. Au point de vue esthétique le romantisme a libéré les écrivains des entraves conventionnelles imposées par les préjugés de l'école classique et, de ce fait, a ouvert le chemin aux libertés des auteurs réalistes. Les mots communs, les termes techniques, ne sont plus bannis du vocabulaire d'un écrivain qui se respecte. Dorénavant il est permis de traiter un sujet littéraire dans son ensemble, sans se priver de l'aide que la physiologie peut apporter à la compréhension complète du problème.

Nous verrons, à sa place, que quelques romanciers réalistes, Zola surtout, ont cherché à substituer la physiologie à la psychologie, le moyen légitime au but visé dans une œuvre littéraire. M. Lanson a bien exprimé la nécessité des données physiques dans l'étude d'un état moral : « La psychologie du roman et du théâtre ne saurait faire abstraction de la physiologie ni de la pathologie, non plus que le peintre de l'anatomie » (2), mais en revanche il affirme dans le même essai de critique (3) : « ... Si la diffusion de l'esprit scientifique rend le public curieux des recherches et des résultats de la science, c'est tromper, non pas servir ce goût que de faire une contrefaçon frelatée de l'œuvre scientifique, et d'exploiter en hâte les questions actuelles et tapageuses. Au lieu de collectionner et d'inventer des faits physiologiques, des cas pathologiques, dont la description fait pitié aux hommes de science et fera rire dans cinquante ans, jusqu'aux plus ignorants - si on les lit — les écrivains feraient mieux de se demander quel développement, quel enrichissement les progrès de la science donnent-ils à la psychologie littéraire » ?

(2) G. Lanson, (*Hommes et Livres*, p. 349.)

(3) G. Lanson, (op. cit., p. 357).

En plus de l'extension dans le vocabulaire depuis l'époque classique, extension qui a permis aux écrivains d'envisager un sujet, non seulement au point de vue purement psychologique, mais aussi sous ses aspects physiologiques, nous constatons une évolution dans le choix des personnages traités dans une œuvre d'art. Bien avant la Révolution, nous remarquons déjà une tendance à s'éloigner de la peinture exclusive des personnes de la cour et de la riche bourgeoisie. Le dix-huitième siècle nous montre un grand progrès vers la démocratisation de la littérature, progrès qui continue en s'accroissant et qui aboutit finalement au réalisme d'un Flaubert dans un *Cœur simple* et d'un Goncourt dans *Germinie Lacerteux*. En ce qui concerne la peinture des petites gens, il y a certainement un lien de parenté littéraire entre Marivaux et les frères Goncourt. Le premier nous a fait pénétrer dans la boutique d'une lingère, en dépit de ses lecteurs qui la croyaient indigne de leur attention et il nous révèle le goût de son temps quand il dit : « Donnez-leur l'histoire du cœur humain dans les grandes conditions, ce devient là pour eux un objet important, mais ne leur parlez pas des états médiocres... Laissez là le reste des hommes : qu'ils vivent, mais qu'il n'en soit pas question » (4).

Les Goncourt dans la préface de *Germinie Lacerteux* nous montrent le même dédain pour les lecteurs qui ne veulent rien entendre sur la vie des petites gens : « Le public aime les romans faux : ce roman est un roman vrai. Il aime les livres qui font semblant d'aller dans le monde : ce livre vient de la rue... Vivant au dix-neuvième siècle, dans un temps de suffrage universel, de démocratie, de libéralisme, nous nous sommes demandé si ce qu'on appelle « les basses classes » n'avait pas droit au Roman ; si ce monde sous un monde, le peuple, devait rester sous le coup de l'interdit littéraire... Il nous est venu la curiosité de savoir... si, dans un pays sans caste et sans aristocratie légale, les misères des petits et des pauvres parleraient

(4) Marivaux, *Marianne*, 2<sup>e</sup> partie, VI, p. 68.

à l'intérêt, à l'émotion, à la pitié, aussi haut que les misères des grands et des riches ».

Mais le roman, en s'affranchissant des entraves d'un vocabulaire restreint et d'un domaine noble, tend, au dix-neuvième siècle, à se rapprocher de la science, surtout de la science médicale qui, elle aussi, s'intéresse à l'homme, aux plus humbles comme aux plus riches et sans se laisser détourner de son progrès par respect pour les autorités du passé. On appelle le médecin dans les circonstances poignantes, naissance, mort, maladie, dans les moments les plus intéressants pour celui qui étudie la vie humaine. Le médecin peut tout voir et tout entendre : donc il jouit d'une grande estime chez les écrivains réalistes qui essaient de pénétrer et de dépeindre la vie des individus. Ces rapports intimes entre la médecine et le réalisme sont bien indiqués par les Goncourt quand ils affirment dans la Préface de *Germinie Lacerteux* : « ...l'étude qui suit est la clinique de l'Amour ».

Même la notion de la psychologie a subi un changement qui a servi à rapprocher la science médicale et la littérature. La conception classique de la psychologie repose sur les particularités de l'âme, les « passions de l'âme » comme on disait, tandis que pour le réaliste l'âme est sous l'empire du corps, donc, la psychologie est soumise à la physiologie. Taine a bien exprimé cette doctrine dans une lettre adressée à Sainte-Beuve pour lui recommander la candidature de Charles Robin à l'Académie de Sciences. Il y disait : « Les physiologistes et les anatomistes sont nos maîtres à tous et la critique morale a pour point de départ la critique physique. Vous, ancien interne, vous l'avez prouvé mieux que les autres » (5). Nous verrons dans les chapitres sur Flaubert et les Goncourt combien cette doctrine était tenue en estime par les romanciers réalistes. Cette croyance à l'importance des facteurs physiques

(5) H. Taine. Cité dans la *Chronique Médicale*, vol. année, 1905, p. 61.

dans la compréhension d'un état moral nous explique — si elle ne peut pas le justifier — l'emploi d'une surabondance de détails purement extérieurs par lesquels l'écrivain essaie de nous faire pénétrer dans le caractère de ses personnages. Enfin c'est à cette conception de la subordination de l'âme au corps que nous devons les descriptions de maladies et de symptômes pathologiques dans l'œuvre des réalistes.

Pourtant il serait inutile pour la littérature, comme pour la science, de collectionner, selon le conseil de Taine, « de tout petits faits bien choisis, importants, significatifs, amplement circonstanciés et minutieusement notés (6) », s'il n'existait pas une doctrine qui permettrait aux écrivains comme aux savants de dégager de cet ensemble de faits un sens général et logique, le caractère essentiel d'un personnage, la nature immuable d'un phénomène scientifique. La doctrine du *Déterminisme* fournissait à la littérature comme à la science l'idée d'un engrenage rigoureux et invariable entre les faits et leurs conséquences. A maints endroits, dans son *Introduction à la médecine expérimentale*, Claude Bernard a exposé cette doctrine : (7) « En effet, le principe absolu des sciences expérimentales est un *déterminisme nécessaire* et conscient dans les conditions des phénomènes. De telle sorte qu'un phénomène naturel, quel qu'il soit, étant donné, jamais un expérimentateur ne pourra admettre qu'il y ait une variation dans l'expression de ce phénomène sans qu'en même temps il ne soit survenu des conditions nouvelles dans sa manifestation » et plus loin (8) il dit : « ...Jamais il ne pourra lui venir à l'idée de nier le *déterminisme* absolu des phénomènes, parce que c'est précisément le sentiment de ce déterminisme qui caractérise le vrai savant » et encore (9) : « ...La condition d'un

(6) H. Taine. Préface de *l'Intelligence*.

(7) P. 86.

(8) P. 88.

(9) Pp. 106 et 109.

phénomène une fois connue et remplie, le phénomène doit se reproduire toujours et nécessairement... Le déterminisme devient ainsi la base de tout progrès et de toute critique scientifique ».

D'après la citation suivante, sur l'application du déterminisme à la psychologie, il paraît que Claude Bernard avait prévu le succès de cette doctrine dans la littérature réaliste. « Malgré leur nature merveilleuse, dit-il (10), et la délicatesse de leurs manifestations, il est impossible, selon moi, de ne pas faire rentrer les phénomènes cérébraux comme tous les autres phénomènes des corps vivants, dans les lois d'un déterminisme scientifique ».

Quoi qu'il en soit, on ne peut pas s'empêcher de remarquer le déterminisme qui relie les péripéties d'un roman réaliste au dénouement tragique. Flaubert aurait pu sauver la vie à l'héroïne de son chef-d'œuvre s'il avait voulu avoir recours aux moyens usités par les romantiques : le coup de théâtre ou la réformation de soi-même sous les coups de l'adversité. Victor Hugo n'aurait pas hésité à faire surgir un Prince Charmant qui satisferait tous les désirs romantiques d'Emma Bovary. Dumas fils l'aurait ramenée au chemin de la vertu par la souffrance. Flaubert, pourtant, avait trop de probité scientifique pour se permettre l'emploi de procédés invraisemblables. Nous voyons donc la malheureuse Madame Bovary conduite au suicide par « la logique des faits » qui n'est qu'un déterminisme inexorable.

Si l'on fait le résumé des observations générales indiquées plutôt que développées dans cette introduction, il se dégage une similitude de traits caractéristiques entre le réalisme et la physiologie. Tous les deux, ils poursuivent le même but : la connaissance de l'homme. Semblables aussi sont leurs moyens : observation et respect des faits, insouciance des dogmes et des autorités du passé, croyance au déterminisme des phénomènes,

(10) Op. cit., p. 144.

aspiration vers une impersonnalité scientifique. Pourtant toutes ces qualités ou défauts, selon qu'on aime ou qu'on abhorre le réalisme, qui rapprochent la littérature des sciences physiologiques, sont des notions relativement nouvelles, des résultats de deux siècles de progrès scientifique. Nous essayerons dans les chapitres suivants de tracer les étapes de la transformation dans les sciences physiologiques, depuis l'attitude de mépris et de raillerie de Molière et de ses contemporains à l'égard des médecins jusqu'à l'attitude de respect et de vénération des écrivains réalistes.

## CHAPITRE I

### Esquisse historique des rapports entre la médecine et la littérature.

Si l'on compare les rapports entre la médecine et la littérature au dix-septième siècle avec ceux du dix-neuvième, on constate qu'à la première époque c'est la littérature qui a exercé une influence sur la médecine tandis qu'à la seconde c'est le contraire. Les causes de cette influence ne sont pas difficiles à deviner : le plus faible subit l'influence du plus fort. Or, sous le règne de Louis XIV, les Lettres tiennent la place dominante et la science médicale, dans son état de médiocrité, se trouve en butte à la raillerie des écrivains. Il est certain que les critiques et les brocards de Molière et de ses contemporains ont exercé une heureuse influence sur la médecine et leur méthode « castigat ridendo mores » a aidé la science médicale à se débarrasser des dogmes et des procédés arriérés et ridicules.

Il n'en est pas de même des autres sciences, dont l'état au dix-septième siècle était fort florissant. Pascal et Descartes, bien qu'en marge de la littérature, lui ont fourni des conceptions nouvelles sur l'importance des qualités de composition, de justesse, de clarté, de raison et de logique, qualités qui caractérisent les chefs-d'œuvres classiques. C'est certainement aux sciences mathématiques, plutôt qu'à la physiologie, que M. Lanson fait allusion quand il dit : « Ce n'est pas seulement de nos jours que la littérature a été influencée par la science : il y a tantôt trois siècles qu'elle en est modifiée dans son développement. Les classiques qui disent : « Rien n'est beau que

le vrai », les naturalistes qui réduisent tout à « Faire vrai », obéissent en somme à une conception scientifique... Ronsard a été l'auteur de la dernière révolution qui ne se soit pas faite au nom de la vérité, le chef de la dernière école qui n'ait pas d'abord inscrit sur son drapeau « la vérité » (1).

Mais les médecins du dix-septième siècle n'osaient pas chercher la vérité, de là le peu d'estime dont ils jouissaient dans la société de leur temps. Les doctrines d'Hippocrate et de Galien barraient la route aux progrès que la raison émancipée avait faits dans les autres sciences où « on rechercha les conditions et les limites de la certitude : on créa les méthodes, seules armes efficaces de la raison contre le dogme... Avec Bacon, puis avec Descartes, l'esprit scientifique prit possession du monde des intelligences » (2). Mais cet esprit scientifique pénétra très difficilement dans la médecine qui, d'ailleurs, fut considérée comme un art plutôt que comme une science. Elle formait une partie de l'humanisme. On n'expérimentait pas; on étudiait les autorités latines et grecques; l'érudition remplaçait l'expérience. Lentement, au cours du dix-huitième siècle, cette situation se transforma et la science médicale prit l'importance que Descartes avait prévue, quand il dit : « Si l'espèce humaine peut être perfectionnée, c'est dans la médecine qu'il faut chercher les moyens ».

Bien que Descartes n'eût pas assez d'influence sur les médecins de son temps pour faire prévaloir ses méthodes rigoureusement scientifiques sur les conjectures établies par les autorités, nous trouvons en lui, non seulement la foi en la médecine, mais aussi un vif intérêt aux questions médicales et l'indication précise de la bonne méthode à suivre. Lors de la bataille à propos de la circulation du sang, Descartes se dressa contre le dogmatisme routinier de la Faculté pour défendre avec acharnement les théories de Harvey. Bien avant la

(1) G. Lanson, *Hommes et livres*, pp. 318, 319.

(2) G. Lanson, *Hommes et livres*, pp. 320, 321.

construction des premiers microscopes, Descartes avait prévu l'existence des infiniment petits : « Il n'y a personne, dit-il qui puisse douter qu'il n'y ait des corps qui sont si petits qu'ils ne peuvent être aperçus par aucun de nos sens ». Selon le Dr Pierre Mauriac, à qui nous empruntons ces indications sur les connaissances médicales de Descartes et de ses amis (3), Malebranche développant les directives du maître, nous prédit l'existence des microbes invisibles, des virus filtrants : « Nous avons des démonstrations évidentes et mathématiques de la divisibilité de la matière à l'infini, et cela suffit pour nous faire croire qu'il y a des animaux plus petits et plus petits à l'infini, quoique notre imagination s'effarouche de cette pensée... Notre vue est très limitée, mais elle ne doit pas limiter son objet. L'idée qu'elle nous donne de l'étendue a des bornes fort étroites; mais il ne suit pas de là que l'étendue en ait. Elle est sans doute infinie en un sens; et cette petite partie de matière qui se cache à nos yeux est capable de contenir un monde... Les petits animaux dont nous venons de parler ont peut-être d'autres petits animaux qui les dévorent, et qui leur sont imperceptibles à cause de leur petitesse effroyable, de même que les autres nous sont imperceptibles... car enfin, les petits animaux ne manquent pas aux microscopes, comme les microscopes manquent aux petits animaux ».

Et c'est parce que les microscopes manquent pour distinguer les virus filtrants que leur existence fut si longtemps insoupçonnée. « Les hommes ne se fient pas seulement à leurs yeux pour juger des objets visibles, dit Malebranche, ils s'y fient même pour juger ceux qui sont invisibles... C'est ce qui les empêche de reconnaître les véritables causes d'une infinité d'effets naturels... Ils ont recours à des qualités occultes ou à des facultés imaginaires pour expliquer tous ces effets dont ces animaux imperceptibles sont la cause naturelle ».

(3) Dr Pierre Mauriac. *Aux Confins de la médecine*, pp. 149 et suivantes.

Descartes montre l'intérêt qu'il portait aux études physiologiques dans ses écrits tels que son *Traité de l'homme* et son *Traité de la formation du Fœtus*. Il étudia l'anatomie et il développa parmi ses amis le goût de la dissection. Parmi ses disciples, il compta de nombreux médecins qui profitèrent de son enseignement pour en faire bon usage. Mais ce qu'il a donné de plus précieux à ses contemporains et à ses successeurs, c'est sa méthode de recherche scientifique, basée uniquement sur les faits, méthode dont Claude Bernard s'est servi dans ses découvertes et dont il fait l'éloge dans son *Introduction à la médecine expérimentale* (p. 66) : « Quand Descartes disait qu'il faut ne s'en rapporter qu'à l'évidence ou à ce qui est suffisamment démontré, cela signifiait qu'il fallait ne plus s'en référer à l'autorité, comme faisait la scholastique, mais ne s'appuyer que sur les faits bien établis par l'expérience ».

A notre époque où les grandes découvertes physiologiques sont encouragées par les écoles de médecine, il est étonnant de voir l'opposition tenace de la Faculté du dix-septième siècle aux progrès faits par les savants indépendants d'elle. De 1619 à 1628, Harvey travailla à sa théorie sur la circulation du sang. A la fin de cette période, il avait prouvé sa doctrine et publiquement affirmé l'existence d'un courant sanguin allant du cœur aux artères, des artères aux veines pour retourner au cœur. « Riolan, anatomiste de valeur, mais doyen de la Faculté » fit des objections à la doctrine et Guy Patin, qui lui succéda, raillait : « Si M. Duryer ne savait que mentir et la circulation du sang, écrivait-il, il ne savait que deux choses dont je hais fort la première, et ne me soucie guère de la seconde... S'il revient, je le mènerai par d'autres chemins plus importants en la bonne médecine que la prétendue circulation (4) ».

Les philosophes Descartes et son disciple Malebranche ne

(4) Dr Pierre Mauriac, op. cit., p. 153.

furent pas les seuls à prendre la défense de Harvey dans la bataille autour de la théorie sur la circulation du sang. Louis XIV lui-même fit tout ce qu'il put pour soutenir la propagande en faveur de cette découverte. Malheureusement, son action vis à vis de la Faculté fut limitée, puisque celle-ci « jouissait alors d'une indépendance absolue; elle s'administrait, réglait ses finances et ne devait aucun compte à personne ». Guy Patin, le doyen, se vanta de cette puissance : « Tous les hommes particuliers meurent, dit-il, mais les compagnies ne meurent point. Le plus puissant homme qui ait été depuis cent ans en Europe, sans avoir la tête couronnée, a été le cardinal de Richelieu. Il a fait trembler toute la terre, il a fait peur à Rome; il a rudement traité et secoué le roi d'Espagne, et néanmoins il n'a pu faire recevoir dans notre compagnie les deux fils du gazetier qui étaient licenciés, et qui ne seront de longtemps docteurs ». Et le Dr Mauriac affirme (5) : « En effet, les fils de l'ennemi, le gazetier Renaudot, ne furent jamais déclarés *digni intrare* ».

Mais Louis XIV fit donner au Jardin des Plantes l'enseignement qu'il ne pouvait imposer à la Faculté. Il fonda une chaire spéciale d'anatomie pour la propagation des découvertes nouvelles et il nomma professeur de ce cours un certain Dionis qui nous révèle les ressentiments soulevés par la décision du roi de faire donner un enseignement médical en dehors de la Faculté. Cette école, écrit Dionis, « quoique des plus utiles pour le public, ne laissa pas de trouver des oppositions qui furent formées de la part de ceux qui prétendaient qu'il n'appartenait qu'à eux d'enseigner et de démontrer l'anatomie (6) ».

Plus tard, dans une épître dédicatoire à Louis XIV, Dionis nous montre l'étendue de ses travaux et le zèle dont le roi témoignait envers les découvertes médicales de son temps : « Je

(5) Op. cit., pp. 154-155.

(6) Dr Pierre Mauriac, op. cit., p. 155.

fus choisi, dit-il, pour démontrer à votre Jardin Royal la circulation du sang et les nouvelles découvertes, et je m'acquittai de cet emploi avec toute l'ardeur et toute l'exactitude qui sont dues aux ordres de Votre Majesté. Et par une déclaration particulière qu'il fit vérifier et enregistrer en Parlement, Sa Majesté présente, dans le mois de mars 1673, ordonna que les démonstrations de l'anatomie et des opérations de chirurgie se feraient au Jardin Royal à portes ouvertes, et gratuitement, dans un amphithéâtre qu'elle y avait fait construire à cet effet, et que les sujets qui seraient nécessaires pour faire ces démonstrations seraient délivrés à ses professeurs de préférence à tous autres (7) ».

Le Grand Roi, tout en respectant l'indépendance de la Faculté, témoigna, en d'autres circonstances encore, de son esprit de progrès à l'encontre de l'attitude bornée et routinière des autorités médicales. Il donna à Helvetius, qui avait guéri le Dauphin d'un flux de sang avec l'épicacuanha, le droit exclusif de vendre son médicament et aussi 1.000 livres de récompense. Un empirique, Talbot, qui fit des guérisons avec le quinquina, drogue nouvelle à cette époque-là, fut nommé chevalier, reçut 2.000 louis d'or et 2.000 francs de pension. Le roi, convaincu des mérites de la nouvelle drogue, fit acheter et distribuer dans les hôpitaux de son royaume une très grande quantité de quinquina et autorisa M. de Bligny à publier un livre sur les vertus et l'emploi de ce médicament pour la guérison des fièvres.

Malgré l'impression causée par les attaques de Molière et de ses contemporains, la science médicale n'était nullement en stagnation. D'ailleurs leurs sarcasmes furent dirigés contre les médecins formés par les écoles officielles plutôt que contre la science elle-même, science qui avait fait de grands progrès au cours du dix-septième siècle. Dès l'année 1628, la théorie sur

(7) D<sup>r</sup> Pierre Mauriac, *op. cit.*, pp. 155, 156.

la circulation du sang était prouvée. En 1622, Aselli avait découvert les vaisseaux chylifères; Pequet, en 1648, avait décrit le réservoir du chyle; à Bartholin et Rudbeck nous devons la découverte du réseau lymphatique, en 1650; les premiers microscopes furent construits par Leuwenhoek vers 1680; l'introduction du quinquina en France date de 1660; et l'ipéca fut apporté du Brésil en France en 1686. Pourtant ces grandes découvertes furent âprement contestées par la Faculté, jalouse de son importance qu'elle voyait diminuer au fur et à mesure que les progrès se faisaient en dehors d'elle. Ainsi, elle n'accepta pas la circulation du sang parce que c'était un Anglais qui l'avait découverte; l'antimoine, venant de Montpellier, rencontra la même résistance et il en fut de même du quinquina, parce qu'il venait d'Amérique.

Mais, bien que la Faculté fut trop fière de son prestige pour reconnaître les mérites d'autres corporations médicales, elle reconnut l'autorité et témoigna de l'influence de Descartes, « l'influence précieuse de la philosophie sur la médecine ». Pour montrer ces rapports entre les Lettres et la science médicale, le Dr Mauriac cite un traité de médecine, daté de 1669 « qui était d'un usage courant parmi les étudiants de cette époque. Il est intitulé *Nouveau Cours de Médecine*, où, selon les principes de la nature et des mécaniques, expliquées par MM. Descartes, Hogelande, Regius Arberius, Villis, les docteurs de Louvain et par d'autres, on apprend le corps de l'homme, avec les moyens de conserver la santé et de chasser les maladies ». « Chacun devrait encore savoir, dit l'auteur aux étudiants de son temps, ce qu'il me semble avoir lu dans M. Gassendi ou Descartes, qu'il nous manque un sixième sens pour distinguer les petits corps, ceux par exemple qui, avec un habit ou une lettre, font prendre la peste : et universellement ceux qui sont dans le monde les causes des maladies et de la santé, et dans les écoles les causes

de tant d'hypothèses, la plupart fausses et inutiles (8) ».

Malgré les efforts du roi, des philosophes et de quelques médecins exceptionnellement aptes à braver les opinions courantes, la Faculté restait ce qu'elle avait toujours été : une corporation enlisée dans la masse de doctrines arriérées et routinières et constamment en conflit avec les esprits de progrès qui voulaient lui faire faire des pas en avant. Cette attitude se voit dans l'ouvrage du Fr. Bazin sur la circulation du sang, *Jocose fabulatus est Harvetus, toto divisus orbe Britannus*, où l'auteur dit : « Si le sang circulait, il serait inutile d'en tirer, puisque la perte subie par un organe serait immédiatement réparée. Or la saignée ne peut être une chose inutile. Donc, le sang ne circule pas (9) ».

Si on invoque des expériences contre les médecins qui prouvaient par argument que le sang ne circule pas, ils en font bon marché en posant le principe : les expériences irritent la nature et, quand elle est irritée, elle agit autrement que lorsqu'on la laisse tranquille. Donc, il ne faut pas faire d'expériences (10). Pourtant il ne faut pas reprocher aux médecins du dix-septième siècle ce dénigrement de l'efficacité des expériences, puisque l'introduction de la méthode expérimentale dans la médecine est une notion toute moderne, bien qu'elle existât déjà en physique du temps de Molière. « Au dix-septième siècle on s'en tenait à l'observation pure et simple, appuyée sur la théorie et dirigée par elle... La gloire de la science moderne, c'est d'avoir introduit l'analyse là où l'antiquité ne pénétrait que par une sorte d'intuition, d'avoir soumis à une critique sévère de prétendues Lois, qui ne paraissaient telles que pour être incomplètement observées, d'avoir traduit ce mystérieux pouvoir de la nature en faits

(8) D<sup>r</sup> Pierre Maurice, op. cit., pp. 169-170.

(9) Cité par le D<sup>r</sup> Raynaud dans *Les Médecins au temps de Molière*, p. 170.

(10) D<sup>r</sup> Raynaud, op. cit., p. 171.

matériels, positifs et palpables (11) ». D'ailleurs, la conception de ce qui constituait la profession médicale à cette époque-là se précise dans la formule de réception à la licence : « *licentiam legendi, interpretandi et faciendi medicinam* ». Donc les gens d'alors se contentaient de lire, de commenter et de pratiquer et quand un fait, comme la circulation du sang, contredisait les autorités, on le combattait, ainsi que nous l'avons vu, avec des arguments subtils (12).

Cette instruction médicale formait des docteurs, capables de discuter avec éloquence tout ce que Galien et Hippocrate avaient dit, mais impuissants à guérir un malade. Comme exemple de l'incapacité de ces médecins-là, nous avons les diagnostics prononcés à l'occasion de la maladie mortelle de Mazarin. Quatre médecins célèbres, D'Aquin, Des Fougereais, Esprit et Guenaut, furent appelés en une consultation qui fut reportée publiquement. Esprit disait que le spleen causait la maladie, Guenaut blâmait le foie, Des Fougereais déclarait qu'il y avait un abcès du mésentère et D'Aquin croyait apercevoir de l'eau dans la poitrine et une affection des poumons (13).

Une des doctrines qui jouissaient d'une faveur générale, l'humorisme, nous montre, jusqu'à quel point la Faculté était l'esclave des autorités anciennes. Le Dr Raynaud nous en donne l'abrégé suivant : « Le germe (de l'humorisme) existait dans Galien, dont la médecine toute entière repose sur la doctrine des quatre humeurs : le sang, la bile, la pituite et l'atrabile ou mélancolie... les principes universellement acceptés et passés à l'état d'axiomes, à savoir : que toute maladie provient d'une surabondance d'humeurs, que ces humeurs peuvent pécher par quantité et par qualité : s'il y a simplement excès, c'est alors la pléthore; si les humeurs sont plus ou moins viciées, il y a caco-chymie (d'où cette règle générale qui dominait la thérapeutique

(11) D Raynaud, *op. cit.*, p. 95.

(12) Cf. Dr Folet, *Molière et la médecine de son temps*, p. 61.

(13) Cf. Dr Brown, *Molière and his Medical Associations*, p. 96.

de l'école : que la pléthore se combat par la saignée, et la cacochymie par la purgation). Que si, au lieu d'affecter les organes internes, les humeurs se portent à l'extérieur, elles donnent naissance aux tumeurs, qui sont elles-mêmes de quatre espèces principales : le phlegmon qui vient du sang, l'érysipèle qui vient de la bile, l'œdème qui vient de la pituite, et le squirrhe qui vient de l'humeur mélancolique... Tout cela, je le répète, était hors de contestation, et avait passé dans le langage » (14).

Etant donnée la croyance générale à ces conceptions médicales, il est tout à fait compréhensible que beaucoup de médecins au temps de Molière attachaient une importance excessive à la thérapeutique qui consistait à saigner, à purger et à clystériser, thérapeutique simple, mais considérée comme la plus efficace contre les maladies dont il est question dans les écrits de ce temps-là : « humeurs peccantes », « vapeurs âcres et corrompues », « fuligines crasses et putrides qui s'élèvent de l'intestin, du mésentère ou de la rate vers les régions nobles du cerveau et du cœur » (15). *Le Journal de la santé du roi*, rédigé au jour le jour par les médecins de Louis XIV, nous donne des précisions sur les abus occasionnés par la thérapeutique, dont le Roi Soleil fut la victime : entre 1652 et 1711, le patient royal prit plus de 2.000 purgatifs, une moyenne de trois par mois et les lavements ne sont pas à dénombrer ! « Guy Patin, le Doyen de la Faculté de Médecine à Paris, saigne treize fois en un mois un enfant de 7 ans, il en saigne un de 11 mois, un autre de 3 jours ! Un de ses confrères, M. Baralis, est saigné onze fois en six jours à 81 ans. Un autre confrère, M. Cousinot, soixante-quatre fois dans le cours d'un rhumatisme. Lui-même, Guy Patin, se fait saigner sept fois pour un rhume » (16). Les vomitifs aussi étaient très employés, surtout l'antimoine qui, après avoir été condamné deux fois par la Faculté, ap-

(14) D<sup>r</sup> Raynaud, op. cit., pp. 179-180.

(15) Cf. D<sup>r</sup> Folet, *Molière et la médecine de son temps*, p. 60.

(16) Cf. D<sup>r</sup> Folet, op. cit., pp. 93-94.

puyée par le Parlement (1566 et 1615), a fini par gagner sa bataille contre les traditionalistes à la suite de la guérison de Louis XIV d'une fièvre typhoïde, guérison attribuée à l'emploi fait de l'antimoine. Cet événement souleva l'intérêt du public et le médicament reçut une véritable ovation avec poèmes et articles d'éloges à son propos. Il y avait aussi dans la thérapeutique de ce temps des traces de superstition comme celle qui défendait l'emploi de certains remèdes pendant certains jours de la lunaison.

L'attitude réfractaire de la Faculté à l'égard du progrès médical ne tenait pas seulement à sa crainte d'amoindrir son prestige par un accueil cordial des découvertes venant du dehors, mais aussi à ses origines religieuses. Primitivement la grande majorité des médecins étaient des ecclésiastiques et avant 1648 il fallait être catholique romain pour être admis aux examens. Après cette date, durant une quarantaine d'années, jusqu'à la Révocation de l'Edit de Nantes en 1685, les deux religions furent traitées impartialement, mais cette brève période d'égalité fut suivie de mesures répressives contre les Protestants. De ces conditions il s'ensuit que le développement de la Faculté a été fortement influencé par des considérations religieuses. Or, un adage très ancien dans l'église : *Ecclesia abhorret a sanguine* défendait aux prêtres de verser du sang. Cette prescription a eu pour résultat d'empêcher, pendant très longtemps, le libre développement de la chirurgie et les découvertes médicales dues à la vivisection. Les médecins considéraient les chirurgiens et leurs aides, les barbiers, comme des subordonnés, assez habiles pour faire les saignées et les opérations que la Faculté interdisait aux docteurs, mais toutefois, indignes d'estime, puisqu'ils pratiquaient un métier manuel. L'histoire des deux professions nous révèle qu'il y avait souvent des conflits entre les médecins et les chirurgiens, des mêlées acharnées après une exécution sur la Place de Grève, où on se disputait à coups de poing les cadavres des condamnés,

les seuls livrés à la dissection. La Faculté réussit à tenir la chirurgie dans une position d'infériorité jusqu'au milieu du dix-huitième siècle, quand Louis XV créa l'Académie Royale de Chirurgie.

Malgré leur importance dans la vie et par conséquent dans la littérature du dix-septième siècle, les médecins étaient peu nombreux. Entre 1640 et 1670 la Faculté ne comprenait qu'entre 100 et 110 médecins et, puisque Paris comptait à cette époque 540.000 habitants, il n'y avait qu'un médecin pour 4.900 personnes. Si on compare ces chiffres avec ceux qui représentent la situation médicale deux siècles plus tard, on comprend bien le développement merveilleux qui a transformé la médecine d'un art très conjectural en une science expérimentale, qui lui a accordé une importance hors de toute proportion avec la croissance de la ville de Paris et enfin qui lui a acquis, en échange de son rôle de cible pour les railleries d'un Molière, d'un Boileau et d'un Lesage, les hommages de Flaubert, des Goncourt et de Zola. Nous empruntons ces chiffres, comme les précédents, à l'étude lumineuse du Dr Raynaud sur *Les Médecins au temps de Molière* (p. 23) : en 1862, alors que Paris avait une population de 1.740.000, il y avait 1.800 médecins, soit un médecin pour 960 habitants.

Il est peut-être utile, avant d'aborder les relations entre les médecins et leurs détracteurs du dix-septième et du dix-huitième siècles, de récapituler les remarques déjà faites sur l'état de la médecine de jadis et ses rapports avec le monde de lettres. Il y avait deux grands mouvements médicaux : les partisans du progrès qui regardaient autour d'eux, en quête de découvertes nouvelles, et vers l'avenir où ils discernaient déjà, grâce à leur vue prophétique, la méthode expérimentale de Claude Bernard et les travaux glorieux de Pasteur. Ces esprits larges et avertis ne se souciaient pas de la provenance d'une doctrine nouvelle, ni des dogmes anciens qu'elle pourrait ébranler, ni des autorités contemporaines qu'elle pourrait con-

trariet; la raison et le libre examen leur servaient de critérium. La figure la plus célèbre de ce groupe était Descartes qui fournit à la science sa méthode rigoureusement scientifique bâtie sur les principes suivants : « Le premier était de ne recevoir aucune chose pour vraie que je ne la connusse évidemment être telle. Le second de diviser chacune des difficultés que j'examinerais en autant de parcelles qu'il se pourrait et qu'il serait requis pour les mieux résoudre. Le troisième de conduire par ordre mes pensées en commençant par les objets les plus simples et les plus aisés à connaître. Et le dernier de faire partout des dénombrements si entiers et des revues si générales que je fusse assuré de ne rien omettre » (17). On retrouvera cette méthode à la base des grandes découvertes médicales du dix-neuvième siècle : elle constitue la contribution la plus précieuse que la philosophie ait donnée à la science.

En face des partisans du progrès comme Descartes, son disciple Malebranche, le D<sup>r</sup> Dionis et son protecteur royal, Louis XIV, se dresse la Faculté, représentante de « l'ancienne médecine, grave, fourrée, magistrale, entourée d'un lugubre cortège de docteurs, d'apothicaires, de purgatifs, d'opiates et de drogues de toutes espèce » (18). Cette corporation, numériquement faible, mais bien organisée, jouissant d'une indépendance absolue et d'un prestige séculaire, se considérait comme la tenancière du monopole des connaissances médicales et des droits de la pratique. Fièrre de sa puissance, elle résistait à bien des choses grandes et utiles, sacrifiant la chirurgie à de mesquines colères autant qu'aux principes religieux qui exerçaient une influence sur la thérapeutique. Elle voulait que le progrès vint d'elle et non d'ailleurs; donc elle proscrivit la circulation du sang parce que celle-ci venait d'Angleterre, l'antimoine parce qu'il venait de la Faculté rivale de Montpellier, le

(17) Descartes, *Discours de la Méthode*, 2<sup>e</sup> partie.

(18) J. B. Biot, *Mélanges scientifiques et littéraires*, vol. 2, p. 43.

quinquina parce qu'il venait d'Amérique : « trois actes de réaction insensée et stérile ».

Cet état de choses ne pouvait pas continuer sans soulever des critiques. Les philosophes, sous l'inspiration de Descartes, agirent d'une façon constructive, essayant de remplacer les conceptions erronées et vieillottes par leurs notions justes et conformes aux progrès de leur temps. Les écrivains, sous la devise *Castigat ridendo mores*, combattirent les mêmes erreurs, essayant de les détruire par le ridicule. Influence constructive et influence destructive, toutes les deux ont laissé leurs empreintes sur la médecine qui, transformée et triomphante au dix-neuvième siècle, a pu renverser les rôles du dix-septième : d'exercer de sa position dominante une grande influence sur les Lettres au lieu de la subir.

Bien que Molière ne fut pas le premier à railler les médecins, c'est lui, incontestablement, qui exerça la plus grande influence satirique sur la médecine de son temps. Avant lui, Montaigne témoignait de son scepticisme concernant l'utilité des interventions médicales quand il disait : « Laissons faire un peu la nature; elle connaît mieux ses affaires que nous. — Mais un tel en mourut — Si ferez-vous, sinon de ce mal-là d'un autre, et combien n'ont pas laissé d'en mourir ayant trois médecins à leur cul ? » Mais ces attaques de ses prédécesseurs étaient simplistes à côté des batailles que le créateur de Diafoirus livra à la Faculté et leur influence sur le développement de la médecine fut négligeable, tandis que, si nous pouvons en croire le Dr Maurice Raynaud : « Ce qui a été attaqué par Molière méritait de l'être. Des ridicules qu'il a flétris, la plupart sont morts, grâce à lui, et nous l'en remercions » (19).

Si on se met à lire les comédies de Molière après avoir lu des écrits sérieux de Guy Patin et de ses confrères, on est

(19) Dr Raynaud, *Les Médecins au temps de Molière*, p. 3.

étonné de la ressemblance entre le modèle et le portrait, toutes les fois que le grand auteur comique nous dessine un médecin de la Faculté ou un imposteur qui prétend l'être. Dans les comédies se trouvent les mêmes expressions pompeuses que dans les écrits médicaux du temps, ainsi le comique réside moins dans l'exagération des traits que dans l'application de ces termes sérieux à une situation bouffonne, comme une maladie imaginaire ou simulée traitée par un auguste médecin de la Faculté ou par un pitre qui le singe. Les consultations, du moins le rôle joué par le médecin, sont si bien calquées sur la réalité qu'on pourrait aisément confondre le vrai avec le factice. Le Dr Folet, Professeur à la Faculté de Médecine de Lille, nous dit à ce propos, qu'après avoir comparé beaucoup de diagnostics trouvés chez les médecins du temps du Molière avec ceux qu'il nous décrit, il ne trouve pas que Molière ait exagéré et il ajoute qu'il estime les diagnostics du satiriste plus clairs que les authentiques (20).

D'une façon générale, ces attaques furent lancées contre les praticiens indignes de leur art et de la confiance qu'on avait en eux plutôt que contre la médecine. Ses premières satires nous montrent un Molière qui se contenta de rire des prétentions ridicules des docteurs; ses plaisanteries étaient inoffensives et il nous dit, lui-même : « Les marquis, les Précieuses et les Médecins ont souffert doucement qu'on les ait représentés, et ils ont fait semblant de se divertir avec tout le monde, des peintures que l'on a faites d'eux » (Préface de la première édition de Tartuffe). Plus loin il nous dit : « La médecine est un art profitable, et chacun la révère comme une des plus excellentes choses que nous ayons; et cependant il y a eu des temps où elle s'est rendue odieuse, et on en a fait un art d'empoisonner les hommes ». Il ressort clairement de ces citations qu'à cette époque Molière ne condamnait pas la

(20) Dr Folet, *Molière et la médecine de son temps*, p. 67.

médecine elle-même parce que une partie de la corporation abusait de la confiance ou de la crédulité des malades.

D'ailleurs nous savons que Molière comptait plusieurs amis parmi les médecins connus de son temps. Les docteurs Bernier, Liénard et Mauvillain furent ses amis particuliers qui lui fournirent la plupart des traits qu'il a lancés contre leurs mauvais confrères. Le Dr Mauvillain, doyen de la Faculté, fut même accusé de trahison par des membres de sa corporation qui lui reprochèrent d'avoir été le collaborateur de Molière dans ses attaques contre la Faculté. A la préface de *Tartuffe* l'auteur joignit ce placet qui témoigne de sa reconnaissance envers le médecin et de son désir de lui être serviable en demandant au roi un canonicat pour le fils de son ami : « Sire, Un fort honnête médecin, dont j'ai l'honneur d'être le malade, me promet et veut s'obliger par-devant notaires de me faire vivre encore trente années, si je puis lui obtenir une grâce de Votre Majesté. Je lui ai dit, sur sa promesse, que je ne lui demandais pas tant, et que je serais satisfait de lui pourvu qu'il s'obligeât de ne me point tuer. Cette grâce, Sire, est un canonicat de votre chapelle royale de Vincennes, vacant par la mort de... Oserais-je demander cette grâce à Votre Majesté le propre jour de la grande résurrection de *Tartuffe*, ressuscité par vos bontés ? Je suis, par cette première faveur, réconcilié avec les dévots ; et je le serais par cette seconde avec les médecins ». Ces amitiés dans le sein d'une profession qu'il ridiculisait n'avait rien de surprenant puisque Molière, ancien élève de Gassendi, était foncièrement philosophe et la philosophie de ce temps-là était intimement liée à la physiologie. La ligne de démarcation entre l'étude de l'homme moral et celle de l'homme physique s'est tracée plus tard : pour un Descartes comme pour un Bossuet, dont une bonne moitié de son *Traité de la Connaissance de Dieu et de Soi-même* porte sur la physiologie, les deux domaines se confondaient.

Il serait inutile de citer toutes les attaques de Molière contre les abus médicaux de son temps. Le D<sup>r</sup> Raynaud remarque qu'il débuta dans la carrière dramatique par la représentation de la farce italienne du *Médecin Volant* et il mourut plus de vingt ans après en jouant la cérémonie du *Malade Imaginaire*. « Sa verve satirique a commencé par s'attaquer aux médecins, elle finit par eux. Dans l'intervalle il leur a livré quatre batailles rangées sans compter les escarmouches, et il succombe enfin sur la brèche ». Et il ajoute : « Une telle persévérance, de la part d'un tel homme, indique assurément plus que le dessein d'amuser le public aux dépens d'une classe donnée d'individus, ou d'exploiter au profit de sa troupe une veine de succès. Il faut qu'il y soit joint quelque pensée profonde (21) ».

Il semble que Molière lui-même ait indiqué la raison de ses satires contre les médecins. Ce n'était pas certainement qu'il fût partisan aveugle des changements dans l'ordre établi des choses : vis à vis d'autres problèmes, il préférerait le bon vieux temps dont il a pris la défense dans *Les Précieuses Ridicules* et dans *Les Femmes savantes*, mais à propos de la médecine; il raille impitoyablement les ennemis du progrès, comme par exemple, quand Diafoirus fait l'éloge de son fils : « Mais sur toute chose ce qui me plaît en lui, et en quoi il suit mon exemple, c'est qu'il s'attache aveuglément aux opinions de nos anciens, et que jamais il n'a voulu comprendre ni écouter les raisons et les expériences des prétendues découvertes de notre siècle, touchant la circulation du sang et autres opinions de même farine (22) ». Il paraît, d'après ce trait satirique, qu'il estimait que la médecine se devait de changer toujours pour s'accorder avec la vérité.

Outre le fait que l'état de la médecine méritait les satires dont Molière l'accablait et que ce genre de railleries était tra-

(21) D<sup>r</sup> Raynaud, *Les Médecins au temps de Molière*, p. 343.

(22) Molière, *Le Malade Imaginaire*, Acte 2, Scène 5.

ditionnel dans la farce italienne que le comédien consultait, en quête de sujets, il y avait une autre raison de ces attaques acharnées : c'était la maladie de l'auteur. Cette maladie l'avait mis en rapport avec plusieurs médecins, qui sont devenus ses amis et, de ce fait, ses collaborateurs, volontaires ou non. Elle l'avait fait prendre intérêt aux choses médicales, lui donnant les connaissances nécessaires à ses satires. Enfin elle avait aigri son caractère de sorte que les plaisanteries, d'abord inoffensives, sont devenues, à la fin de sa carrière, des railleries amères et méchantes, dirigées, non seulement contre les mauvais médecins, mais aussi contre leur art, dont l'auteur constatait l'impuissance à le guérir de son mal incurable.

Cette amertume injuste envers la médecine se révèle, par exemple, quand le malade véritable, qu'était l'auteur, fait dire à Toinette dans *Le Malade Imaginaire* (Acte 2, Scène 5) : « Cela est plaisant, et ils sont bien impertinents de vouloir que vous autres messieurs vous les guérissiez : vous n'êtes point auprès d'eux pour cela; vous n'y êtes que pour recevoir vos pensions et leur ordonner des remèdes; c'est à eux à guérir s'ils peuvent ». Et le Dr Diafoirus de répondre : « Cela est vrai. On n'est obligé qu'à traiter les gens dans les formes ». Et Béralde, le « sage » de la pièce, peut être considéré comme l'interprète de la pensée de Molière, quand il dit : « Il ne faut que demeurer en repos. La nature, d'elle-même, quand nous la laissons faire, se tire doucement du désordre où elle est tombée. C'est notre inquiétude, c'est notre impatience qui gâte tout, et presque tous les hommes meurent de leurs remèdes et non pas de leurs maladies » (Acte 3, scène 3).

Si cette maladie a fini par aigrir son caractère jusqu'au point qu'il condamnait la médecine en bloc, elle a, du moins, bien renseigné le malade sur les procédés et les diagnostics des médecins. Cette citation de *M. de Pourceaugnac* (Acte 1, Scène 11) est un exemple typique des raisonnements enseignés par la Faculté : « Je dis, Monsieur, avec votre permis-

sion, que notre malade ici présent est malheureusement affecté, attaqué, possédé, travaillé de cette sorte de folie que nous nommons fort bien folie hypocondriaque, espèce de folie très fâcheuse. Je l'appelle mélancolie hypocondriaque pour la distinguer des deux autres; car le célèbre Galien établit doctement à son ordinaire trois espèces de cette maladie que nous nommons mélancolie, ainsi appelée non seulement par les Latins, mais encore par les Grecs, ce qui est bien à remarquer pour notre affaire : la première qui vient du propre vice du cerveau, la seconde qui vient de tout le sang fait et rendu atrabilaire, la troisième appelée hypocondriaque qui est la nôtre, laquelle procède du vice de quelque partie du bas-ventre et de la région inférieure, mais particulièrement de la rate dont la chaleur et l'inflammation portent au cerveau de notre malade beaucoup de fuligines épaisses et crasses dont la vapeur noire et maligne cause dépravation aux fonctions de la faculté princesse et fait la maladie dont par notre raisonnement il est manifestement atteint et convaincu ».

Etant donné que la majorité des médecins d'alors exprimaient les doctrines des anciennes autorités en un pareil « pompeux galimatias, en un spécieux babil, qui vous donne des mots pour des raisons, et des promesses pour des effets » (*Le Malade Imaginaire*, Acte 3, Scène 3) il n'est pas étonnant que Béralde, l'interprète de l'auteur dans la pièce que nous venons de citer, les juge sans égard : « Ils savent la plupart de fort belles humanités, savent parler en beau latin, savent nommer en grec toutes les maladies, les définir et les diviser, mais pour ce qui est de les guérir, c'est ce qu'ils ne savent pas du tout... Entendez-les parler, les plus habiles gens du monde; voyez-les faire, les plus ignorants de tous les hommes ».

Si, comme Molière a dit, le devoir de la comédie est de corriger les hommes en les divertissant, il a bien fait de tourner en ridicule les médecins qui abusaient des saignées et des purges. La scène suivante ne semble pas exagérée si on se rap-

pelle les excès, cités plus haut, dont Guy Patin et ses confrères furent coupables » :

LA PAYSANNE (au médecin). — Mon père, Monsieur, est toujours malade de plus en plus.

LE MÉDECIN. — Ce n'est pas ma faute. Je lui donne des remèdes : que ne guérit-il ? Combien a-t-il été saigné de fois ?

LA PAYSANNE. — Quinze, Monsieur, depuis vingt jours.

LE MÉDECIN. — Quinze fois saigné ?

LA PAYSANNE. — Oui.

LE MÉDECIN. — Et il ne guérit point ?

LA PAYSANNE. — Non, Monsieur.

LE MÉDECIN. — C'est signe que la maladie n'est pas dans le sang. Nous le ferons purger autant de fois pour voir si elle n'est pas dans les humeurs. Et si rien ne nous réussit, nous l'enverrons aux bains » (*M. de Pourceaugnac*).

Sans doute ces attaques répondaient au goût du public autant qu'au désir de l'auteur de corriger les vices de son temps. Comme preuve de ceci nous n'avons qu'à considérer la popularité de ses pièces et la réputation nationale de Molière, même de son vivant. *L'Amour médecin* se jouait pendant des semaines entières et Guy Patin écrit à un ami que tout Paris accourt voir les médecins de la cour sur la scène. Un épigramme de rue, qui date de cette époque, exprime ce même goût pour le portrait burlesque du médecin :

« Affecter un air pédantesque  
Cracher du grec et du latin  
Longue perruque, habit grotesque  
De la fourrure et du satin  
Tout cela réuni fait presque  
Ce qu'on appelle un médecin » (23).

Le Dr Raynaud a fait remarquer que dans la célèbre « Cérémonie » du *Malade Imaginaire* qui contient le refrain satirique dirigé contre les médecins : « *Clisterium donare, Pos-*

(23) Cf. Dr Brown, *Molière and his Medical Associations*.

*tea seignare, Ensuitta purgare* », Molière a introduit des mots qui ne pouvaient se rapporter qu'à la chirurgie, profession distincte de la médecine et détestée par elle comme un art manuel. Ces mots *seignandi, percandi, taillandi, coupandi* sont des anachronismes, mais pour Molière comme pour le public qu'il voulait divertir, médecins et chirurgiens, cela faisait tout un (24) ».

Les connaissances médicales du comédien ne provenaient pas seulement de ses amis dans la profession. Dans *Le Misanthrope* (Acte 3, Scène 5), il fait allusion à *La Gazette*, le premier journal français, fondé en 1631 par un médecin, le D<sup>r</sup> Renaudot. Dans ce périodique il y avait, outre les récits de batailles et de sièges, des relations de guérisons miraculeuses et de pompeux éloges de l'antimoine dont la découverte avait soulevé, de tous côtés, même en dehors du monde médical, le plus vif intérêt. Ces articles avaient d'autant plus d'influence qu'ils étaient en français à une époque où les ouvrages savants étaient écrits en latin.

Dans toutes ces attaques, les premières contre les médecins, la dernière contre les médecins et aussi contre leur art, nous remarquons les mêmes caractéristiques : l'auteur reproche à la profession l'ignorance de ses membres, leur âpreté au gain, leur tyrannie à l'égard des malades, leur éloquence pompeuse et stérile, leur respect aveugle pour les anciennes formules périmées et par conséquent leurs abus des saignées et des purges. Etant donné l'état de la médecine de son temps, les modèles des farces italiennes qu'il consultait, sa santé minée par un mal incurable et ses espérances déçues par ses physiciens, son attitude s'explique. L'impartialité est une qualité qu'on est en droit d'exiger d'un arbitre, mais pas d'un combattant qui cherche à extirper les vices dont il souffre. Remercions Molière d'avoir aidé à débarrasser la médecine de ses défauts à une époque où il fallait beaucoup d'audace à

(24) Cf. D<sup>r</sup> Raynaud, *Les Médecins au temps de Molière*, p. 62.

un auteur qui voulait s'attaquer à une corporation aussi puissante que la Faculté. S'il a créé des situations et des personnages pour tourner en ridicule des médecins et leur art, n'oublions pas que l'époque est encore très éloignée où les écrivains utiliseront leurs connaissances médicales pour expliquer les caractères qu'ils nous dépeignent et pour dénouer les situations où leurs personnages se débattent.

Après Molière, l'évènement de quelque importance, pour le développement de la médecine et ses rapports avec la littérature fut la querelle des Anciens et des Modernes. Non pas que cette discussion académique nous ait légué des chefs d'œuvre, mais parce qu'elle a libéré des forces littéraires et scientifiques jusqu'alors réprimées par l'autorité des anciens et parce qu'elle a attiré l'attention des esprits avertis vers une conception de progrès scientifique basé, non pas sur les anciennes doctrines, mais sur la raison émancipée. C'est l'œuvre de Descartes qui porte ses fruits.

Cette querelle mit aux prises les meilleures intelligences de la période comprise entre 1687 et 1700. D'un côté, Charles Perrault, Fontenelle et leurs partisans soutenaient la supériorité des modernes en littérature et surtout en science. De l'autre côté, Boileau, Racine, La Fontaine, La Bruyère et leurs amis soutenaient la suprématie des anciens. Cette bataille, ouverte par Perrault dans son poème intitulé *Le Siècle de Louis le Grand*, s'est livrée en pamphlets, épigrammes et préfaces de nature polémique.

Perrault, le chef des modernes, avait déjà montré l'intérêt qu'il prenait aux questions scientifiques quand il fit l'éloge, en vers, du télescope, du microscope et des découvertes physiologiques. Ainsi, comme Fontenelle, il avait l'avantage de ne pas être exclusivement un littérateur, mais de s'intéresser également aux sciences et aux arts. Il cite la découverte de la circulation du sang, non seulement pour prouver la supériorité

rité de ses contemporains en matière de science, mais aussi pour indiquer un progrès pareil dans le domaine des arts : « Comme l'anatomie a trouvé dans le cœur des conduits, des valvules, des fibres, des mouvements et des symptômes qui ont échappé à la connaissance des anciens, la morale y a aussi trouvé des inclinaisons, des aversions, des désirs, des dégoûts, que les mêmes anciens n'ont jamais connus (25) ». Tout en admettant certaines supériorités chez les anciens, il estime que la technique, perfectionnée depuis leur temps, doit donner des résultats supérieurs aux modèles antiques. Ainsi les modernes avaient de meilleurs architectes parce qu'ils savaient mieux la géométrie, de meilleurs poètes parce qu'il y a plus de règles. Ses arguments se résument dans la phrase : « Le temps a découvert plusieurs secrets dans tous les arts qui, joints à ceux que les anciens nous ont laissés, les ont rendus plus accomplis (26) ». Perrault et ses amis donnèrent des arguments concluants sans se laisser aller aux insultes :

« Nous dirons toujours des raisons,  
Ils diront toujours des injures » (27).

Ses adversaires les traitèrent de « barbares qui avaient ravagé la Grèce et l'Italie », d'« hommes sans goût », d'« insensés, de furieux et d'imbéciles ».

Boileau et ses amis prétendaient que, puisque « rien n'est beau que le vrai » et puisque la vérité est éternelle, les anciens en l'atteignant ont touché à la perfection. Donc on devait les imiter. La durée de leurs ouvrages formait une garantie de leur valeur. Pour Boileau : « L'antiquité d'un écrivain n'est pas un titre certain de son mérite, mais l'antique et constante admiration, qu'on a toujours eue pour ses ouvrages, est une preuve sûre et infaillible qu'on doit les admirer (28) ».

(25) Charles Perrault, *Les Parallèles*, 3<sup>e</sup> dialogue.

(26) Ibid, 4<sup>e</sup> dialogue.

(27) Préface du 2<sup>e</sup> volume des *Parallèles*.

(28) Boileau, *Réflexions critiques sur quelques passages du rhéteur Longin*, réflexion 7.

Cette querelle s'est apaisée en 1700 quand Boileau écrivit une lettre de réconciliation à Perrault. Chacun fit des concessions : Boileau admettait que son siècle était supérieur à celui d'Auguste dans les sciences et même, avec certaines réserves, dans les lettres : « Je ferais voir que pour la tragédie nous sommes beaucoup supérieurs aux Latins, qui ne sauraient opposer à tant d'excellentes pièces tragiques que nous avons en notre langue, que quelques déclamations plus pompeuses que raisonnables d'un prétendu Sénèque... On ne saurait pas trouver parmi les Latins un seul philosophe qu'on puisse mettre, pour la physique, en parallèle avec Descartes, ni même avec Gassendi ». Perrault, de son côté, donna raison aux partisans des anciens en admettant que les modernes devaient la plupart de leurs qualités à l'imitation des anciens.

Bien que Boileau et La Fontaine se soient montrés traditionnalistes par leur défense des anciennes autorités littéraires, leur attitude envers la médecine fut, comme celle de leur ami Molière, foncièrement méfiante à l'égard des dogmes du passé. Par amour de la science, Boileau s'est fait le champion des découvertes contestées de son temps : la circulation du sang et le quinquina. Dans son *Arrêt burlesque*, il donne libre cours à sa verve satirique : « Attendu que depuis quelques années, une inconnue, nommée la Raison, a entrepris d'entrer par force dans les écoles de l'Université; et par une procédure nulle de toute nullité a attribué au cœur la charge de recevoir le chyle appartenant ci-devant au foie, comme aussi de faire voiturier le sang par tout le corps avec plein pouvoir audit sang d'y vaguer, errer et circuler impunément par les artères et veines, n'ayant aucun droit ni titre pour faire les dites vexations que la seule expérience dont le témoignage n'a jamais été reçu dans les dites écoles. Plus, par un attentat et voie de fait énorme contre la Faculté de médecine, se serait ingérée de guérir quantité de fièvres intermittentes, tierces, doubles tierces, quartes, triples quartes et même continues, avec poudre et écorces de quinquina.

na et autres drogues inconnues à Aristote et à Hippocrate; et ce sans saignées ni purgations, ce qui est non seulement irrégulier, mais tortionnaire et abusif. La cour ordonne au chyle d'aller droit au foie sans passer par le cœur et au foie de le recevoir; fait défense au sang d'être plus vagabond, errer ni circuler dans le corps. Défend à la Raison et à ses adhérents de guérir les fièvres par quinquina et autres drogues non approuvées ni connues des anciens; et, en cas de guérison irrégulière par icelle drogues, permet aux médecins de la dite Faculté de rendre, suivant leur méthode ordinaire, la fièvre aux malades avec casse, sené, sirops, juleps et autres remèdes propres à ce, pour être ensuite traité selon les règles, et s'ils n'en réchappent, conduits du moins en l'autre monde suffisamment purgés et évacués » (29).

Mais bien que Boileau n'eût guère confiance en la médecine, il consulte tout de même les médecins. A propos d'une contradiction entre deux docteurs en consultation, il écrit : « Il est fâcheux de se voir ainsi le jouet d'une science très conjecturale, et où l'un dit blanc et l'autre noir. Enfin me voilà livré à la médecine, il n'est plus temps de reculer » (30).

La Fontaine traite du même sujet et de la même façon satirique :

« Le médecin Tant pis allait voir un malade  
Que visitait aussi son confrère Tant mieux.  
Ce dernier espérait : quoique son camarade  
Soutint que le gisant irait voir ses aïeux.  
Tous deux s'étant trouvés différents pour la cure  
Leur malade paya le tribut à nature.  
Après qu'en ses conseils Tant pis eût été cru  
Ils triomphaient encore sur cette maladie.  
L'un disait : il est mort, je l'avais bien prévu.  
— S'il m'eût cru, disait l'autre, il serait plein de vie »

Pour Boileau, médecin et assassin sont des termes syno-

(29) Cité par le D<sup>r</sup> Folet, *Molière et la Médecine de son temps*, pp. 12-14.

(30) Cité par le D<sup>r</sup> Delvaille, *Médecine et médecins au temps de Molière*, p. 25.

nymes, surtout quand le docteur s'appelle Claude Perrault, frère de Charles Perrault, son adversaire dans la querelle des Anciens et des Modernes :

« Oui, j'ai dit en mes vers, qu'un célèbre assassin  
Laisant de Galien la science infertile  
D'ignorant médecin devint maçon habile  
Mais de parler de vous je n'eus jamais dessein  
Perrault; ma muse est trop correcte.  
Vous êtes, je l'avoue, ignorant médecin,  
Mais non pas habile architecte ».

et ailleurs ce quatrain :

« Ton oncle, dis-tu, l'assassin  
M'a guéri d'une maladie.  
La preuve qu'il ne fut jamais mon médecin,  
C'est que je suis encore en vie » (31).

Bien qu'il appartienne au dix-huitième siècle, Lesage ressemble à Molière plutôt qu'à ses contemporains qui tendaient à respecter les sciences. Chez lui, en général, et dans *Gil Blas* en particulier, se trouvent les mêmes traits satiriques, lancés dans le même but : de divertir ses lecteurs en tournant les médecins en ridicule. Il nous rappelle Molière, quand il nous dit sur les bienfaits de la saignée : « Alors Sangrado m'envoya chercher un chirurgien qu'il nomma, et fit tirer à mon maître six bonnes palettes de sang, pour commencer à suppléer au défaut de la transpiration. Puis il dit au chirurgien : Maître Martin Onnez, revenez dans trois heures en faire autant, et demain vous recommencerez. C'est une erreur de penser que le sang soit nécessaire à la conservation de la vie : on ne peut trop saigner un malade. Comme il n'est obligé à aucun mouvement ou exercice considérable, et qu'il n'a rien à faire que de ne point mourir, il ne lui faut pas plus de sang pour vivre qu'à un homme endormi... Le bon chanoine s'imaginant qu'un si grand médecin ne

(31) Cité par le Dr Delvaille, *Médecine et médecins au temps de Molière*, p. 25.

pouvait faire de faux raisonnements, se laissa saigner sans résistance... Nous réduisîmes en moins de deux jours le vieux chanoine à l'extrémité (32) ».

Comme Molière et Boileau, Lesage préconise la compétence de la nature pour guérir les maladies. Son héros, Gil Blas, nous raconte sa guérison : « Très malade et faible, tant les médecines et les saignées m'avaient affaibli... je m'attendais donc à passer le pas : néanmoins mon attente fut trompée, mes docteurs, m'ayant abandonné et laissé le champ libre à la nature, me sauvèrent par ce moyen. La fièvre, qui, selon leur pronostic, devait m'emporter, me quitta comme pour leur en donner le démenti (33) ». A un autre endroit, quand don Alfonso tombe malade, il craint presque pour ses jours, mais « heureusement, il n'y avait point là de médecins ». Olivares de Loeches n'eut pas le même bonheur. Il y avait là trois médecins fameux qui « avaient la réputation de guérir quelquefois leurs malades ». Au bout de six jours, « ils l'ont réduit à toute extrémité et le septième ils le délivrèrent de sa vision ».

Mais Lesage ajoute à la thérapeutique courante de son temps un remède nouveau : « Buvez de l'eau abondamment, dit le Dr Sangrado, c'est un dissolvant universel. L'eau fond tous les sels. Le cours du sang, est-il ralenti ? elle le précipite. Est-il trop rapide ? elle en arrête l'impétuosité (34) ». Et quand le Dr Sangrado prépare le jeune Gil Blas à réussir dans la profession médicale, il lui dit : « Je veux tout à l'heure te découvrir le fin de l'art salutaire que je professe depuis tant d'années. Les autres médecins en font consister la connaissance dans mille sciences pénibles et moi, je prétends t'abréger un chemin si long, et t'épargner la peine d'étudier la physique, la pharmacie, la botanique et l'anatomie. Sache, mon ami, qu'il ne faut que saigner et faire boire de l'eau chaude. Voilà le se-

(32) Lesage, *Gil Blas*, Vol. 1, p. 82.

(33) Lesage, *Gil Blas*, vol. 2, p. 174.

(34) Lesage, *Gil Blas*, vol. 1, p. 87.

cret de guérir toutes les maladies du monde... Je n'ai plus rien à t'apprendre. Tu sais la médecine à fond (35) ». Chez Lesage comme chez Molière il est toujours question d'« humeurs » mais l'eau guérit toutes les maladies : « Oui, l'eau, poursuivit-il, peut guérir toute sorte d'hydropisies, comme elle est bonne pour les rhumatismes et pour les pâles couleurs, elle est encore excellente dans ces fièvres où l'on brûle et glace tout à la fois, et merveilleuse même dans ces maladies qu'on impute à des humeurs froides, séreuses, phlegmatiques et pituiteuses (36) ».

Gil Blas ne serait pas complet sans une consultation de médecins, scène traditionnelle dans les satires de ce genre et spécialement efficace pour faire ressortir le savoir inutile de deux spécialistes qui s'intéressent à l'interprétation des dogmes de Hippocrate et de Galien plutôt qu'au sort de leur patient : « ...Le seigneur don Vincent tomba malade... Dès le commencement du mal on fit venir les deux plus fameux médecins de Madrid. Ils examinèrent attentivement le malade, et convinrent tous deux, après exacte observation, que les humeurs étaient en fougue : mais ils ne s'accordèrent qu'en cela l'un et l'autre... Il faut, dit le docteur Andros, se hâter de purger les humeurs, quoique crues, pendant qu'elles sont en agitation violente de flux et de reflux, de peur qu'elles ne se fixent sur quelques parties nobles. Oquetos soutint au contraire qu'il fallait attendre que les humeurs fussent cuites, avant que d'employer le purgatif. Mais votre méthode, reprit le premier, est directement opposée à celle du prince de la médecine. Hippocrate avertit de purger dans la plus ardente fièvre, dès les premiers jours,... quand les humeurs sont en orgasmes, c'est-à-dire en fougue... Là-dessus nos docteurs s'échauffent (37) ».

Pour montrer la crédulité et l'ignorance des médecins, l'auteur a recours au vieux stratagème de la maladie simulée :

(35) Lesage, *Gil Blas*, vol. 1, p. 89.

(36) Lesage, *Gil Blas*, vol. 1, p. 94.

(37) Lesage, *Gil Blas*, vol. 1, pp. 207-208.

« ...Le docteur don Ignacio se préparait à partir pour Grenade. Sa parente et moi, effrayés de la prochaine séparation, nous eûmes recours à un expédient qui nous en préserva : je feignis d'être malade, je me plaignis de la tête, je me plaignis de la poitrine... Mon maître appela un médecin, ce qui me fit trembler, m'imaginant que cet Hippocrate allait s'apercevoir que je n'étais point malade; mais heureusement et comme s'il eût été d'accord avec moi, il me dit bonnement, après m'avoir bien observé que ma maladie était plus sérieuse qu'on ne pensait et que, selon toutes apparences, je garderais longtemps la chambre (38) ».

Aucune attaque contre la Faculté ne pourrait se dispenser d'allusions critiques aux faux confrères qui se sont faits champions des découvertes nouvelles, aux dépens des médecins routiniers. Le docteur Sangrado, rencontré dans sa vieillesse par son ancien élève Gil Blas, exècre les nouvelles méthodes de guérison : « On voit dans cette ville des médecins, ou soi-disant tels, qui se sont attelés au char de triomphe de l'antimoine : *currus triumphalis antimonii*. Des échappés de l'école de Paracelse, des adorateurs du Kermes, des guérisseurs de hasard, qui font consister toute la science de la médecine à savoir préparer des drogues chimiques. Tout est méconnaissable dans leur méthode; la saignée du pied, par exemple, jadis si rare est aujourd'hui presque la seule qui soit en usage. Les purgatifs, autrefois doux et bénins, sont changés en émetiques et en Kermes. Ce n'est plus qu'un chaos » (39).

A toutes ces caricatures des médecins, Lesage apporte une connaissance technique des théories et termes en vogue à son époque qui font penser qu'il a, lui-même, passé quelque temps dans un amphithéâtre d'une école de médecine et dans l'officine d'un apothicaire. En tout cas, il est fort probable qu'il a eu souvent affaire aux docteurs. M. Léo Claretie dit qu'« il était né très faible. On avait dû l'ondoyer bien avant le bap-

(38) Lesage, *Gil Blas*, vol. 2, p. 270.

(39) Lesage, *Gil Blas*, vol. 2, p. 186.

tême. Des symptômes précoces de surdité l'avaient probablement amené de bonne heure chez quelque Esculape qui du reste ne le guérit point. Aussi sa confiance dans leur art est-elle très limitée... Il a voué aux médecins une haine implacable et molièresque » (40).

M. Faguet estime que : « Gil Blas est le chef d'œuvre du roman réaliste, parce que c'est l'œuvre du bon sens, du sens juste et naïf des choses comme elles sont » (41). Pour notre étude, l'importance de Lesage réside dans le fait qu'il apporte au roman réaliste de sérieuses connaissances médicales qu'il emploie, à l'exemple de Molière, pour railler les médecins. Il a fait dans le roman réaliste la même étude des mœurs de la profession médicale que son maître avait si brillamment réussie sur la scène et, comme lui aussi, il a tâché de venger les malades en dénonçant les vices et les ridicules des médecins.

Ainsi les rapports entre la médecine et la littérature restent essentiellement les mêmes au commencement du dix-huitième siècle qu'ils avaient été au commencement du dix-septième : la médecine sert de cible aux traits satiriques des littérateurs. Dans le roman, comme dans les comédies, le médecin joue le rôle ingrat de bouffon. Des écrivains sérieux comme Descartes et Malebranche avaient essayé de répandre des notions physiologiques conformes aux découvertes nouvelles de leur temps, mais ils n'avaient pas réussi à changer le goût du public pour le portrait burlesque du médecin. Pourtant ils avaient inculqué à leurs contemporains les principes d'une méthode nouvelle, méthode rigoureusement scientifique dont leurs successeurs se servirent pour faire avancer toutes les sciences et dont la médecine, à son tour, profitera. Au fur et à mesure que la méthode cartésienne préside aux nouvelles recherches scientifiques, la médecine devient de plus en plus rationnelle et, de ce fait, de moins en moins ridicule. Donc, à la fin de cette

(40) Léo Claretie, *Lesage romancier*, pp. 370-371.

(41) E. Faguet, *Dix-Huitième siècle*, p. 70.

époque, il y a de réels progrès à signaler dans la science médicale : elle a su tirer profit des railleries des Molière et des Lesage pour se débarrasser de sa croyance absolue aux dogmes du passé. La théorie de la circulation du sang, l'antimoine et le quinquina sont presque universellement acceptés. Les savants, partisans du progrès, adoptent la méthode de Descartes et commencent à douter des doctrines que la raison ne peut pas accepter. La victoire remportée par Perrault et Fontenelle dans la querelle des Anciens et des Modernes ébranle le Classicisme et aide à répandre le culte du progrès qui est la marque distinctive du dix-huitième siècle.

## CHAPITRE II

### L'état de la médecine et des sciences avant la Révolution.

A la base du culte du progrès, qui caractérise l'esprit du dix-huitième siècle, il y avait un mécontentement général et le désir de remplacer les vieilles institutions par des nouvelles, plus conformes aux exigences du temps. La monarchie, d'abord, avait trompé les espoirs de la nation. Le règne de Louis XIV qui, au siècle précédent, avait valu à la France un prestige européen, s'était terminé sans gloire. La Révocation de l'Edit de Nantes fut suivie par une période de répression qui souleva, de tous côtés, des adversaires acharnés de la monarchie.

Le règne de Louis XV fut plein de déceptions. A l'intérieur du pays, un mauvais système de taxes, des crises financières, les cours discrédités par l'incident Beaumarchais, le prestige du roi détruit par sa conduite sous l'empire de ses maîtresses, tout concourait à le faire détester. En dehors du pays, les désastres s'accumulèrent. Par la faiblesse du roi, la France perdit ses colonies d'Amérique et des Indes et la Paix d'Aix-la-Chapelle fut déshonorante. Le prestige de la monarchie fut anéanti et la nation éprouva une grande joie en apprenant la nouvelle de la mort du roi.

Pendant le règne de Louis XVI, les conditions sociales s'aggravent. Les classes privilégiées possèdent les deux cinquièmes du pays et, pour la plupart, elles ne paient pas d'impôts. Le peuple, en revanche, est écrasé sous les taxes et opprimé par des intendants impitoyables. Sous la fausse sécurité des riches, sous le luxe et le plaisir des Talleyrand qui

connaissaient bien « la douceur de vivre », la grande masse de la nation était en ébullition. Mécontente de la monarchie, mais impuissante à lui arracher les réformes dont la France avait besoin, la nation cherchait son salut ailleurs, en attendant le moment propice à la suppression de la royauté.

Aux siècles précédents, pendant de telles crises, la religion était là pour apporter ses consolations aux opprimés, mais, au dix-huitième, l'Eglise elle-même était dans un état d'affaiblissement. Depuis quelque temps déjà la destruction du principe de la foi était en progrès. La Révocation de l'Edit de Nantes, condamnée dès le commencement du siècle comme ruineuse pour le pays, les disputes théologiques entre les Jansénistes et les Jésuites, le développement de l'esprit philosophique — qui n'était autre chose que l'esprit scientifique —, la destruction de Port-Royal, la défense aux Jésuites d'enseigner, les écrits de Bayle et de Fontenelle, l'hypocrisie pendant les dernières années de Louis XIV, tous ces faits tendaient à diminuer la foi des croyants et à détruire l'autorité de l'Eglise. A mesure que cette suppression du christianisme se répandait, toutes les classes de la nation détournaient leurs espoirs du ciel, pour chercher dans la raison la consolation que la foi ne pouvait plus leur donner. Abandonnant l'Eglise, comme impuissante, on tâchait de refaire la société pour avoir un bonheur ici-bas, puisque le bonheur céleste n'était pas assuré. Le surnaturel ayant disparu avec la religion qui l'expliquait, la raison seule devait suffire à expliquer tous les phénomènes naturels et à créer un monde nouveau où la justice remplacerait la tyrannie des rois et où les sciences naturelles expliqueraient l'origine et la destinée de l'homme et lui permettraient une perfectibilité sans bornes. « Révélation, tradition, autorité, c'était le christianisme; raison personnelle, puissance de l'homme à trouver la vérité, liberté de croyance et de pensée,

mépris du passé sous le nom de loi du progrès et de perfectibilité indéfini, ce fut le dix-huitième siècle » (1).

Ce que M. Lanson appelle : « La banqueroute de l'église, de la noblesse et de la royauté, c'est-à-dire de toutes les puissances de l'ancien régime », cette banqueroute, apparente déjà à la mort de Louis XIV, entraîna bientôt des conséquences funestes pour les institutions jusqu'alors vénérées, et pourtant décadentes. Le dix-huitième siècle avait été, en matière de science, mathématicien et géomètre, c'est-à-dire s'occupait des sciences purement intellectuelles, pour lesquelles l'esprit seul était suffisant. Les sciences naturelles n'existaient pour ainsi dire pas. On n'en avait pas besoin; l'Eglise se chargeait d'expliquer aux croyants ce qu'est l'homme, d'où il vient, où il va et ce qu'il doit être. L'autorité de l'Eglise suffisait pour faire croire à ses enseignements bibliques sur les phénomènes naturels. Mais, du moment où la religion cède sa place à la raison, toutes ces questions demandent une solution nouvelle et rationnelle. Alors les sciences de la nature se créent pour résoudre les problèmes laissés dans l'incertitude par la faillite de la foi. La physiologie naissante refuse à l'homme son ancien rang divin, « un peu inférieur aux anges » pour lui accorder une place dans le règne animal, soumis aux lois de la nature. L'esprit philosophique, qui avait étudié l'homme au point de vue moral, se transforme en esprit scientifique qui le considère comme un phénomène de l'histoire naturelle.

M. Faguet éclaircit, d'une façon saisissante, cet élargissement du domaine de la philosophie : « Le philosophe épuise sa vie à étudier les hommes », disait La Bruyère. Le philosophe de 1715 épuise ses yeux à disséquer un insecte... J'indique le nouveau sens du mot et, du même coup, le nouveau tour des idées. Montesquieu dissèque donc et observe et use du microscope et fait des rapports à l'Académie de Bordeaux sur ses études d'histoire naturelle. Il est seulement de sa généra-

(1) Emile Faguet, *Le Dix-huitième Siècle*, p. IX-X-XI.

tion...; le premier des grands philosophes du dix-huitième siècle a, lui aussi, le signe qui leur est commun, la marque encyclopédique, la curiosité des choses de science, l'idée plus ou moins arrêtée que là est la clef d'un monde nouveau (2) ».

A mesure que les sciences devenaient conscientes de leur popularité, elles s'efforçaient d'être intelligibles pour tout le monde. Le premier grand obstacle à la compréhension générale, le latin dans lequel les ouvrages scientifiques étaient écrits, commençait déjà, au dix-septième siècle à céder sa place au français. On a remarqué, sous le règne de Louis XIV, l'intérêt que prenait le public lettré aux découvertes scientifiques : la circulation du sang, l'antimoine et le quinquina, et l'abondance des brochures en français émanant des sources en dehors du monde médical. Cet emploi du français dans les ouvrages des savants se répandait constamment et avec lui l'intérêt dans les sciences allait en augmentant pendant tout le dix-huitième siècle au détriment des auteurs de l'antiquité, dont les notions scientifiques étaient trop limitées et trop surannées pour intéresser l'esprit pratique de cette époque.

Cette même tendance à négliger les écrivains de l'antiquité, tendance déjà apparente au moment de la querelle des Anciens et des Modernes, se voit dans l'enseignement des écoles de ce siècle de progrès. La vieille culture basée sur l'étude du latin et du grec n'a pas pu maintenir son prestige dans cette époque utilitaire, scientifique et sociologique, mais faiblement artistique. La défense aux Jésuites d'enseigner, défense prononcée par le Parlement de Paris en 1761 et réitérée par ceux de la province, ne fut qu'un coup de plus porté à la culture classique. A ce propos, Diderot exprime bien le point de vue pratique de ses contemporains, partisans du progrès. Selon lui, l'enseignement devrait débiter par les sciences, se continuer par les sciences et c'est à la fin seulement qu'y apparaîtraient les belles-lettres, le grec et le latin, l'éloquence et la poésie, « A qui, dit-il, ces

(2) Faguet, op. cit., pp. 142, 143.

langues anciennes sont-elles d'une utilité absolue ? J'oserais presque répondre : à personne, si ce n'est aux poètes, aux orateurs, aux érudits et aux autres classes des littérateurs de profession, c'est-à-dire aux états de la société les moins nécessaires. Les sciences, au contraire, sont d'une utilité beaucoup plus étendue, il n'est guère d'état ou de profession qui puisse s'en passer ». Enfin, l'*Emile* de Rousseau nous montre le point culminant de cette tendance à rendre l'enseignement utilitaire.

Puisque les meilleurs esprits du siècle étaient fixés sur le présent plutôt que sur le passé, sur la terre et ses habitants plutôt que sur le Ciel et ses joies célestes, sur les sciences physiques et naturelles plutôt que sur les mathématiques, il s'ensuivait logiquement certains effets. Ces nouvelles idées avaient besoin de se communiquer : donc on fondait des Académies de Sciences dans les grandes capitales et même dans les villes de moindre importance. Les savants et les amateurs de sciences étaient fiers d'être membres de ces sociétés, de lire des rapports et de correspondre avec leurs confrères d'autres Académies. Puisque l'esprit rationaliste ne pouvait pas admettre les préjugés de race et de couleur, les meilleures intelligences étaient cosmopolites et acceptaient impartialement les notions scientifiques d'autres pays imbus du même esprit. Locke et Newton exercèrent une influence considérable sur la première moitié du siècle, grâce à la traduction de Voltaire.

Les œuvres de vulgarisation foisonnent. Fontenelle avait déjà commencé la diffusion des sciences, surtout de l'astronomie et de la médecine dans la *Pluralité des Mondes* et dans les *Eloges*. Avant Diderot, il insiste sur les rapports qui existent entre toutes les sciences. Son influence était grande, due en partie à sa position de Secrétaire Permanent de l'Académie et en partie au rôle important qu'il joua pendant si longtemps dans les salons influents. Bien que Bayle fût moins compétent en matière de science que Fontenelle, son dictionnaire, en répandant la haine des préjugés religieux et en s'attaquant à

l'Eglise et à l'autorité qu'elle exerçait, a aidé à affaiblir l'un des adversaires les plus puissants du progrès. L'*Encyclopédie* continue l'œuvre de Bayle, ajoutant à son libéralisme en religion une compréhension plus profonde des sciences pratiques et utiles à l'homme : la physique, la physiologie, l'agronomie, l'industrie et l'économie politique. La physiologie surtout est considérée comme très importante et développée à fond. Finalement le siècle se termine par l'*Encyclopédie Méthodique* de Panckoucke, œuvre monumentale, « une des plus vastes entreprises de librairie qui fût jamais conçue ». Outre ces grandes œuvres de vulgarisation, les dictionnaires se multipliaient, pour tous les arts et pour toutes les sciences.

Les ouvrages d'histoire naturelle, aussi, méritent d'être indiqués parmi les stimulants les plus efficaces de l'intérêt dans les sciences, bien que cet intérêt ne fût pas exclusivement scientifique. Dans son *Histoire des Insectes*, Réaumur ne vise qu'à instruire. L'Abbé Pluche, dans son *Spectacle de la Nature* (l'un des grands ouvrages du siècle, non seulement en France mais aussi en Angleterre, en Allemagne, en Italie et en Espagne, grâce aux traductions) révèle un double but : vulgariser les sciences naturelles et, en même temps, signaler partout la bonté divine du Créateur. Les *Etudes de la Nature*, de Bernardin de Saint Pierre, est déparé, comme ouvrage de savant, par cette même tendance fâcheuse à glorifier Dieu au lieu de se contenter de faire de la science — il indique le « pourquoi » bienfaisant d'un phénomène au lieu d'en chercher le « comment » scientifique. Selon Pluche : « Dieu a salé la mer parce que, sans son sel, elle nous aurait été pernicieuse au lieu de nous servir » et « La même main qui a fait les poissons de la mer a préparé dès le commencement l'eau dont ils avaient besoin » et encore « Les marées sont créées pour que les vaisseaux entrent plus aisément dans les ports ». Pour Bernardin de Saint Pierre, le melon, par sa forme, témoigne de la bonté

de Dieu qui l'a divisé par côtes pour qu'il puisse être mangé en famille (3).

L'évolution des sciences a été également déviée, sinon retardée, par le goût du merveilleux, goût bien compréhensible à une époque où la chimie est encore sous la domination de l'alchimie et où l'astronomie n'est qu'une branche inférieure de l'astrologie. En 1721 le *Journal des Savants* consacre un article sérieux à un chien parlant et un autre à un basilic dont le regard était fatal.

Quelle ne fut pas la consternation de cette époque, où la tradition voulait encore que toute science fût la servante de la théologie et où la superstition et le goût du merveilleux furent grandement répandus, quand Buffon écrivit son *Histoire Naturelle*. « Le premier il ne parlait que de faits et d'observations. Il se donnait comme savant et rien que savant. Il ignorait d'apparence que l'histoire de la terre fut écrite dans l'Ancien Testament. Il ne voulait la lire que dans les fossiles de Marly-la-Ville ou d'ailleurs » (4). Pourtant il n'employait pas la science pour dénigrer l'Eglise comme Bayle l'avait fait au commencement du siècle. Il n'est ni critique ni apologiste de la religion : il lui est simplement indifférent parce qu'il estime qu'elle n'a rien à faire dans une œuvre de science. Il se méfiait aussi des abstractions, utiles dans les mathématiques, où la raison seule suffit pour arriver à des déductions immuables, mais sujettes à être erronées dans les sciences naturelles où les expériences sont constamment en train de modifier, sinon de contredire, ce qu'on a déjà appris. Les classifications aussi, chères à ce siècle de géomètres et de mathématiciens, lui sont suspectes, parce qu'elles présupposent la science déjà faite et achevée, tandis qu'elle est toujours en train de grandir et de se transformer. Donc « au point de vue scientifique, sans rien

(3) Cf. Mornet, *Les Sciences de la Nature en France au Dix-huitième Siècle*, pp. 152, 153, 156.

(4) Mornet, op. cit., p. 49.

exagérer... on doit dire avec assurance que Buffon est la plus grande date dans l'histoire de la science générale depuis Descartes jusqu'à Charles Darwin. Il est le maître et le promoteur, l'auctor, reconnu par eux-mêmes de notre grand Lamarck et de Geoffroy Saint-Hilaire » (5).

Au point de vue littéraire aussi, Buffon a changé la conception de ce qui devrait être un ouvrage scientifique. L'opinion générale à son époque était celle dont ses prédécesseurs s'étaient inspirés en écrivant en latin pour leurs confrères érudits : la tâche du savant était de prouver, non pas de plaire. Mais Buffon avait un souci d'art égal à son souci d'exactitude scientifique. Comme Flaubert, plus tard, il pèse chaque mot et le met dans la phrase de façon à ce que l'ensemble soit harmonieux sans rien sacrifier à la vérité. Il ajoute à ce sens d'euphonie un style « sensible » et une façon subjective d'envisager la nature — laissant voir son mépris pour les bêtes féroces et sa sympathie pour les animaux qui sont doux. Ainsi il joint à des excellences scientifiques des qualités littéraires et « ce qu'il a écrit, c'est le plus beau poème qui ait été composé en France. Il est au moins le plus grand poète du dix-huitième siècle et il faut que le dix-huitième siècle ait eu le goût que l'on sait en choses de poésie pour ne point s'en être aperçu » (6).

Son succès fut immédiat et immense. Dès l'apparition de ses trois premiers volumes, en 1749, son triomphe fut assuré, non seulement chez les intellectuels, comme Diderot et Marmontel, Condorcet et Grimm, mais aussi auprès du public moyen où « sa gloire fut peut-être plus unanime que celle d'un Voltaire ou d'un Rousseau ». Marivitz, physicien et rival, affirme que vingt mille exemplaires de l'*Histoire Naturelle* passèrent de main en main. En dépit de l'opposition de la Sorbonne, qui condamna 14 propositions de son ouvrage comme antireligieuses, leur auteur jouissait de la faveur des salons et

(5) Faguet, *Le Dix-Huitième Siècle*, p. 440.

(6) Faguet, *Le Dix-Huitième Siècle*, pp. 441-442.

d'une gloire égale à celles de Montesquieu et de Voltaire. Il est entré à l'Académie Française sans l'avoir sollicité. Aussi, comme Claude Bernard, au siècle suivant, il a conquis pour la science les honneurs réservés d'habitude aux poètes, aux romanciers et aux dramaturges. Il a élargi le domaine de la littérature pour comprendre la science, innovation dont le siècle suivant profitera.

Tous ces efforts à rendre les sciences attrayantes ne pouvaient pas manquer d'éveiller un intérêt général. Les grandes dames s'y intéressaient, suivaient des cours à la Sorbonne et se faisaient peindre dans leurs laboratoires. Les Précieuses cédaient leurs places aux Femmes Savantes. Le Régent, lui-même, avait son laboratoire de chimie. Partout il y avait le goût de la collection de plantes, de coquilles et d'animaux. Réaumur devint illustre et, comme Pasteur, il fut invité par son monarque à l'informer de ses découvertes.

Le goût des sciences ressort d'une façon plus précise encore d'une étude que M. Mornet a consacrée à ses recherches sur les catalogues de 500 bibliothèques privées. Les chiffres suivants indiquent bien l'estime accordé aux ouvrages scientifiques par une masse de lecteurs représentatifs :

« Il paraît

- |                                               |                            |   |          |
|-----------------------------------------------|----------------------------|---|----------|
| 1. Le <i>Dictionnaire</i> de Bayle . . . . .  | sur 288 des 500 catalogues |   |          |
| 2. Les <i>Œuvres</i> de Marot . . . . .       | — 252                      | — | —        |
| 3. L' <i>Histoire Naturelle</i> de Buffon —   | 220                        | — | —        |
| 4. Le <i>Spectacle de la Nature</i> de Pluche | 206                        | — | —        |
| 5. Le <i>Spectateur</i> d'Addison . . . . .   | — 204                      | — | — » (7). |

De tous ces témoignages il ressort clairement que : « L'histoire naturelle... conquiert au dix-huitième siècle un empire dont les limites sont celles mêmes de ceux qui pensent ou affectent de penser. Dépasant les laboratoires et les sociétés savantes, le goût de l'histoire naturelle s'assura sur la société

(7) *Revue d'Histoire Littéraire de la France*, vol. pour 1910, p. 460.

française les prises solides que donnent la complaisance des journalistes, les systèmes des pédagogues, les passions des collectionneurs, la curiosité des femmes et la sanction de la mode » (8).

Il est tout naturel que la médecine ait profité de cet enthousiasme pour les sciences. Les savants comme Fontenelle, Diderot et Buffon, pour ne citer que les plus célèbres, ont consacré une partie de leurs recherches à la physiologie humaine et se sont vivement intéressés au progrès de la médecine. Bien que les grandes découvertes médicales du siècle aient été faites par des étrangers, comme le Suisse Haller et le Hollandais Boerhaave, les savants français ont vite fait de reconnaître leur importance et d'aider à leur diffusion, et le public français, avide de connaissances médicales, a assuré le succès de traités et de manuels qui touchaient à la médecine. Dans l'étude, déjà citée, sur les bibliothèques privées, M. Mornet a trouvé que : « l'on a eu pour 2 romans 1 livre de médecine (la rubrique, il est vrai, implique pharmacie, chimie et alchimie). Rien ne marque mieux que cette importance relative des ouvrages médicaux l'universelle curiosité qui pousse vers les études les plus strictement réservées aujourd'hui aux spécialistes » (9).

Cet intérêt universel dans les sciences, dont la médecine a certainement profité, a eu pour résultat de modifier l'attitude du public à l'égard des médecins. Ils ont cessé d'être des objets de ridicule dans la littérature : les Diafoirus et les Purgon appartiennent au passé. Au commencement du siècle, il est vrai, Lesage a renouvelé les attaques de Molière contre la Faculté dans son *Gil Blas*, où nous trouvons le portrait inoubliable de Dr Sangrado, mais cet esprit de raillerie est excep-

(8) Mornet, *Les Sciences de la nature en France au dix-huitième siècle*, p. 191.

(9) Mornet, *Revue d'histoire littéraire de la France*, vol. pour 1910, p. 457.

tionnel et prouve que Lesage retarde sur son temps, qu'il est sous l'influence de son maître Molière plutôt que sous celle de ses contemporains. Son Dr Sangrado est la dernière grande figure de médecin ridicule dans la littérature du siècle. Il paraît qu'une réaction s'est produite contre la raillerie de la médecine à la façon de Molière et de Lesage. Sans doute l'esprit humanitaire de l'époque, le surcroît de respect accordé à l'individu et la recherche des moyens pratiques pour augmenter son bien-être ont été aussi pour quelque chose dans cette évolution vers une appréciation plus juste du médecin et de son art. Quoi qu'il en soit, il est certain que les attaques exagérées n'ont jamais été renouvelées avec la même virulence et le même génie. Nous verrons, à la fin de ce chapitre, où il sera question des rapports entre les médecins et les écrivains, quelles ont été les opinions des gens de lettres sur la médecine.

La physiologie a profité aussi des méthodes de recherche préconisées et généralement suivies par les naturalistes. Les savants qui travaillaient à élargir la connaissance du corps humain, comme leurs confrères dans les sciences naturelles, se méfiaient des idées traditionnelles, doctrines appuyées par l'autorité d'un Galien ou d'un Hippocrate, mais sans les preuves définitives que l'expérimentation seule pourrait fournir. Fontenelle, enthousiaste de la méthode expérimentale, écrivit à l'Abbé Grozellier : « Ne faisons point de système... faisons beaucoup d'expériences, amassons des faits ». En 1739, Pluche écrit : « Le goût des expériences a passé des Académies dans les universités » et nous savons que ces cours ont été suivis par ceux qui se destinaient à la médecine. Les futurs docteurs allaient à la bonne école pour apprendre à faire leurs recherches scientifiques, puisque « dès 1730 ou 1740 la science naturelle commence à fixer puissamment ses méthodes. Elle sait exactement ce que c'est qu'une observation contrôlée et qu'une expérience méthodique (10) ». Et s'il est vrai que « ce scrupule des faits,

(10) Mornet, *Sciences de la Nature en France*, p. 17.

et de l'observation, cet arbitrage décisif de l'expérience, ce sont les sciences de la nature qui en ont assuré la toute-puissance » (Op. Cit., p. 233) il est tout aussi vrai que la physiologie a su en apprécier la valeur et s'en servir avec profit : les travaux splendides de Claude Bernard et de Pasteur en sont la preuve.

La physiologie et plus particulièrement la médecine, qui en est l'application à la guérison des maladies, a eu les mêmes obstacles à surmonter que la science naturelle. On a voulu que les progrès médicaux servissent à la gloire de Dieu comme on a voulu que les recherches des naturalistes appuyassent les affirmations de la Bible. « Il ne faut pas regarder les découvertes qu'on a faites dans la physique, dans les mathématiques ou dans la médecine simplement comme curieuses ou utiles pour les besoins de la vie : mais on doit les appliquer à la pratique, à la piété. » Un certain P. Berthier, correspondant de l'Académie des Sciences, est allé jusqu'à déduire des théories physiologiques de ces deux versets de la Bible : « Dieu souffla dans les narines de l'homme le souffle de la vie » (Genèse) et « La vie de la chair est dans le sang » (Lévitique). Fort de cette autorité, M. Berthier affirme que l'air de la respiration passe dans le sang sans s'altérer. Enfin on a séparé la science de la théologie, et la médecine, comme la science naturelle, y a gagné.

Par malheur, quand on parle des progrès de la médecine avant la Révolution, il faut toujours distinguer le mouvement médical qui se développait librement, en dehors des écoles, de l'autre mouvement, universitaire et officiel. Le premier grandissait d'une façon constante du temps de Descartes et de Malebranche, eux-mêmes sans attaches officielles, jusqu'aux travaux glorieux de Pasteur. Le second perdait du terrain, non moins constamment depuis le temps de Guy Patin jusqu'à la Révolution, qui a mis fin à une longue période de dégénérescence, suivie d'un état d'impuissance totale.

M. Liard indique bien la marche triomphale de la science

en progrès et la débacle de l'école traditionnaliste. Bien qu'il ne parle pas particulièrement de la médecine dans la citation suivante, ces remarques s'y appliquent admirablement, comme nous verrons par la suite. « Quel contraste, dit-il, que celui de la science et de l'enseignement au dix-huitième siècle ! C'est une époque où tout se renouvelle et où tout se prépare : le vrai système de l'univers physique est trouvé; dans les diverses provinces de la nature, même dans les infiniment petits, les lois des phénomènes commencent à être saisies, et, chose sans précédent et d'une portée incalculable, l'homme et la société deviennent objets de science. Dans ce mouvement, les universités ne sont pour rien, et ce mouvement n'est presque rien pour elles; le dix-huitième siècle savant s'est fait en dehors d'elles et sans elles. Non seulement elles ne contribuent pas à la science par leur activité propre, mais, ce qui est plus grave, elles n'en admettent que difficilement et tardivement les résultats... Jamais on ne vit disproportion pareille entre l'état de l'enseignement et celui des connaissances... A ce moment, en effet, la science n'est pas confinée dans les laboratoires; elle est dans le monde, elle y règne et elle le mène; on attend d'elle la régénération de l'homme et des sociétés » (11).

Même dans les sciences de la nature, pourtant bien avancées à cette époque, l'enseignement était pauvre, et loin de représenter les connaissances acquises. Bien qu'on eût fait des découvertes qui sont à la base de la science moderne telles que : la gravitation et le système du monde, les lois de l'optique, de la chaleur rayonnante et de la chaleur latente, les premières lois de l'électricité, la mesure du calorique, la décomposition de l'eau, l'isolement de l'oxygène, la théorie de la combustion, la nomenclature chimique, l'analyse quantitative, la découverte des sexes et de la fécondation des plantes, la classification botanique, les lois générales de la respiration,

(11) Liard, *L'Enseignement supérieur en France*, vol. 1, p. 84.

de la digestion et de la reproduction des animaux, les premières vues positives sur les formes inférieures de la vie et enfin l'hypothèse de l'hérédité, malgré tous ces progrès, d'une importance capitale, il n'y avait pas un mot de chimie ni d'histoire naturelle dans l'enseignement de l'Université de Paris. « Sous le nom de physique, selon Diderot, presque partout on s'épuise en disputes sur les éléments de la matière et les systèmes du monde » (12). Et plus de soixante ans s'écoulaient entre l'époque où Newton publia les principes de la philosophie naturelle et l'époque où on professa la nouvelle physique à l'Université de Paris.

Si l'enseignement des sciences de la nature était à ce point hors de proportion avec les connaissances de l'époque, il n'est pas étonnant que les sciences physiologiques, la médecine surtout, souffrissent d'un enseignement encore plus insuffisant. C'est-à-dire les découvertes en médecine ont toujours eu beaucoup plus de peine à se faire reconnaître que celles dans les autres domaines de la science parce qu'il s'y mêle toujours l'idée du profit personnel et pécuniaire. Une nouvelle théorie ne manque pas de soulever des hostilités où l'envie et la jalousie professionnelles jouent leurs rôles au détriment du savant qui mérite souvent la reconnaissance universelle plutôt que l'accusation de charlatan, accusation étrangère aux autres sciences. Donc, il est compréhensible qu'un progrès en médecine soit plus âprement contesté que tout autre et la diffusion d'une nouvelle théorie n'avance que très lentement.

A la veille de la Révolution, la Faculté de médecine de Paris était dans un état lamentable. Le corps enseignant était réduit à six chaires : une chaire de pathologie et de physiologie, une d'anatomie, une de chirurgie en langue latine, une de botanique, une de pharmacie et une de chirurgie en langue française. Les professeurs étaient nommés par élection, une

(12) Diderot, *Plan d'une université russe*.

fois par an et ces nominations étaient renouvelées à la première réunion de chaque année. Le seul professeur qui fonctionnât deux ans de suite, le professeur de pathologie et de physiologie, faisait son cours de pathologie une année et son cours de physiologie l'année suivante. Les autres enseignaient tantôt une matière, tantôt une autre, de sorte qu'ils n'avaient ni le temps ni le désir de se perfectionner dans une seule branche de leur profession. Bon an mal an, ils tournaient toujours dans le même cercle restreint, enseignant de la même manière que leurs prédécesseurs les mêmes sujets arides. Il n'y a guère que deux noms de l'ancienne Faculté qui aient résisté à l'oubli; ce sont Halle et Corvisart.

La méthode d'enseignement restait toujours traditionaliste. Comme aux siècles précédents, l'autorité d'Hippocrate et de Galien était absolue. Le professeur dictait et commentait les doctrines anciennes sans se préoccuper des découvertes modernes, qui, en dehors de l'Université, étaient en train de fausser ses théories surannées. On ne disséquait presque pas : à Paris, au cours d'opérations, deux cadavres étaient suffisants pour l'année entière. Il n'y avait pas de rapports entre la Faculté et les hôpitaux, la clinique interne, comme la clinique externe, étant inconnue à cette époque où les étudiants auraient pu profiter des travaux de Pinel sur la pathologie mentale. A Montpellier, où la Faculté était un peu moins routinière qu'à Paris, on autorisait les étudiants à faire venir à l'Université, un jour de chaque semaine, de pauvres malades, qu'un professeur consultait devant eux pour leur apprendre à reconnaître les différentes maladies. Donc, il n'y avait pas de contact direct et personnel entre les étudiants en médecine et les malades. Le jeune médecin, à la fin de ses études, quittait la Faculté sans avoir eu aucune pratique de son art, et comme le disait Diderot, s'il devenait un habile homme, c'était à force d'assassinats.

Les conditions à la Faculté de Médecine de Strasbourg

étaient moins déplorables. Là, les élèves disséquaient le matin, faisaient des opérations chirurgicales et allaient même visiter des malades, sous la conduite de leurs professeurs pour s'initier à l'exercice de leur profession. Mais cette Faculté était la seule qui se chargeât de donner à ses élèves une formation du moins en partie pratique. Pour les autres « tout aboutit à des abstractions, à des généralités, à des lieux communs et se résume en des cadres tout faits et par là même artificiels. Au fond, l'humanisme universitaire n'est qu'une forme de la scolastique, moins sèche, moins aride, moins rigoureuse aussi, élégante et parée; mais c'est toujours la scolastique : elle interpose entre la pensée et la réalité un monde d'entités et de notions conventionnelles : elle n'habitue pas l'esprit à se former lui-même, par la contemplation directe des faits soit de la conscience, soit de la nature, soit de l'histoire, une conception réelle du monde et, comme tout l'enseignement littéraire et scientifique est contenu dans la Faculté des arts, il n'y a pas, à vrai dire, d'enseignement supérieur des lettres et des sciences à l'Université » (13).

La discipline dans les différentes Facultés était aussi relâchée que l'enseignement était pauvre. M. Liard, après avoir étudié des documents authentiques, en donne ce résumé : « Dans les petites Facultés, les professeurs négligent les cours publics et ouvrent des cours privés en vue des examens » (14). Les élèves manquent d'émulation, d'ordre, d'exactitude; les uns oublient de se faire immatriculer; les autres se font inscrire « par commission »; la plupart n'assistent jamais aux cours, « les jeux, les débauches forment les cercles de leurs plaisirs et les occupent la plus grande partie de la journée, ils dissipent les fonds que leurs parents leur envoient et qui sont destinés à leur avancement »; parfois « ils se livrent à

(13) Liard, *L'Enseignement supérieur en France*, vol. 1, pp. 63-64.

(14) Cf. les Cahiers de 1789, *Vœux de la Corporation des Médecins d'Arles*.

des professions étrangères pour se ménager des moyens de divertissement et de dissipation » (15).

Mais malgré l'insuffisance de l'enseignement et l'absence de discipline on conférait des grades avec une facilité aussi dangereuse pour la santé du public que nuisible au prestige de la profession : en quelques endroits on les vendait. « J'ai commencé mes études médicales, dit de Laurens, dans une Faculté où il n'y a eu pendant plusieurs années qu'un seul professeur... L'abus des réceptions a été porté à l'excès dans cette Faculté... Un séjour de quelques semaines dans cette université, deux examens secrets chez le professeur, deux thèses banales avec des arguments communiqués suffisaient pour admettre aux grades non seulement tous chirurgiens et apothicaires qui se présentaient, mais encore toutes autres personnes sans études préliminaires, sans latinité et sans inscriptions » (16). Ce témoignage, qui rappelle la Cérémonie du *Malade Imaginaire*, prouve que la Faculté avait toujours besoin d'un Molière pour en flétrir les abus et pour tourner en ridicule ceux qui en tiraient profit.

Mais les esprits du dix-huitième siècle, prenant les choses de science au sérieux, ne trouvaient pas, dans cette déchéance de la Faculté, matière à plaisanterie. On s'indignait plutôt, on dénonçait les abus, on exprimait la honte qu'on éprouvait en comparant les Facultés françaises à celles de l'étranger, surtout de l'Angleterre et on indiquait les remèdes à apporter à cette décadence. Vicq d'Azyr, Docteur-Régent de la Faculté de Médecine de Paris, signalait les vices qui minaient la corporation médicale à la veille de la Révolution et sa critique implique les remèdes qu'il estime les plus efficaces pour le relèvement qu'il espère : « La maladie et la mort, dit-il, offrent de grandes leçons dans les hôpitaux. En profite-t-on ?

(15) *Les Maîtres Chirurgiens de Montpellier*, cité par Liard, op. cit., vol. 1, pp. 78-79.

(16) Cité par Liard, op. cit., vol. 1, pp. 78-79.

Écrit-on l'histoire des maux qui y frappent tant de victimes ? Y ouvre-t-on les corps de ceux qui y périssent pour découvrir le foyer des diverses affections auxquelles ils ont succombé ? Y rédige-t-on un exposé des diverses constitutions médicales ? Y enseigne-t-on l'art d'observer et de traiter les maladies ? Y a-t-on établi des chaires de médecine pratique ? » (17). Mais la Faculté reste impassible devant ces assauts. De temps en temps elle se réunit pour discuter doctoralement mille sujets d'une importance relativement nulle comme par exemple les bains de la Samaritaine et un chocolat de fabrication récente, mais dans les comptes rendus de ces réunions il n'y a pas un mot qui révèle un souci d'amélioration de la Faculté (18).

La jeunesse universitaire aussi manifestait son mécontentement de la Faculté en abandonnant les cours qui autrefois avaient été suivis par une assistance nombreuse. Certainement cette défection était due en partie à l'énormité du chiffre représentant les frais d'études médicales : pour devenir docteur régent il en coûtait près de 7.000 livres, non compris les droits d'inscription. Mais il y avait si peu de médecins compétents (à Paris, en 1789, seulement cent quarante-huit docteurs régents, qui étaient loin de résider tous à Paris) par conséquent, il y avait de si bonnes chances de faire fortune dans la profession, à l'exemple du Docteur Dupuytren, que ces considérations pécuniaires ne peuvent pas expliquer le petit nombre d'étudiants inscrits à la Faculté. En 1789, elle n'avait qu'une soixantaine d'élèves et elle n'avait pas reçu de docteurs depuis 1785. Même à Montpellier, où les études médicales étaient plus en faveur qu'à Paris, il y avait moins de cent étudiants en médecine.

Deux autres coups venaient s'ajouter à ceux dont la corporation avait été déjà atteinte. En 1775 et 1776, alors que

(17) *Encyclopédie méthodique, Dictionnaire de médecine, art. Abus.*

(18) Cf. *Les Archives de la Faculté de médecine*, cité par Liard, op. cit, vol. 1, pp. 77-78.

plusieurs maladies épidémiques ravageaient diverses régions de la France, le gouvernement, négligeant la Faculté, fonda la Société Royale de Médecine pour venir en aide aux contrées éprouvées. Les docteurs s'indignèrent de ce manque de confiance en leur corporation, mais ils furent impuissants à empêcher la fondation de cette société qui portait atteinte à leur prestige. Les chirurgiens aussi, que les médecins avaient réussi à subordonner jusqu'au milieu du dix-huitième siècle, emportèrent enfin une victoire décisive sur les docteurs. Profitant de la faveur royale, dont ils jouissaient depuis quelque temps, les chirurgiens, en 1748, reçurent la permission de créer l'Académie de Chirurgie. Bientôt après, ils avaient le droit d'exercer leur profession sur le même pied d'égalité que leurs anciens maîtres.

Si les conditions étaient si mauvaises à Paris, on peut s'imaginer l'état des choses en province où la disproportion entre le chiffre de la population et celui des médecins était encore plus effrayante. Là, presque tous les soi-disant docteurs étaient des empiriques qui n'avaient jamais étudié. Toute leur préparation à la carrière médicale avait été acquise pendant un apprentissage auprès d'un charlatan un peu plus expérimenté qu'eux. Lors de la convocation des Etats Généraux qui annonçait la Révolution, tous les ordres, quelles que fussent les opinions qui les divisaient, s'accordaient à pousser le même cri de détresse : partout les maladies étaient en train de décimer la population à cause de l'insuffisance et de l'ignorance des docteurs; c'était une situation universelle qui, selon un gentilhomme de Montreuil-sur-Mer, « coûtait annuellement à l'Etat plus de citoyens que dix batailles ne pourraient lui en faire perdre » (19).

Pendant cette décadence de la médecine, la chirurgie française avait fait de grands pas en avant. A l'origine, les barbiers et les chirurgiens ne faisaient qu'un. Au douzième siècle

(19) Cf. Liard, op. cit., vol. 1, p. 82.

cle, les chirurgiens, sans se détacher des barbiers, avaient formé une corporation spéciale pour avoir le droit de faire des opérations plus importantes que celles permises aux simples barbiers dont la pratique était limitée « à la saignée, au pansement des clous, anthrax, bosses et charbons, à l'exclusion de toute plaie ouverte ». Par suite de l'incorporation des chirurgiens, la lutte avec les médecins devint plus âpre, lutte dans laquelle les docteurs eurent l'avantage jusqu'au temps de Louis XIV. L'attitude du Roi Soleil était aussi favorable à l'égard des chirurgiens qu'elle l'était à l'égard des propagateurs de la circulation du sang, de l'emploi du quinquina et de l'antimoine : il leur donna, comme chef de leur corporation, son premier chirurgien particulier, François Félix et plus tard, quand le second Félix l'eût opéré avec succès de la fistule, l'heureux chirurgien fut anobli.

Depuis ces premières faveurs royales, le développement de la chirurgie avait été rapide. Peu d'années auparavant, Guy Patin avait traité les chirurgiens de « coquins » et de « méchantes pestes », mais du moment où ils jouissaient de l'appui royal, ils purent demander et recevoir l'autorisation du Parlement de faire des lectures en public, d'acquérir un terrain et d'y construire un amphithéâtre de 125 places. Plus tard, malgré les protestations de la Faculté de médecine, le roi Louis XV autorisa la création des chaires de chirurgie dont il nomma, lui-même, les titulaires, sur la recommandation de son premier chirurgien et, en 1748, l'Académie de Chirurgie fut fondée par l'autorité royale. Soucieuse de fournir un enseignement pratique pour compléter les études théoriques, la corporation ouvrit une école de dissection dans la cité. Le nombre des élèves augmentait régulièrement, accru sans doute par la diminution correspondante des étudiants de la Faculté de médecine. Deux cents maîtres-chirurgiens assuraient l'enseignement de six à sept cents élèves au milieu du dix-huitième siècle. En 1768, le roi autorisa l'acquisition du Collège

de Bourgogne sur l'emplacement duquel la corporation des chirurgiens fit bâtir l'édifice qui est aujourd'hui le centre de la moderne Faculté de médecine (20).

Même pendant les dernières années avant la Révolution, quand tous les établissements d'instruction languissaient, le Collège de chirurgie donnait un enseignement relativement satisfaisant. Alors que la Faculté de médecine n'avait que six chaires, il y en avait dix pour l'enseignement chirurgical, avec deux professeurs à chaque chaire, un titulaire et un adjoint qui complétait l'enseignement du maître. La physiologie, la pathologie, la thérapeutique, l'anatomie, les opérations, les accouchements, les maladies des yeux, la chimie chirurgicale et la botanique constituaient le programme des études. On avait ajouté une Ecole d'opérations à l'Ecole de dissection. Les professeurs nommés sur titres étaient les meilleurs maîtres de leur temps : quelque-uns de leurs noms, selon l'opinion du docteur Corlieu, tels que J.-L. Petit, Desault, Louis, Pelletan, Chopart, Suë et Sabatier, ne périront pas (21).

Cependant, les résultats, comme ceux de la Faculté de médecine, étaient presque négligeables. Il n'y eut que dix réceptions en 1782, quatre en 1783, six en 1784, quatorze en 1786, et cinq seulement en 1789. Partout on se plaignait de l'ignorance des chirurgiens qui, paraît-il, n'avait d'égale que celle des docteurs.

La situation médicale, immédiatement avant la Révolution, se voit clairement dans le rapport d'une commission nommée par l'Académie des Sciences en 1785 pour étudier les conditions générales à l'Hôtel-Dieu de Paris. Les résultats de cette enquête, menée par Tenon, Bailly et Laroche-foucauld-Liancourt, montrent avec une indiscutable autorité combien

(20) Cf. Liard, *L'Université de Paris*, Chapitres sur la Faculté de médecine, pp. 1-9.

(21) Cf. Dr Corlieu, *Centenaire de la Faculté de Médecine de Paris*, p. 461.

fut dangereux pour la santé publique l'état de choses qui existait à l'Hôtel-Dieu et dans les autres hôpitaux de la même époque.

La sensibilité, mise à la mode par J.-J. Rousseau, donna un élan excessif à une philanthropie aveugle qui voulait que chaque malade indigent fût traité à l'hôpital. La science médicale, très en retard sur cette poussée humanitaire, ne pouvait pas s'accommoder de cet excès d'ardeur philanthropique et il en résulta que les hôpitaux furent surchargés. Lorsque Tenon visita l'Hôtel-Dieu, il trouva 3.418 malades couchés dans 1.219 lits; c'est-à-dire quatre personnes dans chacun des 733 grands lits et une personne dans chacun des 486 petits, « suivant la méthode de les coucher à l'Hôtel-Dieu ». Les grands lits qui normalement recevaient quatre malades ont dû quelquefois en recevoir cinq ou même six et ces lits n'avaient que quatre pieds quatre pouces de large sur six pieds de long (22).

Les notions d'hygiène étaient des plus élémentaires. Il n'y avait qu'un seul cabinet pour 583 personnes. Tenon remarque à ce propos : « On peut juger à quel point l'infection de ce lieu pénètre dans la salle voisine : elle est inexprimable (23) ». En outre, l'entassement des malades à raison de quatre, cinq ou même six dans un seul lit, causa « une chaleur qui s'élève dans la salle Saint-Paul, par exemple, où se trouvent soixante dix-huit grands lits et trente trois petits à un degré assez fort pour ne pas avoir besoin de poêle durant l'hiver (24) » Et dans la salle des accouchées, « qu'on ouvre ces lits de souffrance, il en sort, comme d'un gouffre, des vapeurs humides, chaudes, qui s'élèvent, se répandent, épaississent l'air, lui donnant un corps si sensible, que le matin en hiver, on le voit s'entr'ouvrir à mesure

(22) Cf. Tenon, *Mémoires sur les hôpitaux*, p. 7.

(23) Tenon, op. cit., p. 207-208.

(24) Tenon, op. cit., p. 166-167.

qu'on le traverse et on ne le traverse point sans un dégoût, qu'il est impossible de surmonter (25) ».

On mélangeait toute espèce de maladie dans la même salle, dans le même lit. « A l'Hôtel-Dieu... on admet au même lit la femme légitime et vertueuse avec la fille deshonnête et corrompue (26) » et celles qui ont la rougeole sont mises dans les mêmes salles et dans les mêmes lits avec d'autres malades. « Où place-t-on ces huit cent trente trois convalescents ? (le nombre par journée moyenne à l'Hôtel-Dieu). On les rassemble dans les mêmes salles que nous avons vues surchargées et de malades et de toutes sortes de maladies, dans les mêmes lits où nous avons remarqué qu'il est impossible de fléchir son corps... de dormir, d'obtenir enfin aucun repos, tourmentés par la gale et par une infection qui les agite encore, il y sont au milieu des moribonds et des morts (27) ».

La condition des aliénés à l'Hôtel-Dieu, le seul hôpital à Paris où il pouvaient être traités, était particulièrement déplorable. Bien qu'on ne les considérât plus, comme aux siècles précédents, comme possédés du diable et, par conséquent, bons à brûler comme des sorciers, les aliénés subissaient un traitement cruel et préjudiciable à leur guérison. Depuis l'année 1768, où les Parlements avaient déclaré que les fous n'étaient que des malades, les plus instruits des médecins étudiaient la pathologie mentale, mais ils ne trouvaient pas le traitement à suivre à cause de leur doctrine, universellement acceptée, de l'humorisme. Selon cette théorie, la folie violente résidait dans le sang, la folie triste dans la bile, la folie gaie dans les sucs de la rate; donc on saignait et on purgeait à blanc sans autre effet que d'affaiblir et d'irriter les patients. A l'Hôtel-Dieu on couchait trois ou quatre de ces fous dans le même lit, où ils se pressaient, s'agitaient et se battaient malgré les cordes avec

(25) Tenon, op. cit, p. 238.

(26) Tenon, op. cit, p. 269.

(27) Tenon, op. cit., p. 287.

lesquelles on les avaient garrottés. On mettait les personnes mordues par des chiens enragés dans la même salle que les fous, ou, au cas où celle-ci était au complet, dans la salle des fiévreux. Enfin Pinel, en 1791, par la publication de son *Traité médico-philosophique de l'aliénation mentale*, posa les principes de la pathologie mentale moderne et l'année suivante il fit libérer de leurs chaînes les fous à Bicêtre, où il avait été nommé médecin-chef; lui, le premier, leur donna un traitement rationnel.

Au point de vue chirurgical, les hôpitaux aggravaient les maux qu'ils devaient guérir. Le Dr Cabanis, écrivant en 1790, affirme que : « dans les grands hôpitaux les plaies les plus simples deviennent graves, les plaies graves deviennent mortelles et les grandes opérations ne réussissent presque jamais. Voilà un fait reconnu de tous ceux qui ont vu avec leurs yeux et qui parlent avec leur conscience. Pendant près de cinquante ans que M. Moreau a rempli la place de chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu, l'opération du trépan n'a réussi qu'un très petit nombre de fois. Aujourd'hui on n'y trépane plus, et si l'issue le plus souvent funeste des autres opérations suffit pour les proscrire, il ne s'en fera bientôt aucune importante dans cet hôpital » (28).

Ces suites mortelles d'opérations n'ont rien de surprenant, quand on considère les conditions dans lesquelles les chirurgiens travaillaient. Non seulement les appareils étaient préparés dans la salle commune, sans aucun souci d'antisepsie, mais l'opération elle-même s'y faisait aussi, sous les yeux des malades, et sur le lit même où le malheureux était pressé contre ses compagnons. A la Charité, la salle des opérés communiquait avec celle où étaient les malades atteints de fièvres putrides. On avait remarqué que la gangrène se mettait aux plaies sur les malades dans les cinq ou six lits les plus proches de la salle aux fièvres putrides. Mais, malgré cette constatation, la

(28) Dr Cabanis, *Observations sur les hôpitaux*, p. 15.

seule précaution qu'on prit, c'était « de ne plus mettre de plaies ni d'ulcères dans ces lits, mais seulement des malades avec des tumeurs et dont la peau n'est pas entamée » (29). Cette ignorance du danger de l'infection fit perdre à l'Hôtel-Dieu un phénomène qui avait survécu pendant un an à l'opération du trépan pour périr à la fin d'une carie au crâne, carie attribuée à l'infection de l'air de la salle des opérations (30).

Naturellement la mortalité dans ces établissements était effrayante. A l'Hôtel-Dieu de Paris, elle était régulièrement d'un malade sur quatre et demi, mortalité plus forte que celle de tous les autres hôpitaux connus, à Edimbourg, à Vienne, à Rome et à Londres. Surtout parmi les accouchées la mortalité était excessivement élevée à cause de la fièvre puerpérale, qui, pendant certaines saisons de l'année, ravageait les salles communes où les malades saines étaient couchées avec celles qui en étaient déjà atteintes. La mortalité à l'Hôtel-Dieu parmi ces malheureuses était dans le rapport d'un à quinze, proportion qui paraît d'autant plus terrible que les chiffres dans plusieurs autres hôpitaux étrangers de la même époque étaient beaucoup moins élevés. Par exemple, l'Hôpital Britannique de Londres, après trente-deux ans d'établissement, a rendu compte au public de ses services. D'après ce rapport, on voit que les accouchées mortes sont, par rapport à celles qui ont été rendues à la société, dans la proportion d'un à cinquante et un. A Dublin, la mortalité n'était que d'un sur cent-dix, et à Manchester que d'un sur cent-vingt-huit.

Le manque de précaution contre les maladies contagieuses affectait non seulement les malades dans les hôpitaux mais aussi tous les habitants de la ville. Tenon affirme que les deux vestiaires de l'Hôtel-Dieu renfermaient indistinctement les vêtements pleins de vermine des galeux, ceux des variolés et d'autres malheureux atteints de maladies contagieuses avec

(29) Tenon, *op. cit.*, p. 33.

(30) Cf. Tenon, *op. cit.*, p. 227.

les vêtements propres et sains des autres malades. Les personnes guéries recevaient en sortant leurs vêtements contaminés par le contact avec ceux des galeux, des phthisiques, des varioleux et des gens atteints du mal vénérien. Les vêtements des morts étaient tirés des mêmes vestiaires et, sans avoir été désinfectés, ils étaient répandus dans la société. Et cette négligence criminelle existait malgré le fait que la notion d'une maladie contagieuse n'était pas inconnue à cette époque. On ne comprenait certes pas la manière dont une infection se répandait, mais on entrevoyait déjà la théorie des microbes; la preuve, c'est que Tenon emploie l'expression « germes contagieux » en 1788 et il dit à propos des vestiaires de l'Hôtel-Dieu : « c'est ainsi que la gale, la petite vérole et d'autres maladies contagieuses passent dans la capitale » (31).

Ces conditions épouvantables à l'Hôtel-Dieu scandalisaient, non seulement la commission nommée pour y faire une enquête, mais aussi tous ceux qui s'intéressaient au progrès des sciences et aux œuvres de bienfaisance. Tenon ne trouve guère de termes assez forts pour exprimer son opinion là-dessus. Il conclut son rapport ainsi : « Il est donc évident, dit-il, qu'il n'est point d'hôpital... qui réunisse autant de causes d'insalubrité et de mort que l'Hôtel-Dieu : il n'est pas, non, il n'est pas dans l'univers de Maison de malades qui, aussi importante par sa destination, soit cependant par ses résultats, aussi funeste à la société » (32). Et en dehors du monde médical on s'insurgeait contre cette faillite de la médecine officielle dans les hôpitaux de l'Etat : « Les souffrances de l'enfer, dit Cuvier, devaient surpasser à peine celles des malheureux serrés les uns contre les autres, étouffés, brûlants, ne pouvant remuer, ni respirer, sentant quelquefois un ou deux morts entre eux pendant des heures entières » (33).

(31) Tenon, op. cit., pp. 199-200.

(32) Tenon, op. cit., p. 345.

(33) Cité par M. du Camp, *Paris au 19<sup>e</sup> siècle*, vol. 4, p. 175.

De ces observations, tirées de documents authentiques sur l'enseignement médical et sur les hôpitaux, il paraît incontestable que la médecine officielle, en théorie et en pratique, à la veille de la Révolution était tombée au niveau le plus bas de toute son histoire. Les savants qui travaillaient isolément dans leurs laboratoires avaient beau contester, renverser et remplacer les anciennes doctrines par des nouvelles, plus conformes aux résultats de leurs expériences : la médecine reconnue par les autorités, enseignée dans les Facultés et pratiquée dans les hôpitaux, résistait aux progrès qu'une petite minorité avertie voulait lui faire accepter. Ce petit groupe de savants imbus de progrès, dont l'influence n'était pas assez forte pour leur permettre d'imposer leurs théories à leur temps, sont les précurseurs des gloires du dix-neuvième siècle.

Contre ces chercheurs de la vérité : les Fontenelle, les Montesquieu, les Diderot, les Buffon, les Cuvier et les Pinel, pour n'en citer que les chefs, se dressaient deux puissances de l'époque : l'Eglise catholique qui voulait défendre aux savants de faire des découvertes pouvant ébranler la foi dans la Bible et les Universités qui refusaient d'admettre les résultats d'expériences qui tendaient à diminuer le prestige des anciennes doctrines, et par conséquent, celui des Facultés qui en avaient le culte. Dans ce conflit entre les traditionalistes et les modernes, les premiers, armés du pouvoir, forts de leur prestige séculaire et munis du droit de censure, ont réussi à entraver les progrès réclamés par leurs adversaires. Les découvertes scientifiques restaient stériles, parce qu'elles ne pouvaient être, ni enseignées, ni mises en pratique. La médecine française est morte de ces entraves que lui imposait un état de stagnation.

Mais les idées libératrices étaient en marche sous la tyrannie du prestige du passé. Elles n'attendaient que l'occasion de l'emporter sur les institutions vermoulues et la Révolution

la leur présenta. Comme un coup de foudre, elle détruisit les deux adversaires les plus puissants du progrès scientifique : l'Eglise et les Universités. Bien qu'elle fût sortie du mouvement scientifique et philosophique, la Révolution ne devait rien aux Universités qui avaient fait obstruction à ce mouvement libérateur, mouvement développé en dehors d'elles et malgré elles. Il est peut-être inexact de dire que la Révolution a supprimé les Universités, elle a plutôt fait constater leur décadence.

En réalité les Universités n'existaient déjà plus, ayant perdu successivement leurs privilèges, leurs biens, leurs constitutions, leur indépendance et leur influence sur la jeunesse. Le seul droit qu'elles conservaient encore, celui de conférer des grades, était nuisible à sa vie, puisque, comme nous l'avons vu, ces grades n'indiquaient plus aucune compétence et n'avaient donc aucune valeur réelle. L'ignorance des médecins et des chirurgiens faisait maudire les établissements qui leur avaient conféré le droit d'exercer leur art au détriment de la santé publique et ce mépris pour les mauvais praticiens servait à accélérer la déchéance des Facultés. Enfin, le 15 septembre 1793, les pouvoirs révolutionnaires ont mis fin légalement à l'apathie sénile des Universités, Facultés et Collèges. Bien que cette suppression légale ne fût pas définitive, la loi ayant été suspendue le lendemain de son adoption, les corporations enseignantes étaient déjà détruites en fait et leur désagrégation et remplacement se produisirent bientôt après.

Comme on l'a déjà remarqué, les meilleures intelligences du dix-huitième siècle s'occupaient des sciences. Il y avait, en outre, l'intérêt humanitaire qui se révèle tout le long du siècle pour aboutir enfin à la Révolution. Ces deux préoccupations, les sciences et la philosophie humanitaire, distinguent ce siècle turbulent de ceux qui l'avaient précédé et expli-

quent son caractère, à la fois rigoureusement pratique et suprématiquement idéaliste, caractère présentant deux traits dominants, qui nous a donné les œuvres scientifiques de Diderot et les rêves de perfectibilité infinie de Rousseau.

Cette double poussée vers les sciences et vers l'amélioration de l'homme a déterminé chez beaucoup d'écrivains célèbres un intérêt dans la physiologie humaine et dans la médecine : témoin, la forte proportion d'ouvrages médicaux dans les catalogues de cinq cents bibliothèques privées étudiés par M. Mornet. La littérature s'en ressent : elle vise à instruire plutôt qu'à émouvoir ses lecteurs. « Avec les La Motte et les Fontenelle, dit M. Lanson, l'esprit scientifique se rend maître de la littérature au détriment de l'art, et le reste, pendant tout le dix-huitième siècle : la forme littéraire n'est qu'un moyen de propagande, un ornement qui déguise l'ennui des idées graves pour un monde frivole, mais l'art réagit et prend sa revanche avec le romantisme, au grand dommage de la vérité » (34). Il serait fastidieux dans cette étude, qui concerne particulièrement les mouvements littéraires du siècle suivant, de relever toutes les traces d'influence médicale dans les œuvres de cette époque, encyclopédique plutôt que littéraire. Nous nous bornerons à signaler l'attitude de quelques-uns des écrivains les plus célèbres, envers l'art médical et envers les praticiens.

Fontenelle, bien qu'il lui manquât l'originalité et l'initiative nécessaires aux grandes découvertes, a exercé une influence considérable comme vulgarisateur des travaux d'autrui. Ses *Eloges* sont consacrés à l'explication, pour un public mondain, des travaux dont il pouvait se tenir admirablement au courant, grâce à sa position de Secrétaire Permanent de l'Académie des Sciences. Il ne se borna pas à signaler seulement les prouesses scientifiques accomplies en France : le médecin hollandais Boerhaave est étudié aussi bien que le médecin français Fagon, la Faculté de Leyde réclame son in-

(34) Lanson, *Hommes et Livres*, pp. 322-323.

térêt au même titre que celles de Paris ou de Montpellier. D'ailleurs cette impartialité est naturelle chez un écrivain qui était membre de la Société Royale de Londres et de l'Académie de Berlin aussi bien que de l'Académie Française. Mais dans tous ses *Eloges* ce n'est pas le savant, la personnalité de l'homme qui l'intéresse principalement, c'est toujours la science qui le passionne : l'individu lui sert de sujet pour aborder les questions scientifiques de son temps.

A maintes reprises, l'auteur des *Eloges* s'occupe des médecins et de l'état de leur art à son époque. Chez lui nous voyons les côtés de la médecine qui avaient servi de cible aux traits satiriques de Molière et de Lesage, mais présentés, cette fois-ci, sous un jour clair, sans parti-pris ni de dénigrement ni de louanges extravagantes. Par exemple, à propos de la nécessité de l'éloquence à un médecin, il affirme que le don de la parole facile et réconfortante est essentielle dans une profession où on a affaire à des gens « dans le temps précisément où ils sont plus faibles et plus enfants que jamais ». Il estime même que si le médecin n'a pas le don de rassurer l'imagination effrayée « il faut presque qu'il ait en récompense celui des miracles » (35). Donc l'éloquence réconfortante a une réelle valeur thérapeutique, théorie à laquelle bien des médecins d'aujourd'hui souscriraient.

Le biographe éclaire bien des questions qui, à son époque, étaient d'une actualité vivante, comme par exemple, celle de la dissection, avec les difficultés qui lui barraient la route et la découverte, en 1666, qui la rendait plus commode. Dans les *Eloges*, du docteur Mery, nous apprenons que ce jeune médecin « non content de ses exercices de jour, déroboit subtilement un mort, quand il le pouvoit, l'emportoit dans son lit et passoit la nuit à le disséquer en grand secret » (36). La découverte par le Docteur Ruysch de Leyde, d'un fluide qui,

(35) Fontenelle, *Les Eloges*, sur M. Littre.

(36) Fontenelle, op. cit., sur M. Mery.

injecté dans un cadavre, le conserverait indéfiniment, a valu à l'innovateur des louanges de son biographe : « Les sujets nécessaires pour les dissections, dit-il, et que la superstition populaire rend toujours très rares périssoient en peu de jours entre les mains des Anatomistes... lui savoit les rendre d'un usage éternel ». Grâce à cette découverte M. Ruysch a porté l'anatomie à une perfection jusque là inconnue (37).

Chez ce biographe des savants nous retrouvons aussi, comme dans Molière et Boileau, une allusion à la résistance rencontrée par la théorie de Harvey sur la circulation du sang, résistance encore vive une trentaine d'années après sa découverte ! M. Fagon, qui fut reçu docteur en 1664, se distingua lorsqu'il était étudiant en médecine « par une action d'une audace signalée, qui ne pouvoit guère en ce temps-là être entreprise que par une jeune homme ni justifiée que par un grand succès, il soutint dans une thèse la circulation du sang. Les vieux Docteurs trouvèrent qu'il avait défendu avec esprit cette étrange paradoxe » (38).

Mais Fontenelle n'était pas seulement un écho intelligent qui servait à répandre avec clarté, avec charme et avec une autorité indiscutable les progrès scientifiques de ses contemporains. Il insistait, le premier, sur les liens qui existent entre toutes les sciences, vérité à peine reconnue à cette époque là, avant le développement à fond que Diderot lui a apporté dans son œuvre monumentale. Son attitude envers l'Eglise témoigne aussi de sa tournure d'esprit indépendante. Sans en avoir l'air, il contribue à ébranler les préjugés religieux qui empêchaient l'avance des idées scientifiques. Avec quelle malice il s'attaque à la légende biblique de la Genèse : « Quand on vous dit que la lune est habitée, vous vous y représentez aussitôt des hommes faits comme nous, et puis, si vous êtes un peu théologien, vous voilà plein de difficultés. La postérité d'Adam

(37) Fontenelle, op. cit., sur M. Ruysch.

(38) Fontenelle, op. cit., sur M. Geoffroy.

n'a pas pu s'étendre jusque dans la lune, ni envoyer des colonies en ce pays-là. Les hommes qui sont dans la lune ne sont donc pas fils d'Adam. Or, il serait embarrassant, dans la théologie, qu'il y eût des hommes qui ne descendissent pas de lui... moi, je n'y en mets point; j'y mets des habitants qui ne sont point du tout des hommes » (39).

Montesquieu, au contraire de Fontenelle, fait de l'esprit au dépens des médecins, les classant avec les confesseurs comme « ces dervis, toujours trop estimés ou trop méprisés » et ajoutant ce trait malicieux : « cependant on dit que les héritiers s'accommodent mieux des médecins que des confesseurs » (40). Pourtant il mérite bien de la médecine pour avoir mis la psychologie sous la domination de la physiologie. Un siècle avant la publication de la fameuse doctrine de Taine sur l'influence des éléments extérieurs sur l'âme, Montesquieu annonça que nous sommes formés par notre milieu, d'abord par notre milieu moral — (éducation, société et profession) —, ensuite par notre milieu physique, dont le climat est un facteur capital. Mais puisque cette force formatrice ne peut influer sur l'âme que par l'intermédiaire du corps, surtout du système nerveux, notre psychologie est sous la dépendance de la physiologie. Comme dit M. Lanson : « il met les *nerfs* à la place des *passions de l'âme* : il baigne les individus dans les milieux qui les forment et les déforment » (41). Cette théorie, développée, et amplifiée au dix-neuvième siècle a exercé une influence prépondérante sur la littérature depuis Balzac jusqu'à nos jours.

Voltaire se distingue de Fontenelle et de Montesquieu par son esprit nettement traditionaliste, admirateur de Boileau et de Racine. A part une courte période d'enthousiasme pour les sciences, quand, sous l'influence de Mme du Châtelet, il s'efforça de vulgariser Newton, son intérêt scientifique se

(39) Fontenelle, *Entretiens sur la pluralité des mondes*, préface.

(40) Montesquieu, *Lettres Persanes*, LVII.

(41) Lanson, *Hist. de la Litt. Franç.*, vol. 2, p. 96.

bornait à accueillir avec empressement les théories des savants qui pouvaient l'aider à détruire la religion, à « écraser l'infâme », comme il disait. Il nous donne la mesure de sa compréhension des choses de sciences dans sa tentative de réfuter les idées de Buffon sur la cause des coquillages trouvés sur les Alpes : pour Voltaire ce ne sont que les restes des repas de pèlerins qui avaient passé par là en se rendant en Italie.

Son attitude envers la médecine est franchement sceptique. Pour lui c'est « partout un art conjectural qui aide quelquefois la nature et quelquefois la détruit » (42). Pourtant, comme il l'indique dans sa Correspondance, sa critique n'était pas basée sur une insuffisance de connaissances médicales : « J'ai lu Sydenham, Freind, et Boerhaave, dit-il. Je sais que cet art ne peut être que conjectural. J'ai conclu qu'il fallait être son médecin soi-même, vivre avec régime, secourir de temps en temps la nature et jamais la forcer; mais surtout souffrir, vieillir et mourir » (43).

On peut se figurer le jugement d'un tel esprit sur les médecins. « Je ne sais rien de si ridicule, dit-il, qu'un médecin qui ne meurt pas de vieillesse » (44). Et pendant une maladie, écrit-il, à l'instar de ses maîtres Molière et Boileau : « Des maladies plus cruelles que les rois me persécutent. Il ne me manque que des médecins pour m'achever » (45). Et comme Flaubert, un siècle plus tard dans *Bouvard et Pécuchet*, Voltaire s'amuse à confronter les affirmations contradictoires de médecins célèbres : « Interrogez Borelli, dit-il, sur la force exercée par le cœur dans sa dilatation, dans sa diastole, il vous assure qu'elle est égale à un poids de cent quatre-vingt mille livres... Adressez-vous à Kiel, il vous certifie que cette force n'est que de cinq onces » (46).

(42) Voltaire, *Œuvres Complètes*, vol. 12, p. 433.

(43) Voltaire, op. cit., vol. 37, p. 405.

(44) Voltaire, op. cit., vol. 45, p. 426.

(45) Voltaire, op. cit., vol. 38, p. 140.

(46) Voltaire, op. cit., vol. 17, p. 222.

Si toutes ces diatribes contre les médecins et leur art contiennent beaucoup de vérité, vu l'état de la médecine aux environs de 1770, elles n'ont pas le mérite d'originalité ni d'une tentative d'amélioration de l'art médical contemporain. En ceci, Voltaire retarde sur son temps et il paraît en être conscient et même satisfait. « Dans toutes les maladies violentes, dit-il, nous n'avons que la recette de Molière : *saignare, purgare*, et si l'on veut *clysterium donare*. Il n'y en a pas une quatrième » (47). Sur le rôle de la nature dans la guérison d'une maladie, on trouve l'écho de Béralde du *Malade Imaginaire* : « Nous guérissons infailliblement, dit l'auteur de *Candide*, tous ceux qui se guérissent d'eux-mêmes » et les médicaments ne sont que « autant d'inventions pour gagner de l'argent et pour flatter les malades pendant que la nature agit seule » (48). Dans toutes ces critiques, nous trouvons le vieil esprit de raillerie à l'égard des médecins et de leur art, l'esprit traditionaliste du siècle précédent, mais sans autant de justification puisque les savants avaient fait de grands pas en avant.

Entre Voltaire et son contemporain Diderot, il y a le même contraste qui distingue le dix-septième siècle du dix-neuvième. Voltaire, par son esprit sceptique, railleur, mordant, appartient à la génération de Molière et de Boileau; Diderot, au contraire, est optimiste, sans être naïvement crédule, critique sans exagération, bienveillant sans flagornerie. Il appartient à la génération de Claude Bernard et de Pasteur.

Diderot s'intéressait à la physiologie par amour de la vérité et de l'amélioration sociale. Bien qu'il critiquât les abus de l'enseignement et de la profession médicale, il le faisait en vue de corriger les défauts qui en entravaient le progrès. Muni de connaissances scientifiques exceptionnellement étendues, dans les mathématiques, dans la physique et dans l'histoire naturelle, il prévoit la fin du règne des mathéma-

(47) Voltaire, op. cit., vol. 20, pp. 24-26.

(48) Voltaire, op. cit., vol. 20, pp. 24-26.

tiques et il affirme, avec une clairvoyance que le temps a confirmée, que le règne des sciences naturelles, surtout de la physiologie et de la physique, va commencer.

Amateur des sciences, Diderot se tenait au courant de l'état de la médecine de son temps, faisant la critique des abus, mais prêt, en même temps, à faire l'éloge des progrès accomplis. Dans son *Plan d'une Université* nous trouvons un excellent exemple de son esprit, bien équilibré, de ses jugements modérés, de ses critiques constructives : « Notre Faculté de médecine dit-il, est la meilleure des quatre, il y a peu de choses à rectifier. On y enseigne l'anatomie, la chirurgie, le traitement des maladies dans toutes ses branches, les éléments d'histoire naturelle, la botanique, la chimie et la pharmacie; il s'agirait seulement de fixer l'ordre et la durée de ces études. D'ailleurs point de pratique, et c'est un grand défaut. Combien de choses qui tiennent à l'art de guérir qu'on ne peut apprendre ni dans les livres, ni dans les leçons ! Est-ce d'après le discours d'un professeur que vous discernez un pouls fort ou faible, large ou serré, régulier ou sautillant, élevé ou concentré ? » (49).

Ce jugement porté sur l'ancienne Faculté de médecine nous paraît trop indulgent, mais au moins il a le mérite de ne pas condamner en bloc l'institution que le critique voulait voir s'améliorer. Par le ton modéré et persuasif, par l'indication précise des progrès à réaliser, il ne risque pas de froisser les autorités dont dépendaient les améliorations réclamées. D'ailleurs, l'idée d'une chaire de clinique, idée qui aujourd'hui nous paraît inséparablement associée à toute conception d'enseignement médical, n'était, au temps de Diderot, qu'une innovation. De telles chaires n'existaient nulle part en France, bien que Boerhaave à Leyde et Stahl à Vienne en eussent déjà. Ce ne fut qu'à la fin de la Révolution que cette réforme réclamée par Diderot put être réalisée en France, quand Cor-

(49) Diderot, *Œuvres Complètes*, vol. 3, p. 438.

visart fut nommé maître de la clinique créée à l'hôpital de la Charité.

A propos des conflits qui, depuis des siècles avaient envenimé les relations entre les médecins et les chirurgiens, nous trouvons Diderot au courant de l'affaire, donnant des conseils sages et réalisables. En critique pondéré, il indique d'abord l'état de choses à rectifier et ensuite il donne des indications précises sur la bonne voie à suivre. « Les chirurgiens et les médecins, dit-il, continueront d'être mortels ennemis tant que les uns se regarderont comme les maîtres et les autres ne voudront point être des valets ». Et, comme remède à cette fâcheuse situation, il conseille de former une seule corporation, comprenant tous les élèves des deux branches de la médecine pour qu'ils apprennent « les opérations de la chirurgie et les principes spéculatifs de l'art de guérir » (50). Ici encore le temps a ratifié les conseils du critique.

Dans ses appréciations des médecins, il est plus désireux de porter un jugement équitable que de briller par des paradoxes ou de mordre par des mots d'esprit caustique, à la façon de Voltaire. Du fait qu'il attache une importance capitale au devoir de l'Etat envers la santé publique, devoir qu'il considère comme « peut-être le plus important de tous les objets » d'un gouvernement, il résulte qu'il accorde aux médecins un rang très important dans la société. Donc, il faut former des praticiens dignes de leur tâche, car « un demi-médecin, dit-il, est pire qu'un demi-savant. Celui-ci importune quelquefois, l'autre tue... Je considère un mauvais médecin comme une petite épidémie qui dure tant qu'il vit; deux mauvais médecins doublent cette maladie populaire. Un corps de mauvais médecins serait une grande plaie pour toute une nation... Un mauvais médecin arrive toujours trop tôt et reste toujours trop longtemps; un bon médecin peut arriver trop tard et ne

(50) Diderot, op. cit., vol. 9, pp. 214-217.

pas rester assez » (51). Ces observations, qui frappent par leur justesse plutôt que par leur éclat, indiquent bien l'importance que les intelligences averties étaient prêtes à accorder aux bons médecins et elles témoignent aussi d'un certain changement d'attitude envers la profession, depuis longtemps en butte aux railleries des écrivains : grâce à son rôle social et humanitaire, le médecin doit être pris au sérieux et, s'il le mérite, peut jouir de la considération générale. Au fur et à mesure que la Raison et les sciences détrônent la religion, on verra la popularité du médecin surpasser celle du prêtre.

Bien qu'il déplore, et à juste titre, plusieurs aspects de la médecine française de son temps, notamment le manque de pratique dans l'enseignement et les désaccords entre médecins et chirurgiens, Diderot ne se laisse nullement décourager. En 1776 environ, il dresse le plan d'une université russe, où il incorpore les idées de progrès qu'il voulait faire triompher. Pour porter remède au manque de pratique dans l'enseignement, il dit dans son projet sur la Faculté de médecine russe : « On établira dans un hôpital adjacent à l'école deux salles, chacune de vingt-cinq lits, l'une de ces salles destinée aux maladies aiguës, l'autre aux maladies chroniques... Chacun des deux professeurs (de médecine pratique) fera sa visite dans la salle dont il sera chargé, ses étudiants l'y accompagneront. Là, il leur fera observer les symptômes de chacune des maladies qu'il aura à traiter, leur indiquera les moyens d'en découvrir les causes, leur fera remarquer la marche que la nature suit le plus ordinairement, les indications qui se présentent à remplir, et leur rendra raison de la méthode curative qu'il croira devoir adopter ». Et non content de toutes ces recommandations sur le pronostic et la thérapeutique, Diderot envisage même le cas de décès du patient et stipule la manière dont on devrait en profiter pour l'enseignement pratique : le professeur sera tenu « sans qu'aucune raison ou prétexte

puisse l'en empêcher, d'en faire ouvrir le cadavre en présence des étudiants » (52).

Un autre indice de l'esprit de progrès de Diderot se voit dans sa propagande en faveur de l'inoculation. Cette pratique, connue et employée depuis longtemps en Afrique et en Asie, avait pénétré dans les nations occidentales, mais en France elle rencontra une vive résistance de la part de la Sorbonne. En cette occasion, comme en tant d'autres, la voix de Diderot s'élève contre la répression imbécile d'une découverte qui avait fait ses preuves d'utilité humanitaire : « Et s'il arrive, dit-il, dans la suite des temps, que l'inoculation soit en France aussi commune qu'en Chine, qu'en Angleterre, que diront nos petits-enfants lorsqu'ils parcourront ces inepties ? Ils s'écrieront, dans ce cas, comme ils en auront l'occasion en une infinité d'autres : le bien a donc beaucoup de peine à s'introduire dans le monde ? Hélas, oui » (53). Enfin, en 1764, quelques années après cette protestation, la propagande, menée par Diderot et par ses amis, eut raison des obstructions de la Faculté et la pratique de l'inoculation fut autorisée en France.

Comme la plupart de ses contemporains savants, Diderot s'intéressait aux progrès scientifiques faits en dehors de la France. Pour lui, la science n'avait pas de pays. Impartialement il fait les éloges de Harvey et de Boerhaave sans se préoccuper du fait qu'ils étaient étrangers. Il affirme franchement son regret que les médecins français ne marchent pas sur leurs traces, et engage ses compatriotes (dans la préface de sa traduction du dictionnaire médical anglais de James) à suivre le développement de la médecine anglaise : « C'est donc en Angleterre, dit-il... que la médecine fleurit avec le plus de gloire : elle y est perfectionnée par la connaissance des autres sciences qui y concourent, par la nature du gouvernement, par le goût de la nation, par son génie naturel et stu-

(52) Diderot, op. cit., vol. 3, pp. 502-503.

(53) Diderot, op. cit., vol. 9, p. 207 et suiv.

dieux, par les voyages... enfin par la vraie théorie de Boerhaave, qui a formé tous les médecins des Iles Britanniques ».

Pour stimuler le développement de la médecine française, il s'est imposé la dure besogne de s'assimiler et de propager les notions médicales de son temps. Son livre *Eléments de Physiologie* donne un aperçu remarquable des connaissances contemporaines. Claude Bernard, lui-même, a trouvé cet ouvrage digne d'être étudié, selon le témoignage de son secrétaire George Barral : « Les dimanches matins, dit-il, des trois dernières années de notre maître à tous (médecins ou penseurs), j'avais l'habitude d'aller passer trois heures à son foyer solitaire. Je débute par lui lire à haute voix quelques belles poésies... Ensuite nous passions à Diderot et aux notes physiologiques qu'il a laissées, car il a touché à tout avec excellence... Claude Bernard écoutait attentivement... Il m'interrompait fréquemment pour dire : « Ceci est une erreur, et voici pourquoi... Diderot a bien vu. Diderot se trompe, mais il ne pouvait faire autrement par suite de l'état arriéré de la physiologie de son temps. Ceci est véritablement une vision. Ceci est mieux encore, c'est une prévision » (54). Cet éloge indique bien l'importance de Diderot pour les écrivains et pour les savants du dix-neuvième siècle. Nous verrons que c'est lui qui a eu la plus grande influence, de tous ses contemporains, sur les sciences naturelles et sur la littérature réaliste du siècle suivant, bien que cette influence fût suspendue momentanément par le romantisme.

Si l'on jette un regard en arrière sur le dix-huitième siècle, on peut résumer ses impressions en disant qu'une évolution rapide et décisive avait déjà changé tout l'aspect de la France avant que la Révolution survînt pour donner le coup de grâce sanglant aux vieilles institutions déjà mourantes :

(54) *La Chronique médicale*, vol. pour 1900, p. 127.

la tourmente de 1789 ne fut que l'incendie qui ravagea les édifices déjà ébranlés et chancelants. L'Eglise, la royauté, toute la vie politique et sociale, les Universités avec leurs vieilles conceptions intellectuelles, la littérature classique, tous les aspects de la vie nationale qui avaient résisté aux changements des innovateurs depuis la Renaissance subirent, pendant cette période relativement courte, un travail de désagrégation continue et générale.

Au point de vue littéraire et scientifique, les transformations, si elles étaient moins violentes que dans le domaine politique, étaient tout aussi radicales. Le culte du passé, qui avait asservi les lettres et les sciences, cédait le pas au culte du progrès, et, de ce fait, commence le monde moderne. La recherche désintéressée du beau dans la littérature est remplacée par la recherche de la vérité, de l'utile, de l'amélioration sociale. Les écrivains, médiocrement artistes, s'adonnent à la philosophie et, à mesure que les sciences naturelles se développent, ils acquièrent la conviction que c'est en étudiant l'homme au point de vue physiologique, plutôt que religieux, qu'ils arriveront à le comprendre. La littérature dramatique, la poésie, le roman perdent leur domination sur les esprits au profit des ouvrages d'information et de propagande : dictionnaires, encyclopédies et histoires naturelles.

La médecine mondiale profite de l'importance donnée aux sciences naturelles. Bien que les Facultés persistent à vénérer les autorités du passé, en résistant aux progrès faits en dehors d'elles, cette attitude réactionnaire ne peut pas empêcher la marche triomphale des sciences. Les Facultés se meurent dans leur intransigeance imbécile plutôt que de reconnaître les travaux des Buffon et des Diderot, des Boerhaave et des Halle. Mais les gens du monde, les écrivains de progrès, la jeunesse qui va alimenter les institutions qui naîtront de la Révolution, toutes les forces vives de la nation s'intéressent au progrès et aident à la propagation des idées nouvelles.

La médecine française, telle qu'elle était enseignée et pratiquée dans les institutions de l'Etat, ne pouvait guère inspirer les éloges des écrivains. Elle était déjà condamnée et la Révolution a exécuté la sentence prononcée contre elle. Mais, malgré la médiocrité de l'enseignement et l'ignorance conséquente des praticiens, tel était le respect pour les sciences et la conviction que la médecine officielle (momentanément frappée de stérilité par ses pontifes bornés) n'était pas représentative de la médecine en général que les écrivains partisans des idées de progrès ne la raillaient pas. Ils dénonçaient les abus, s'indignaient contre l'insuffisance dans la théorie et dans la pratique, montraient leur intérêt bienveillant dans la médecine par leurs conseils visant l'amélioration des Facultés et des hôpitaux, mais, à part les romans de Lesage, romans représentatifs du siècle et de l'attitude de Molière et de Boileau, il n'y a pas d'ouvrage important contre les médecins. Ceci indique bien une étape dans l'évolution vers le roman réaliste, à base médicale, du dix-neuvième siècle : aux railleries de Molière avait succédé maintenant une certaine estime pour la médecine qui présage un triomphe prochain de l'art médical amélioré.

### CHAPITRE III

#### Romantisme contre réalisme.

#### Les précurseurs des romanciers à tendances médicales.

Bien que le réalisme appartienne particulièrement au 19<sup>e</sup> siècle, ses débuts s'annoncent dès le siècle précédent. Lesage, par la peinture détaillée du milieu où se meuvent ses personnages, et son souci de décrire avec minutie les choses extérieures : actes, gestes, paroles, apparence physique, logements, meubles et repas, donne une forte impression de la vie réelle. Marivaux, par sa prédilection pour l'étude des petites gens dans *Marianne* et *Le Paysan parvenu*, annonce les Goncourt et leurs contemporains réalistes. Diderot, dans *La Religieuse*, introduit l'étude d'un cas essentiellement pathologique qui permet de le considérer comme un devancier de « l'école du document humain » : d'ailleurs on a déjà remarqué le vif intérêt qu'il prenait à toutes les sciences, mais plus particulièrement à la médecine, intérêt qui l'apparente aux maîtres du réalisme. Son point de vue est déjà celui du 19<sup>e</sup> siècle : pour lui la psychologie ne se trouve pas entièrement dans le jeu de l'âme, ce qui était la conception classique; mais, comme toutes les impressions agissent sur lui par les organes des sens, c'est sur la nature extérieure et sur les sciences expérimentales qu'il porte toute son attention. Cette subordination de la psychologie à la physiologie est une marque distinctive de son génie et un trait caractéristique de l'école réaliste.

Il est vrai que ces écrivains ne peuvent être considérés

comme des devanciers de Flaubert et des Goncourt que par un côté seulement de leurs ouvrages. Si Lesage donne une abondance de détails purement physiques, c'est par goût de l'exactitude rigoureuse, c'est pour que ses personnages puissent paraître plus vivants dans un cadre où chaque détail est copié sur la réalité : ce n'est pas par respect pour la doctrine de l'influence du milieu sur le personnage, du physique sur le moral, doctrine du déterminisme qui, plus tard, devait servir d'excuse aux descriptions prolixes des Goncourt et des Zola. L'œuvre de Marivaux aussi, malgré des scènes de réalisme saisissant (comme par exemple, la dispute entre Mme Dutour et le cocher de fiacre dans *Marianne*), est déparée par de longs passages moralisateurs et par une sensibilité littéraire qui se plaît dans le touchant et le pathétique. Diderot lui-même cède quelquefois à cette tendance sentimentale : dans sa description du tableau, l'*Accordée de Village* de Greuze, par exemple, il fait ressortir le côté pathétique et dramatique du sujet : « Pour cette sœur cadette qui est debout à côté de la fiancée, qui l'embrasse et qui s'afflige sur son sein, c'est un personnage tout à fait intéressant. Elle est vraiment fâchée de se séparer de sa sœur, elle en pleure; mais cet incident n'attriste pas la composition; au contraire, *il ajoute à ce qu'elle a de touchant*. Il y a du goût et du bon goût à avoir imaginé cet épisode... C'est certainement ce que Greuze a fait de mieux... Le choix de ses sujets *marque de la sensibilité et de bonnes mœurs* » (1).

Avec Rousseau, le courant littéraire évolue franchement vers l'étude des émotions et des instincts. Si on ajoute à cette prédilection pour le côté émotif de l'homme, au détriment de la raison, le sentiment de la nature qui caractérise son œuvre, on découvre en Rousseau tout le romantisme en germe. Les seuls aspects réalistes qu'on puisse trouver chez lui, ce sont sa foi dans la méthode expérimentale qu'il préconise dans

(1) Diderot. *Salon de 1761*. Récapitulation.

l'éducation de l'enfant et l'exactitude minutieuse avec laquelle il peint tout ce qui touche à la vie intime dans la *Nouvelle Héloïse* et dans ses *Confessions*. A propos de l'expérimentation, il conseille de laisser de côté les vieilles doctrines pédagogiques fondées sur les théories établies et d'adopter l'éducation par expérience : l'empirisme classique doit céder sa place à un système scientifique plus conforme aux tendances libérales de son siècle. Mais cette méthode expérimentale et scientifique dont il fait l'éloge, ce n'est pas le développement des sciences qu'il a en vue quand il la préconise, mais plutôt celui de l'enfant. Quant à l'autre aspect réaliste de son œuvre, je veux dire la peinture détaillée de la vie intime de ses personnages, cet aspect est d'un réalisme tellement pénétré d'attendrissement personnel que ce réalisme-là ne répond nullement à l'objectivité austère prônée par ses successeurs. En somme, son influence sur le développement des sciences et sur le grand mouvement littéraire qui en a résulté est négligeable.

La Révolution et les guerres du commencement du 19<sup>e</sup> siècle font triompher le genre littéraire qui s'inspire des émotions de l'écrivain plutôt que de la raison. L'introspection devient le but des écrivains au détriment de la recherche de la vérité générale et impersonnelle. Pendant la première moitié du siècle, le romantisme occupe une place dominante dans toute l'activité littéraire. Passion, sensibilité, religion, imagination, sentiment de la nature, désillusions, culte du Moyen-âge, mélancolie, lutte entre la société et l'individu incompris en raison de sa supériorité, tels sont les traits caractéristiques des œuvres littéraires.

Les causes de cette éclosion d'individualisme effréné tiennent à la situation politique et sociale de la France au commencement du siècle. La Révolution, en détruisant la noblesse et son idéal d'une littérature soumise à des lois rigides et à l'approbation des salons, a poussé au premier plan une

jeunesse turbulente. Les Hugo et les Lamartine, les Musset et les Vigny sentaient qu'ils avaient pour tâche de faire table rase de la littérature, comme leurs pères l'avaient fait dans les domaines politiques et sociaux. Cette jeunesse ardente avait la conviction que les vieilles formules littéraires devaient se transformer pour pouvoir refléter fidèlement les conditions complètement différentes de la vie. L'épopée napoléonienne les poussait à donner libre cours à leur imagination dans un élan d'individualisme effréné. Comme Balzac, ils voulaient « achever par leur plume ce que Napoléon avait commencé par l'épée ». Partout l'audace personnelle triomphait des entraves qui jusqu'alors avaient tenu en échec les tentatives de libération dans la vie politique et sociale. Il était naturel qu'on essayât de briser les chaînes du vieux régime littéraire avec son vocabulaire restreint, son respect pour les trois unités et ses multiples règles consacrées par l'autorité d'un passé brillant, mais détesté.

A la liberté et à l'égalité acquises s'ajoutait l'aspiration vers une fraternité qui ne connaîtrait aucune frontière. Parmi les soldats qui revenaient des guerres, il y en avait beaucoup qui avaient pris goût à la vie des pays où ils avaient séjourné. A leur retour en France, ils cherchaient à « connaître autrement que par les armes les peuples auxquels ils avaient apporté les idées d'émancipation et de justice ». Les traductions de Schiller et de Goethe, de Shakespeare et de Byron, de Macpherson et de Young avaient eu un succès retentissant et exerçaient une influence profonde sur le romantisme naissant (2).

La peinture, la sculpture et la musique ont été renouvelées en même temps que les lettres et en conformité avec le même idéal : l'expression artistique et personnelle de la beauté, expression inspirée par les émotions et dirigée par l'imagination de l'artiste sans égard aux règles qui avaient dominé les arts

(2) Cf. Meunier. *Le Bilan littéraire du 19<sup>e</sup> siècle*, pp. 27-32.

avant la Révolution. On cherchait une seule beauté sous des formes variées. L'inspiration romantique se manifesta dans les tableaux tels que *Le Radeau de la Méduse*, de Géricault; *la Barque du Dante*, de Delacroix; *Les Pestiférés de Jaffa*, de Gros et, en musique, dans le *Guillaume Tell*, de Rossini. Tous les arts, comme toutes les sciences, cherchaient à se renouveler en reconnaissant les liens de parenté qui les unissaient.

Si on cesse d'examiner les effets des aspirations romantiques sur les arts pour en observer l'action sur la jeunesse de l'époque, on trouve que l'expression littéraire reflétait bien la vie réelle. Maxime Du Camp, qui grandit sous cette influence, nous a laissé l'analyse de son état d'âme pendant cette période. « Bien souvent », dit-il, (mais à une époque ultérieure où on tendait à expliquer le moral par le physique), « bien souvent depuis ces jours oubliés aujourd'hui et remplacés par d'autres qui ne les valent peut-être pas, je me suis demandé si cette désolation (inhérente au romantisme) n'était pas simplement un fait physiologique. Les peuples avaient été surmenés par les guerres de l'Empire, et les enfants avaient hérité de la faiblesse de leurs pères; en outre, les méthodes thérapeutiques étaient déplorables. Broussais faisait école et les médecins ne marchaient que la lancette aux doigts; au collège, pour une migraine on nous tirait du sang; dans un cas de fièvre typhoïde, en une seule semaine, j'ai été saigné trois fois et l'on m'a appliqué soixante sangsues; c'est miracle que j'ai résisté. Les doctrines des Diafoirus de Molière s'étaient prolongées jusqu'à notre temps et ont produit une anémie ambiante dont nous avons souffert. Pauvreté du sang, prédominance nerveuse, l'homme tombe en tristesse et devient mélancolique. C'est le spleen, le *taedium vitae*, c'est le dégoût de la vie, c'est l'attitude théâtrale, c'est le désir de la mort.

« Il n'était permis que d'avoir une âme incomprise, c'était l'usage et l'on s'y conformait. On était fatal et maudit, sans

même avoir goûté de l'existence, on roulait au fond du gouffre de la désillusion. Des enfants de dix-huit ans, répétant une phrase ramassée dans je ne sais quel roman, disaient : « J'ai le cœur usé comme l'escalier d'une fille de joie ». Cela n'empêchait pas de rire, de chanter, de faire les honnêtes sottises de la jeunesse; c'était encore une manière d'être désespéré, on s'imaginait avoir un rire satanique, tandis que l'on avait la belle joie de son printemps » (3).

Cet état nerveux, qui prédisposait la jeunesse à une vie excessivement intense, n'était plus réprimé par l'enseignement. Les études classiques qui, autrefois, imposaient une discipline sévère aux jeunes cerveaux, avaient été supprimées en même temps que les autres institutions du vieux régime. Par conséquent, cette jeunesse romantique avait une idée exagérée de son importance et de la supériorité de ses talents, idée que la connaissance des auteurs classiques aurait pu modérer au profit de leur production littéraire. « Le romantisme, dit M. Doumic (4), a été pour la fantaisie individuelle une période bénie. C'a été le triomphe du subjectif dans l'art. Non seulement l'écrivain romantique ne s'intéresse qu'à lui seul et croit que le monde entier fait cortège à sa personne, mais il estime qu'il trouve en lui-même la mesure de toutes choses » .

Qu'on veuille admettre ou non que le romantisme représente un progrès dans la littérature française, on est obligé de reconnaître qu'il répondait, pendant sa courte période de gloire, aux besoins de son époque. Sans cela, comment expliquer la puissance du genre romantique, non seulement sur les jeunes gens de lettres, mais aussi sur le gros de la population; influence reconnue sous les formes les plus diverses : accroissement de la foi religieuse, augmentation du sentiment de la nature, imitation des héros de Byron et de Goethe dans la mode des vêtements, dans la « coiffure échevelée » et même

(3) M. Du Camp, *Souvenirs Littéraires*, pp. 161-162.

(4) Doumic. *Hommes et Idées du 19<sup>e</sup> siècle*, pp. 149-150.

dans les caractères des jeunes gens impressionnables; leur imagination excessive et souvent morbide, leurs tendances à considérer l'individu comme supérieur aux lois humaines, leur culte de la passion, leur recherche de la mélancolie, des « grandes douleurs », de l'acquisition d'une sensibilité extrême. Comme indice suprême de cette influence, on a constaté qu'il y avait à cette époque plus de suicides que d'habitude. Conséquence fâcheuse de la popularité de Werther !

Ces tares dans l'âme des jeunes romantiques entraînaient inévitablement des imperfections dans la forme littéraire. C'étaient des défauts qui auraient rendu la vie bien difficile à la littérature de n'importe quel pays, mais surtout en France où l'on se vantait, depuis de nombreux siècles, d'un souci particulier de clarté, de justesse dans l'expression et d'une horreur de l'exagération. Les romantiques considéraient leur inspiration comme un souffle divin, auquel on devait obéir aveuglément. Pour eux, les sages conseils de Boileau dans son *Art poétique* avaient fait leur temps et méritaient d'être oubliés — si même ils les connaissaient ! Sous la dictée de la voix de Dieu, qui était leur inspirateur, ils écrivaient frénétiquement, comme Lamartine, par exemple, qui se vantait d'avoir écrit *Graziella* « d'une haleine et en pleurant ». Dès sa naissance, le mouvement portait en lui des germes d'une mort prématurée; après vingt ans d'une vie fébrile, en 1843, lors de l'échec des *Burgraves* de Victor Hugo, le romantisme approchait de sa fin et devait bientôt après céder sa place privilégiée à la réaction qui, dès ses débuts, l'avait combattu.

Cette réaction contre le romantisme, c'était principalement l'esprit scientifique qui prenait sa revanche, après avoir été étouffé pendant une brève période d'individualisme sentimental. La raison reprend sa suprématie sur l'imagination. La forme littéraire, bâtie sur l'observation impersonnelle et scientifique, triomphe des œuvres subjectives et passionnées : le *non-moi* (selon le mot de M. Lanson) remporte la victoire sur

le moi. Mais c'était moins une révolution dans les lettres qu'un retour en arrière : l'esprit scientifique, déjà fort au siècle précédent, avait dû s'incliner un moment devant des forces opposées, qu'on englobe dans le terme de « romantisme », mais ces forces ne devaient leur suprématie passagère qu'aux conditions particulières qui résultaient de la Révolution. L'ordre rétabli, l'esprit littéraire français s'est orienté de nouveau vers les qualités qui l'avaient distingué dans le passé : la clarté, le sens de la mesure, la justesse de l'expression, l'analyse pénétrante et objective.

Il paraît paradoxal que des jeunes écrivains comme Flaubert, les Goncourt, et leurs disciples aient pu avoir de l'estime pour les sciences, étant donné qu'ils avaient fortement subi l'influence du romantisme qui, lui, n'était rien moins que scientifique. « Il faut bien le dire, dit M. Brunetière (5), jamais poètes au monde, pas même Racine ou Boileau, ne s'étaient montrés moins curieux, plus insoucians de tout ce qui n'était pas leur art (de mécanique ou d'astronomie, de physique ou de chimie, d'histoire naturelle ou de physiologie, d'histoire et de philosophie) que les Lamartine, les Hugo, les Musset, les Dumas, les Gautier ». Châteaubriand qui avait eu une influence prépondérante sur les Romantiques et sur Flaubert, de l'aveu même de ce dernier, méprisait beaucoup les chimistes, qui ne savent, dit-il, que détruire, ne peuvent enfanter que la mort. Et, à propos des cabinets d'anatomie et d'histoire naturelle, pour lui ce sont des « Ecoles où la mort, la faux à la main, est le démonstrateur » (6). Pourtant, le réalisme, le mouvement littéraire le plus imprégné de science que le monde ait jamais vu, a grandi sous cette influence. M. Casagne a consacré une thèse brillante à l'analyse de l'évolution

(5) Brunetière. *Manuel de l'histoire de la littérature française*, 1898, p. 449.

(6) Châteaubriand. *Génie du Christianisme*, t. 3, p. 60. Cité par Biot, *Mélanges scientifiques et littéraires*, vol. 2, p. 15.

qui a transformé le romantisme, ignorant les choses de la science, en réalisme à base scientifique (7) : Nous lui empruntons les idées directrices dans le développement suivant.

Ce penchant vers les sciences fut produit tout d'abord par la désertion du romantisme par ses grands chefs eux-mêmes. « Ils n'ont pas prétendu que le but de leur art fût le beau seul, que l'art consistât essentiellement dans la forme, qu'il dut s'abstraire de l'action. Tout au contraire, dès l'origine, ils ont proclamé la mission du poète; ils ont mis leur art au service de la monarchie et du catholicisme d'abord, puis du progrès social; ils l'ont voulu enrichir de tout ce que pouvaient leur offrir de sujets nouveaux l'imagination et la sensibilité débridées; ils ont cru que le but de l'art était la vie » (8). Forts de ses principes, ils se sont préoccupés de l'amélioration sociale : Hugo, Lamartine et Georges Sand se laissèrent gagner par la philosophie saint-simonienne. Plus tard, les chefs se jetèrent dans le mouvement libérateur qui aboutit à la Révolution de 1848. A la proclamation du suffrage universel, avec le droit d'élection et d'éligibilité pour tous les Français âgés d'au moins 25 ans, Alfred de Vigny, Balzac, Alexandre Dumas et Hugo posèrent leur candidature à la députation. Le romantisme jouait le rôle d'art social et humanitaire dans les œuvres d'Eugène Suë telles que *Les Mystères de Paris* et *Le Juif Errant*; études réformatrices qui jouirent d'un succès immense et exerçèrent une influence profonde sur les deux premiers volumes des *Misérables*, terminés deux ans après la publication du *Juif Errant*.

Abandonné, ou du moins partiellement négligé par ses chefs, le romantisme dégénérait entre les mains d'écrivains de talent médiocre. Maxime Du Camp évoque les impressions produites sur le public de 1840-1841 par les ouvrages de nature romantique : « A cette époque, dit-il, le temple (du ro-

(7) Cassagne, *L'Art pour l'art*.

(8) G. Michaut, *Pages de critique et d'histoire littéraire*, p. 143.

mantisme) commençait à se lézarder... Les écrivains inférieurs... s'affaissaient de plus en plus et semblaient augmenter leur faiblesse par la violence même de leurs conceptions. Le public se lasse promptement des insanités; or celles-ci avaient été développées avec une telle profusion et si peu de mesure, qu'ils finissaient par regimber... Dans les romans, on entassait l'incroyable sur l'inadmissible et d'émotions en émotions on conduisait le lecteur jusqu'à le faire douter de la raison de l'écrivain. La réaction n'allait pas tarder à s'accroître, elle était née déjà que nous ne la remarquions pas encore. Balzac, substituant l'observation et l'analyse à l'invention arbitraire, s'appuyait sur des principes qui sont les seuls où la littérature d'imagination ait trouvé de la puissance.

« Nous ne doutions guère de cela alors : nous nous étions donnés sans réserve à l'école romantique... « La manie et la gageure de tous les René, de tous les Chatterton de notre temps, c'était d'être grand poète et de mourir » (Sainte-Beuve). Cela était vrai, jamais la mort n'a été plus aimée... Il a fallu les bons vivants de l'école du bon sens pour remettre tout en ordre, rendre l'équilibre aux esprits et ramener les désespérés à l'intelligence de la vie » (9).

Si on étudie d'un peu plus près la bourgeoisie en France après la révolution de 1830, on comprend mieux sa difficulté à goûter les extravagances de l'école romantique et son intérêt dans les sciences, alors en pleine voie de renouvellement. La résurrection économique qui suivait les guerres de la République et de l'Empire avait enrichi la bourgeoisie. Elle utilisait sa puissance au développement de la prospérité matérielle. Modérée, économe, prudente, morale, elle avait toutes les qualités qui manquaient à l'ardente jeunesse romantique et qui étaient méprisées par elle. Après le coup d'Etat du Deux décembre, le gouvernement s'associa étroitement aux

(9) M. Du Camp. *Souvenirs Littéraires*, pp. 158-162.

tentatives de réforme sociale et, pour affermir ses efforts, il procurait aux écrivains sages et moraux de bonnes places dans les journaux à tendances sociales. Sous le Second Empire, l'ordre intérieur, le développement des sciences, du commerce et des industries, le succès de mouvements d'une portée sociale comme le Saint-Simonisme, la vogue des expositions; tout concordait à accroître l'importance et l'influence de l'art social et utilitaire qui avait pour tâche de faire l'éloge de tous les progrès (10).

Cette bourgeoisie ne pouvait pas soutenir un mouvement littéraire qui, à mesure que ses chefs l'abandonnaient, contrastait de plus en plus avec l'idéal terre-à-terre de la majorité des lecteurs. Les héros romantiques, désordonnés, mus par leurs passions violentes, souvent en conflit avec la société par leur individualisme à outrance, effarouchaient les bourgeois. En revanche, les écrivains romantiques, conscients du désaccord qui régnait entre eux et leur public, attribuaient leurs échecs à la bassesse de l'idéal bourgeois, à l'amour du lucre, à l'intérêt porté aux nouvelles inventions qui augmentaient le confort de la vie, souvent aux dépens du pittoresque. Le développement des chemins de fer, par exemple, fut âprement contesté par les âmes romantiques qui ne prévoyaient dans ce progrès matériel que la destruction de la belle nature. Ils détestaient les bourgeois qui pouvaient s'intéresser à de telles choses et leur reprochaient d'être incapables d'apprécier les beautés de leurs chefs-d'œuvre romantiques. Le sentiment de mépris à l'égard de la bourgeoisie, sentiment qui caractérise l'attitude de Baudelaire, des Goncourt et surtout de Flaubert, est commun à presque tous les gens de lettres de cette époque, mais il ne pouvait qu'élargir le fossé qui séparait les écrivains de leur public.

Pourtant l'homme de lettres avait plus besoin que jamais

(10) Cf. G. Michaut, *Pages de critique et d'histoire littéraire*, pp. 120-124.

d'une multitude de lecteurs. Ce que Zola appelle « le parasitisme littéraire » avait cessé d'exister avec l'ancien régime. Un écrivain n'était plus « un luxe qu'un seigneur se donne ». Cette évolution qui s'est opérée dans la position d'un homme de lettres devient évidente, si on compare la situation précaire, d'un Balzac ou d'un Gautier à la situation aisée des écrivains indiqués dans le document suivant, qui se trouve dans *Le Siècle de Louis XIV* de Voltaire. Un extrait de la liste des pensions, découverte dans les papiers de Colbert indique que le roi payait « Au sieur Pierre Corneille, premier poète dramatique du monde, 2.000 l.; — au sieur Desmaretz, le plus fertile auteur et doué de la plus belle imagination qui ait jamais été, 1.200 l.; — au sieur Molière, excellent poète comique 1.000 l.; — au sieur abbé Cotin, poète et orateur français 1.200 l.; — au sieur Douvrier, savant ès-lettres humaines, 3.000 l.; — au sieur Ogier, consommé dans la théologie et les belles lettres 2.500 l.; — au sieur Racine, poète français 800 l.; — au sieur Chapelain, le plus grand poète qui ait jamais été, et du plus solide jugement, 3.000 l. » (11).

Heureusement pour les lettres au 19<sup>e</sup> siècle, la Révolution, en supprimant la noblesse, et avec elle le parasitisme littéraire, a exhaussé les classes inférieures en même temps. Avec l'accroissement de plus en plus grand de l'instruction, des milliers de lecteurs ont été créés; un public plus nombreux que jamais veut s'instruire. A la place d'un idéal surélevé et de goûts raffinés par des générations d'ancêtres cultivés, ce nouveau public a beaucoup de bon sens, d'énergie et l'ambition de se montrer digne de la nouvelle importance que les bouleversements sociaux lui ont accordée. La presse, libérée depuis 1830, pénètre partout. En un demi siècle, le livre, qui était autrefois un objet de luxe, devient une nécessité courante. Dès que le peuple sait lire et dès qu'il peut se procurer

(11) Cf. Zola, *Le Roman expérimental*, p. 170.

des livres à bon marché, le commerce de la librairie fait des affaires d'or, ce qui permet aux écrivains de gagner largement leur vie par la plume.

Mais cette indépendance de l'écrivain n'est pas sans inconvénients : il faut qu'il s'adapte aux goûts de sa clientèle. Le progrès des sciences, la politique, les réformes sociales, en un mot, tout ce qui a une valeur utilitaire et pour ainsi dire directe, constituent les sujets qui passionnent le public entre 1840 et 1852. La venue du suffrage universel est un indice de l'intérêt, généralement répandu, que l'on porte à la politique et aux mouvements de portée sociale; il est, en même temps, un stimulant puissant pour la propagation des idées nouvelles par les journaux et par les livres; le grand public a demandé et a reçu le contrôle sur la conduite de l'Etat; ce contrôle acquis, il veut se tenir au courant des actions de ses mandataires. L'écrivain, pour réussir dans sa carrière, doit donc s'intéresser à la politique, au progrès des sciences qui offraient des occasions de placements avantageux et aux problèmes de réformes sociales.

Parmi les jeunes littérateurs, tout imprégnés qu'ils étaient de romantisme, il y en avait qui se sont inclinés devant les demandes du public bourgeois pour une forme d'art appropriée aux fins morales et sociales. A la suite de Ponsard et d'Augier, Octave Feuillet, Murger, Cherbuliez, Dumas fils, Maxime Du Camp et About ont consacré leurs efforts à répondre aux goûts populaires. Dans la préface de ses *Chants Modernes*, M. Du Camp renie les principes qui l'avaient guidé pendant sa ferveur romantique : « Eh quoi ! dit-il, la science fait des prodiges, l'industrie accomplit des miracles et nous restons impassibles, insensibles, méprisables, grattant les cordes faussées de nos lyres, fermant les yeux pour ne pas voir, ou nous obstinant à regarder vers un passé que rien ne doit nous faire regretter. On découvre la vapeur, nous chantons Vénus, fille de l'onde amère; on découvre l'électricité,

nous chantons Bacchus, ami de la grappe vermeille ! C'est absurde ! » (12). Ce groupe d'opportunistes littéraires, en s'adaptant aux goûts du grand public, ont rabaisé leur idéal et, par conséquent, la qualité de leur œuvre. Ils ont eu de bonnes places dans les salles de rédactions de leur temps, des décorations offertes par le gouvernement aux écrivains sages et moraux, une popularité passagère. Ils sont, pour la plupart, oubliés aujourd'hui. Leur influence sur le public de leur temps fut considérable, mais sur la forme littéraire, qui remplaçait le romantisme caduc, elle fut nulle.

Mais il y avait un second groupe de la jeunesse littéraire qui ne trouvait pas qu'il fût « absurde » de défendre son idéal du beau contre l'invasion de l'art utile. Ce groupe, dont les chefs s'appellent Flaubert, les Frères Goncourt, Louis Bouilhet, Leconte de Lisle, Louis Ménard, Renan, Théophile Gautier, Baudelaire, Théodore de Banville et Barbey d'Aurevilly, gardait sa haine de l'utilitarisme, même sous la forme morale ou sociale, haine de la démocratie grandissante, des éloges du progrès matériel, de l'industrialisme, de l'école du bon sens avec ses platitudes bourgeoises. Flaubert se brouilla avec son vieil ami Maxime Du Camp, en lui reprochant de s'être vendu aux arrivistes littéraires. « Je te dirai seulement, écrit Flaubert à Du Camp (13), que tous ces mots : *se dépêcher, c'est le moment, il est temps, place prise, se poser, hors la loi*, sont pour moi un vocabulaire vide de sens... *Arriver, à quoi ?* A la position de MM. Murger, Feuillet, Monselet, etc... et soixante-douze autres avec ? merci... *Etre connu* n'est pas ma principale affaire, cela ne satisfait entièrement que les très médiocres vanités... Je vise à mieux, à me plaire. Le succès me paraît être un résultat et non pas le but... Périrent les Etats-Unis plutôt qu'un principe ! que je crève comme un

(12) Cf. Maxime Du Camp, *Chants modernes*, préface, pp. 5-8.

(13) *Correspondance de G. Flaubert*, deuxième série, p. 117.

chien, plutôt que de hâter d'une seconde ma phrase qui n'est pas mûre ».

La même fière intransigeance apparaît chez tous les membres de ce groupe de purs artistes envers leurs anciens amis et idoles qui s'étaient rabaissés au niveau de leur public. Baudelaire considère *Les Misérables* de Hugo comme « le déshonneur » de l'auteur. Flaubert écrit (14) à Mme Roger des Genettes : « A vous, je peux tout dire. Eh bien ! notre Dieu baisse ; les *Misérables* m'exaspèrent... Moi qui ai passé ma vie à l'adorer (Hugo), je suis présentement *indigné*... Je ne trouve dans ce livre ni vérité, ni grandeur. Quant au style, il me semble intentionnellement incorrect et bas. C'est une façon de flatter le populaire... des sermons pour dire que le suffrage universel est une bien jolie chose, qu'il faut de l'instruction aux masses, cela est répété à satiété. Décidément, ce livre, malgré de beaux morceaux, et ils sont rares, est enfantin ». Leconte de Lisle se dit écoeuré par « la bassesse bourgeoise, l'industrialisme, l'esprit utilitaire et mercantile et l'absence d'idéal ». Renan trouve qu'il n'y a rien de plus ridicule que la rivalité de nations (à propos de l'Exposition de 1855) dans la fabrication de la soie ou du coton. Baudelaire, à l'encontre de Du Camp, se moque de ceux qui font les éloges de la vapeur, de l'électricité et de l'éclairage au gaz.

Ces « purs lettrés », selon le terme des Goncourt, refusaient obstinément de s'adapter à la nouvelle conception de l'art. Plutôt que de transiger avec leur principe de l'art indépendant et élevé au-dessus de toute considération morale ou utilitaire, Flaubert, Baudelaire et les Goncourt se sont assis sur les bancs de la police correctionnelle. Mais les poursuites judiciaires de la part du « gouvernement ennemi et envieux des lettres » ne font que les affermir dans leur résolution de rester fidèles à leur idéal de l'art pur.

(14) Flaubert. *Correspondance*, troisième série, p. 227.

Pour Flaubert et les Goncourt, comme pour les autres membres du groupe des « purs », l'idéal qu'ils se proposaient de défendre contre la contamination de l'art utile, c'était le romantisme, sous l'influence duquel ils avaient grandi, mais un romantisme renouvelé, purifié, plus conforme aux goûts de l'âge mûr qu'ils avaient atteint. Flaubert, dans ses ouvrages de jeune homme, comme dans sa *Correspondance* qui date de cette époque, porte les marques distinctives du romantisme de Chateaubriand. Les Goncourt se considéraient, l'un comme le disciple de Janin; l'autre, comme celui de Théophile Gautier. Renan et Bouilhet admettaient qu'ils avaient été formés par les grands Romantiques. Théodore de Banville reconnaissait fièrement sa dette envers ces mêmes innovateurs : « Bien que né le 14 mars 1823, dit-il, et ayant publié les premiers vers... en 1842, j'ai tout à fait appartenu par mes sympathies et par mes idolâtries à la race de 1830. J'ai été et je suis encore de ceux pour qui l'art est une religion intolérante et jalouse » (15).

Mais tous ces écrivains, imbus des principes du romantisme, se voient, vers le milieu du siècle, entre deux alternatives également irréalisables : ils ne veulent pas, ou ne peuvent pas, par la nature particulière de leur tempérament, s'adapter à l'art utile et il leur est également impossible de continuer dans la tradition de l'art romantique. Ils reconnaissaient, tous, qu'il y a certaines parties du romantisme qui sont tombées dans une décadence bien méritée : le culte du Moyen-âge, la sentimentalité, « le pathétique seul, infailible dans l'art » (Lamartine), la subjectivité dans toutes ses manifestations, ce sont des éléments de l'art romantique qui ont fait leur temps et qu'on ne pourrait pas ressusciter. Il ne reste comme base d'une nouvelle orientation littéraire que le culte du beau : l'art conçu, non pas du point de vue moral, ni de

(15) Cité par Cassagne, op. cit., p. 111).

celui de la propagande scientifique, ni de celui des réformes sociales, mais *l'art pour l'art*.

Cette nouvelle conception de l'art répondait bien au caractère de ses adeptes. Comme le romantisme, dont elle dérivait, elle était aristocratique; par conséquent, elle comprenait le mépris de la bourgeoisie dans son activité terre-à-terre, dans sa presse, ses critiques et la forme de littérature qu'elle préférait. L'art pour l'art permettrait aussi à ses partisans de montrer la même répugnance que le romantisme à traiter les questions morales et sociales : il ne se proposait pas de prouver quoi que ce fût. A propos des merveilles de la science, surtout des sciences comme la chimie et la physique, qui se prêtaient facilement à l'exploitation industrielle, il ne les considérait pas comme dignes de l'attention d'un écrivain capable de distinguer entre le spirituel et le matériel.

L'art pour l'art, bien qu'il ait joué un rôle important et de longue durée dans la poésie, ne pouvait pas bien s'adapter aux exigences particulières du roman qui vise à donner un tableau de la vie plutôt que de charmer l'oreille et le sens esthétique du lecteur. Les artistes purs, à la recherche de sujets dépourvus de toute portée utilitaire, sociale ou morale, se trouvaient bien embarrassés par le terrain excessivement restreint où ils devaient travailler. Par conséquent on « visait selon son goût et son tempérament, au morbide, à l'étrange, à l'exceptionnel, à l'excentrique, au raffiné, au subtil, au diabolique, à l'artificiel enfin » (16).

Le romancier, qui se considérait comme « le prêtre du Beau », se rendait bientôt compte que sa doctrine l'obligeait presque à attacher trop d'importance à la forme, à la perfection de la technique, aux dépens du contenu. M. Michaut a bien analysé ce danger : « L'art pour l'art, dit-il, tel que nous l'avons reconstitué ici, pouvait aboutir à l'indifférence pour

(16) G. Michaut, op. cit., p. 128.

le contenu. Un raisonnement un peu strict en déduirait que peu importe ce qui est dit, pourvu que la manière de le dire soit belle. C'est ce qu'on a reproché à l'école... En fait, ils n'en sont pas arrivés là. En dépit de la logique pure, ils se sont préoccupés du contenu et ils ont pris souci de trouver une matière à laquelle imposer leur forme. Il aurait bien pu se faire qu'ils se fussent tournés vers l'idéal, vers le rêve, vers l'irréel, et en effet nous voyons que certains d'entre eux ont songé à tenter la féerie. Mais les circonstances historiques en ont décidé autrement. Héritiers des romantiques, ils ont été influencés par cette « couleur locale » dont leurs maîtres avaient fait tant de fracas; et ils se sont engagés — mais sérieusement, eux — dans cette voie plutôt indiquée que frayée » (17).

Cette voie, c'est la recherche du *vrai*. L'art pour l'art s'amplifie pour trouver un fond digne de sa forme. Au commencement, on croyait qu'il serait possible de subordonner le contenu à la beauté de l'expression, la vérité du fond à l'art de la forme. Nous verrons dans les chapitres suivants que cet idéal n'a pu se réaliser que partiellement : le souci de la documentation méticuleuse prend une importance excessive dans la composition des romans des Goncourt, de Daudet et dans bien des œuvres de leurs disciples. A mesure que l'art pour l'art s'oriente vers la description objective de la réalité, le souci de l'exactitude prime la préoccupation artistique. Finalement les « prêtres du Beau », conscients que leur idéal primitif était irréalisable dans le roman, ont adopté comme nouvelle devise : « Le Beau au service du Vrai ». Ainsi *l'art pour l'art* s'est engagé dans la voie qui va aboutir au *réalisme*.

La raison principale de cette évolution vers la représentation du vrai par le beau se trouve dans le rapprochement progressif de la littérature vers la science. Tout d'abord l'ar-

(17) G. Michaut, op. cit., pp. 138-139.

liste pur se défiait des sciences malgré son désir de trouver un fond de vérité pour son œuvre et malgré la conviction générale à son époque que les sciences détenaient les clefs de cette vérité : pour l'artiste pur, les sciences avaient été profanées, comme sujets littéraires, par leur exploitation industrielle aux mains des bourgeois. Mais bientôt l'écrivain se rendait compte que son art et les sciences avaient plusieurs traits communs qui pourraient les réconcilier. Tous les deux, ils cherchaient le vrai. L'écrivain et le savant professaient la même indifférence complète à l'endroit de la morale. La science pure, comme l'art, ne pouvait être comprise par les bourgeois. Leurs méthodes, à la recherche de la vérité, étaient semblables : l'observation minutieuse et patiente devait fournir au romancier, comme au savant, la matière de son étude et, une fois cette observation préalable accomplie et scrupuleusement notée, la même attitude impassible devant les faits devait caractériser les œuvres littéraires et scientifiques. Dans les deux domaines, le sentiment, l'imagination et la personnalité de l'observateur, écrivain ou savant, devaient être bannis.

Les avantages, pour les lettres du moins, de ce rapprochement entre l'art et la science ne tardèrent pas à se montrer. La vague « couleur locale », prêchée par les romantiques, se transformait bientôt en descriptions qui reflétaient fidèlement la réalité parce qu'elles étaient basées, non pas sur des notions traditionnelles, mais sur l'observation directe du lieu en question. Le Moyen-âge, usé par les Romantiques, est remplacé, soit par l'antiquité, soit par l'âge moderne et, pour une époque comme pour l'autre, les sciences sont là pour les expliquer : l'étude de l'archéologie permet à un Flaubert de comprendre la civilisation qui a formé une *Salammbô* et les sciences physiologiques aident à comprendre des névrosées comme *Madame Bovary* et *Germinie Lacerteux*. Le développement de la psychologie dans le roman tient certainement à cette influence

scientifique : les George Sand et les Hugo ne se préoccupaient guère de l'exactitude psychologique dans la peinture de leurs personnages; ils s'attachaient principalement à émouvoir leurs lecteurs, même aux dépens de toute vraisemblance. Mais le souci de l'exactitude scientifique entraînait comme conséquence naturelle le désir de « peindre vrai » dans l'étude des âmes comme dans l'observation des choses.

L'estime des écrivains pour les sciences, au 19<sup>e</sup> siècle, révèle une évolution profonde dans la façon d'envisager le rôle d'homme de lettres. Au siècle précédent, les littérateurs s'intéressaient aux progrès scientifiques, soit dans l'espoir de trouver des arguments contre l'Eglise, comme Voltaire par exemple, et contre la domination des doctrines du passé, comme Fontenelle, soit par amour du progrès, comme Diderot : mais l'écrivain ne cherchait pas à régénérer son art, à lui donner une popularité plus étendue et un fond plus solide par l'introduction des sujets scientifiques. Au 19<sup>e</sup> siècle, la tendance à employer la science, ses sujets et ses méthodes, pour améliorer la littérature, va en s'accroissant. « L'influence de la science, dit M. Doumic (18), peut s'exercer utilement sur la littérature. La science peut servir de contrôle à l'imagination, elle peut faire contracter à l'écrivain de bonnes habitudes intellectuelles, rigueur, sévérité, modestie. C'est dire que le rôle de l'esprit scientifique devrait être, dans la littérature de demain, analogue à ce que fut, dans la littérature du 18<sup>e</sup> siècle, le rôle de la raison ».

Mais ce n'était pas seulement l'insuffisance du principe de l'art pour l'art qui a déterminé l'orientation des écrivains vers les sciences. Dans l'espace d'un demi-siècle, la religion, le romantisme et la monarchie avaient subi, tous, de terribles échecs : les sciences seules restaient inébranlables. Elles jouissaient, par conséquent, du prestige qu'on accorde volontiers

(18) Doumic, *Hommes et idées du 19<sup>e</sup> siècle*, pp. 160-161.

à une force vive et stable dans un monde où tout change et s'affaisse. Dans le domaine scientifique pendant ce temps une évolution, certes, se manifestait, mais les grands principes tels que la nécessité d'une observation impassible, le recours constant aux faits, le refus de croire aux doctrines non confirmées par les expériences du laboratoire, la croyance au déterminisme rigoureux de cause à effet — ces principes maintenaient les sciences constamment dans la vie du progrès et leur ont valu la plus grande considération.

De même que le romantisme, pendant sa brève période de gloire, s'est manifesté dans les diverses branches de l'art (dans la peinture, la musique, l'histoire) ainsi, vers le milieu du siècle, un souci de l'expression objective de la réalité s'est manifestée dans ces différents domaines. Les faits, trop longtemps dédaignés par le romantisme, prennent leur revanche dans la peinture réaliste de Courbet, dans l'histoire de Taine, dans la critique de Sainte-Beuve, dans la poésie de Leconte de Lisle, dans la théâtre de Dumas fils. « Dans tous les domaines de l'intelligence, l'esprit positif a succédé à l'esprit romantique » (19).

Dans cette évolution du romantisme vers le réalisme (cette transformation de l'esprit lyrique dans les arts aux environs de 1830 en un esprit impersonnel vers le milieu du siècle) — il reste encore un grand courant d'influence à considérer : l'école littéraire qui faisait concurrence au romantisme. Balzac, Mérimée et Stendhal sont les grandes figures de ce parti d'opposition. Champfleury et Duranty, écrivains médiocres mais consciencieux, ont participé au même courant et, bien qu'ils n'aient pas laissé de chefs d'œuvre, faute de génie, il faut leur reconnaître le mérite d'avoir envisagé les besoins du roman qui devait triompher des œuvres d'imagi-

(19) Pélissier, *Le Mouvement littéraire au 19<sup>e</sup> siècle*, p. 270.

nation et de sentiment et d'avoir donné le nom de réalisme au nouveau genre.

En pleine période romantique, Balzac semblait se rendre compte des faiblesses de ses contemporains « qui ne connaissaient que leur âme » et ne voulaient décrire qu'elle. Pendant que les Hugo se passionnaient pour le Moyen-âge, il regardait autour de lui et, subordonnant sa propre personnalité, il faisait vivre les personnages de son époque à lui, les *Père Goriot* et les *Eugénie Grandet*, les *Cousin Pons* et les *Cousine Bette*. Pendant que les Romantiques refusaient obstinément de considérer les sciences comme dignes de leur plume, il écrivait des romans à base scientifique : la *Recherche de l'absolu*, où la chimie, renouvelée au commencement du siècle, joue un rôle prédominant et le *Médecin de campagne*, où l'art médical crée le bonheur de toute une région. Pendant que les George Sand et les Lamartine s'occupent des tourments des âmes d'élite, incomprises à cause de leur supériorité, Balzac, lui, s'intéressait aux âmes moyennes et vulgaires. En lui le réalisme entier se révèle.

Ses contemporains rendaient hommage à la justesse de ses études pénétrantes sur la société de son temps et ses successeurs réalistes sont fiers de se réclamer de lui. Sainte-Beuve répond ainsi de l'exactitude des peintures de Balzac : « M. de Balzac, dit-il, fut bien un peintre de mœurs de ce temps-ci, et il en est peut-être le plus original, le plus approprié et le plus pénétrant. De bonne heure il a considéré ce 19<sup>e</sup> siècle comme son sujet, comme sa chose : il s'y est jeté avec ardeur et n'en est point sorti » (20). Flaubert fait l'éloge du roman comme il a été conçu par Balzac : « Le roman est le document historique par excellence, dit-il à Maxime Du Camp : nul plus tard ne pourra écrire l'histoire du règne de Louis-Philippe sans consulter Balzac; le roman, œuvre d'ima-

(20) Sainte-Beuve, *Causeries du Lundi*, vol. 2, p. 443.

gination inspirée par la réalité, doit contenir des détails vrais, techniques, indiscutables qui lui donnent la valeur d'un livre d'annales » (21). Et Alphonse Daudet témoigne ainsi de son influence : « Chez nous, dit-il en parlant de la littérature, il n'y a plus une allée déserte, un sentier que la foule n'ait piétiné; et pour ne parler que du roman, l'ombre de Balzac est au bout de toutes ses avenues » (22).

Pourtant il serait erroné de conclure des hommages rendus à Balzac par ses successeurs réalistes que son œuvre monumentale est uniquement consacrée à l'étude de la vie réelle, étude basée sur l'observation minutieuse des faits et s'exprimant sous une forme objective. Tout un côté de sa grande *Comédie Humaine* est franchement romantique : une imagination effrénée a dicté à l'écrivain les aventures saugrenues et invraisemblables de *La Femme de trente ans*; le pathétique et le touchant jouent leur rôle attendrissant dans *Le Lys dans la vallée* et dans *Le Médecin de campagne*; une exagération à la Hugo dépare souvent des peintures fidèles de la vie réelle, et finalement ses récits sont fréquemment interrompus par les réflexions personnelles de l'auteur, par ses discours sur la philosophie, la morale, la politique et la médecine. Mais ces exagérations ne forment que les parties mortes de son œuvre, parties qu'un profond sens artistique de la poésie et du style auraient pu peut-être animer de vie, mais ce sont précisément les qualités qui manquaient le plus à Balzac.

Malgré ces défauts d'un romantisme manqué, à cause de la nature essentiellement prosaïque de Balzac, on est en droit de le considérer comme le devancier immédiat des grands Réalistes. Zola l'apprécie à sa juste valeur quand il dit : « Nous ne devons lui demander ni sens critique, ni vues générales complètes et précises. Il a flotté à tous les extrêmes, de la foi à la science, du romantisme au naturalisme... mais

(21) Maxime Du Camp, *Souvenirs littéraires*, vol. 2, p. 299.

(22) Daudet, *Trente ans de Paris*, p. 332.

il suffit qu'il soit notre véritable père, qu'il ait le premier affirmé l'action décisive du milieu sur le personnage, qu'il ait porté dans le roman les méthodes d'observation et d'expérimentation. C'est là ce qui fait de lui le génie du siècle » (23).

Toutes réserves faites, on peut considérer Balzac comme le père du réalisme a bien des titres. Il a la faculté de l'observation des choses et de la pénétration des caractères, le souci d'une documentation scrupuleuse et la préoccupation de la vie matérielle, un grand intérêt pour les sciences et, en outre, la tendance à appliquer les données scientifiques à l'explication de la psychologie des personnages qu'il crée. Pour lui, comme pour ses successeurs, l'individu est un être complexe qui doit être étudié dans son corps aussi bien que dans son âme, puisque le physique explique le moral. En outre, il se rend compte des influences extérieures qui forment un caractère; la description du milieu et la théorie de l'hérédité occupent une place importante dans ses romans et ces qualités, comme les autres, l'apparentent à Flaubert et à ses disciples du mouvement réaliste.

Taine disait à propos de Balzac : « ... Il y avait en lui un archéologue, un architecte, un tapissier, un tailleur, une marchande à la toilette, un commissaire-priseur, un physiologiste et un notaire » (24). Puisque c'est dans sa qualité de physiologiste qu'il a exercé la plus profonde influence sur le roman réaliste, nous nous bornerons à le considérer seulement sous cet aspect. D'ailleurs la physiologie est le seul de tous ces domaines qui ait continué à intéresser ses successeurs réalistes à un degré remarquable. Cette influence particulière tient, sans doute, moins à l'excellence des observations médicales dans les romans de Balzac qu'à l'esprit de son temps : « Si nous n'étions pas tous des plébéiens amateurs de science, dit Taine,

(23) Zola, *Les Romanciers naturalistes*, Balzac, p. 73.

(24) Taine, *Nouveaux essais de critique et d'histoire*, article sur Balzac.

nous aurions planté là M. Goriot au commencement de son apoplexie séreuse... » (25).

Cette faveur accordée à la physiologie, au détriment des autres sciences, par les romanciers réalistes, s'explique aussi par le fait que l'écrivain et le physiologiste avaient le même but, qui était la connaissance de l'homme, et par la conviction, générale à l'époque, qu'on pourrait expliquer la psychologie des personnages avec plus de pénétration et de vérité en la subordonnant aux lois de la physiologie. « Si le roman s'est fait matérialiste, dit M. Lanson, c'est peut-être surtout parce que la réduction des faits psychiques aux faits physiologiques donnait aux écrivains plus de facilité pour produire une illusion de vérité par une apparence de nécessité » (26). Quoi qu'il en soit, il est certain que Balzac, le premier, a accordé une importance prépondérante aux sciences physiologiques dans le roman et cela dans le but hardi, en pleine efflorescence romantique, de démontrer le bien-fondé scientifique des connaissances médicales de son temps.

D'abord, par sa manière d'étudier un caractère, il ressemble à un physiologiste au laboratoire. Il cherche à pénétrer l'inconnu psychique par l'étude préalable du physique. « ... Il est médecin, dit Taine, et fait comme eux... Il commençait à la façon non des artistes mais des savants. Au lieu de peindre il disséquait, il n'entrait point au premier saut et violemment, comme Shakespeare et Saint-Simon, dans l'âme de ses personnages : il tournait autour d'eux, patiemment, pesamment, en anatomiste, levant un muscle, puis un os, puis une veine, puis un nerf, n'arrivant au cerveau et au cœur qu'après avoir parcouru le cercle entier des organes et des fonctions » (27). Balzac, lui-même, signale l'importance que

(25) Taine, *op. cit.*, p. 18.

(26) Lanson, *Hommes et livres*, p. 339.

(27) Taine, *op. cit.*, pp. 65-66.

son époque attache à la méthode scientifique pour l'étude d'un état moral et son désir de participer à ce nouveau courant d'idées : « Aujourd'hui, dit-il, en morale, comme dans les sciences exactes, le siècle demande des faits, des observations. Nous en apportons » (28).

Ce désir de se conformer aux goûts de son temps a logiquement conduit Balzac à se documenter consciencieusement sur les travaux scientifiques de ses contemporains susceptibles de l'aider à être, comme il disait parfois, « un docteur ès-sciences sociales ». D'abord par ses lectures il cherchait une base solidement scientifique pour ses romans. Les ouvrages de Leuwenhoeck, Swammerdam, Spallanzani, Réaumur, Charles Bonnet et Haller lui étaient familiers (29). Il cite les théories physiologiques de Buffon et de Broussais (30). A maintes reprises il montre sa confiance dans l'utilité de la phrénologie pour le romancier désireux de pénétrer l'âme par des méthodes scientifiques. Par exemple, Bianchon, étudiant en médecine, dit à propos du Père Goriot : « Je lui ai pris la tête : il n'a qu'une bosse, celle de la paternité, ce sera un Père Eternel » (31). Et dans la *Physiologie du mariage*, (p. 172), on trouve l'appréciation personnelle de l'auteur sur la phrénologie : « La Physiognomie de Lavater, dit-il, a créé une véritable science. Elle a pris place enfin parmi les connaissances humaines. Si, d'abord, quelques doutes, quelques plaisanteries accueillirent l'apparition de ce livre, depuis le célèbre docteur Gall est venu, par sa belle théorie du crâne, compléter le système du Suisse, et donner de la solidité à ses fines et lumineuses observations ».

Sa correspondance et le témoignage de ses amis mettent en lumière ce même souci de documentation sur les sciences

(28) Balzac, *Physiologie du mariage*, p. 24.

(29) Cf. D<sup>r</sup> Cabanès, *Balzac ignoré*, p. 178.

(30) Balzac, *Physiologie du mariage*, pp. 212 et 151.

(31) Balzac, *Le Père Goriot*, p. 98.

physiologiques. Dans une lettre à sa sœur, Mme Surville, en 1832 (32), Balzac raconte : « Louis Lambert m'a coûté tant de travaux ! Que d'ouvrages il m'a fallu relire pour écrire ce livre. Il jettera peut-être, un jour ou l'autre, la science dans des voies nouvelles » et il ajoute cette phrase qui témoigne de son souci de vraisemblance dans ses données médicales : « Cette fin (celle de *Louis Lambert*) est probable et de tristes exemples ne la justifient que trop : le docteur, n'a-t-il pas dit que la folie est toujours à la porte des grandes intelligences qui fonctionnent trop ». Son ami, Théophile Gautier (33) cite ces lignes de Balzac qui font penser à la prétention de Zola de faire servir le roman aux progrès scientifiques : « Toi seul admiras ma *Théorie de la volonté*, ce long ouvrage pour lequel j'avais appris... l'anatomie, la physiologie, auquel j'avais consacré la plus grande partie de mon temps, œuvre qui, si je ne me trompe, complètera les travaux de Mesmer, de Lavater, de Gall, de Bichat, en ouvrant une nouvelle route à la science humaine ». Enfin Armand Baschet, (que le docteur Cabanès considère comme étant : « quelqu'un de bien placé pour le connaître »), affirme que « Balzac donnait un soin énorme aux études physiologiques » (34).

Mais ses connaissances scientifiques ne provenaient pas exclusivement de ses lectures; il les avait acquises aussi de ses fréquentations avec les médecins et les savants de son entourage. George Barral (35) jette une lumière sur les sources où l'auteur de *La Recherche de l'absolu* avait puisé sa documentation chimique. Balzac avait écrit à Mme Hanska : « Deux membres de l'Académie des sciences m'ont appris la chimie pour laisser le livre (*La Recherche de l'absolu*) vrai scientifi-

(32) Balzac, *Correspondance*, vol. 1, p. 177.

(33) T. Gautier. *Portraits Contemporains*, p. 56.

(34) Baschet, *Balzac*, p. 152.

(35) G. Barral. *La Chronique médicale* de 1907, pp. 243-244.

quement. Ils m'ont fait remanier mes épreuves jusqu'à dix, à douze fois ». A ce propos George Barral affirme : « Eh bien, ces deux chimistes, membres de l'Institut en 1834, et que Balzac omet ou oublie de nommer, s'appellent Gay-Lussac et Chevreul. Le fait est indiscutable. Je le tiens *ex personis* de mon père et de l'illustre et vénérable Michel Chevreul lui-même ».

Cette question de l'influence de la science sur le roman est, en outre, éclaircie (en ce qui concerne la collaboration du célèbre Gay-Lussac) par le regretté docteur Cabanès. « A diverses reprises, dit-il, Gay-Lussac détailla à mon père qu'en 1834, étant logé à l'Arsenal, où il avait son laboratoire, il reçut fréquemment la visite de Balzac, qui habitait alors rue Cassini... Gay-Lussac, pour les questions qui n'étaient pas de sa compétence, car la chimie commençait à devenir une science énorme, renvoyait Balzac avec les feuilles de son livre à son confrère et collègue Chevreul, qui occupait déjà à cette époque le célèbre appartement de Buffon » (36).

Sous l'influence de pareils maîtres, il n'est pas étonnant que Balzac ait pu introduire dans ses romans des observations scientifiques en conformité absolue avec les progrès de la science de son temps, mais le fait qu'il ait pu devancer ses contemporains dans les domaines de la chimie et de la physiologie, voilà de quoi s'étonner. Pourtant si on peut en croire M. Edouard Grimaux, le romancier dans *La Recherche de l'absolu*, a « énoncé et désigné, par les termes mêmes que devait employer dix ans plus tard le grand chimiste Gerhardt, l'une des théories les plus fécondes de la science moderne — la *chimie unitaire* » (37). Et dans le même roman se trouvent ces lignes prophétiques : « L'homme est un matras. Ainsi, selon moi, l'idiot serait celui dont le cerveau contiendrait le

(36) Cabanès, *Balzac ignoré*, p. 198.

(37) Grimaux, *Revue scientifique* de 1886, cité dans la *Chronique médicale*, vol. de 1902, pp. 764 et suivantes.

moins de phosphore ou de tout autre produit de l'électro-magnétisme; le fou, celui dont le cerveau en contiendrait trop; l'homme ordinaire, celui qui en aurait peu; l'homme de génie, celui dont la cervelle en serait saturée à un degré convenable ». A propos de cette réflexion physiologique, le docteur Michaut (38) estime que « le rôle du phosphore dans la physiologie nerveuse paraît ici nettement entrevu et prévu bien avant les travaux des médecins qui ont suivi Balzac ».

Ses fréquentations dans le monde médical et des sciences naturelles semblent avoir été pour lui des plus fécondes en acquisitions scientifiques. Selon le docteur Cabanès, « il fut lié sans doute avec les grands praticiens de son temps, Broussais, Dupuytren etc.. Il fut également en rapport, du moins peut-on le présumer, avec des naturalistes comme Cuvier et Geoffroy-Saint-Hilaire » (39). A ce dernier, il a dédié son roman *Le Père Goriot* et il se vantait d'être son élève. Le docteur Nacquart, membre de l'Académie de Médecine, était son médecin particulier et en même temps son ami dévoué, à qui on trouve cette allusion, parmi beaucoup d'autres, dans sa *Correspondance* (vol. 2, p. 275) : « *Le Lys dans la vallée* est dédié au docteur Nacquart, et la dédicace le touchera aux larmes. Je lui dis que j'insère son nom sur cette pierre de l'édifice autant pour remercier le savant auquel je dois la vie que pour honorer l'ami. Pauvre docteur ! Il mérite bien cela ».

S'il ne comptait pas le célèbre docteur Moreau (de Tours) parmi ses amis, il est certain, toutefois, qu'il était au courant de ses travaux dans le domaine de la pathologie mentale qui exerçait un attrait spécial sur le romancier lui-même. « J'ai reçu, lui écrit-il en 1845, votre livre sur l'aliénation mentale et je suis en train de le lire; j'éprouve donc le besoin de vous remercier et du plaisir que m'a fait le début, et de votre at-

(38) *La Chronique médicale*, vol. de 1902, p. 82.

(39) Cabanès, *Balzac ignoré*, pp. 178-179.

tention. C'est une idée que j'ai eue aussi, que celle de rechercher les causes de la folie dans celles de nos aberrations ou exaltations momentanées. Vous savez, ou vous ne savez pas, que voici vingt-sept ans bientôt que je m'occupe de ces matières dites physiologiques; mais je ne suis pas assez instruit en anatomie pour être de quelque utilité. Je ferais plus tard des études en ce genre... » (40).

Comme Flaubert, Alphonse Daudet et les Goncourt, Balzac s'est renseigné sur des questions médicales pour mieux comprendre sa propre maladie. Quelques notes, tirées de sa *Correspondance*, indiquent bien l'intérêt qu'il portait à ces questions et la confiance qu'il accordait aux médecins. Ainsi il écrit : « Je reste ici cloué par la maladie... Heureusement, il y a ici l'un des premiers élèves du fameux Franck, l'original de mon *Médecin de Campagne* et depuis ma dernière attaque, je l'ai consulté » (41). Puis : « On m'a ausculté, et la maladie a été parfaitement reconnue; on l'a nommée, pour ne pas m'effrayer, *hypertrophie simple*. (Suit une description détaillée du traitement). Le docteur va achever son œuvre et me remettre à neuf, il faut encore un mois. C'est un bien grand médecin, tout à fait inédit... N'est-il pas affreux de penser que Soulié est mort faute de ce docteur. Quelle reconnaissance ne dois-je pas à ce médecin ! » (42).

Il ressort donc de ce qui précède — c'est-à-dire des extraits de la correspondance de Balzac que nous avons cités, ceux surtout se rapportant à sa maladie, et aussi du fait que Balzac avait lu d'une manière approfondie les ouvrages scientifiques de son temps, principalement des livres de médecine, qu'il était, en outre, en relations suivies avec beaucoup de savants contemporains, — il ressort assez clairement de tout cela que

(40) Balzac, *Correspondance*, vol. 2, p. 209.

(41) *Correspondance*, vol. 2, p. 399.

(42) *Correspondance*, juin 1849, vol. 2, p. 404.

Balzac avait de vastes connaissances médicales et était au courant des théories et découvertes de son époque.

Cet intérêt dans les progrès de la médecine contemporaine a logiquement conduit Balzac à s'intéresser au rôle des médecins dans la société de son temps. Dans *Le Médecin de campagne*, il nous présente, en quelques lignes, l'évolution qui s'est opérée dans la profession médicale et dans la position sociale des médecins. Il dit en substance (p. 69-70) : depuis les temps les plus éloignés, la civilisation et le bien-être des masses dépendent du prêtre, de l'homme de loi et du médecin. Dans le passé, où la foi religieuse était plus vivace qu'au 19<sup>e</sup> siècle, c'était le prêtre qui exerçait une influence prépondérante sur ses contemporains. Ensuite l'homme de loi, gardien des biens, remplaçait le prêtre, gardien des âmes, dans l'estime du public. Et finalement, et comme conséquence de la Révolution, à mesure que la nation doute des choses divines, elle attache de plus en plus d'importance aux choses humaines et c'est le médecin, au 19<sup>e</sup> siècle sceptique et matérialiste, qui joue le rôle prépondérant dans la société de son temps.

Puisque cette importance attachée aux docteurs est un trait caractéristique de son époque, Balzac, historien fidèle des mœurs de son temps, est obligé de mettre la médecine en relief dans ses romans. Dans l'histoire de *Z. Marcas*, écrite en 1840, le romancier expose la situation médicale contemporaine; deux étudiants, en quête d'une carrière, expriment les idées de l'écrivain : « Il y a cent avocats, cent médecins pour un, la foule obstrue ces deux voies, qui semblent mener à la fortune... L'affluence des postulants a forcé la médecine à se diviser en catégories : il y a le médecin qui écrit, le médecin qui professe, le médecin politique, et le médecin militaire : quatre manières différentes d'être médecin, quatre sections déjà pleines. Quant à la cinquième division, celle des docteurs qui vendent des remèdes, il y a concurrence et l'on s'y bat à

coup d'affiches infâmes sur les murs de Paris » (43). Et dans *Le Médecin de campagne* (p. 222), on trouve cette autre indication sur l'attrait exercé par la médecine sur les esprits aux environs de 1833 : « Aujourd'hui la science médicale touche à toutes les sciences et s'y distinguer est une gloire difficile mais bien récompensée ».

Ces deux dernières citations, choisies parmi beaucoup d'autres dans les romans de Balzac, indiquent bien le contraste frappant entre la faillite médicale en France à la fin du 18<sup>e</sup> siècle et le développement remarquable qui était en train de se produire pendant la première moitié du 19<sup>e</sup>. Elles font prévoir aussi l'emploi de plus en plus étendu des doctrines médicales dans le roman réaliste qui, selon Flaubert, devait revêtir le caractère d'un « livre d'annales » et, selon les Goncourt, devait se baser sur « des documents humains ». Bref, la médecine qui figure si largement dans la vie de l'époque, doit forcément occuper une place importante dans le genre littéraire qui a pour tâche de représenter cette vie d'une façon fidèle.

Balzac, lui-même, et d'une façon plus générale qu'aucun autre précurseur des Réalistes, a fait paraître, dans ses romans, le médecin comme personnage important et sympathique. Le docteur Cabanès (44) estime que : « Plus qu'aucune autre profession, la médecine a eu la prédilection du romancier » et, pour appuyer cette affirmation, le docteur cite les noms de *trente-neuf différents médecins* qui jouent un rôle dans l'œuvre de Balzac. En outre, le docteur Bianchon, apparaît dans plusieurs ouvrages du romancier.

Quelques citations, tirées des romans principaux de Balzac, suffisent pour nous montrer ses médecins au travail. La maladie du Père Goriot est ainsi diagnostiquée par Bianchon (*Le Père Goriot*, p. 275) : « A moins que je ne me trompe, il

(43) Balzac, *Z. Marcas*, p. 279.

(44) Balzac *ignoré*, pp. 257 et suivantes.

est flambé. Il a dû se passer quelque chose d'extraordinaire en lui, il me semble être sous le poids d'une apoplexie séreuse imminente. Quoique le bas de la figure soit assez calme, les traits supérieurs du visage se tirent vers le front malgré lui, vois ! Puis, les yeux sont dans l'état particulier qui dénote l'invasion du sérum dans le cerveau. Ne dirait-on pas qu'ils sont pleins d'une poussière fine ? — Y aurait-il quelque remède ? — Aucun. Peut-être pourra-t-on retarder sa mort si l'on trouve les moyens de déterminer une réaction vers les extrémités, vers les jambes ; mais si demain soir les symptômes ne cessent pas, le pauvre bonhomme est perdu ». Dans les pages suivantes (45) le lecteur assiste à la lutte entre la maladie fatale et les soins du dévoué Bianchon, et le tout est dépeint avec une maîtrise qui fait dire au docteur Cabanès : « On s'est parfois étonné de la précision avec laquelle l'auteur du Père Goriot a décrit certaines espèces morbides (l'agonie de Goriot par exemple), exposant avec la rigueur d'un clinicien, les symptômes, la marche et le dénouement d'une maladie » (46).

Le docteur Poulain, aux prises avec la maladie du Cousin Pons, affirme (47) que son patient « pourrait encore se tirer d'affaire ; il s'agirait de le décider à subir l'opération de l'extraction des calculs qui se sont formés dans la vésicule : on les sent au toucher, ils déterminent une inflammation qui causera la mort ; et peut-être sera-t-il encore temps de la pratiquer ». Ces mêmes symptômes, qui aident le docteur Poulain à reconnaître le mal dont le Cousin Pons est atteint, font décrire par le romancier l'état psychique qui devait inévitablement résulter de l'état physiologique : « Dans les maladies de foie, dit-il, les sujets contractent presque toujours une antipathie spéciale, momentanée ; ils concentrent leur mauvaise

(45) Cf. surtout, pp. 294, 295, 296 et 312.

(46) Cabanès, *Balzac ignoré*, pp. 169-170.

(47) Balzac, *Le Cousin Pons*, p. 276.

humeur sur un objet ou une personne quelconque. Or, Pons se figurait qu'on en voulait à son trésor » (48).

Ce double emploi des connaissances médicales de l'écrivain, pour le diagnostic de l'état physique et de l'état moral, semble justifier l'éloge suivant du docteur Nass : « Balzac fut aussi un grand médecin, dit-il, ou plutôt il possédait la qualité primordiale du médecin, la même d'ailleurs que celle du romancier réaliste : la précision de l'observation, l'esprit d'analyse le plus fin et le plus subtil » (49).

Nous rencontrons le docteur Bianchon de nouveau dans *La Peau de chagrin* où, avec trois autres médecins, il fait partie de la consultation tenue pour déterminer la nature de l'étrange maladie dont souffre le héros, Valentin. Le lecteur assiste à une discussion animée sur les qualités et les défauts des doctrines médicales en vogue à ce moment-là, la théorie organiste de Cabanis et Bichat, la théorie vitaliste etc. Appelé à donner son avis sur le cas de Valentin, le docteur Bianchon dit : « Il est facile, messieurs, de reconnaître dans les symptômes de la face et du corps une irritation prodigieuse à l'estomac, la névrose du grand sympathique, la vive sensibilité de l'épigastre et le resserrement des hypocondres » (50). En même temps qu'habile médecin, ce docteur Bianchon (qui soigna La Cousine Bette pendant « l'affreuse agonie d'une phthisie pulmonaire ») est un enthousiaste désintéressé de la science et un philanthrope que les mouvements sociaux autour de lui ne laissent pas indifférent : « Le vrai médecin, répondit Bianchon (51), se passionne pour la science. Il se soutient par ce sentiment autant que par la certitude de son utilité sociale. Tenez, à l'heure qu'il est, vous me voyez dans une espèce de

(48) Balzac, *Le Cousin Pons*, p. 157.

(49) Dr Lucien NASS, *La Chronique Médicale de 1902*, p. 757.

(50) Balzac, *La Peau de chagrin*, *Œuvres complètes*, vol. 1, pp. 454-457).

(51) Balzac, *La Cousine Bette*, p. 420.

joie scientifique... Je vais annoncer demain à l'Académie de médecine une trouvaille ».

C'est surtout dans le diagnostic des maladies nerveuses que Balzac est le précurseur du mouvement réaliste. Par ce côté, il annonce spécialement les Goncourt dans *Charles Demailly* et Huysmans dans *A Rebours*. Quoi de plus précis que le passage suivant de Balzac dans *Le Lys dans la vallée* (p. 226) où M. de Mortsaut disserte sur son cas pathologique : « Toujours le pylore, dit-il, j'ai fini par saisir les causes de ma maladie, la sensibilité m'a tué. Les peines trop vives exagèrent le jeu du grand sympathique; cette maladie de la sensibilité entretient dans une constante irritation la muqueuse de l'estomac. Si cet état persiste... perturbations... dans les fonctions digestives, les sécrétions s'altèrent, l'appétit se déprave, la digestion se fait capricieuse; bientôt des douleurs poignantes... la muqueuse s'épaissit, l'induration de la valvule du pylore s'opère et il se forme un squirrhe dont il faut mourir ». A propos de l'étude du romancier sur le névropathe qu'était le héros du *Lys dans la vallée*, le docteur Lucien Nass affirme : « Il n'est peut-être pas d'exemple en littérature d'une observation médicale plus précise et plus juste, elle fait le plus grand honneur au génie clairvoyant de Balzac » (52).

Pour démontrer, comme nous essayons de le faire, que les sciences physiologiques doivent leur influence sur le roman réaliste principalement à l'œuvre de Balzac, où elles occupent une place importante, il faut établir nettement le succès dont cette œuvre a joui, succès général et persistant qui a répandu dans les milieux littéraires le désir de s'engager dans la voie frayée par Balzac et conduisant à la fortune et à la gloire. D'après la correspondance de l'écrivain, le succès se fit d'abord attendre, ce qui n'est pas pour nous étonner de la part d'un public dont les goûts le portaient plutôt vers le romanisme triomphant au moment où Balzac écrivait ses premiers

(52) Dr Lucien Nass, *La Chronique Médicale* de 1902, pp. 761-762.

ouvrages. Au mois de septembre 1883, il écrit à Mme Carraud : « Vous ne savez pas comment le *Médecin (de campagne)* est accueilli ? par des torrents d'injures. Les trois journaux de mon parti qui en ont parlé l'ont fait avec le plus profond mépris pour l'œuvre et pour l'auteur... mais cela me fait peu de peine. Vous êtes mon public, vous et quelques âmes d'élite auxquelles je veux plaire » (53).

Pourtant ce même livre qui devait « atteindre à la beauté simple de l'Evangile, surpasser le *Vicaire de Wakefield* et mettre en action l'*Imitation de Jésus-Christ* » (54) a fini par triompher de l'indifférence du grand public. Deux ans après la lettre à Mme Carraud, citée plus haut, nous trouvons cette mention plus encourageante : « Les lecteurs reviennent si bien sur *Le Médecin de campagne* que Werdet a l'assurance de vendre en une semaine l'édition in-octavo et en quinze jours l'in-douze. Ha ! Ha ! » (55).

Une fois commencé, le succès de Balzac n'a fait que s'accroître et ce succès ne se limitait pas à la France. A propos de *Louis Lambert*, l'auteur lui-même a remarqué l'attrait de son œuvre en dehors des frontières ; « L'Allemagne, dit-il, a acheté deux mille *Louis Lambert* de la contrefaçon et la France n'a pas acheté deux cents *Louis Lambert* » (56). Sainte-Beuve, contemporain de Balzac et critique d'une autorité indiscutable, lui rend cet hommage : « Si rapide et si grand qu'ait été le succès de M. de Balzac en France, il fut peut-être plus grand et plus incontesté en Europe. Les détails qu'on pourrait donner à cet égard sembleraient fabuleux, et ne seraient que vrais... Il y a eu un moment où, à Venise par exemple, la Société qui s'y trouvait réunie imagina de prendre les noms de ses principaux personnages et de jouer leur jeu... Ce

(53) Balzac, *Correspondance*, vol. 1, p. 258.

(54) Balzac, *Correspondance*, vol. 1, p. 237.

(55) Balzac, *Correspondance*, vol. 1, p. 313, septembre 1835.

(56) Balzac, *Correspondance*, vol. 1, p. 267.

que je dis de Venise se reproduit à des degrés divers en différents lieux. En Hongrie, en Pologne, en Russie, les romans de M. de Balzac faisaient loi... on se meublait à la Balzac » (57).

Taine souligne surtout l'aspect physiologiste de Balzac. « Partout où il y a une difformité ou une plaie, Balzac est là. Il fait son métier de physiologiste » (58), et il fait allusion, dans le même essai (p. 140), à la popularité de l'écrivain au point de vue médical : « On fait des mots sur tout, à Paris, dit-il en 1858, c'est une façon de résumer les idées pour les rendre portatives. En voici quelques-uns que j'ai recueillis sur Balzac :

« C'est un musée Dupuytren in-folio. »

« C'est un beau champignon d'hôpital. »

« C'est Molière médecin. » (59).

Pendant que Balzac était en train de réaliser sa conception du roman, deux célèbres contemporains, Mérimée et Stendhal, travaillaient, eux aussi, à affranchir le roman de la domination du romantisme. Chez eux, on remarque encore une avance vers le réalisme en ce sens que leurs récits sont plus impersonnels que ceux de l'auteur de *la Comédie Humaine*. Comme lui, ils ont le même don de l'observation et de la pénétration psychologique, le même goût du petit fait révélateur d'un état d'âme.

Comme Balzac, Stendhal doit être considéré comme un écrivain de transition du romantisme au réalisme. S'il est franchement romantique par son culte de l'individualisme, par le décousu des aventures de la *Chartreuse de Parme* (avec ses conspirations, ses enlèvements et ses évasions périlleuses), par contre il annonce la génération réaliste par son analyse psychologique basée principalement sur l'observation scrupu-

(57) Sainte-Beuve, *Causeries du Lundi*, vol. II, p. 447-448.

(58) Taine, *Nouveaux Essais*, Balzac, p. 105.

(59) Taine, *Nouveaux Essais*, Balzac, p. 140.

leuse de son propre esprit. « Je m'occupe trop, dit-il (60) à me regarder pour avoir le temps de voir les autres ». Mais cette introspection était féconde par l'étude qu'elle révélait des ressorts intimes du cœur humain, en général, et c'est cette étude de lui-même qui fournissait à l'écrivain la matière de ses romans d'analyse. Chez lui, comme chez Balzac et Mérimée, nous remarquons l'importance accordée au « petit fait significatif » et par ce côté-là il est franchement réaliste : « Le public, dit-il (à Balzac, 30 octobre 1840), en se faisant plus nombreux, moins mouton veut un plus grand nombre de *petits faits vrais* sur une passion, sur une situation de la vie » (61).

Mais ces « petits faits vrais », dont Stendhal proclame l'importance, n'expliquent que bien incomplètement le personnage qu'il dépeint, puisqu'ils sont tirés presque exclusivement de l'étude des impulsions de l'âme seulement sans rapport avec le côté physiologique qui exerce souvent une influence déterminante sur l'état moral. Zola, bien qu'il se réclame de Stendhal et de Balzac comme ancêtres littéraires, signale cette insuffisance de l'observation qui reste toute psychologique chez le créateur de Julien Sorel : « Les sources de notre roman contemporain, dit-il, se trouvent dans Balzac et dans Stendhal... toute une descendance allait pousser sur leurs tombes, tandis que l'école romantique se mourrait d'anémie et ne serait plus incarnée que dans un vieillard illustre auquel le respect empêcherait de dire la vérité » (62). Et à propos du manque d'observation physiologique de Stendhal (et c'est particulièrement ce point de vue qui nous intéresse), Zola écrit (63) : « Ce qui est vrai, c'est que Balzac partait en s'avant de l'étude du sujet; tout son travail était basé sur l'obser-

(60) Stendhal, *Journal*, 12 fructidor 1804.

(61) Cf. *Histoire illustrée de la Littérature Française*, par Abry, Audic et Crouzet, chapitre sur Stendhal.

(62) Zola, *Le Roman expérimental*, p. 120.

(63) Zola, *Les Romanciers naturalistes*, pp. 86-87.

vation de la créature humaine, et il se trouvait ainsi amené, comme le zoologiste, à tenir un compte immense de tous les organes et du milieu... Pendant ce temps, Stendhal reste dans son cabinet de philosophe, remuant des idées, ne prenant de l'homme que la tête et comptant chaque pulsation du cerveau... Ce que je veux surtout retenir, c'est son dédain du corps, son silence sur les éléments physiologiques de l'homme et sur le rôle des milieux ambiants ».

Mérimée, l'ami et disciple de Stendhal, a égalé son maître par la qualité uniformément réaliste de son œuvre. Par son impassibilité, son pessimisme et son culte des détails expressifs tirés de l'observation directe de la vie réelle, il annonce Flaubert et les Goncourt. S'il n'a pas la puissance de Balzac ni la faculté d'analyse psychologique de Stendhal, il est heureusement exempt aussi des faiblesses romantiques de ses deux illustres contemporains : à l'encontre de Balzac, il ne se laisse pas aller aux réflexions personnelles, et, contrairement à Stendhal, son œuvre n'est pas déparée par une foule d'aventures qui paraissent invraisemblables. « Mérimée s'efface; ce n'est plus qu'un scrupuleux artiste qui s'efforce à faire sortir le caractère du modèle naturel. Personne ne s'est, en notre temps, plus rapproché que lui du réalisme classique » (64).

Le réalisme moderne se distingue du réalisme classique (et c'est le premier que nous étudions) précisément par l'importance accordée aux sciences, surtout aux sciences physiologiques dans le roman. A ce point de vue, on ne peut pas considérer Mérimée comme représentatif de son temps. Si son influence sur le roman réaliste a été considérable à d'autres points de vue : par exemple, l'impassibilité, le pessimisme et l'exactitude de l'observation, il paraît toutefois évident que son influence sur le côté physiologique du mouvement réaliste est négligeable. Bref, ses successeurs, tout en

(64) Lanson, *Histoire de la Littérature Française*, vol. II, p. 311.

conservant les qualités de Mérimée, tendent à élargir le cadre du roman pour y insérer des observations physiologiques : Colomba, pour un Flaubert, serait une névrosée atteinte de xénophobie et Carmen, pour les Goncourt, serait une détraquée atteinte d'érotisme.

Un chapitre sur l'activité littéraire pendant la première moitié du dix-neuvième siècle serait incomplet sans quelques remarques sur le groupe de peintres et d'écrivains qui combattirent d'abord le romantisme et ensuite l'école du Bon Sens de Ponsard, de Scribe et d'Augier, sous le drapeau de la vérité, mais la vérité dans toute sa crudité. Si les écrivains de ce groupe manquaient de talent, ils avaient, du moins, de fortes convictions sur l'avenir du roman et beaucoup d'ardeur dans la défense de leur doctrine, d'après laquelle l'œuvre d'art devrait être la peinture impersonnelle de sujets modernes et vulgaires; elle devrait se proposer comme but la transcription de la réalité dans le roman et ceci sans songer à une fin morale ou sociale. Comme les Romantiques déçus et leurs successeurs dans le mouvement de l'art pour l'art, ce groupe proclamait la haine du bourgeois, et un profond mépris pour l'activité industrielle. Leur doctrine avec son insistance sur la reproduction de la réalité dans une œuvre d'art a valu à ce groupe de peintres et d'écrivains le nom de Réalistes (65).

Vers le milieu du siècle, cette école était bien connue, grâce surtout aux peintres qui en faisaient partie. Courbet, le chef du mouvement, avait attiré l'attention du public sur la conception réaliste de l'art par son tableau *Les Casseurs de pierres* qui, en 1850, marquait la rupture complète avec l'école romantique. Daumier, par son crayon, s'est immortalisé comme le Balzac de l'art graphique. Henri Monnier, des-

(65) Cf. Emile Bouvier, *La Bataille Réaliste*, Préface de M. Lanson.

sinateur caricaturiste, a laissé des portraits d'un réalisme saisissant du bourgeois de ce temps, Joseph Prudhomme, qui est devenu un type immortel. Outre ces maîtres, le mouvement réaliste comptait des peintres secondaires comme Bouvin, Chenavard, Castagnary et Préault. Ils croyaient tous avec leur chef Courbet qu'il fallait « encanailler l'art », qui était devenu trop idéaliste entre les mains des peintres romantiques.

Le réalisme littéraire, représenté par Champfleury, Duranty, Montégut, Fernand Desnoyers, Jules Vallès, Théo Sylvestre, etc..., a subi une double influence : celle des peintres, que nous venons de considérer et celle des écrivains français et étrangers, imbus des mêmes aspirations. Champfleury, le chef du groupe et le seul dont nous ayons à nous occuper, était très lié avec le peintre Courbet et avec le dessinateur Monnier. Bravement il guerroyait avec sa plume dans les revues et journaux pour les principes réalistes communs aux écrivains et aux artistes. Ses romans se ressentent fortement de cette amitié avec les plus célèbres peintres réalistes de son temps : comme eux « il ne se rapporte qu'à une conception de l'art; il ne regarde que le devoir de l'artiste en face de la nature, il définit le rapport nécessaire de l'œuvre au modèle. Le romancier n'est pas un philosophe, ni un physicien, ni un chimiste; c'est un peintre, il ne fait pas des « expériences », mais des tableaux » (66).

Champfleury témoigne lui-même de l'influence qu'ont exercée sur lui les écrivains allemands Hoffmann, Jean-Paul Richter, Heine, Auerbach et Hebel (ce dernier traduit en français par son ami Buchon). A propos de Hebel et Auerbach, Champfleury écrit en 1851 : « Ces deux Allemands exerceront sans nul doute une grande influence sur la nouvelle école littéraire », et quand il compare G. Sand, Balzac et Auerbach

(66) G. Lanson, Préface de la *Bataille Réaliste*, d'Emile Bouvier.

quant à la description des paysans, il préfère ce dernier : « Il est simple, cru et net, dit-il; ses drames sont des drames de village; ses personnages sont des portraits; l'enseignement a la douceur du *Vicaire de Wakefield* avec plus de réalité dans les faits » (67). Dès 1829, l'influence de Hoffmann se manifeste en France par le goût du merveilleux pathologique et le comique familial. Champfleury lui consacre une série d'articles publiés entre 1853 et 1856 (68).

Enfin, Champfleury porte les traces des deux grands précurseurs des réalistes modernes, Diderot et Balzac. Du premier il écrit (69). « Diderot, tout d'abord, m'a donné en quelques lignes une théorie de style si clair, si neuve et si saisissante qu'on ne saurait trop la réimprimer. Qui veut assurer à ses ouvrages un charme éternel... s'attachera de préférence aux êtres permanents, aux phénomènes des eaux, de la terre et de l'air, au spectacle de l'univers et aux passions de l'homme, qui sont toujours les mêmes... « La nature, étudiez la nature » crie Diderot ». Et à propos de Balzac, il reconnaît sa dette envers lui, et il prévoit clairement l'importance du côté scientifique dans le roman réaliste : « Depuis dix ans, dit-il en 1852, la *Comédie Humaine* est entrée dans ma tête; elle occupe au moins le dixième des cases de mon cerveau... j'en connais les parties faibles; mais je dis que par la volonté M. de Balzac a fait faire un pas énorme au roman, il l'a placé dans de nouvelles conditions, il l'a avancé par de suprêmes efforts et il était bien en avant de son époque par le côté scientifique et sérieux qui doit marquer une génération que nous ne connaissons pas » (70). Cette « génération » des Flaubert, des Goncourt et des Zola a trouvé un public prêt à l'acclamer et son succès est en partie dû aux humbles ro-

(67) Cf. E. Bouvier, *La Bataille Réaliste*, pp. 201, 202 et notes.

(68) Cf. E. Bouvier, op. cit., pp. 127-129.

(69) Champfleury, *Le Réalisme*, préface, p. 11.

(70) Cité par E. Bouvier, op. cit., p. 105.

mans par lesquels ce précurseur clairvoyant leur avait préparé le terrain.

Bien que l'activité de Champfleury, comme romancier réaliste fût relativement de courte durée, il était parmi les célébrités littéraires de son époque. Dès l'année 1849 jusqu'à 1860, quand il commençait à abandonner la littérature pour l'érudition, il écrivait des romans réalistes qui attiraient sur sa tête les foudres de la critique, mais qui, malgré cela, (ou peut-être à cause de la vulgarité scandaleuse qu'on leur reprochait), jouissaient d'un succès considérable. Ces histoires nous paraissent aujourd'hui d'une banalité écœurante, mais on ne peut pas refuser à Champfleury le mérite d'avoir atteint son but dont voici la définition, tirée du journal de son école : « Le Réalisme conclut à la reproduction exacte, complète, sincère, du milieu social, de l'époque où l'on vit... Cette reproduction doit donc être aussi simple que possible pour être comprise de tout le monde » (71).

Les critiques, « les eunuques du monde littéraire » selon Champfleury, signalent dans son œuvre, une tendance à employer les connaissances physiologiques dans l'analyse psychique de ses personnages. Pour un critique de *la Revue des Deux Mondes*, les *Contes* de Champfleury révèlent « le désir curieux d'étudier les maux et les vices, plus que l'ardent dessein de les guérir, quelque chose d'analogue à une froide passion d'anatomiste armé de la loupe et du scalpel » (72). A propos des *Excentriques*, on reprocha à Champfleury de s'être fait « une certaine réputation dans les rangs de cette école littéraire qui étudie le monde dans les ateliers de peinture et le cœur humain dans les amphithéâtres de dissection » (73). M. Emile Bouvier, à qui nous empruntons ces ci-

(71) *Le Réalisme*, journal publié par Duranty pendant six mois, de novembre 1856 à avril 1857.

(72) Cité par E. Bouvier, op. cit., p. 91.

(73) Cité par E. Bouvier, op. cit., p. 291.

tations, estime que Champfleury « dans *M. de Bois d'hiver*... avait un sujet qui prêtait à la peinture de sentiments nobles et mystiques : il n'y a vu qu'un prétexte à caricatures, à des explications physiologiques » (74). Par ses préoccupations scientifiques, Champfleury se montre clairement le disciple de Balzac, dont il fait l'éloge, mais c'est un disciple auquel il manquait de sérieuses connaissances physiologiques du maître et le génie pour s'en servir habilement à l'explication de ses personnages.

Deux ou trois citations du roman *Monsieur de Bois d'hiver* suffisent pour montrer l'apparition des sciences physiologiques dans le réalisme de Champfleury. D'abord, chez lui, comme chez Balzac et plus tard chez Flaubert et les Goncourt, le médecin est un personnage important et sympathique.

« Je vous le répète, dit le docteur Richard à son élève, quittez la carrière médicale si vous n'en voyez pas la grandeur et si vous ne comprenez pas la vie de dévouement qu'elle exige... Croyez-vous qu'à quarante ans vous pourrez vous reposer ? Au contraire, c'est alors que vous appartenez au premier venu, pauvre ou riche..... Les grands médecins vivent moins que les autres hommes; les statistiques démontrent que la vie des médecins est plus courte que celle des autres hommes d'un quart... Pourquoi, si ce n'est qu'ils travaillent plus rudement que les laboureurs en pleine campagne, que les manœuvres en plein air ? » (75) Ce praticien idéal qui rappelle *le Médecin de Campagne* de Balzac « s'était abonné aux principales gazettes médicales de Paris, recevait tous les livres nouveaux de médecine, et correspondait avec les hommes illustres de la Faculté... Il consacrait deux heures, tous les soirs, après minuit à lire et à étudier les comptes rendus d'expériences qui ne peuvent se faire qu'à Paris » (76).

(74) E. Bouvier, op. cit., p. 311.

(75) Champfleury, *Monsieur de Bois d'hiver*, p. 179.

(76) Champfleury, *ibid.*, pp. 73-74.

Champfleury annonce Flaubert et Zola par sa croyance à la doctrine de l'hérédité, mais, pour lui, c'est simplement une théorie; théorie utile pour quiconque voudrait prévoir le développement d'un caractère, mais jamais cette force implacable qui pèse sur les générations d'une puissance néfaste. « Un homme de bon sens, dit le romancier, après avoir vu la veuve travaillant dans son petit salon, après avoir regardé le portrait de feu M. Le Pelletier, après avoir respiré l'air de la maison pouvait dire : J'accepte votre fille les yeux fermés. Car les principes physiologiques d'hérédité, quoiqu'ils offrent quelquefois des exceptions bizarres, faisaient forcément de Suzanne la digne fille du président » (77). Mais il n'y a pas que l'hérédité qui révèle l'âme d'une personne. Pour Champfleury, comme pour son maître Balzac, la phrénologie jette une lumière précieuse sur le caractère d'un individu. Il affirme même « qu'une difformité dans la figure se retrouve au moral, et en y apportant une scrupuleuse attention, on retrouverait dans les œuvres d'un homme qui louche, cette imperfection par quelque côté » (78).

L'influence de Champfleury sur les grands romanciers réalistes paraît avoir été extrêmement faible. Ses romans (dont les principes et l'idéal furent la première manifestation de ceux qu'illustrèrent plus tard Flaubert et les Goncourt) malgré les qualités qui y apparaissent, comme le sens du réel, l'observation impassible des milieux de la société moyenne et l'application des connaissances physiologiques à l'étude des caractères, ses romans durent paraître insignifiants aux grands représentants du réalisme par tout ce qui leur faisait défaut : c'est-à-dire un style imagé et puissant, et le sens de la beauté et de l'idéal. Voici l'opinion de Flaubert, exprimée dans sa *Correspondance* (79) sur le chef de l'école réaliste : « J'ai lu

(77) Champfleury, op. cit., p. 242.

(78) Champfleury. *Le Réalisme*, p. 112.

(79) Flaubert, *Correspondance*, vol. III, pp. 2, 1854.

cinq feuilletons du roman de Champfleury, dit-il, à propos des *Bourgeois de Molinchart*. Franchement, cela n'est pas effrayant... quant au style, pas fort, pas fort. J'ai relu *Eugénie Grandet*. Cela est réellement beau. Quelle différence avec le gars Champfleury ». Les Goncourt aussi avaient trop d'admiration pour le réalisme artiste avec « l'épithète rare... la marque de l'écrivain » pour pouvoir subir l'influence d'un Champfleury (80).

Pourtant Champfleury aida au triomphe du roman réaliste de ses successeurs, en exerçant une influence sur le public et les écrivains de second ordre, comme Hector Malot et Ferdinand Fabre. Deux ans avant l'apparition de *Madame Bovary*, le roman de Champfleury, *les Bourgeois de Molinchart* intéressa le grand public à l'étude réaliste de l'adultère en province. Par conséquent les lecteurs, appréciant déjà le sujet et la manière de le traiter selon la formule nouvelle, accueillirent le chef-d'œuvre de Flaubert avec transport. Mais ce succès des romans réalistes de Champfleury fut payé cher par les rigueurs de la censure et finalement, las du combat, il abandonna l'arène aux écrivains plus doués que lui : « Ce fut alors, dit-il, que par un brusque soubresaut je me plongeai dans l'érudition pour échapper aux dangers de mon imagination qui avait failli faire suspendre deux importants journaux » (81).

En somme l'influence de l'école réaliste fut plutôt étendue que profonde; elle dépendait du goût du grand public pour un genre littéraire plus nourri de faits que le romantisme, plus que des qualités mêmes des œuvres. Ces qualités qu'apportèrent les Flaubert et les Goncourt sont, d'une part l'idéalisme qui cherche à introduire de la beauté et de la poésie dans le tableau même de la dégradation la plus révoltante et

(80) Cf. Emile Bouvier, op cit., pp. 343-349.

(81) Champfleury, Préface aux *Poésies de Max Buchon*. Cité par Emile Bouvier, op. cit., p. 25.

de l'autre, l'intérêt dans les sciences physiologiques appliquées à l'étude de la psychologie humaine.

Si l'on essaie de faire un résumé des tendances littéraires dans la première moitié du 19<sup>e</sup> siècle, on se trouve en présence de deux grandes forces qui, pour la première fois dans l'histoire de la littérature, se disputent la faveur du public lettré : d'un côté *le beau*, de l'autre *le vrai*. Le siècle débute par le triomphe du beau dans l'élan superbe du romantisme. L'esprit esthétique domine dans toutes les œuvres de Hugo, de Lamartine, de Musset et de Vigny, au détriment de l'esprit scientifique. Mais, à mesure que le siècle avance, il devient de plus en plus matérialiste, grâce au développement prestigieux des sciences. La poésie, instrument suprême de l'expression esthétique, cède sa place à la prose, instrument de l'expression scientifique et le roman, qui jusqu'ici avait revêtu une forme littéraire peu développée, acquiert une popularité inconnue auparavant.

Le romantisme, obligé de s'incliner devant ces goûts matérialistes du grand public, fait une double adaptation ; une partie de ses écrivains s'adonne à l'art social ; l'autre, à l'art pour l'art, qui par la suite est forcé de transiger avec l'esprit du temps et d'adopter comme devise « le beau au service du vrai ». Le petit groupe de purs artistes, qui, comme Leconte de Lisle, continuent le culte de la poésie, ressentent, eux aussi, la pression de l'ambiance positiviste et leurs œuvres revêtent un caractère d'impassibilité scientifique qui contraste étrangement avec la poésie personnelle des grands Romantiques.

Pendant que les faits brutaux triomphent des beaux rêves dans la débâcle de l'école romantique, Balzac, Stendhal et Mérimée renforcent la tendance à rapprocher la littérature de la science. Balzac, le premier, accorde un rôle prédominant et sympathique aux médecins dans le roman et, pour « faire vrai » à la façon d'un Flaubert, il se documente sérieusement

sur les sciences physiologiques et naturelles. Les docteurs et leur art, bafoués par la plupart des grands écrivains depuis le temps de Molière, sont réhabilités dans ses romans, comme ils le sont dans la vie du temps, par les travaux des savants comme Dupuytren et le docteur Moreau (de Tours). Stendhal construit ses romans sur l'analyse pénétrante de la psychologie humaine. Son introspection le conduit, non pas à chanter son âme comme dans les élans d'individualisme romantique, mais plutôt à découvrir des vérités générales qui ont une valeur toute scientifique. Mérimée, s'il lui manque les connaissances physiologiques de Balzac et la profondeur de l'analyse psychique de son ami Stendhal, les surpasse tous les deux par sa subordination rigoureuse au réalisme des événements et des faits. Dans l'œuvre de ces trois écrivains, les qualités qui leur assurent toujours la vie pour la génération présente, ce sont les qualités scientifiques d'observation, d'impassibilité et d'analyse.

Enfin l'école du réalisme, par les peintures d'un Courbet comme dans les romans d'un Champfleury, a aidé ce même mouvement de la conception d'art qui repose sur le souci du vrai plutôt que sur celui du beau. Cet intérêt général pour les sciences se révèle dans l'importance attachée aux faits plutôt qu'à l'imagination dans tous les domaines de l'art. Si Champfleury et ses confrères réalistes n'ont rien laissé de durable dans la littérature, c'est justement parce qu'ils ont accordé une place trop grande à la reproduction exacte du réel, et par conséquent ont logiquement abouti à un genre littéraire qui est plutôt une photographie de la banalité qu'une œuvre d'art. M. Lanson analyse ainsi la situation de la littérature française au moment où la première école réaliste, celle de Champfleury, cède sa place dans la faveur du public aux grands écrivains réalistes de la deuxième moitié du siècle; « L'écueil du réalisme de Champfleury, dit-il, fut l'insignifiance des sujets et l'absence de style... La supériorité de l'art

complet de Flaubert et du naturalisme de Zola vient pour une part de l'idée scientifique qui élargit leur réalisme mais pour une part aussi, et, une grande part, de ce qu'ils ont conservé de l'idéal romantique, qui les a empêchés de concevoir une expression de la réalité dont la fidélité fût un prétexte pour exclure la poésie de la beauté... Le pur réalisme est plat; le pur idéalisme est flou. Mais quand un tempérament idéaliste se soumet à la discipline réaliste, quand un réaliste minutieux se laisse pénétrer par le sentiment idéaliste, c'est alors que l'art et le génie rendent leurs pleins effets » (82).

(82) Lanson, préface, p. V-VI de *La Bataille Réaliste* d'Emile Bouvier.

## CHAPITRE IV

### Développement des sciences physiologiques au XIX<sup>e</sup> siècle.

Si les sciences physiologiques occupent une place importante et sans précédent dans la littérature du 19<sup>e</sup> siècle, c'est à cause de leur position dominante dans la vie de l'époque que les écrivains s'efforçaient de rendre fidèlement. Au 17<sup>e</sup> siècle, la littérature, favorisée par les pensions de la noblesse et encouragée par les salons, constituait la forme prédominante de l'activité intellectuelle, tandis que les sciences physiologiques, sous le joug du passé faisant encore loi à la Faculté de médecine, étaient plongées dans un état d'ignorance et d'obscurité, qui justifiait pleinement les attaques de Molière et de Boileau. Au 18<sup>e</sup> siècle, sous l'influence libératrice de Buffon et des encyclopédistes, l'attitude du public à l'égard de la physiologie commençait déjà à se modifier, à devenir moins moqueuse qu'auparavant et, sous la plume vigoureuse de Diderot, elle était franchement admiratrice. Cependant le scolasticisme de la Sorbonne barrait la route au progrès, et la médecine, élargie dans la théorie par les travaux de Leuwenhoek, Haller et Pinel, restait dans la pratique ce qu'elle avait été pendant les siècles précédents : un art basé sur les doctrines surannées d'Hippocrate et de Galien, sans recours à l'expérimentation. Le rapport de Tenon, cité plus haut, sur les hôpitaux de Paris, à la veille de la Révolution, donne une idée exacte, mais peu flatteuse, de l'état de la médecine officielle à la fin du 18<sup>e</sup> siècle. La Révolution, en démolissant toutes les vieilles institutions, y compris les Facultés de médecine, permit à la phy-

siologie de se récréer sur des bases nouvelles, c'est-à-dire sur l'expérimentation des phénomènes, sans égard aux doctrines scientifiques et religieuses qu'elle pourrait mettre en péril. Cette nouvelle orientation, acquise dans la tourmente révolutionnaire, faisait passer les préoccupations scientifiques au premier plan de l'activité intellectuelle en France. Elle présageait une floraison merveilleuse dans tous les domaines de la science, et elle explique l'envahissement croissant de la littérature par les questions essentiellement physiologiques.

La médecine moderne est née le 14 frimaire, an III (4 décembre 1794) quand un décret de la Convention fonda trois Ecoles de Santé, à Paris, à Montpellier et à Strasbourg, pour former des officiers « spécialement pour le service des hôpitaux militaires et de marine » et pour « prouver à l'Europe que la Révolution française n'a pas anéanti les lumières et les grands talents » (1). Ces trois écoles de Santé, qui remplaçaient les anciennes Facultés de médecine supprimées cinq ans auparavant, accomplissaient, dès leur organisation, de grands progrès dans le sens de l'enseignement médical réclamé par Diderot. Le corps enseignant de l'Ecole de Santé à Paris, par exemple, était composé de douze professeurs avec douze adjoints, choisis, pour la plupart, parmi les anciens titulaires de l'Ecole de Chirurgie qui étaient moins traditionalistes que leurs confrères de la Faculté de Médecine. Selon le décret, chacune des Ecoles devait avoir une bibliothèque, un cabinet d'anatomie, une série d'instruments et d'appareils de chirurgie. Les cours professés comprenaient l'anatomie, la chirurgie, la chimie, et « en général toutes les sciences qui peuvent concourir à l'avancement de l'art de guérir ». Certains de ces cours étaient ouverts au public. Et enfin, au lieu de limiter l'enseignement aux conférences, comme par le passé, « les étudiants observeront la nature des maladies au

(1) Dr Corlieu, *Centenaire de la Faculté de Médecine de Paris*, pp. 2-7.

lit des malades et suivront le traitement dans les hospices voisins des Ecoles » (Article 4 du décret). Bref, « la réorganisation de l'enseignement médical... s'était accomplie suivant des principes rationnels et vraiment scientifiques. Aux méthodes inertes de la tradition avaient succédé les méthodes vivantes de l'observation; la clinique avait remplacé le livre et le cahier. La théorie s'y tirait désormais de la pratique et ne la précédait pas. Le progrès était réel » (2).

Ces trois écoles fournissaient des Officiers de Santé qui, s'ils étaient inférieurs aux docteurs par leur instruction professionnelle, par leurs droits et leurs attributions, répondaient cependant aux besoins pour les armées d'avoir des médecins en grand nombre, à un moment où les véritables docteurs étaient rares par suite de la **décadence des Facultés** à la fin de l'ancien régime. Les officiers de santé n'étaient donc que des assistants, auxquels il était défendu de pratiquer de grandes opérations, sauf sous la surveillance d'un docteur. Les écoles qui les formaient n'étaient pas destinées à survivre au besoin urgent qui présidait à leur organisation, mais il faut supposer que ces humbles praticiens (immortalisés par Flaubert dans *Charles Bovary*) rendaient un **vrai service à l'Etat**, puisque les Ecoles de Santé restèrent en vigueur, sans modifications importantes, jusqu'au 21 juillet 1878.

Les améliorations apportées à l'enseignement médical, d'abord par les fondateurs des Ecoles de santé et ensuite par les gouvernements successifs, furent nombreuses et efficaces. L'importance de la physiologie fut vite reconnue et, une année après la fondation de l'Ecole de Paris, une chaire spéciale fut créée pour l'enseignement de cette branche de la médecine avec le Professeur Chaussier comme titulaire. Trois ans plus tard, une décision ministérielle stimula l'émulation des élèves, en offrant des prix pour les meilleures études. La

(2) Liard. *L'enseignement supérieur en France*, vol. II, pp. 45 et suivantes.

bibliothèque, qui contenait primitivement 7.000 livres, s'accrut rapidement par suite d'acquisitions et de dons. Aux fins de dissection, l'assemblée des professeurs demanda aux pouvoirs de fournir à l'Ecole des cadavres provenant des hôpitaux pour remplacer ceux que le gibet avait fournis auparavant (3).

Mais ces améliorations, excellentes en elles-mêmes, de grande utilité pour l'enseignement médical et, par conséquent, pour le relèvement de la profession, ne touchaient pas à un problème datant de loin, je veux dire : le charlatanisme. Les officiers de santé étant absorbés par l'armée et la flotte, la pénurie de médecins civils se faisait grandement sentir dans les villes et les campagnes. En l'an X (1802) Fourcroy disait : « La vie des citoyens est entre les mains d'hommes avides autant qu'ignorants. L'empirisme le plus dangereux, le charlatanisme le plus éhonté abusent partout de la crédulité et de la bonne foi... Les campagnes et les villes sont également infestées de charlatans qui distribuent les poisons et la mort avec une audace que les anciennes lois ne peuvent réprimer » (4). Même les épiciers tenaient boutique de drogues et de médicaments, sans être inquiétés par les pouvoirs dans leur trafic nuisible à la santé publique.

L'année suivante, (1803) le Premier Consul intervint énergiquement pour mettre fin à ces abus. La Révolution, en supprimant les anciennes corporations, avait abrogé les lois relatives à l'exercice de la médecine. Les professions étant désormais libres, le grade de docteur était dépourvu de valeur professionnelle; la loi ne l'exigeait plus. Pour devenir médecin ou chirurgien, il suffisait de prendre et de payer patente. Par conséquent, rien d'étonnant que les charlatans, profitant de la pénurie de médecins et de la complaisance des autorités, se soient établis comme guérisseurs. Le Premier Consul, par

(3) D<sup>r</sup> Corlieu, op. cit., pp. 12, 90, 247.

(4) Liard. *L'Enseignement supérieur en France*, vol. II, p. 37.

décret du 19 ventôse, an XI (10 mars 1803), exigeait le grade de docteur pour l'exercice de la médecine. Par la même occasion, il définit avec précision la durée et la nature des études menant au grade de Docteur et à celui d'Officier de santé. Pour être docteur en médecine, il fallait étudier quatre ans dans une Ecole de médecine; les cinq examens étaient publics (deux d'entre eux en latin); la composition et la soutenance de thèse devaient être obligatoires. Pour être officier de santé, il fallait, soit six années de service auprès d'un médecin, soit cinq années de service dans les hôpitaux civils ou militaires, ou trois années d'études dans une Ecole de médecine. Chaque détail de ce programme révèle une étude approfondie de la situation médicale de l'époque et un grand intérêt dans le progrès des sciences physiologiques (5).

Ces mesures prises par le Premier Consul, pour protéger le public contre les charlatans et pour éloigner des docteurs la concurrence déloyale des prétendus guérisseurs, ont exercé une heureuse influence sur la profession médicale. Le nombre des élèves s'accrut rapidement et on fonda trois autres écoles à côté de celles qui existaient depuis la Convention. En 1801, le nombre de grades conférés par les trois institutions primitives était de cent quatre-vingt, en 1803 les mêmes écoles en délivrèrent quatre cent seize. Les chiffres pour les six années de 1809 à 1814, inclusivement, montrent la faveur spéciale que la jeunesse accordait aux études médicales par rapport aux lettres : 1.456 docteurs en médecine et 152 docteurs en chirurgie sortaient des Facultés de médecine, tandis que « dans les lettres, à ne considérer que les grades supérieurs, licence et doctorat, la production est beaucoup plus faible; 153 licenciés et 56 docteurs pour vingt-trois Facultés » (6).

Cet intérêt croissant pour les sciences physiologiques se

(5) Cf. Liard, op. cit., pp. 42-48. D<sup>r</sup> Corlieu, op. cit., pp. 56-67.

(6) Liard. *L'Enseignement supérieur en France*, vol. II, p. 122.

révèle aussi par l'accroissement des journaux et des ouvrages médicaux pendant tout le siècle. La Bibliothèque de l'École de Médecine de Paris, qui avait 7.000 volumes en 1794, en possédait 120.000 en 1894; ces chiffres comprennent journaux, périodiques français et étrangers, dont le nombre est passé de 3 au commencement du siècle à 50 à la fin (7). La Bibliothèque de la Faculté de médecine est devenue la plus fréquentée de toutes les bibliothèques de Paris, après la Bibliothèque Nationale. Ce même siècle a vu paraître une vingtaine de dictionnaires médicaux dont le plus complet se compose de 100 volumes in-8° : *Le Dictionnaire encyclopédique des sciences médicales* par Raige-Delorme, Dechambre et Lereboullet.

L'émulation dans les Facultés et parmi les médecins praticiens fut encouragée de plusieurs manières. Pour les élèves brillants, mais peu fortunés, il existait des prix, des bourses et des concours qui donnaient accès à de bonnes places dans les Facultés et les hôpitaux. Ces concours étaient surtout efficaces comme stimulants de bonnes études, si on peut en juger d'après les noms célèbres, comme ceux de Dupuytren, Bichat, Magendie, Marjolin, Breschet, Cruveilhier, Orfila et Velpeau qui figurent sur les listes des candidats aux concours. Les praticiens et les professeurs rivalisaient de zèle pour être élus membres des diverses sociétés, telles que : *La Société de médecine de Paris*, fondée en 1796; *La Société médicale d'Emulation* (1798); *La Société Anatomique* (1803) et, plus importante que toutes les précédentes, *l'Académie Royale de Médecine* créée en 1820 « dans le but de répondre aux demandes du gouvernement pour tout ce qui intéresse la santé publique..., la propagation de la vaccine, l'examen des remèdes nouveaux, etc. » (8). Cet essor considérable dans l'avancement des sciences physiologiques pendant le premier quart du siècle se maintenait durant les années suivantes, se manifestant par

(7) Cf. Dr Corlieu, op. cit., pp. 160, 558, 566.

(8) Dr Corlieu, op. cit., pp. 552-555).

la fondation de la *Société médicale d'observation* (1837); *La Société de Chirurgie* (1843); *La Société de Biologie* (1848); *La Société médicale des hôpitaux* (1849); *La Société médico-psychologique* (1855); *La Société d'Anthropologie* (1859); *La Société de Thérapeutique* (1866), etc.

Mais la médecine ne doit pas seulement sa position dominante au 19<sup>e</sup> siècle aux sages mesures du Premier Consul, et des gouvernements successifs, à la libéralité des donateurs de prix et de bourses, à l'attrait de la gloire d'être membre de l'*Académie Royale de médecine* ou d'une société savante. Le choix de la carrière médicale par une grande partie de la jeunesse universitaire s'explique par deux mobiles opposés, et également forts dans le premier quart du siècle, je veux dire : l'idéalisme humanitaire et l'ambition, purement pécuniaire. Sainte-Beuve, qui faisait ses études de médecine de 1823 à 1827, peut être considéré comme représentatif de cette génération idéaliste et humanitaire qui devait bientôt s'illustrer dans le romantisme et plus tard dans l'art à tendances sociales de Victor Hugo et de George Sand. « Je me décidai pour la médecine, dit Sainte-Beuve (9). Elle est de tous les temps et de tous les lieux. Véritablement utile aux hommes lorsqu'on l'exerce avec zèle et intelligence, souvent elle leur donne plus que la santé, elle leur rend le bonheur, car tant de maladies viennent de l'âme et la consolation morale en est le meilleur remède. L'argent d'ailleurs qu'on gagne auprès des riches permet non seulement de n'en pas exiger des pauvres, mais de partager le sien avec eux, de recevoir des uns pour rendre aux autres; d'être un lien actif entre les conditions les plus opposées et de réparer en quelque sorte cette inégalité que la société consacre et que désavoue la nature ». Le Saint-Simonisme, doctrine humanitaire très en vogue à cette époque, exerça aussi sans doute une influence sur la faveur dont jouissait la profession médicale. Selon le Dr Morin, Saint-Simon, le

(9) Sainte-Beuve, Préface de *Joseph Delorme*, p. 9.

fondateur du mouvement, « n'avait-il pas suivi... les cours de l'Ecole de Médecine ? Sa doctrine était présentée par ses disciples (savants, médecins ou industriels) comme une tentative de rénovation et de réorganisation de la religion et de la société par la science » (10).

Mais les avantages de la profession médicale n'étaient pas tous d'ordre moral et humanitaire; matériellement la position du praticien était souvent des plus enviables. « Un homme de ce siècle, dit le Dr Véron (11) a su créer dans la science la plus haute situation, donner à son nom, en France et en Europe un retentissement durable et historique. Cet homme, c'est Dupuytren... Il a laissé la plus grande fortune qu'un chirurgien ait jamais pu acquérir en France, plus de quatre millions ». Et quelle consécration de la haute situation acquise par la médecine, que les funérailles de Dupuytren en 1835. « Tous les savants de nos écoles, de nos académies, toute la jeunesse des amphithéâtres et des hôpitaux, une foule immense d'hommes du peuple accompagnèrent les restes du chirurgien de l'Hôtel-Dieu jusqu'à sa dernière demeure ». Et dans la *Chronique médicale* (12), nous trouvons ces précisions supplémentaires sur la fortune et la gloire de ce bienfaiteur de la médecine : « Dupuytren, premier chirurgien de Louis XVIII et de Charles X, professeur à la Faculté de médecine... légua par testament une partie de son immense fortune à la Faculté, à la charge formelle de créer une chaire d'anatomie pathologique; 200.000 francs à ses œuvres, 300.000 francs pour la fondation d'une maison de retraite. Les étudiants portèrent le cercueil sur leurs épaules depuis le chœur de l'église Saint-Eustache jusque sur le char funèbre. Puis ils détêlèrent les chevaux pour le traîner de là jusqu'au Père-Lachaise ». Et le récit des bienfaits du célèbre chirurgien serait incomplet

(10) Dr Morin, *Sainte-Beuve et la médecine*, pp. 100-101.

(11) Dr Véron. *Mémoires d'un bourgeois de Paris*, vol. I, pp. 69-74.

(12) Vol. de 1894, pp. 95 et suiv.

sans une allusion au musée d'anatomie pathologique qui, grâce à Dupuytren, Orfila et Cruveilhier, peut être considéré comme le rival du célèbre musée de Hunter, à Londres (13).

A propos de Dupuytren, nous trouvons des statistiques curieuses sur l'affaiblissement de la foi religieuse en présence du progrès de l'esprit scientifique au 19<sup>e</sup> siècle. Depuis le temps de Clovis, le roi était censé avoir le pouvoir divin de guérir les malades par l'attouchement. La formule sacrée « Le Roi te touche, Dieu te guérit » fut répétée par Louis XIII sur 3.010 scrofuleux en quatre séances. Louis XIV, un Vendredi-Saint, touchait jusqu'à 1.800 scrofuleux. Après son sacre, Louis XV s'efforça de mériter son surnom de « Bien-Aimé » en touchant 2.000 malades. Louis XVI fit le même geste pieux sur 2.400. Mais avec lui l'affirmation implicite contenue dans la formule « Le Roi te touche, Dieu te guérit » se transforme en un souhait par l'expression nouvelle : « Dieu te guérisse, le Roi te touche ». Au 19<sup>e</sup> siècle, le lendemain du sacre de Charles X, le manque de foi se révèle dans le fait que 720 scrofuleux seulement se firent présenter par le médecin Alibert et par Dupuytren (14).

A mesure que le 19<sup>e</sup> siècle avançait, les moyens mis à la disposition des établissements médicaux ne suffisaient plus aux demandes de l'enseignement. Les trois Ecoles de santé furent reconnues insuffisantes et on en doubla le nombre. En 1808, la Faculté de médecine de Paris fut rétablie. On en fonda une aussi à Montpellier et à Nancy et plus tard à Bordeaux, Lille, Lyon et Toulouse avec une Ecole pratique annexée à chaque Faculté. Dix-sept Ecoles préparatoires furent créées dans des villes d'importance secondaire. Ces Ecoles, qui ne conféraient pas de grades, servaient de pépinières aux sept grandes Facultés qui préparaient au doctorat. Mais,

(13) Cf. D<sup>r</sup> Véron, op. cit., p. 73.

(14) Cf. D<sup>r</sup> Delvaille. *Médecine et médecins au temps de Molière*, p. 20.

en dehors de tous ces établissements consacrés uniquement à la préparation médicale, il existait d'autres institutions qui concouraient à la propagation des nouvelles découvertes dans toutes les sciences. « Le Collège de France, par exemple, en 1805... n'avait pas eu moins de quinze cents auditeurs de tout âge, dont beaucoup d'étrangers. Les cours les plus fréquentés étaient ceux de Cuvier et de Thénard, histoire naturelle et chimie, qui réunissaient chacun jusqu'à deux cents auditeurs, puis ceux de physique générale, de médecine et d'anatomie, etc. » (15). Le Muséum et la Sorbonne rivalisaient de zèle avec le Collège de France dans la propagation des progrès scientifiques de toutes sortes. En outre, il y avait des établissements sans attaches officielles, comme l'Athénée par exemple, dont la renommée des professeurs attirait à ses cours une assistance d'élite. Déjà, avant la Révolution, la haute noblesse y avait reçu la primeur des travaux de Lavoisier et plus tard Fresnel, Ampère, Cuvier, Biot et le chimiste Dumas maintenaient la réputation bien méritée de cet établissement. C'est là que le jeune Sainte-Beuve, vers 1822, allait suivre « les cours de physiologie, de chimie, d'histoire naturelle de MM. Magendie, Robiquet, de Blainville » (16).

Si on dresse le bilan de cette remarquable activité scientifique, on comprend bien la popularité d'un Jules Verne à une époque si riche en découvertes que tout semblait être du domaine du possible. Même avant le milieu du siècle, on voyait les bateaux à vapeur traverser les mers et les chemins de fer triompher des distances terrestres. Le télégraphe et la photographie venaient confirmer la croyance qu'aucun rêve ne fût irréalisable. Les expériences d'Ampère et d'Arago, en 1820, devaient bientôt mettre l'électricité au service de fins prati-

(15) Liard, op. cit., vol. II, pp. 62-63.

(16) Sainte-Beuve, *Nouveaux Lundis* XIII, 5. Cité par le D<sup>r</sup> Morin, *Sainte-Beuve et la médecine*, p. 56.

ques. Le microscope, déjà connu, mais pas encore complètement perfectionné, devint d'une utilité incalculable après la découverte des lentilles achromatiques dans les premières années du 19<sup>e</sup> siècle (1807-1811). Bien des découvertes réalisées dans la physique et dans la chimie aidaient au progrès des sciences physiologiques. L'étude de l'action et des propriétés des nerfs et des muscles, par exemple, fut transformée par l'emploi des courants de la pile électrique. La théorie moderne sur la cause des maladies infectieuses repose sur les travaux des savants armés du microscope. « Le microscope constitue certainement l'emprunt le plus fécond fait par la médecine à la physique » (17).

« Lavoisier, en créant la chimie moderne, expliqua du même coup la nature des phénomènes chimiques qui se passent dans les êtres vivants. Il fit voir clairement que la vie est entretenue par des phénomènes chimico-physiques qui ne diffèrent pas, quant à leur cause, de ceux qui ont leur siège dans les corps bruts. Il démontre que les animaux qui respirent et les métaux que l'on calcine absorbent dans l'air le même principe actif ou vital (l'oxygène) et que l'absence de cet air respirable arrête la calcination aussi bien que la respiration. Dans un autre travail, Lavoisier et Laplace prouvèrent que la chaleur organique qui anime les êtres vivants est engendrée en eux par une véritable combustion en tous points semblable aux combustions de nos foyers » (Claude Bernard).

L'esprit humanitaire, confiant dans l'idéal de la régénération de la société par la science, s'empressait de mettre en pratique les découvertes nouvelles pour le plus grand bienfait du public en général. L'hygiène, à laquelle aucun livre, au début du siècle, n'avait encore été consacré, devenait une branche importante de la médecine, grâce au microscope, à la chimie et à la physique. Ainsi, autrefois on s'était borné à constater que l'eau trouble et d'odeur douteuse était nuisible

(17) D<sup>r</sup> Grasset. *Idées médicales*, p. 312.

à l'organisme humain, mais on ne savait pas pourquoi et on ignorait également les moyens de la purifier. Il en était de même de l'air malsain qu'on était incapable de rendre salubre. Vers le milieu du 19<sup>e</sup> siècle, les analyses chimiques en révélèrent la cause des impuretés : les microbes dans l'eau et les gaz nuisibles dans l'air. En 1848, il fut créé un Comité d'hygiène publique, ensuite des Conseils d'hygiène exercèrent leur influence sur la santé publique par l'intermédiaire des inspecteurs du travail des enfants dans les manufactures, des inspecteurs des enfants en bas âge et des inspecteurs des viandes de boucheries, etc... (18). Enfin le progrès des connaissances de l'hygiène se révèle par les chiffres suivants à propos des ravages commis par les épidémies de choléra à Paris, en 1832, en 1849 et en 1854. Dans le premier cas, les décès se montèrent à 18.402, dans le second à 19.165 et dans le troisième, bien que la population de Paris eût dépassé le million, le nombre se réduisit à 9.217 (19).

Cet abaissement frappant du chiffre des décès occasionnés par les épidémies tient aussi, sans doute, à l'augmentation et à l'amélioration des soins donnés dans les hôpitaux. En 1814, quand le typhus attaqua les hôpitaux au bord du Rhin, les malades se réfugièrent à Paris, courant désespérément devant l'ennemi qui avançait sur la capitale. Les hôpitaux furent débordés. Les autorités firent appel à la générosité des Parisiens pour se procurer 6.000 lits supplémentaires et leur projet se réalisa en 24 heures. Pour compliquer encore davantage la situation déjà affreuse, les blessés des champs de bataille près de Paris affluèrent en grand nombre à la capitale suivis par les Alliés victorieux. On demanda et l'on reçut 12.000 lits qu'on devait installer dans les églises et les abattoirs en construction, dans les quartiers du Roule, de Montmartre et de Ménilmontant. On construisit des hôpitaux provisoires en

(18) Cf. D<sup>r</sup> Corlieu, op. cit., pp. 548-551.

(19) Cf. Maxime Du Camp, *Paris au 19<sup>e</sup> siècle*, vol. IV, pp. 182-185.

planches. En un seul jour 10.864 blessés furent reçus dans les hôpitaux de Paris, où ils encombrèrent les salles et les corridors. Dupuytren et ses confrères organisèrent une ambulance volante et à force de prodiges de dévouement, ils arrivèrent à se rendre maîtres de la situation. Finalement, la crise conjurée, on se rendait compte que le désastre avait été un bienfait pour les hôpitaux : « les dons en nature et surtout en literie avaient été si particulièrement abondants qu'on pût... donner deux matelas à tous les lits, qui réglementairement n'en possédaient qu'un » (20).

Depuis cette époque lointaine, où les hôpitaux de Paris étaient en nombre et en qualité franchement insuffisants, le progrès a été immense et continu. Encore trois épidémies les éprouvèrent durement (en 1832, en 1849 et en 1854), mais sous la direction énergique des maîtres comme Dupuytren et Velpeau, P. J. Roux et Marjolin, les hôpitaux parisiens de la seconde moitié du siècle pouvaient rivaliser avantageusement avec ceux de Londres, auxquels ils étaient bien inférieurs au commencement du siècle. Pour ce qui est des maladies des enfants, Paris a frayé une voie nouvelle par l'ouverture en 1802 d'un hôpital spécial sous le nom de l'Hôtel de l'Enfant-Jésus. « Ce n'est qu'en 1855 que West, aidé de Dickens le romancier, fit ouvrir à Londres « The Hospital for Sick Children » (21). En 1869, Paris possédait 15 hôpitaux dont huit avaient un caractère général et dont sept étaient réservés au traitement des maladies spéciales. En outre, dès l'année 1834, il existait une clinique de 152 lits, consacrée à l'étude des cas pathologiques, qui offraient un intérêt particulier au point de vue de l'enseignement. En 1869, Paris disposait d'un total de 7.693 lits répartis en quinze locaux différents, tandis que Londres, dont la population était bien plus nombreuse que celle de Paris

(20) Cf. Maxime Du Camp, *op. cit.*, vol. IV, pp. 177-182.

(21) Cf. Meunier. *Histoire de la Médecine*, pp. 439-450.

(3.214.707 contre 1.825.274), n'avait que 4.134 lits dans ses 18 hôpitaux (22).

La puissante impulsion humanitaire du 19<sup>e</sup> siècle, visible dans les mouvements à portée sociale (comme le Saint-Simonisme), dans une partie considérable de la littérature et dans la politique qui a abouti en 1848 au suffrage universel, cette tendance à venir en aide à l'humanité souffrante a trouvé un appui dans les hôpitaux. Maxime Du Camp, apôtre du progrès, nous a laissé dans son étude approfondie, citée plus haut, les indications suivantes sur l'efficacité de la philanthropie organisée de son temps. « Chaque jour, dit-il, dans chaque hôpital, après la visite réglementaire que les médecins et les chirurgiens sont tenus de faire dans les salles affectées à leur service, il y a deux consultations gratuites, l'une pour la chirurgie, l'autre pour la médecine... des médicaments gratuits sont distribués. Ces consultations sont fort appréciées par le peuple de Paris, qui s'y rend avec une confiance justifiée; les médecins des hôpitaux ont, en 1869, donné ainsi 363.003 consultations gratuites » (23). Ce personnel médical, que l'assistance publique mettait à la disposition des pauvres de Paris, formait une élite, choisie au concours, de 84 médecins et chirurgiens, 115 internes et de 382 élèves externes (24).

A propos de l'esprit de progrès qui animait la médecine au 19<sup>e</sup> siècle, il est intéressant d'opposer l'attitude libérale des autorités à l'égard des nouvelles découvertes à l'esprit routinier qui régnait en maître avant la Révolution. Le cas de l'emploi de l'anesthésie est frappant à cet égard. En 1846, un médecin américain, Jackson, avait trouvé que la respiration de l'éther produisait un état d'ivresse accompagné d'insensibilité. Plus tard dans la même année, le 14 octobre 1846, un autre médecin américain, le docteur Warren, de Boston, fit une opération

(22) Cf. Maxime Du Camp, op. cit., vol. IV, p. 186-189.

(23) Cf. Maxime Du Camp, op. cit., vol. IV, p. 191.

(24) Cf. Maxime Du Camp, op. cit., vol. IV, p. 230.

chirurgicale sur un patient, rendu insensible par l'éther. Moins de six mois plus tard, le chirurgien français Malgaigne annonçait à l'Académie de Médecine sa réussite dans l'emploi de l'éther dans cinq opérations faites par lui à l'hôpital Saint-Louis (25).

Mais ce n'était pas tout que de supprimer la douleur; un ennemi plus dangereux encore militait contre le succès des opérations chirurgicales, je veux dire l'infection des plaies. « C'était au moment où la chirurgie pouvait être hardie, presque audacieuse, maîtresse de la douleur, qu'elle s'arrêtait, troublée, déconcertée, épouvantée par les revers, qui suivaient l'acte opératoire. On n'entendait dans ce temps-là que les mots pyohémie, gangrène, pourriture d'hôpital, érysipèle, septicémie, infection purulente » (26). Le 19<sup>e</sup> siècle a mis fin à ce danger insidieux qui avait fait de tels ravages que les chirurgiens d'avant la Révolution avaient renoncé presque complètement à entreprendre des opérations importantes (27). Les anciens modes de pansement des plaies, consistant en onguents, commencèrent à être remplacés en 1854 par la glycérine, et en 1861 par l'acide phénique qui, grâce aux travaux du Français Lemaire, devait constituer, dix ans plus tard, la méthode antiseptique vulgarisée par Lister. Donc, si la chirurgie anglaise a eu la gloire de mettre en pratique l'antisepsie, l'honneur de la découverte revient légitimement au mouvement scientifique français du 19<sup>e</sup> siècle (28). Malheureusement, il a fallu que ce progrès, comme tant d'autres, fût rapporté en France de l'étranger, avant d'être apprécié et mis dans la pratique courante.

L'orthopédie moderne aussi doit son origine aux progrès médicaux de ce siècle rénovateur. Avant 1830, on traitait les

(25) Cf. D<sup>r</sup> Corlieu, op. cit., p. 489.

(26) Valléry-Radot, *La vie de Pasteur*, pp. 339-340.

(27) Voir plus haut, chapitre II.

(28) Cf. D<sup>r</sup> Corlieu, op. cit., p. 486.

cas de difformité par l'application de divers appareils et par la gymnastique, sans faire de progrès sensibles dans la guérison. En 1837 l'Académie des Sciences s'intéressait à la question et offrait des prix aux lauréats d'un concours portant sur les meilleurs remèdes à apporter aux difformités. Ces prix, de 10.000 et de 6.000 francs, stimulaient l'intérêt du monde médical et, en 1816, Delpech, de Montpellier, réussit, pour la première fois en France, la section du tendon d'Achille sur un pied bot. Quand on se rend compte de la nouveauté de cette opération, on comprend combien était téméraire la tentative dans ce même genre du malheureux Charles Bovary, simple officier de santé.

Bien que la province ne pût pas rivaliser avec Paris dans la course du progrès, elle a aidé de diverses manières aux résultats obtenus. On doit au professeur Fuster, de Montpellier, l'emploi du thermomètre pour prendre la température des malades, emploi qu'il enseignait à ses élèves dans la clinique de la ville vers l'année 1850. Strasbourg devançait Paris dans la voie de l'anatomie pathologique par la création, en 1819, d'une chaire pour l'enseignement de cette matière quinze ans avant la création de celle de Paris. Et cette instruction était bientôt complétée par l'histologie et ici encore Strasbourg devance Paris (29). Enfin l'école de Montpellier a exercé une grande influence sur le progrès médical du 19<sup>e</sup> siècle par les journaux fondés à Paris dès l'année 1820, journaux de polémique qui ont grandement aidé à vulgariser les meilleurs procédés modernes (30).

Les sciences physiologiques doivent beaucoup de leur progrès contemporain à la vivisection, procédé d'expérimentation par excellence qui a été ressuscité par les savants français du 19<sup>e</sup> siècle, à un moment où tout le reste de l'Europe condamnait cette pratique. Claude Bernard, apôtre infatigable

(29) Cf. D<sup>r</sup> Grasset. *Idées médicales*, p. 323, et note, p. 312.

(30) Cf. D<sup>r</sup> Grasset, op. cit., p. 321, note.

de la vivisection, rend l'hommage suivant à son maître : « Magendie a exercé son influence sur la physiologie moderne en insistant pendant toute sa vie sur la nécessité des expériences et en réagissant toujours contre les hypothèses et les explications systématiques. Du reste, Magendie joignit l'exemple au précepte. Il entreprit des cours privés de physiologie expérimentale fondée sur les vivisections. Quand il commença cet enseignement, il était unique en Europe. Il fut fréquenté par des élèves nombreux, parmi lesquels se trouvaient beaucoup d'étrangers. C'est de ce foyer que sont partis de jeunes physiologistes qui sont allés porter les germes de la nouvelle physiologie expérimentale dans les écoles voisines, où elle s'est développée ensuite avec une si prodigieuse rapidité » (31).

Il est naturel que cette grande activité dans toutes les branches de la médecine, dans la physique et dans la chimie pendant la première moitié du 19<sup>e</sup> siècle, ait eu des répercussions profondes sur la profession médicale. Nous avons vu, dans les romans de Balzac qui ont la valeur de documents, des figures de docteurs à la fois aimés et vénérés autant que des prêtres. Matériellement aussi leur position s'est beaucoup améliorée. Enfin, numériquement ils deviennent une force puissante dans l'Etat. Le témoignage peut-être le plus éloquent à cet égard, est fourni par les chiffres suivants sur le nombre de médecins pratiquants à Paris aux environs de 1862 — l'époque précisément où le réalisme était en pleine efflorescence. Pour une population de 1.740.000 âmes il y avait 1.800 médecins, soit un médecin pour 960 habitants. La signification de cette constatation appuyée par l'autorité du docteur Raynaud, devient plus appréciable encore quand on se rappelle le manque de docteurs à l'époque de Molière, où Paris avait seulement de 100 à 110 médecins pour une population de 540.000 âmes, soit un médecin pour 4.900 personnes. Donc en deux siècles, la puissance numérique de la profession

(31) Claude Bernard. *Rapport sur les Progrès de la Physiologie*, pp. 6-7.

(proportionnellement à la population) s'est multipliée par cinq (32).

Un autre indice de l'importance croissante accordée aux médecins ressort des statistiques de la Faculté de Médecine de Paris. Un arrêté du 14 nivôse, an III (3 janvier 1795) fixa le traitement des douze professeurs et des douze adjoints, qui constituaient tout le corps enseignant, à 6.000 et à 5.000 francs respectivement. Cent ans plus tard, en 1894, le personnel enseignant se compose de 25 professeurs à 15.000 francs, 9 professeurs à 12.000, 35 agrégés à 4.000, 3 chargés de cours à 3.000 et 30 chargés de cours annexes de cliniques à 3.000 francs. Enfin le nombre d'étudiants en médecine à Paris s'est accru de 300 en 1794 à 5.144 en 1894 (33). Cet accroissement prodigieux ne perd rien de sa valeur comme preuve de la faveur accordée aux sciences physiologiques du fait que les chiffres comprennent un certain nombre de femmes, admises dès les dernières années du Second Empire à s'inscrire à la Faculté de Médecine; — au contraire, ce fait témoigne de l'attrait exercé sur *toute* la jeunesse universitaire par les études médicales.

A qui doit-on rendre hommage pour ce merveilleux développement des sciences physiologiques ? Non pas, certes, aux gouvernements successifs; à part la promulgation de lois efficaces sur l'enseignement et la pratique de la médecine, l'appui de l'Etat se bornait presque uniquement à l'expression verbale de son libéralisme envers les Facultés. Imbus de l'esprit de tolérance religieuse et du respect pour les sciences, les gouvernements permettaient aux savants de faire leurs expériences et d'en publier les résultats sans être inquiétés (comme au siècle précédent dans le cas de Buffon) par l'Eglise s'appuyant sur les autorités publiques. La censure, extrêmement vigilante envers les écrivains réalistes en tout ce qui touchait à la morale, permettait aux savants de croire au darwinisme et

(32) Cf. D<sup>r</sup> Raynaud. *Les médecins au temps de Molière*, p. 23.

(33) Cf. D<sup>r</sup> Corlieu, *op. cit.*, pp. 71-73.

même d'en enseigner les principes opposés aux doctrines religieuses. Mais quand il s'agissait de générosité envers les budgets des Facultés et des laboratoires, l'attitude des pouvoirs publics était d'une mesquinerie surpassée seulement par le dévouement et l'abnégation des Claude Bernard et des Pasteur.

Les progrès dans les sciences physiologiques ont été faits en dépit de l'Etat plutôt que grâce à son appui et ceci à un moment où les gouvernements des autres grands pays comprenaient l'importance de ces sciences et aidaient à leur avancement. Pendant que Claude Bernard faisait ses expériences dans un local que son élève Paul Bert appelle « la tanière obscure et humide du Collège de France », l'Allemagne possédait déjà de beaux laboratoires. « L'impulsion scientifique partie de la France s'est répandue en Europe et peu à peu la méthode analytique expérimentale est entrée comme méthode générale d'investigation dans le domaine des sciences biologiques. Mais cette méthode s'est perfectionnée davantage et a donné plus de fruits dans les pays où elle a trouvé des conditions de développement plus favorables. Aujourd'hui, dans toute l'Allemagne, il existe des laboratoires... qui sont admirablement dotés et organisés pour l'étude expérimentale des phénomènes de la vie... Il n'y a rien d'étonnant... que l'Allemagne, où se trouvent installés le plus largement les moyens de culture des sciences physiologiques, devance les autres pays par le nombre de ses produits scientifiques » (34). Et, à propos des établissements scientifiques de la France, Claude Bernard résume les doléances de ses confrères en disant : « Les laboratoires sont les tombeaux des savants ».

Pasteur a rencontré les mêmes entraves que son maître Claude Bernard. En 1852, quand Pasteur reçut le prix de 1.500 francs décerné par la Société de Pharmacie, il dut en consacrer la moitié à l'achat d'instruments que le laboratoire de

(34) Claude Bernard. *Introduction à l'étude de la médecine expérimentale*, 1865, p. 236.

Strasbourg était trop pauvre pour acquérir (35). Et plus tard « Il fallut qu'il organisât son installation dans deux pièces situées au grenier de l'École Normale. Nul secours d'aucun genre. Il n'avait pas même l'aide d'un garçon » (36). Pourtant, l'Etat était parfaitement capable de lui venir en aide et il songeait tristement : « Quoi, dans la période même où l'on trouvait des millions et des millions pour bâtir l'Opéra, l'affaire relative à un laboratoire, dont les dépenses pouvaient être évaluées entre soixante et cent mille francs, serait classée... c'est-à-dire étouffée au fond d'un carton » (37).

Et les professeurs de la Faculté de médecine souffraient de la même **inertie du gouvernement** en présence des conditions déplorables. M. Louis Liard, longtemps directeur de l'enseignement supérieur et ensuite vice-recteur de l'Académie de Paris, était bien placé pour parler avec autorité de tout ce qui touchait aux Universités en général et à celle de Paris, en particulier. « L'école pratique, dit-il, avec ses salles de dissection, surplombées de toutes parts par les hautes maisons du voisinage, contiguës à l'hôpital des femmes en couches, sans air, sans dégagements, est un foyer d'infection que la police ferait vite fermer et raser si ce n'était un établissement public ». (38) Et Maxime Du Camp apporte son témoignage sur la même institution. « Quant à l'école pratique, dit-il, c'est un charnier » et il ajoute ce fait qui en dit long sur l'hygiène d'un établissement qui aurait dû servir de modèle : il n'y avait pas de glacières pour conserver les cadavres comme on faisait en Allemagne (39). En somme, les artisans de la réputation européenne de la médecine française au 19<sup>e</sup> siècle devaient bien

(35) Cf. Valléry-Radot, *La vie de Pasteur*, p. 82.

(36) Valléry-Radot, *op. cit.*, p. 99.

(37) Valléry-Radot, *idem*, p. 215.

(38) Liard. *L'enseignement supérieur en France*, vol. II, pp. 272-273.

(39) Cf. Du Camp, *Paris au 19<sup>e</sup> siècle*, vol. V, pp. 151-156.

peu à la coopération des pouvoirs publics et leur gloire en est d'autant plus grande.

Ce chapitre sur les progrès des sciences physiologiques serait bien incomplet s'il se limitait à l'étude de la réorganisation des Facultés de médecine et à la revue des progrès accomplis dans les écoles, dans les hôpitaux, dans les laboratoires et dans la pratique générale. Toute cette activité, entravée constamment par la mesquinerie des gouvernements, serait demeurée vaine sans le génie, le dévouement et le courage des grands représentants du monde médical, auxquels il convient de consacrer une partie de cette étude.

Tout d'abord, il faut chercher les origines de la physiologie moderne dans les travaux des savants de la fin du 18<sup>e</sup> siècle. Avant la révolution même, Pinel, à la tête des hospices de Bicêtre et de la Salpêtrière, avait fondé la pathologie mentale sur les assises solides de l'observation et de l'expérience. Il fit libérer de leurs chaînes les aliénés que jusque là on avait traités en sorcières et en criminels et, par le traitement qu'il substitua à la cruauté d'autrefois, il prépara la voie à ses illustres successeurs, Cabanis, Esquirol et Baillarger. Le chimiste Lavoisier, contemporain de Pinel, apporta un élément important à l'étude de la physiologie générale par sa découverte du rôle identique de l'oxygène dans la respiration et dans les combustions.

Bien avant l'emploi courant du microscope, les savants du commencement du siècle avaient dévoilé les mystères de l'anatomie. Bichat n'avait que ses yeux pour faire ses recherches, mais, grâce à son goût des détails et à son esprit généralisateur, il a su embrasser toutes les parties de l'anatomie, les coordonner, se les assimiler et les résumer dans le premier traité d'*Anatomie Générale*.

L'éloge qu'en fit Claude Bernard indique bien la place éminente qu'il occupe dans le développement des sciences

physiologiques : « C'est à lui, dit Claude Bernard (40), que revient la gloire d'avoir créé l'anatomie générale et d'avoir ouvert à cette science de la structure des corps vivants la voie brillante et féconde qu'elle parcourt. Bichat fut le plus grand anatomiste des temps modernes ». A côté de lui, Barthéz, de Montpellier, travaillait à libérer la médecine du joug des théories où elle se débattait depuis des siècles, par l'introduction de la philosophie inductive, rajeunie par Bacon, qui faisait déjà la force d'autres sciences et devait rester la méthode féconde de toute la médecine du 19<sup>e</sup> siècle. Il fonda la biologie moderne.

Le chef de l'école clinique française, Corvisart, doit sa gloire aux élèves qu'il a préparés autant qu'à ses propres travaux dont l'*Essai sur les maladies et les lésions organiques du cœur*, paru en 1806, est le premier ouvrage important sur ce sujet. Plus de 300 élèves se pressaient à son cours au Collège de France et parmi eux se trouvaient des disciples célèbres comme Dupuytren, Laënnec et Bayle. Le docteur Meunier estime (41) qu'« à partir de ce moment l'instruction médicale prit un essor inconnu jusqu'alors ».

Le stéthoscope, qui manquait à Corvisart et par lequel on a réussi depuis à rendre si sûr et si précis le diagnostic des maladies du cœur et des poumons, fut découvert par son élève Laënnec. « Je pris un cahier de papier, dit ce dernier, j'en formai un rouleau fortement serré dont j'appliquai une extrémité sur la région précordiale et, posant l'oreille à l'autre bout, je fus aussi surpris que satisfait d'entendre les battements du cœur d'une manière beaucoup plus nette et beaucoup plus distincte que je ne l'avais jamais fait par l'application immédiate de l'oreille » (42). La nouvelle de cette découverte, répandue par le premier ouvrage de Laënnec sur l'*Auscultation médiate* en 1819, fit venir en France des médecins d'Alle-

(40) Cl. Bernard, *Rapport sur les Progrès de la Physiologie*, p. 5.

(41) Cf. *Histoire de la Médecine*, pp. 397-409.

(42) Cité par le Dr Meunier, *Histoire de la Médecine*, pp. 402-412.

magne, d'Angleterre et d'Amérique, pour étudier sous la direction du maître l'usage du stéthoscope, le premier des instruments qu'on employât dans le diagnostic des maladies. Son ouvrage sur *l'Auscultation*, traduit en plusieurs langues, et surtout ses travaux sur les maladies des organes pulmonaires ont immortalisé son nom.

Les progrès, dans l'anatomie pathologique, accomplis par Corvisart et Laënnec, furent combattus par l'école de Broussais, professeur à la Faculté de Paris. Ce lutteur, qui, pendant trente ans, domina le monde médical, fonda une école qui perpétua ses doctrines longtemps après sa mort survenue en 1838. Le Dr Meunier (43) fait le résumé suivant de la thérapeutique de Broussais et des théories qui nous intéressent surtout parce qu'on en trouve les traces à maintes reprises dans la littérature réaliste. « Dans *l'Examen des Doctrines médicales* (de Broussais), dit son critique, aucun système ne trouve grâce devant lui parce qu'il n'existe qu'un système, qu'une doctrine : la sienne — la médecine physiologique qui se réduit à une formule très simple. Toutes les maladies sont causées par l'inflammation, causée elle-même par l'irritation. Il se garde bien de dire quel est l'agent de cette irritation. Quant à l'inflammation, elle se localise dans le tube digestif, et c'est la gastro-entérite qui domine et résume toute la pathologie.... La thérapeutique logique d'une pareille doctrine est toute entière dans la lutte contre l'inflammation et consistera dans l'usage des débilitants : on saignera jusqu'à la syncope... On fera de bonnes applications de sangsues... On usera de révulsifs. L'émétique est également indiqué ».

Au point de vue du progrès de la médecine, les historiens actuels de l'art médical ont raison de déplorer l'influence de Broussais. « Sa thérapeutique se réduisit aux émissions sanguines, dont on abusa d'une manière lamentable... Les cliniciens durent d'abord combattre ces exagérations néfastes :

(43) Dr Meunier. *Histoire de la Médecine*, pp. 412-413.

on y perdit un temps précieux » (44). Mais notre tâche principale est d'évaluer son importance au point de vue de la littérature plutôt que de lui assigner un rôle dans le progrès médical. Or, il est indiscutable qu'il a exercé une grande influence sur la pensée de son temps et par conséquent sur les romanciers réalistes. Nous avons déjà remarqué des allusions à son école dans l'œuvre de Balzac et de Maxime Du Camp et nous aurons à en signaler dans Flaubert et les Goncourt.

Pendant « cette regrettable période... symbolisée dans Broussais » (45), la vraie médecine faisait des progrès énormes dans une autre direction. Au 18<sup>e</sup> siècle, l'observation scientifique avait déjà commencé à triompher de l'acceptation aveugle des doctrines classiques comme moyen d'atteindre à la vérité. Mais l'observation, bien qu'elle représentât un progrès considérable sur la croyance de jadis en l'autorité des classiques, fut viciée comme méthode scientifique par la tendance des savants du 18<sup>e</sup> siècle à employer les données de l'observation pour démontrer l'existence ou l'absence d'un Dieu dans l'univers et plus tard au 19<sup>e</sup> siècle pour bâtir des systèmes susceptibles d'expliquer tous les phénomènes de la vie organique. Ces systèmes vitalistes, organicistes, solidistes, humoraux, etc... étaient très en vogue au commencement du 19<sup>e</sup> siècle au grand détriment des progrès de la médecine, puisque chaque savant attachait une importance particulière aux données de l'observation qui confirmaient le système qu'il préférait.

Parmi ces systèmes, le vitalisme, théorie développée par Barthez, Cuvier et surtout par Bichat, était généralement accepté par tous les savants au commencement du 19<sup>e</sup> siècle. D'après ce système, la source de tous les phénomènes physiologiques ne se trouvait ni dans l'âme ni dans l'organisme, mais dans un *principe vital* répandu dans tous les êtres de la

(44) Cf. Grasset, *Idées médicales*, pp. 320-321.

(45) D<sup>r</sup> Grasset, *op. cit.*, pp. 320-321.

nature. Les partisans de cette théorie se contentaient d'observer et de noter les phénomènes vitaux, sans avoir recours à l'expérimentation sur les corps vivants. Quand leurs hypothèses sur la cause des phénomènes physiologiques ne trouvaient pas confirmation dans leurs travaux fondés sur l'observation, ils s'efforçaient d'expliquer le mystère de la cause des manifestations physiologiques en l'attribuant au « principe vital », sans se rendre compte du fait qu'ils expliquaient l'obscur par quelque chose de plus obscur encore.

Magendie, dès 1809, sept ans seulement après la mort de Bichat, osa s'élever contre le vitalisme alors en vogue, dont ce dernier fut l'apôtre principal. A propos du *principe vital*, fondement du système du vitalisme, Magendie disait : « N'est-ce pas là une simple hypothèse, puisque nous ne pouvons pas la saisir, et il serait plus avantageux que la physiologie commençât seulement à l'instant où les phénomènes des corps vivants demeurent appréciables à nos sens » (46). Magendie osa mettre en pratique ses idées novatrices en s'adonnant entièrement à l'expérimentation sur les corps vivants : la vivisection, pratiquée de loin en loin depuis l'antiquité et illustrée par des noms comme Graaf, Harvey, Aselli, Pecquet et Haller, devient de nouveau la méthode d'expérimentation **par excellence**. A Magendie revient l'honneur d'avoir réhabilité cette pratique à laquelle la médecine moderne doit les découvertes glorieuses de Claude Bernard et de Pasteur. Sous l'impulsion de cet innovateur, les sciences physiologiques entrent définitivement dans une nouvelle phase de leur développement; l'observation passive des phénomènes conduite avec l'idée d'étayer un système philosophique se trouve remplacée, dans le monde médical, par l'expérimentation active qui provoque l'apparition des phénomènes uniquement pour en tirer des données concluantes sans vouloir en formuler des théories ou des systèmes.

(46) J.-L. Faure *Claude Bernard*, pp. 9-10.

La gloire de Magendie est d'autant plus grande que les obstacles à surmonter furent nombreux et redoutables. Outre qu'il était en conflit intellectuel avec la plupart de ses confrères, partisans des divers systèmes fondés sur l'observation passive des phénomènes vitaux, il se trouvait encourir la rigueur des pouvoirs publics par la pratique de la vivisection qu'il considérait comme indispensable au progrès de la physiologie expérimentale. Cette méthode lui attirait l'hostilité de ceux qui voyaient seulement la torture infligée aux animaux, sans se rendre compte des bienfaits incalculables qui devaient en résulter pour le genre humain. En 1831, Magendie inaugurait au Collège de France des cours de vivisection qu'auparavant il avait dû professer en secret, mais ce triomphe sur les traditions enracinées ne marquait qu'une victoire isolée dans la longue guerre entre la sentimentalité humanitaire exagérée et la vivisection scientifique. Les successeurs de Magendie, ainsi qu'en témoignent les écrits de Claude Bernard et de Pasteur, avaient à recommencer la même lutte entre le progrès et les préjugés.

L'influence de Magendie sur le développement des sciences physiologiques s'est transmise sur tout le 19<sup>e</sup> siècle. Ses écrits comme le *Précis élémentaire de physiologie* (1816-1817) ont servi à perpétuer les principes du maître; des disciples fervents comme Claude Bernard et Pasteur, Bérard et Longet, Béclard et Charles Richet ont continué l'enseignement de Magendie, avec les apports fournis par leurs propres travaux, par leurs théories individuelles qui élargissaient constamment le domaine de la physiologie expérimentale. « De notre temps, dit Claude Bernard en 1865 (47) et surtout sous l'influence de Magendie, la vivisection est entrée définitivement dans la physiologie et dans la médecine comme un procédé d'étude habituel et indispensable ».

(47) Cl. Bernard. *Introduction à l'étude de la médecine expérimentale*.

Claude Bernard, tout en conservant les meilleurs éléments de la méthode de Magendie, son maître et prédécesseur au Collège de France, l'a élargie, l'a éclaircie et vulgarisée. Magendie avait eu une telle aversion pour tous les systèmes et toutes les idées préconçues qu'il se refusait absolument à formuler des hypothèses. « Quand j'expérimente, disait-il, je n'ai que des yeux et des oreilles; je n'ai point de cerveau » (48). Par conséquent, il abordait chaque expérience, comme si elle était la première qu'il eût faite. Claude Bernard, tout en ayant l'esprit rigoureusement scientifique de Magendie, apportait un nouvel élément à l'expérimentation physiologique : c'est-à-dire qu'il se servait de l'expérience pour vérifier une hypothèse préalable, toujours prêt à abandonner sa supposition, si l'expérience n'en apportait pas la vérification décisive. Anatole France, bien qu'il juge Magendie assez sévèrement, indique bien la différence capitale entre le maître et son plus célèbre disciple : « Un physiologiste fort connu dans l'histoire des sciences, dit-il, le bonhomme Magendie... expérimenta beaucoup, sans aucun profit. Il redoutait les hypothèses comme des causes d'erreur... Il ouvrait tous les jours des chiens et des lapins sans aucune idée préconçue, il n'y trouvait rien pour la raison qu'il n'y cherchait rien... Claude Bernard, qui succéda à Magendie, rendit ses droits à l'hypothèse. Il supposait des choses et les vérifiait ensuite » (49).

Si l'élargissement apporté par Claude Bernard à la physiologie expérimentale est important par l'emploi qu'il a fait de l'expérience au contrôle d'une hypothèse — non moins importante est la lumineuse simplicité qu'il a apportée aux idées maîtresses, dont ses contemporains et ses successeurs devaient s'inspirer. Ses écrits, marqués par la simplicité, la clarté et la sobriété sont des modèles de style littéraire autant que d'exposition scientifique. Quelques citations suffisent pour

(48) Cité par le D<sup>r</sup> Mauriac. *Aux Confins de la Médecine*, pp. 58-59.

(49) Cité par David-Sauvageot dans *Le Réalisme*, pp. 380-381.

montrer ces deux qualités. Ainsi, il précise sa méthode d'expérimentation physiologique : « L'expérimentateur doit forcer la nature à se dévoiler, a-t-on dit. Oui, sans doute, l'expérimentateur force la nature à se dévoiler, en l'attaquant et en lui opposant des questions dans tous les sens; mais il ne doit jamais répondre pour elle ni écouter incomplètement ses réponses, en ne prenant dans l'expérience que la partie des résultats qui favorisent ou confirment l'hypothèse... L'expérimentateur qui continue à garder son idée préconçue... tombe nécessairement dans l'erreur, parce qu'il néglige de constater ce qu'il n'avait pas prévu et fait alors une observation incomplète. Il doit soumettre son idée à la nature et être prêt à l'abandonner, à la modifier ou à la changer suivant ce que l'observation des phénomènes qu'il a provoqués lui enseignera » (50).

A maintes reprises, dans son œuvre, Claude Bernard revient sur le sujet des rapports entre la science et la religion ou la philosophie. Pour lui « la médecine expérimentale (comme d'ailleurs toutes les sciences expérimentales) ne sent le besoin de se rattacher à aucun système philosophique. Le rôle du physiologiste, comme celui de tout savant, est de chercher la vérité pour elle-même, sans vouloir la faire servir de contrôle à tel ou tel système de philosophie... Il faut donc éviter avec soin toute espèce de système, et la raison que j'en trouve, c'est que les systèmes ne sont point dans la nature, mais seulement dans l'esprit des hommes » (51). Et à propos du mystère de la vie dans l'organisme, la Cause Finale des phénomènes, il dit : « Le véritable pourquoi des choses nous sera éternellement inconnu, et il est même absurde de se poser cette question en physiologie ». Et encore, il indique la futilité de rechercher l'origine mystérieuse des phénomènes

(50) Claude Bernard. *Introduction à l'étude de la médecine expérimentale*, p. 39.

(51) Claude Bernard, *op. cit.*, p. 351.

de l'organisme humain : « Si notre sentiment pose toujours la question du *pourquoi*, notre raison nous montre que la question du *comment* est seule à notre portée » (52).

Le *comment* des phénomènes physiologistes est donc à rechercher et c'est dans l'expérimentation sur les corps vivants (la vivisection), qu'on doit le trouver. Toute l'attention de l'expérimentateur doit se concentrer sur la découverte des causes immédiates qui déterminent l'apparition d'un phénomène. Ces causes sont de deux espèces; « les conditions anatomiques de la matière organisée... et les conditions physico-chimiques ambiantes qui déterminent et règlent les manifestations vitales » (53). Claude Bernard indique par le mot *déterminisme*, l'ensemble des « circonstances qui jouent, par rapport à ces phénomènes, le rôle de cause prochaine » (54). Pour nous, dit-il, le déterminisme ne peut subir de restriction; tous les phénomènes qui surviennent dans les êtres vivants et dans l'homme, phénomènes supérieurs ou inférieurs sont soumis à cette loi. Toute manifestation de l'être vivant est un phénomène physiologique et se trouve lié à des conditions physico-chimiques déterminées, qui le permettent quand elles sont réalisées, qui l'empêchent quand elles font défaut » (55).

Pour notre étude, l'importance de cette théorie du déterminisme, que Claude Bernard, le premier, édifia en système, réside surtout dans son application à l'art de l'écrivain, à la philosophie, à l'histoire et à la psychologie. Il paraît que l'auteur de la doctrine a prévu les multiples applications du déterminisme quand il écrivait : « il est impossible, selon moi, de ne pas faire rentrer les phénomènes cérébraux comme tous les autres phénomènes des corps vivants, dans les lois d'un déter-

(52) Claude Bernard, op. cit., p. 130.

(53) Claude Bernard. *Rapport sur les progrès de la physiologie*, p. 6.

(54) Claude Bernard. *Introduction à l'étude de la médecine expérimentale*, p. 348.

(55) Cité par J.-L. Faure dans *Claude Bernard*, p. 196.

minisme scientifique » (56). Sainte-Beuve, Taine, les historiens, les grands romanciers des écoles réalistes et naturalistes attachent une importance capitale au déterminisme rigoureux qu'exercent l'hérédité, la race, le milieu et l'époque. Dans les arts, comme dans les sciences, on collectionne les « petits faits significatifs » qui, dans leur ensemble, doivent expliquer un personnage de roman ou de l'histoire, la nature d'une littérature ou le caractère essentiel d'une race. La philosophie devint déterministe : « Les phénomènes de l'âme, disait Leibnitz, comme tous les phénomènes de l'univers, sont rigoureusement déterminés par la série des phénomènes antécédents, inclinations, jugements, pensées, désirs, prévalence du plus fort motif, par lesquels l'âme est entraînée. C'est la négation de la liberté humaine, l'affirmation du fatalisme » (57).

Le roman surtout a subi l'influence de cette doctrine sur l'enchaînement inexorable qui relie les causes à l'effet. Dans le roman réaliste, comme dans une expérience de laboratoire, le libre arbitre n'existe pas. L'écrivain, en invoquant « la logique des faits », essaie de donner à chaque incident de son roman l'apparence d'une nécessité inéluctable, comme si le déterminisme opérant comme une force nécessaire dans les sciences expérimentales, pouvait agir de la même façon irrésistible sur les personnages créés par l'esprit de l'écrivain. Le déterminisme, par la suppression complète du libre arbitre, explique aussi le caractère pessimiste du roman. Madame Bovary, Germinie Lacerteux, les tristes héros de *l'Arlésienne* et de *Sapho* et les malades qui peuplent l'œuvre monumentale de Zola — tous, ils expriment le découragement, le défaitisme de personnes convaincues de la futilité de lutter contre le déterminisme du destin malveillant.

L'influence de Claude Bernard sur le roman ne se bornait

(56) Claude Bernard, *Introduction à l'étude de la médecine expérimentale*, p. 144.

(57) Cité par J.-L. Faure dans son *Claude Bernard*, p. 190.

pas chez les romanciers à un surcroît d'observation méticuleuse, à une importance souvent excessive accordée aux petits faits et à un accroissement du souci de la logique dans la suite des événements — les sujets mêmes des œuvres d'art accusent un intérêt nouveau pour les sciences physiologiques. Toutes sortes de maladies jouent des rôles importants dans le roman. La psychologie des personnages est profondément affectée par les conditions physiologiques déterminantes. Dé même que les savants s'intéressaient plus particulièrement à l'étude des états pathologiques, les romanciers semblent préférer s'occuper des anomalies de préférence aux sujets normaux. Nous verrons par l'examen détaillé des ouvrages de Flaubert, des Goncourt et de leurs disciples jusqu'à quel point le roman réaliste s'est rapproché d'un ensemble d'observations de clinique.

Mais l'influence de Claude Bernard s'est exercée le plus profondément dans le domaine de la médecine. Là, malgré les travaux de savants comme Bichat et Laënnec, la médecine était restée un art conjectural où l'empirisme régnait en maître. Une grande partie des médecins eux-mêmes considéraient la physiologie comme une science de luxe, dont la médecine pourrait très bien se passer. Claude Bernard, en engageant ses confrères et ses disciples à se lancer résolument dans la voie de l'expérimentation, a bouleversé la physiologie et par conséquent la médecine, dont l'état actuel porte l'empreinte profonde de son élève Pasteur.

Cette révolution, d'abord dans la physiologie et ensuite dans la médecine, date des grandes découvertes accomplies par Claude Bernard de 1843 à 1850. Même avant de passer sa thèse pour le doctorat en médecine, il publia, en mars 1843, un article intitulé *Recherches anatomiques et physiologiques sur la corde du Tympan*. Après l'obtention de son doctorat, dans la même année, (1843), ses publications fréquentes dans les revues professionnelles étonnaient ses contemporains et finalement, en 1864, dans un article de la *Revue des Deux*

*Mondes*, sur le *Curare*, il atteignit le grand public. L'année suivante, il couronna la période la plus active de sa carrière par son livre *Introduction à l'étude de la médecine expérimentale*, exposition lumineuse de sa méthode, qui intéressait non seulement les praticiens, mais aussi toute personne cultivée et dont la réputation fut universelle. De ces ouvrages, son élève et successeur à la chaire de la Faculté des Sciences, Paul Bert, a écrit : « En vingt ans, il a trouvé plus de faits dominateurs, non seulement que les physiologistes français, qui, peu nombreux, travaillaient à ses côtés, mais que l'ensemble du monde entier » (58).

L'importance de l'*Introduction à l'étude de la médecine expérimentale*, non seulement dans le domaine de la médecine, mais aussi dans celui de la littérature, justifie quelques citations sur les idées maîtresses qui l'inspiraient. Sur l'état de la médecine avant le perfectionnement apporté par l'étude universelle de la physiologie expérimentale, il écrivait : « La médecine est encore dans les ténèbres de l'empirisme, et elle subit les conséquences de son état arriéré. On la voit encore plus ou moins mêlée à la religion et au surnaturel. Le merveilleux et la superstition y jouent un grand rôle. Les sorciers, les somnambules, les guérisseurs en vertu d'un don du Ciel, sont écoutés à l'égal des médecins. La personnalité médicale est placée au-dessus de la science par les médecins eux-mêmes; ils cherchent leurs autorités dans la tradition, dans les doctrines, ou dans le tact médical. Cet état de choses est la preuve la plus claire que la méthode expérimentale n'est point encore arrivée dans la médecine » (59).

Plus loin dans le même livre (p. 349), il donne le résumé suivant de la méthode qu'il propose pour transformer la médecine d'un art conjectural en une science. « Il ne serait

(58) Cité par J.-L. Faure dans son *Claude Bernard*, pp. 72-73.

(59) Claude Bernard. *Introduction à l'étude de la médecine expérimentale*, p. 70.

pas inutile, écrit-il, de rappeler en quelques mots les caractères essentiels de la méthode expérimentale... Dans la méthode expérimentale on ne fait jamais des expériences que pour *voir* ou pour *prouver*, c'est-à-dire pour *contrôler* et *vérifier*. La méthode expérimentale, en tant que méthode scientifique, repose tout entière sur la *vérification expérimentale d'une hypothèse scientifique*... » Ce livre célèbre abonde en axiomes d'un laconisme remarquable tels que : « En un mot, il faut modifier la théorie pour l'adapter à la nature et non la nature pour l'adapter à la théorie (p. 64). « Il ne faut jamais faire des expériences pour confirmer ses idées, mais simplement pour les contrôler » (p. 62). « L'idée doit toujours rester indépendante, et il ne faut point l'enchaîner, pas plus par des croyances *scientifiques* que par des croyances philosophiques ou religieuses (p. 65) ».

Et sur l'utilité de la découverte du déterminisme « la cause prochaine ou déterminante des phénomènes » (p. 348), il dit : « Nous n'agissons jamais sur l'essence des phénomènes de la nature, mais seulement sur leur déterminisme » (p. 347). « Le but d'un médecin expérimental est de découvrir et de saisir le déterminisme initial d'une série de phénomènes morbides, obscurs et complexes, il dominera ainsi tous les phénomènes secondaires; c'est ainsi que nous avons vu qu'en se rendant maître de l'acare qui est la cause de la gale (p. 340), on maîtrise naturellement tous les phénomènes qui en dérivent. En connaissant le déterminisme initial de l'empoisonnement par le curare, on explique parfaitement tous les déterminismes secondaires de cet empoisonnement, et pour guérir, c'est toujours finalement au déterminisme initial des phénomènes qu'il faut remonter » (p. 342-343).

Ce livre a eu un retentissement immense qui autorise M. Doumic à le classer parmi les ouvrages qui ont laissé une empreinte profonde sur le caractère de la pensée française dans la seconde moitié du 19<sup>e</sup> siècle. « C'est aux environs de l'an-

née 1865, dit-il, que se place pour l'influence des sciences, le moment décisif et que s'opère la grande poussée scientifique. C'est l'année où paraît l'*Introduction à la médecine expérimentale* de Claude Bernard; l'*Origine des espèces* de Darwin vient d'être traduite; Taine a déjà donné, outre ses *Essais*, dont la deuxième série paraît cette année même, son *Histoire de la Littérature anglaise*.

La physiologie et la médecine sont alors les sciences qui s'imposent tout particulièrement à l'attention et influent sur la direction des esprits; l'expérimentation y remplace l'observation, et, après avoir été longtemps un art où régnait en maître l'empirisme, la médecine va de plus en plus, grâce à Claude Bernard et à Pasteur, devenir une science. Théorie de l'évolution, déterminisme de tous les phénomènes, nécessité pour quiconque veut généraliser d'avoir collectionné les petits faits, utilité d'étudier les formes anormales de l'activité, telles sont les idées nouvelles » (60).

La gloire de Claude Bernard, égalee et surpassée seulement par celle de son élève Pasteur, n'a fait que grandir depuis la publication de son *Introduction à l'étude de la médecine expérimentale* en 1865 jusqu'à sa mort en 1878. Comme savant, il a occupé les postes les plus recherchés dans la France scientifique de son temps. Il fut professeur de physiologie générale à la Sorbonne. A la mort de son maître Magendie, il lui succéda à la chaire de physiologie au Collège de France. En 1868, il accepta la chaire de physiologie comparée au Muséum d'Histoire Naturelle où il fit son cours ainsi qu'au Collège de France, jusqu'à sa mort. Depuis 1854, il était membre de l'Académie des Sciences. Son talent comme écrivain fut consacré par son élection à l'Académie française, où il prit le fauteuil laissé vacant par la mort de Flourens en 1867. Le gouvernement lui-même, après avoir laissé ce grand savant en proie aux difficultés matérielles et aux tracasseries des

(60) Doumic, *Hommes et idées du 19<sup>e</sup> siècle*, p. 144.

commissaires de police pendant la période de sa plus grande activité, sembla reconnaître ses torts envers lui et le nomma sénateur en 1869. Enfin, sur la proposition de Gambetta, le Parlement lui vota des funérailles nationales.

Parmi les contemporains de Claude Bernard, il y en a plusieurs qui, comme lui, mais dans des domaines plus limités, ont rendu de grands services à la médecine moderne et, de ce fait, ont exercé une influence indiscutable sur la littérature réaliste. Avant le 19<sup>e</sup> siècle il n'existait aucun traitement sérieux de la diphtérie. A la suite de la mort par le croup d'un neveu de Napoléon I<sup>er</sup>, l'empereur avait rendu un décret (le 4 juin 1807), accordant un prix de 12.000 francs à l'auteur du meilleur ouvrage sur cette maladie. L'intérêt, ainsi éveillé sur cette question, amena le docteur Bretonneau, de Tours, à imaginer, en 1820, d'ouvrir la trachée pour donner passage à l'air et empêcher ainsi la mort par suffocation. Six ans plus tard, il donna une forme définitive à ses recherches dans son livre sur les inflammations spéciales du tissu muqueux. Il créa le mot diphtérie. Continuant ce progrès, le docteur Trousseau, son élève dès l'année 1833, pratiqua et vulgarisa la trachéotomie (61). Sa réputation était telle que Flaubert assista à une de ses opérations, avant de se hasarder à décrire le cas du croup dans son roman *l'Education sentimentale*.

L'étude de la pathologie du système nerveux, telle qu'elle est aujourd'hui constituée, date aussi du 19<sup>e</sup> siècle. A la fin du siècle précédent, les nerfs étaient considérés comme des tubes, des vaisseaux. Broca, Vulpian et Charcot, ce dernier surtout — dont les travaux firent autorité en Allemagne, en Angleterre et en Russie aussi bien qu'en France pendant vingt ans — ont fait de la neuro-pathologie la science importante qu'elle est aujourd'hui (62).

(61) Cf. D<sup>r</sup> Meunier, *Histoire de la médecine*, p. 450. D<sup>r</sup> Corlieu, *Centenaire de la Faculté de Médecine de Paris*, pp. 502-517.

(62) Cf. Meunier. *Histoire de la médecine*, pp. 453-462.

Enfin ce siècle se termine par l'élan prodigieux des recherches microscopiques immortalisées par Pasteur. L'impulsion de ces études avait été déjà donnée dans les premières années du siècle par le perfectionnement des lentilles. En 1844, une discussion sur les corps fibreux à l'Académie de Médecine avait encouragé Charles Robin, Follin, Broca et Verneuil à se spécialiser dans des recherches microscopiques. « Pasteur et ses élèves ont été les géographes de ce monde de Lilliputiens » (63). Une nouvelle orientation fut alors donnée à l'expérimentation physiologique : « Dans l'homme malade, objet des sciences médicales, dit le docteur Grasset (64), il y a l'homme et il y a la maladie... On a commencé (et c'était nécessaire) par étudier ce qui se passe dans l'homme : sa structure et ses fonctions à l'état normal et pathologique, les troubles fonctionnels et anatomiques que la maladie entraîne chez lui... C'est cette histoire, en quelque sorte subjective du malade, que le 19<sup>e</sup> siècle avait faite jusque-là en accumulant découvertes et matériaux en anatomie pathologique, en physiologie, en seméiologie... On avait nié qu'il y eût une étude à faire de la maladie et de l'agent pathogène en dehors de l'homme malade... C'est cette lacune que Pasteur est venu combler merveilleusement ».

Le résumé des progrès physiologiques du 19<sup>e</sup> siècle nous révèle plusieurs étapes distinctes. D'abord la médecine naissante de la Révolution vivait sous la domination des systèmes bâtis sur l'observation passive des phénomènes. L'autorité de grands noms tels que Bichat, Cuvier et Broussais, faisait accepter leurs systèmes sans la vérification des expériences décisives. Magendie orienta la physiologie dans la voie de l'expérimentation sans égard pour les autorités que l'expérience pourrait contredire et sans se soucier d'aucune hypothèse à

(63) Dr Corlieu, op. cit., p. 482 et suiv.

(64) Dr Grasset, *Idées médicales*, p. 333.

contrôler. La devise « les systèmes passent, les faits demeurent » exprime bien la valeur attachée par ce groupe aux recherches expérimentales faites uniquement pour s'instruire. Claude Bernard marque un nouveau progrès par son insistance sur la nécessité d'une hypothèse à vérifier par l'expérience physiologique, transformant ainsi la médecine en une science, par sa doctrine du déterminisme et par ses remarquables ouvrages de vulgarisation qui ont répandu ses principes dans des milieux en dehors de la médecine. (Le mouvement littéraire réaliste témoigne indiscutablement de l'influence de ce dernier sur les écrivains de son temps). Enfin Pasteur applique à la médecine les découvertes de son illustre maître Claude Bernard et, par son propre génie, il crée la conception moderne des maladies microbiennes et contagieuses susceptibles d'être combattues par les vaccins.

Ce qui doit nous intéresser le plus dans ce prodigieux essor des sciences physiologiques, ce sont les répercussions de ces questions sur le monde des lettres. A ce propos, le docteur Mauriac (65) affirme que « la science, et la biologie en particulier, brillaient d'un tel prestige que littérateurs, critiques, philosophes en devinrent les disciples soumis. La nouvelle se fit « documentaire », le roman fut « expérimental », l'auteur se vanta de faire « des planches d'anatomie morale » ou « l'histoire naturelle d'une génération », la critique fut « une herborisation des esprits »... soumission générale., encens qui de toutes parts, montait vers les médecins ». Et M. Lanson critique ainsi l'envahissement des lettres par la science toute puissante au 19<sup>e</sup> siècle : « Fascinés par la prodigieuse expansion des sciences physiques et naturelles, nos écrivains n'y ont vu qu'une chose, c'est que les savants étudiaient la nature, c'est-à-dire le monde de la sensation, et ils ont pensé qu'en copiant cette même nature, en décrivant les objets de leurs sensations, ils seraient des savants... depuis Flaubert

(65) D<sup>r</sup> Mauriac. *Aux Confins de la médecine*, pp. 220-221.

jusqu'à Jean Jullien, on voit qu'ils se promènent à travers toutes les sciences, physiologie, pathologie, anatomie, biologie, chimie... leurs ouvrages sont des « documents » (66).

(66) Lanson, *Hommes et Livres*, p. 327.

## CHAPITRE V

### Rapprochement de la Littérature et des Sciences physiologiques.

Ayant déjà étudié les divers genres littéraires qui ont marqué les étapes successives de l'évolution du romantisme vers le réalisme et le développement prodigieux des sciences physiologiques pendant cette même époque, il nous reste encore à considérer les causes qui ont contribué au rapprochement des Sciences et des Lettres. Par ces causes, nous entendons les manifestations des progrès purement scientifiques qui ont vivement intéressé les romanciers et, d'autre part, les travaux de littérateurs comme Sainte-Beuve et Taine qui témoignent d'un vif intérêt pour le domaine des sciences — bref, les rapports de plus en plus intimes entre les écrivains et les savants. D'après Taine (1), « si inventeur que soit un esprit, il n'invente guère, ses idées sont celles de son temps, et ce que son génie original y change ou ajoute est peu de chose. La réflexion solitaire, si forte qu'on la suppose, est faible contre cette multitude d'idées qui de tous côtés, à toute heure, par les lectures, les conversations, viennent l'assiéger ». Si Taine a raison, comme nous le croyons, d'attribuer au milieu les idées qui germent dans les esprits, il nous semble logique de considérer d'abord les multiples influences nouvelles qui ont favorisé le rapprochement médico-littéraire vers le milieu du 19<sup>e</sup> siècle et ensuite d'étudier les personnes qui ont subi ces influences pour les exercer, à leur tour, sur leurs contemporains.

(1) Taine. Essai sur Tite-Live.

Parmi les causes puissantes de l'intérêt général pour le progrès des sciences physiologiques il faut citer tout d'abord les cours publics. Le Dr Véron, médecin et littérateur bien connu du milieu du siècle, affirme (2) : « La science est aujourd'hui prodigue de ses trésors envers tout le monde : les amphithéâtres, les hôpitaux, les cliniques, les cours de nos plus savants professeurs, les musées scientifiques sont ouverts à tous; le niveau du savoir de tous les médecins s'est élevé de beaucoup; la science jouit aujourd'hui d'un précieux privilège : d'une libre publicité ». Et le Dr Véron, lui-même, profita de l'intérêt universellement répandu pour les sciences physiologiques pour organiser un cours pour les «gens du monde» — « J'adressai, dit-il (3),... à la commission littéraire et scientifique de la *Société des Bonnes-Lettres* un projet de cours de physiologie, limité à des études sur les fonctions des organes des sens. Je fus admis comme professeur et je continuai ce cours pendant deux années... Chaque leçon, chaque lecture étaient payées cent francs. Cette société comptait un grand nombre d'abonnés. L'auditoire était composé de plusieurs femmes élégantes et de gens du monde... Madame Roger, Madame Auger, Madame Michaud, toutes trois femmes d'académiciens, y brillaient de l'éclat de la jeunesse et de la beauté ».

Une lettre de Pasteur, datée du 9 décembre 1842, alors que le grand savant n'était que simple lycéen, témoigne ainsi de la popularité générale dont jouissaient les cours publics sur les sciences. Il écrivait : « Je suis le cours qui est fait à la Sorbonne par M. Dumas, célèbre chimiste de l'époque. Vous ne pouvez pas vous figurer quelle affluence du monde il y a à ce cours. La salle est immense et toujours remplie. Il faut aller une demi-heure d'avance pour avoir une bonne place, absolument comme au théâtre. Pareillement on applaudit beaucoup. Il y a toujours six à sept cents personnes » (4).

(2) Dr Véron, *Mémoires d'un bourgeois de Paris*, vol. I, p. 85.

(3) Dr Véron, op. cit., vol. I, p. 241.

(4) Cité par Valléry-Radot. *La Vie de Pasteur*, p. 25.

Et une vingtaine d'années plus tard, en 1864, quand on inaugura à la Sorbonne les conférences du soir sur la génération spontanée, avec Pasteur comme conférencier, le même enthousiasme se manifesta. « Lorsque, le 7 avril 1864, dit Valléry-Radot (5), Pasteur entra dans le grand amphithéâtre de la vieille Sorbonne, il put se rappeler les jours de sa jeunesse où l'auditoire, pressé d'entendre la parole de J. B. Dumas, ressemblait à un public de théâtre. L'élève, devenu maître, trouva une foule plus grande encore qu'autrefois. Couloirs et passages obstrués, gradins débordants, tout était envahi. Au milieu des professeurs et des étudiants, on se montrait Duruy, Alexandre Dumas père, George Sand, la princesse Mathilde. Autour d'eux, les personnages qui sont les prototypes moins du monde où l'on s'instruit que du monde où l'on parle; enfin les inévitables qui veulent voir et surtout être vus, se donner un sujet de causerie pour les salons, bref ce qu'on appelle le Tout-Paris ».

Même avant d'avoir fait ses plus grandes découvertes, du point de vue humanitaire, Pasteur avait attiré sur lui et sur ses travaux l'attention bienveillante de l'empereur Napoléon III. Dans une lettre intime, citée par son biographe (6), Pasteur dit : « Je me rends chez l'Empereur accompagné de mon microscope, de mon ouvrage, de mes échantillons de vins... L'Empereur va chercher l'Impératrice et je commence à montrer à Leurs Majestés et mes figures et les objets mêmes au microscope. Cela dure une grande heure ».

L'Académie Française, qui s'était montrée autrefois réfractaire aux ouvrages plus scientifiques que littéraires céda, elle-aussi, à l'entraînement général vers les sciences physiologiques : elle proposa comme sujet de prix le thème suivant : « La Découverte de la Vaccine ». Casimir Delavigne décida de

(5) Valléry-Radot, op. cit., p. 127.

(6) Valléry-Radot, op. cit., p. 163.

prendre part au concours et, après avoir accompagné le Docteur Pariset, qui vaccinait aux environs de Paris, il écrivit ces vers élogieux :

« Par le fer délicat dont il (7) arme ses doigts  
Le bras d'un jeune enfant est effleuré trois fois.  
Des utiles poisons d'une mamelle impure  
Il infecte avec art cette triple pique.  
Autour d'elle s'allume un cercle fugitif.  
Le remède nouveau dort longtemps inactif.  
Le quatrième jour a commencé d'éclore  
Et la chair par degrés se gonfle et se colore.  
La tumeur en croissant de pourpre se revêt  
S'arrondit à la base et se creuse au sommet.  
Un cercle plus vermeil de ses feux l'environne,  
D'une écaille d'argent l'épaisseur la couronne,  
Plus mûre elle est dorée; elle s'ouvre et soudain  
Délivre la liqueur captive dans son sein.  
Puisse le germe heureux dans sa fraîcheur première  
Quand le soleil cinq fois a fourni sa carrière;  
Si la douzième nuit a commencé son cours,  
Souvent il offrira d'infidèles secours.  
A peine les accès d'une fièvre légère  
Accompagnent les pas de ce mal volontaire  
Et l'ennemi secret par lui seul combattu  
Chassé de veine en veine expire sans vertu » (8).

Et l'Académie Française décerna au poète l'accessit à l'unanimité !

Le prestige accordé aux savants par l'Académie Française procédait d'un jugement plus sûr, à mesure que le siècle avançait et que les recherches scientifiques aboutissaient aux grandes découvertes qui, en modifiant les conceptions fondamentales de la vie, devaient nécessairement exercer une influence sur la littérature de l'époque. Trois ans après l'apparition de la justement célèbre *Introduction à l'étude de la Médecine Expérimentale*, l'auteur, Claude Bernard, fut admis parmi les Immortels. Et l'estime, dont jouissait Pasteur dans ce milieu littéraire, se révèle par l'attitude d'Alexandre Dumas en

(7) Jenner.

(8) Cité dans la *Chronique médicale*, vol. 1898, pp. 199-200.

1882 : « Je lui défends, disait ce dernier, de venir me voir, c'est moi qui irai le remercier de vouloir bien être des nôtres ». Et M. Grandeau exprimait ainsi, dans une lettre à Pasteur, l'honneur qu'éprouvait une société littéraire par l'élection d'un savant de grande valeur : « Quand Claude Bernard et Pasteur consentent à entrer dans les rangs d'une compagnie, tout l'honneur est pour cette dernière » (9).

Il est naturel que l'Académie des Sciences ait subi, devant cette forte poussée scientifique des changements radicaux, favorables à la libre diffusion des découvertes physiologiques. Primitivement, l'admission aux séances était limitée aux membres, à leurs invités et aux personnes ayant fait insérer au moins deux mémoires dans le recueil des savants étrangers. Peu à peu la sévérité de ces règlements s'était relâchée et en 1842, selon J.-B. Biot (10), « le nombre des étrangers admis s'est progressivement accru au-delà de toute règle; et l'affluence des curieux finit par donner aux séances une publicité à laquelle il devint impossible de résister... Elle est aujourd'hui indéfinie. On y vient retenir sa place comme au spectacle et il n'y a de borne à la foule que l'endombrement ».

Le changement dans la composition de l'auditoire, où les amateurs de sciences rivalisaient de zèle avec les vrais savants, amena aussi un changement dans la nature des mémoires communiqués. Pour s'assurer un public attentif, le conférencier s'est vu obligé de faire ressortir davantage l'intérêt de son sujet et de restreindre au minimum le nombre des détails techniques qui dépassaient l'entendement d'une grande partie de son auditoire. Le discours approprié ainsi aux goûts du public gagnait en agrément général ce qu'il perdait en rigueur scientifique et la chaire devint un moyen puissant de vulgarisation.

Ces séances jouissant d'une telle popularité parmi les

(9) Cf. Vallery-Radot, *op. cit.*, p. 480.

(10) J.-B. Biot. *Mélanges scientifiques et littéraires*, vol. II, p. 278.

gens cultivés, qu'il était impossible d'admettre tous ceux qui se pressaient aux portes, les journaux s'en occupèrent. Même avant l'année 1825, des comptes-rendus des séances apparurent de temps en temps dans les quotidiens. A partir de cette année, le *Globe*, dans des articles réguliers, aida à la diffusion des communications savantes faites à l'Académie et, bientôt après, les autres journaux, consacrèrent un feuilleton hebdomadaire, rédigé par des rédacteurs spéciaux, à ces séances. Enfin, en 1836, l'Académie commença la publication régulière des comptes-rendus de ses travaux et les distribua à toute personne savante ou lettrée qui pouvait s'y intéresser (11).

Les sciences physiologiques surtout jouissaient d'une vulgarisation intense, grâce aux facilités accordées librement à tous ceux qui voulaient suivre les cours donnés dans les hôpitaux. Maxime Du Camp (12) écrit en 1869, à propos des salles d'hôpital : « Elles ne s'animent que deux fois par semaine, le dimanche et le jeudi, de une heure à trois. Ce sont les jours et les heures d'entrée, chacun sans carte ni permission est admis à visiter les malades ». Le même Maxime Du Camp, tout jeune lycéen, préparant son baccalauréat, profitait des facilités si librement accordées, pour satisfaire sa curiosité des choses de la médecine : « Un goût inné pour la physiologie, dit-il (13) me conduisait presque chaque matin dans les hôpitaux ou dans les pavillons de dissection ». Et le Prof<sup>r</sup> Debove (14) fait allusion ainsi à l'intérêt général suscité par les cours de Charcot à la Salpêtrière. « On a fait grief à Charcot, dit-il, d'avoir admis un peu tout le monde à ses leçons... on l'a également blâmé de laisser pénétrer dans son amphithéâtre des personnes étrangères à la médecine qui tenaient le public au courant de son enseignement ». La preuve du bien-fondé de ce

(11) Cf. Biot, *Mélanges scientifiques et littéraires*, vol. II, pp. 278-282.

(12) M. Du Camp, *Paris au 19<sup>e</sup> siècle*, vol. IV, p. 217.

(13) M. Du Camp, *Souvenirs littéraires*, p. 158.

(14) *La Chronique Médicale*, vol. 1901, pp. 4-10.

jugement se trouve dans le *Journal* des Goncourt et dans l'émouvant article, où Alphonse Daudet résuma ses impressions au cours d'une visite *A la Salpêtrière* (15).

Et l'influence de Claude Bernard sur le rapprochement de la littérature et des sciences physiologiques s'explique par les fréquentations du savant dans le monde des lettres autant que par ses écrits. Son biographe J. L. Faure affirme (16) que « des réunions, tous les lundis soirs, conduisaient au laboratoire de Claude Bernard des hommes éminents qui discutaient entre eux sur des problèmes éternels ».

Parmi les personnalités connues, qui ont beaucoup contribué à l'intérêt général pour les sciences physiologiques, il faut accorder une place importante à Sainte-Beuve. Comme Taine et Renan, dans une situation intermédiaire entre la littérature et les sciences, il s'intéressait vivement aux travaux des savants autant qu'aux œuvres des littérateurs. Il aida à la diffusion des doctrines scientifiques de son temps et s'en inspira pour créer la critique nouvelle, fondée, non pas sur l'idéal de l'imitation des Anciens, comme l'était la critique classique, ni sur les impressions personnelles comme la critique sous l'influence du romantisme, mais sur les théories scientifiques de son temps. Avant Taine, il accorde une importance capitale au déterminisme exercé sur un écrivain par son hérédité, son milieu et son époque. « La personne de l'écrivain, dit-il, son organisation tout entière s'engage et s'accuse elle-même jusque dans ses œuvres, il ne les écrit pas seulement avec sa pure pensée, mais avec son sang et ses muscles. La physiologie et l'hygiène d'un écrivain sont devenues un des chapitres indispensables dans l'analyse qu'on fait de son talent » (17).

(15) Cf., Alph. Daudet, *La Fédor*, p. 115.

(16) J.-L. Faure, *Claude Bernard*, pp 113-114.

(17) Sainte-Beuve, *Causeries du Lundi*, vol. II, p. 448.

Cette prédisposition du grand critique à concevoir sa tâche comme « un long cours de physiologie morale » où il explique l'œuvre par l'homme et l'homme moral par l'homme physique, ramenant ainsi la psychologie aux conditions physiologiques qui la déterminent — cette conception nouvelle de la critique littéraire témoigne de l'influence médicale subie par Sainte-Beuve. Même avant d'entreprendre ses études de médecine, il assistait aux cours de l'Athénée sur la physiologie, la chimie et l'histoire naturelle, faits par les professeurs Magendie, Robiquet et Blainville. De 1823 à 1827, il faisait ses études de médecine à la Faculté de Paris et, bien qu'il ne les ait pas terminées, il a dû être un élève sérieux, puisqu'il a obtenu au concours un poste d'externe à l'hôpital Saint-Louis.

Ces quatre années d'études médicales ont laissé une empreinte durable sur son œuvre littéraire. Il a dit lui-même (18) : « J'ai commencé franchement et crûment par le XVIII<sup>e</sup> siècle le plus avancé, par Tracy, Daunou, Lamarck et la physiologie : là est mon fond véritable ». Et en 1868, comme sénateur, il a rendu l'hommage suivant à l'Ecole de médecine : « J'ai eu l'honneur d'être autrefois un élève de cette Faculté de Médecine attaquée en ce moment dans la personne de ses excellents maîtres. C'est à elle que je dois l'esprit de philosophie, l'amour de l'exactitude et de la réalité physiologique qui a pu passer dans mes écrits même littéraires » (19).

Les rapports, ainsi établis entre la littérature et les sciences physiologiques, s'affirmèrent encore par les fréquentations constantes de Sainte-Beuve avec les plus célèbres médecins de son temps. Parmi ses meilleurs amis, il comptait les docteurs Veyne, Paulin, Piogey, Michon et Ricord (20). Plusieurs de ses

(18) Sainte-Beuve, *Portraits littéraires*, III, p. 543 et *Port-Royal*, II, p. 513.

(19) Cité par le D<sup>r</sup> Morin, *Sainte-Beuve et la médecine*, p. 138.

(20) Comme preuve à l'appui de l'amitié qu'il entretenait avec le docteur Ricord, mentionnons la phrase suivante (citée par le docteur Morin, op. cit., p. 141) écrite par Sainte-Beuve à propos d'une consul-

secrétaires, tels Troubat et Lacaussade, étaient d'anciens élèves de la Faculté. Son amitié pour le célèbre docteur Charles Robin, le plus lettré des médecins de son temps, se révèle dans la lettre suivante, adressée à la Princesse Mathilde en 1865. « Une place est vacante, dit-il, à l'Académie des Sciences par la mort de M. Valenciennes; il s'agit de nommer un anatomiste. L'homme le plus capable, le plus en avant dans la science, un « découvreur », c'est M. Robin, professeur à l'Ecole de Médecine, un ami de Claude Bernard, de Taine, un vrai philosophe sous forme physiologique, un des savants qui font le plus d'honneur à la France, à l'étranger » (21).

Ce patronage d'un médecin, candidat à l'Académie des Sciences, par un littérateur comme Sainte-Beuve — secondé par un autre écrivain non moins célèbre, Taine — indique bien les bonnes relations qui unissaient les milieux littéraires et médicaux. Le docteur Robin, élu à l'Académie, maintint pendant toute la grande époque du réalisme des rapports amicaux avec les chefs de cette Ecole littéraire : à maintes reprises les Goncourt parlent de lui dans leur *Journal* et on trouve dans la *Correspondance* de Flaubert des échos des fameux dîners Magny, où le médecin fut un convive assidu.

Sainte-Beuve fut aussi en relations étroites avec les grands savants de son temps. Il « suivait passionnément les travaux de Claude Bernard et de Pasteur » (22). La lettre suivante démontre clairement que les savants, de leur côté, s'intéressaient aux travaux littéraires du grand critique : Sainte-Beuve écrivait à Pasteur; « Mon sentiment de gratitude envers vous, pour ces quatre bonnes années, où vous m'avez fait l'honneur de me donner un auditeur tel que vous, mon sentiment d'amitié, j'ose dire, m'emporte un peu loin ! etc... » (23). Pendant

tation : « Le soir, je me suis décidé à écrire à mon ami Ricord pour avoir son avis ».

(21) Cité par le docteur Morin, op. cit., p. 171.

(22) Docteur Morin, op. cit., p. 20.

(23) Cité par le Dr Valléry-Radot, *La vie de Pasteur*, p. 157.

ces quatre années, où Sainte-Beuve professait comme Maître de Conférences à l'Ecole Normale, il avait en Claude Bernard un auditeur fidèle. Littré, lexicologue et médecin, fut aussi un de ses amis dévoués.

Outre ces médecins et savants célèbres, Sainte-Beuve connaissait les docteurs Besançon, son voisin, rue Montparnasse, Sémérie, qui lui envoya sa thèse sur « les symptômes de la folie », Grenier, Albert Regnard, Durcau, Couriard, Rayer, E. T. Hamy, Foissac et Donné. Ce dernier, recteur de l'Académie de Montpellier, recevait du critique en 1865 les remerciements suivants qui témoignent de l'empreinte durable laissée sur Sainte-Beuve par ses études médicales : « Monsieur et savant Docteur, dit-il, j'ai gardé du temps où j'étais élève en médecine la bonne habitude qu'on ne devrait jamais perdre, de lire les articles de médecine qui me tombent sous la main; jugez si j'omets ceux que m'apporte le « Journal des Débats »... de plus, ils sont signés de vous; je sais à qui j'ai affaire » (24).

Enfin les célèbres essais de critique, les *Lundis*, doivent leur apparition et leur influence à une revue dirigée par un médecin. Le docteur Véron, l'un des publicistes les plus marquants du temps de Sainte-Beuve, dirigea successivement le « Constitutionnel » et le « Moniteur », dans lequel parurent les célèbres essais du critique. Bien que Sainte-Beuve ne l'estimât guère — il disait de lui à l'occasion de sa mort : « Il tenait plus de place qu'il ne fera de vide » (25) —, ce docteur Véron exerça une influence indéniable sur le maintien des bonnes relations entre les savants et les littérateurs par les réunions qu'il organisait dans sa somptueuse résidence d'Auteuil, où s'assemblait l'élite du journalisme, du barreau, de la médecine et des arts (26).

Etant donnés ces multiples liens qui unissent étroitement

(24) Cité par le docteur Morin, op. cit., pp. 176-177.

(25) Sainte-Beuve, *Lettres à la Princesse*, p. 303.

(26) Cf. le docteur Morin, op. cit., p. 136-137.

Sainte-Beuve et la médecine, il s'ensuit que la méthode et les données des sciences physiologiques jouent un rôle important dans son œuvre. D'abord on constate la tendance fréquente chez lui à employer des métaphores médicales. Le docteur Morin, à qui nous empruntons la plupart de nos renseignements sur Sainte-Beuve, a fait une longue énumération de ces termes médicaux, dont quelques-uns sont d'une justesse saisissante. Sur Marivaux, par exemple, le critique écrit : « En se promenant dans les musées d'anatomie, on voit des pièces très bien figurées et qui ont une forme humaine; mais à l'endroit où l'anatomiste a voulu se signaler, la peau est découverte et le réseau intérieur apparaît avec sa fine injection : c'est un peu l'effet que produit l'art habile de Marivaux. Ses personnages, au lieu de vivre, de marcher, et de se développer par leurs actions même, s'arrêtent, se regardent et se font regarder en nous ouvrant des jours secrets sur la préparation anatomique de leur cœur » (27).

Souvent un seul trait médical suffit pour caractériser un homme ou une œuvre. Rousseau a « par moments un peu de goître dans la voix » (28). Mirabeau a « des hémorragies d'orateur » (29). Lamennais, « une incontinence de pensées » (30). La réputation de Balzac « s'étend comme un chancre » (et il ajoute qu'il faudrait appeler Ricord) « Balzac médecin (quelque peu suborneur) de maladies sous-cutanées, de maladies lymphatiques secrètes, quelque chose entre Alibert et Cullerier; Balzac chez qui il y a du Docteur à privautés, qui entre par les derrières de l'alcove » (31). Et finalement, à propos de Flaubert et de ses disciples, il reconnaît l'influence des sciences physiologiques sur le réalisme en disant : « En bien des endroits et sous des formes diverses, je crois reconnaître

(27) Sainte-Beuve, *Les Lundis*, IX, p. 367.

(28) *Lundis*, III, p. 85.

(29) *Lundis*, IV, p. 116.

(30) *Lundis*, XI, p. 450.

(31) Sainte-Beuve, *Mes Poisons*, pp. 109-110.

des signes littéraires nouveaux : science, esprit d'observation, maturité, force, un peu de dureté. Ce sont les caractères qui semblent affecter les chefs de file des générations nouvelles. Fils et père de médecins distingués, M. Gustave Flaubert tient la plume comme d'autres tiennent le scalpel. Anatomistes et physiologistes, je vous retrouve partout » (32).

A son fond de connaissances médicales, Sainte-Beuve n'empruntait pas seulement des termes et images pour servir de métaphores littéraires, mais il y puisait des connaissances scientifiques d'une valeur réelle qui lui servaient à analyser et à expliquer la psychologie des écrivains qu'il étudiait. Les exemples de cette recherche des facteurs physiologiques, déterminant le caractère d'une œuvre littéraire, se rencontrent chez lui, à maintes reprises. « Donnez-moi l'hygiène d'un poète, dit-il quelque part, et je vous dirai le ton général, la qualité saine ou malade de ses œuvres ». A propos du Duc de Nivernais (33), Sainte-Beuve disait : « Une détestable santé est l'explication de bien des choses ». Et, dans son essai sur M. de Montgaillard (34), sa pensée se précise ainsi : « Vieillard goutteux et quinteux, M. de Montgaillard a écrit des mémoires originaux, caustiques, fréquemment remplis d'anecdotes douteuses ou controuvées. Suivant que sa goutte monte ou descend, sa bile s'épanche plus ou moins âcre et mordante ». L'influence des troubles génito-urinaires sur le cerveau, et, par conséquent, sur la production littéraire qu'il produit, est clairement envisagée par Sainte-Beuve dans une lettre à Viollet-le-Duc (35). « Les physiologistes ont beau dire, écrivait-il, il n'y a pas loin de la prostate au cerveau ». Enfin, toutes ces tentatives, (et beaucoup d'autres qu'on pourrait citer), pour expliquer la nature morale par la nature physique,

(32) Sainte-Beuve, *Nouvelle Correspondance*, p. 145.

(33) Sainte-Beuve, *Lundis XIII*, p. 402.

(34) Sainte-Beuve, *Premiers lundis*, p. 222.

(35) Cité par D<sup>r</sup> Morin, op. cit., pp. 229-230.

s'accordent bien avec sa définition de la critique comme « la médecine de la littérature ».

Cette conception médicale de sa tâche a permis à Sainte-Beuve d'écrire des essais de critique d'une pénétration scientifique jusque là inconnue. Certaines productions littéraires, telles les œuvres de J. J. Rousseau, de Baudelaire, de Gérard de Nerval, de Maupassant, œuvres produites par des cerveaux malades, ne peuvent pas être bien comprises par des lecteurs ignorant la liaison intime entre un état physique morbide et l'expression littéraire qui en porte l'empreinte. De nos jours, on se rend bien compte de ce retentissement du physique sur le moral; mais, vers 1850, quand Sainte-Beuve annonçait son désir de faire « de nombreuses autopsies d'âmes toutes vivantes », il fut considéré comme un innovateur perversi par le goût du pathologique. Depuis lors les idées ont changé et ce qu'on considérait comme un défaut est aujourd'hui estimé comme une qualité : on donne raison au critique d'avoir expliqué l'œuvre de Rousseau comme l'expression angoissée d'un cerveau atteint de folie, l'œuvre de Bernardin de Saint-Pierre comme l'expression d'une âme sous l'empire du délire mystique et l'œuvre de Pascal comme les affirmations d'un philosophe atteint d'hallucinations. Ses fortes connaissances médicales lui ont permis aussi d'introduire dans la critique littéraire l'étude des maladies collectives comme la maladie de l'ennui, le mal de Werther, d'Oberman et de René. Dans tous ces cas, parmi beaucoup d'autres, qu'on pourrait tirer de son œuvre immense, la critique littéraire a employé à son profit des données médicales et a fait un pas important vers le rapprochement de la littérature et des sciences physiologiques.

Mais la réputation d'innovateur, généralement accordée à Sainte-Beuve, ne repose pas seulement sur le fait qu'il a devancé ses contemporains littéraires dans le domaine de la critique. Le docteur Morin lui attribue aussi le mérite d'avoir

devancé les médecins eux-mêmes : « Près d'un demi-siècle avant Régis (36), Sainte-Beuve avait analysé et défini, dans ses traits essentiels, la folie de Jean-Jacques Rousseau (37). A lui revient l'honneur d'avoir montré le côté pathologique de l'illustre philosophe et de l'avoir introduit dans la triste famille des persécutés : « Non seulement, disait-il en substance, Jean-Jacques paraissait fou dans le sens vague et général du mot, mais il l'était réellement dans le sens précis et médical » (38). D'après le docteur Morin, « on retrouverait aisément, et jusque dans les termes, l'observation précise de l'illustre malade... le mot même de délire de persécution préside à la description... Non seulement, Sainte-Beuve avait remarqué l'absence d'hallucinations, mais encore, précurseur lointain de Sérieux et Capgras (39) il avait posé implicitement le diagnostic de folie lucide, de folie raisonnante... Régis, dans sa belle étude, décelait, à côté d'un fond persécuté, un notable apport mélancolique. Sainte-Beuve l'avait encore précédé, en insistant sur « la douleur de cette âme qu'aiguissait une sensibilité exquise » (40)... Bref le diagnostic de persécuté-interprétant, non-revendicateur avec idée mélancolique, généralement admis de nos jours, est celui que l'on épingleait en haut de l'observation Beuvienne » (41).

Un autre indice significatif du rapprochement de la littérature et de la science, dans la seconde moitié du siècle, se trouve dans l'attitude des écrivains marquants à l'égard du droit de censure sur l'enseignement universitaire réclamé par le parti clérical. Nous avons déjà constaté que les écrivains romantiques avaient ignoré les progrès scientifiques. La science était

(36) Cf. Article paru dans la *Chronique Médicale*, 1900.

(37) Cf. *Lundis* II, pp. 74, 77 à 81; VII, p. 302; VIII, p. 242; XII, p. 129; XV, pp. 238-241, etc...

(38) Cf. *Lundis* II, p. 78.

(39) Cf. *Les Folies Raisonantes*, Alcan, Paris, 1909.

(40) Cf. *Lundis*, II, p. 79.

(41) Dr Morin, *op. cit.*, pp. 233-235.

trop sèche, trop impersonnelle pour ces partisans de l'apothéose de l'individu. Victor-Hugo a dit quelque part « L'art, c'est moi, la science, c'est nous ». Or le but du romantisme, impliqué dans cette définition, était le culte et la libre expression du *moi*, le seul domaine digne de l'intérêt d'un artiste. Le Romantique était essentiellement religieux, puisque les élans mystiques jaillissaient du tréfonds du moi sensible, comme l'expression la plus parfaite d'amour désintéressé. Mais, à mesure que les grands progrès scientifiques (par les chemins de fer, les bateaux à vapeur, le télégraphe électrique, le microscope, etc.), transformaient la vie matérielle, les esprits devenaient de plus en plus positivistes et admirateurs de cette science bienfaisante. Petit à petit, les savants commencent à jouir du prestige accordé auparavant aux écrivains et aux prêtres. Les travaux remarquables de Claude Bernard consacrent l'avènement du déterminisme, doctrine purement matérialiste qui élimine de chaque phénomène le facteur divin. Même le libre arbitre n'existait plus. Pendant cette époque, où le spiritualisme devait s'incliner devant le matérialisme, les travaux de Darwin venaient affaiblir les fondements de la foi religieuse. L'Eglise, alarmée par les progrès accomplis dans les sciences naturelles et surtout par la menace de voir la légende biblique de la Genèse supplantée dans l'esprit des fidèles par la théorie darwinienne de l'évolution, l'Eglise réclama son ancien droit de censure sur l'enseignement universitaire. Dans ces circonstances, la littérature a dû prendre parti pour l'Eglise ou pour la science, à moins de se voir enlever son rôle d'interprète de la pensée contemporaine. Or dans cette alternative elle a opté pour la science.

Ici encore, Sainte-Beuve s'est montré fidèle à ses principes scientifiques. Il écrivait textuellement : « L'Eglise et la science sont deux ennemies » et il refusait de tolérer la mise en tutelle réclamée par le parti clérical (42). Au moment de cette

(42) Cf. Dr Morin, op. cit., p. 187.

discussion sur la liberté de l'enseignement il prit la parole devant les étudiants qui étaient venus l'acclamer. « Messieurs, dit-il, ancien élève, trop faible élève de l'Ecole de médecine, mais fidèle et reconnaissant, rien ne pouvait m'être plus sensible qu'une démarche comme la vôtre. Il y a longtemps que je l'ai pensé; la seule garantie de l'avenir, d'un avenir de progrès, de vigueur et d'honneur pour notre nation est dans l'étude, et surtout dans l'étude des sciences naturelles, physiques, chimiques et de la physiologie » (43). Etant donnée l'influence de Sainte-Beuve sur ses contemporains, il paraît évident que de telles paroles ne pouvaient que resserrer les liens déjà étroits entre la littérature et la physiologie, deux domaines qui se confondaient déjà dans l'œuvre de l'illustre critique.

Des critiques pondérés, tels que MM. Lanson, Doumic et Paul Bourget, assignent, à Taine, un rôle encore plus important que celui de Sainte-Beuve dans l'évolution de la littérature française vers les sciences. M. Lanson estime que « Hippolyte Taine a été le théoricien du naturalisme, et en général de la littérature à intentions ou prétentions scientifiques. Son influence, depuis 1865 environ, a été immense... Taine liait tous les faits psychologiques à des faits physiologiques » (44). Pour M. Doumic, « l'influence de Taine sur le roman n'a pas été moins grande (que son influence sur la critique). C'est lui surtout qui a donné le conseil d'introduire dans le roman les procédés de la critique et partant de la science » (45). Et enfin M. Paul Bourget, avec l'autorité que lui donnent ses compétences scientifiques et littéraires, considère Taine comme le trait d'union indiscutable entre les savants et les écrivains. « Il est remarquable, dit-il, que les

(43) Cité dans la *Chronique Médicale*, vol. 1896, p. 390.

(44) Lanson, *Histoire de la litt. franç.*, vol. II, p. 334.

(45) Doumic, *Hommes et Idées du XIX<sup>e</sup> s.*, pp. 179-180.

idées de M. Taine se retrouvent au fond d'un grand nombre d'œuvres de nos artistes contemporains... L'esthétique des écrivains dits naturalistes est-elle autre chose que la mise en œuvre de la maxime professée par M. Taine, à savoir que la valeur d'un ouvrage littéraire se mesure à ce qu'il porte en lui de documents significatifs — documents humains, disent les chefs du groupe. Pour eux, le talent d'écrire se réduit à donner le plus grand nombre de notes exactes sur l'homme et sur la société... Mais le roman n'est qu'un des domaines, où les théories de M. Taine ont fait école. Il n'est aucune forme d'art où n'apparaisse ce scrupule d'exactitude — ce souci de doubler la soie brillante de l'imagination avec l'étoffe solide de la science » (46).

Puisqu'il est généralement admis que la littérature française, telle qu'elle était dans la deuxième moitié du siècle, porte l'empreinte scientifique de Taine, il importe d'étudier la raison, la valeur et l'étendue de son influence.

La raison de cette influence ne doit pas être cherchée dans l'originalité des théories formulées par Taine : elle s'explique plutôt par le fait qu'il savait, mieux que ses contemporains, s'assimiler, coordonner et énoncer les idées directrices de son temps. Le philosophe allemand Hegel lui donna l'idée de l'unité de toutes les sciences dans une science unique, dont elles découvriraient des parcelles de vérité particulière. Ce raisonnement l'a conduit à sa grande conception du déterminisme, à savoir que chaque phénomène d'ordre moral et humain obéit infailliblement à des lois immuables, exactement comme les phénomènes dans le monde physique obéissent aux lois qui y règnent. L'influence sur lui du philosophe allemand a dû être profonde, puisque Taine écrivit : « J'ai lu Hegel tous les jours pendant une année entière en province; il est probable que je ne retrouverai jamais des sen-

(46) Paul Bourget, *Essais de psychologie contemporaine*, vol. I, p. 240.

sations égales à celles qu'il m'a données » (47). Spinoza l'a convaincu que le libre arbitre est aussi non existant dans les sciences naturelles. Par l'étude de Condillac, il subit l'influence de la philosophie française du XVIII<sup>e</sup> siècle. Stuart Mill, Spenser et Darwin donnaient à sa philosophie son aspect de matérialisme évolutionniste. D'Auguste Comte, il apprit à appliquer aux sciences morales la méthode des sciences naturelles. Tous ces multiples courants s'unissaient pour former chez Taine une philosophie représentative des tendances scientifiques les plus avancées de son temps.

La raison de cette influence de Taine sur ces contemporains s'explique aussi par le fait qu'il possédait de fortes connaissances médicales, qui le faisaient estimer comme savant autant que comme philosophe. Depuis le milieu du siècle, il était en relations intimes avec les personnalités les plus marquantes du monde médical français. Vers 1865, il s'associa à Sainte-Beuve pour obtenir l'élection de son ami, le docteur Charles Robin, à l'Académie des Sciences. La phrase suivante de sa lettre de recommandation, écrite à Sainte-Beuve, montre bien l'importance qu'il attachait aux sciences physiologiques pour quiconque voudrait faire de la critique littéraire : « Les physiologistes et les anatomistes, écrivait-il, sont nos maîtres à tous, et la critique morale a pour point de départ la critique physique. Vous, ancien interne, vous l'avez prouvé mieux que les autres. Jetez les yeux sur le cours de M. Charles Robin... comme Claude Bernard, il dépasse sa spécialité » (48).

D'après Madame Taine, le célèbre critique ne se contentait pas d'effleurer les sciences qu'il considérait comme indispensables à l'écrivain, désireux de pénétrer la psychologie de ses personnages fictifs ou réels « Mon mari, dit-elle, a suivi des cours de médecine et de sciences naturelles depuis l'au-

(47) Cf. Doumic, *Hommes et Idées du XIX<sup>e</sup> s.*, pp. 168-172.

(48) *La Chronique Médicale*, Vol. 1905, p. 61.

bonne de 1852 jusqu'en 1856 ou 1857. Il a suivi entre autres : à la Sorbonne, en 1852-53, les cours de physiologie de Monsieur Fano, le cours de botanique de Monsieur de Jussieu, le cours de zoologie de Monsieur Geoffroy Saint-Hilaire; en 1853-54, le cours d'anatomie et de physiologie comparée de Monsieur Milne-Edwards... à la Salpêtrière en 1855, le cours sur l'aliénation mentale, de Monsieur Baillarger; à l'Ecole de Médecine en 1852-53, un cours d'anatomie et un de physiologie » (49). Et le docteur Michaut affirme que Taine lui-même faisait des observations médicales : « En 1854, dit-il, Taine séjourna longtemps à Orsay, où son beau-frère était établi médecin. Il accompagnait son beau-frère dans ses tournées médicales » (50). Il ressort clairement de ces citations, que l'influence de Taine, exercée sur le rapprochement de la médecine et de la littérature — « la littérature à intentions ou prétentions scientifiques » (*Lanson*) — cette influence s'explique autant par sa connaissance réelle des sciences médicales que par son autorité incontestable d'écrivain et de philosophe.

La valeur de son influence dépend de la valeur de sa méthode qu'il a inculquée à ses contemporains, romanciers, critiques et historiens. Quelques citations éclaircissent les principes dominants de cette méthode. Sur la doctrine du déterminisme (dans le domaine moral aussi bien que dans le domaine physique), il écrivait à Cornélis de Witt en 1864 : « Nous ne valons, nous ne vivons, nous ne travaillons, nous ne résistons que grâce à notre idée philosophique. Or la mienne est que tous les sentiments, toutes les idées, tous les états de l'âme humaine sont des produits, ayant leurs causes et leurs lois, et que tout l'avenir de l'histoire consiste dans la recherche de ces causes et de ces lois » (51). Et dans l'*Histoire de la littéra-*

(49) Cité dans la *Chronique Médicale*, vol. 1905, p. 516.

(50) Cf. *La Chronique Médicale*, vol. 1905, p. 516.

(51) Taine, *Correspondance*, 17 mai 1864, pp. 304-305.

*ture anglaise* (p. xv-xvii) on trouve sa fameuse phrase qui servait de devise à toute l'école littéraire de Zola : « Que les faits soient physiques ou moraux, disait Taine, il n'importe, ils ont toujours des causes; il y en a pour l'ambition, pour le courage, pour la véracité, comme pour la digestion, pour le mouvement musculaire, pour la chaleur animale. Le vice et la vertu sont des produits comme le vitriol et le sucre ».

Mais cette doctrine, d'après laquelle « tous les états de l'âme humaine sont des produits, ayant leurs causes et leurs lois » ne suffisait pas, à elle seule, à constituer une méthode. Cette définition du déterminisme présuppose l'existence de facteurs qui déterminent et de phénomènes qu'ils doivent déterminer. Pour Taine, les phénomènes, quoiqu'ils soient de nature différente : comme par exemple, le caractère essentiel d'un peuple ou d'un individu, une œuvre d'art ou de littérature, tous ces phénomènes sont les résultantes de trois grandes forces : la race, le milieu et le moment. Par la *race* il entend l'hérédité, et les influences innées, ethnologiques, qui façonnent le tempérament de chaque personne. Par le *milieu*, il indique toutes les circonstances agissant puissamment sur le caractère qui se développe, comme le climat, les croyances religieuses et politiques, etc... Par le *moment*, il fait allusion aux courants d'influence active, au moment de l'apparition consciente de l'individu, avec la « vitesse acquise » de certaines idées. Taine a bien résumé ces « trois forces primordiales de l'histoire humaine » dans une seule phrase : « Nous parcourons en les énumérant le cercle complet des puissances agissantes, et, lorsque nous avons considéré la race, le milieu, le moment, c'est-à-dire le ressort du dedans, la pression du dehors et l'impulsion déjà acquise, nous avons épuisé, non seulement toutes les causes réelles, mais encore toutes les causes possibles du mouvement » (52). Ces forces

(52) Taine, *Histoire de la Littérature Anglaise*, pp. XXIV-XXXI.

créent dans chaque individu une « faculté maîtresse », qui domine et dirige toute son activité. Le caractère arbitraire de cette théorie est franchement reconnu par son auteur; Taine en a dit (53) : « Il n'y a ici comme partout qu'un problème de mécanique : l'effet total est un composé déterminé tout entier par la grandeur et la direction des forces qui le produisent ».

Le point faible de cette doctrine a été signalé par Flaubert, par Paul Bourget et par Lanson (entre beaucoup d'autres). C'est que : « cette forte doctrine a le défaut de tout expliquer... elle ne tient pas compte du génie, de la précision, de la vocation, de l'intensité de la création... Tout ce qui fait Shakespeare pouvait faire un Shakespeare médiocre aussi bien qu'un Shakespeare puissant : l'écrivain est déterminé, la grandeur de l'écrivain ne l'est pas » (54).

Mais même si nous admettons que cette doctrine a un côté vulnérable, on ne peut nier la valeur de son influence. En insistant sur l'étude de l'hérédité, Taine a tourné l'esprit des écrivains vers la physiologie, science capable d'expliquer la psychologie des personnages réels qu'ils décrivaient dans leurs œuvres et capable aussi de les aider à en créer de vivants. L'imagination jadis avait suffi pour cette besogne, mais les Romantiques, par leurs abus, l'avait fait déconsidérer et les romanciers de la seconde moitié du siècle voulaient « doubler la soie brillante de l'imagination avec l'étoffe solide de la science » (55).

La valeur de l'influence de Taine repose aussi sur le procédé scientifique qu'il a enseigné aux écrivains de son temps. Pour lui, la vérité devait être recherchée par l'observation et l'étude « de tout petits faits, bien choisis, importants, significatifs, amplement circonstanciés et minutieusement no-

(53) *Préface de la littérature anglaise.*

(54) Lanson, *Histoire de la littérature française*, vol. II, p. 336.

(55) Paul Bourget, *op. cit.*, plus haut.

tés » (56). A propos de ce procédé, que Taine considère comme « aujourd'hui la matière de toute science » (57), M. Lanson écrit : « Et voilà l'origine du document humain : de là les carnets de notes que rempliront fièvreusement les romanciers, et qui se déverseront dans leurs œuvres; de là l'usage du fait divers, judiciaire ou médical, et ce reportage acharné qui est la forme vulgaire de la chasse aux *petits faits* » (58).

La valeur de l'influence de Taine se mesure aussi par l'attitude d'impassibilité scientifique qu'il recommande aux romanciers. « Un vrai romancier, dit-il, jouit par contemplation de la grandeur d'un sentiment nuisible ou du mécanisme ordonné d'un caractère pernicieux. Pour talent il a la sympathie, car elle est la seule faculté qui copie exactement la nature; occupé à ressentir les émotions de ses personnages, il ne songe qu'à en marquer la vigueur, l'espèce et les contre-coups. Il nous les représente telles qu'elles sont, tout entières, sans les blâmer, sans les punir, sans les mutiler; il les transporte en nous intactes et seules, et nous laisse le droit d'en juger, comme il nous convient » (59). Cette attitude envers le bien et le mal (la seule attitude conséquente avec la doctrine du déterminisme qui nie l'existence du libre arbitre) est typique des écoles réaliste et naturaliste. C'est à ce point de vue que Flaubert, les Goncourt et leurs disciples se sont placés pour écrire leurs œuvres et c'est encore un trait de commun entre le romancier et le savant.

D'ailleurs Taine a remarqué la ressemblance croissante entre la critique et le roman et leur rapprochement de la science. « Du roman à la critique, dit-il, et de la critique au roman, la distance à présent n'est pas grande... L'un et l'autre sont maintenant une grande *enquête sur l'homme*, sur toutes les variétés, toutes les situations, toutes les floraisons, toutes

(56) Taine, *L'Intelligence*.

(57) *L'Intelligence*.

(58) Lanson, op. cit., vol. II, p. 334.

(59) Taine, *Histoire de la littérature anglaise*, pp. 106-107.

les dégénérescences de la nature humaine. Par leur sérieux, par leur méthode, par leur exactitude rigoureuse, par leur avenir et leurs espérances, tous deux se rapprochent de la science » (60). Et il approuve pleinement ce rapprochement comme une garantie de l'avenir des sciences morales, où il classe le roman et la critique. Pour lui, il y a un « mouvement général qui rapproche aujourd'hui les sciences morales des sciences naturelles et qui, donnant aux premières les principes, les précautions, les directions des secondes, leur communique la même solidité et leur assure le même progrès » (61).

Un autre indice frappant de l'influence de Taine sur les romanciers réalistes et naturalistes se trouve dans la nature des sujets qu'il considère comme les plus susceptibles de fournir de « petits faits » sur la nature humaine. Les sujets, qu'il a étudiés de préférence, sont des cas de somnambulisme, d'aliénation mentale, d'hypnotisme et d'hallucination, tout ce qui sort de la psycho-physiologie normale et qui, par conséquent, facilite l'observation scientifique, en grossissant les faits. De leur côté, les romanciers ont estimé que « l'enquête sur l'homme », préconisée par Taine, fournirait une matière plus féconde en possibilités d'analyse psychologique, s'ils choisissaient comme sujets d'études des cas anormaux, des névrosés, des personnages, dont le *moi* est détraqué. Leurs œuvres, signées de Flaubert, des frères Goncourt, de Daudet, de Zola, de Huysmans (pour n'en citer que les chefs) font défiler devant les lecteurs, comme devant une foule de curieux à la Salpêtrière, leurs « cas » étranges et intéressants, un *Cœur simple*, *Charles Demailly*, *l'Évangéliste*, *Nana* et *Des Esseintes* (*A Rebours*).

En résumé, il semble ressortir des observations et des ci-

(60) Taine, *Nouveaux essais de critique et d'histoire*, 2<sup>e</sup> édition, pp. 108-110.

(61) Taine, *La Philosophie de l'art*, pp. 11-15.

tations précédentes que l'immense influence de Taine est grandement responsable du rapprochement de la littérature et des sciences physiologiques. La raison de cette influence s'explique par le prestige dont le critique jouissait dans le monde scientifique et littéraire. La valeur de son influence s'explique par le fait qu'il est venu à un moment où la littérature cherchait à se renouveler après l'épuisement qui a suivi le romanisme. Il lui a fourni une nouvelle orientation, une méthode basée sur l'observation impassible à la place de l'imagination sentimentale. Il a enseigné à ses contemporains le principe que la psychologie des personnages fictifs d'un roman devait être rigoureusement déterminée par les forces physiologiques de l'hérédité et modifiée, en cours de développement, par le milieu et le temps où ils vivaient. L'étendue de son influence s'explique par le fait qu'il sut formuler les aspirations vaguement scientifiques de la grande majorité de ses contemporains littéraires. Peu importe que Sainte-Beuve l'ait précédé dans ses efforts pour ramener la psychologie à la physiologie : c'est Taine qui, en théoricien, a donné une armature scientifique aux idées directrices de ses prédécesseurs et c'est lui qui les a érigées en lois, et vulgarisées. Peu importe que Claude Bernard ait élaboré une doctrine de déterminisme plus rigoureusement scientifique que la sienne; à Taine revient l'honneur d'avoir adapté cette doctrine physiologique aux besoins des romanciers soucieux de donner à leurs œuvres l'aspect de la réalité.

Comme Sainte-Beuve et Taine, Renan fut un lien puissant entre les sciences physiologiques et la littérature. Soucieux de se tenir au courant des progrès scientifiques de son temps, il comptait parmi les auditeurs les plus fidèles des réunions du lundi dans le laboratoire de Claude Bernard. Là, le grand physiologiste réunissait chaque semaine les savants les plus émi-

nents de son temps : Berthelot, Laboulaye, Ranvier, d'Arsonval, J. B. Dumas et Sainte Claire Deville (62).

Il est indéniable que les études et les fréquentations scientifiques ont exercé une profonde influence sur l'esprit de Renan, et par conséquent sur la littérature contemporaine. Renan lui-même affirme (63) : « C'est par la chimie à un bout, par l'astronomie à un autre, c'est surtout par la physiologie générale que nous tenons vraiment le secret de l'être, du monde, de Dieu, comme on voudra l'appeler ». Et plus loin (64), il témoigne de l'importance qu'il attache aux recherches scientifiques, quand il dit : « Le temps qui peut me rester à vivre, en tout cas, sera consacré à des recherches de pure vérité objective ». En ce qui concerne son influence sur la littérature de son temps, on n'a qu'à s'en rapporter au jugement éclairé de M. Lanson qui affirme : « Taine, dont j'ai parlé, Renan, dont je parlerai, l'Anglais Darwin — voilà les trois grands modificateurs des esprits contemporains » (65). Et, quant à Renan, en particulier, M. Lanson estime qu'il « a cru à la science plus ardemment que personne et il lui a remis avec confiance l'avenir de l'humanité. Du principe fondamental de la science, de l'affirmation du déterminisme des phénomènes, il a fait sortir toute son œuvre... Renan n'a pas été populaire, il offre peu de prises, par sa richesse et sa souplesse, aux moyens esprits. Mais il a agi sur quelques intelligences, quelques âmes d'élite, et par elles passe dans le domaine commun de la pensée le meilleur de l'œuvre du maître » (66).

Renan demande à la science, non seulement la solution de l'énigme de la vie, « le secret de l'être, du monde, de Dieu, comme on voudra l'appeler », mais aussi qu'elle fournisse la réponse aux grandes questions sociales qui agitaient la na-

(62) Cf. J. L. Faure, *Claude Bernard*, pp. 38-39.

(63) Renan, *Souvenirs d'Enfance et de Jeunesse*, p. 230.

(64) Idem., p. 325.

(65) Lanson, *Histoire de la littérature française*, vol. II, p. 378.

(66) Lanson, *op. cit.*, p. 378.

tion : « L'avenir de l'humanité, dit-il, est dans le progrès de la raison par la science » et ailleurs (*L'Eau de Jouvence*) il affirme : « C'est la science qui fait le progrès social, et non le progrès social qui fait la science ». Pour lui, il n'y avait qu'une forme de gouvernement qui pût diriger la France dans la voie du progrès : il réclamait une aristocratie directrice, une sorte de mandarinat formé par la science. La foi que Renan avait mise dans la science est d'autant plus significative qu'elle était en contradiction radicale avec son tempérament mystique et avec l'éducation théologique de sa jeunesse. Dans les pages enthousiastes de *l'Avenir de la science*, qu'il écrivit au sortir de Saint-Sulpice, le jeune séminariste exprimait déjà la conviction que la science saurait reconstruire sur les ruines des anciennes croyances, dissoutes par son analyse implacable, un nouvel idéal pour l'humanité. Sa confession de foi religieuse se transforme en cette affirmation de la nécessité du dévouement à la recherche de la vérité scientifique : « La poursuite de la vérité par la science est l'idéal divin que l'homme doit se proposer. Tout est illusion et vanité, sauf le trésor de vérités scientifiques lentement acquises et qui ne se perdront plus jamais ».

Bien que la nature des œuvres de Renan, œuvres d'histoire et de philologie pour la plupart, ne lui ait pas permis d'utiliser ses connaissances physiologiques, comme le faisaient les romanciers contemporains, il emploie comme eux, la méthode scientifique dans ses investigations. Sa croyance au déterminisme des phénomènes l'a amené à étudier sur place l'influence du milieu sur l'individu : avant d'écrire la *Vie de Jésus*, il est allé visiter les lieux saints de l'histoire biblique, exactement comme Flaubert est allé se renseigner sur place à Carthage avant d'aborder sa *Salammbô* et comme les frères Goncourt sont allés visiter Rome avant de décrire l'étrange cas de folie religieuse qu'est *Mme Gervaisais*.

Ce chapitre sur l'emploi croissant des sujets et des méthodes de la science dans la littérature de la deuxième partie du 19<sup>e</sup> siècle serait incomplet sans au moins quelques allusions à l'envahissement de l'art dramatique par les sciences. Ce domaine n'a pas possédé de grands théoriciens du naturalisme comme la critique et l'histoire en ont possédé avec Sainte-Beuve et Taine et comme le roman, avec les frères Goncourt et Zola, mais il a subi l'influence des sciences et, à son tour, a exercé une influence sur les esprits contemporains.

Alexandre Dumas fils, que M. Paul Bourget considère comme « par-dessus tout et avant tout un réaliste » a souvent exprimé sa profession de foi d'auteur dramatique dans les préfaces de ses pièces : pour lui le but du dramaturge, c'est de faire du théâtre une œuvre utile, une enquête conduite en conformité avec les méthodes et les découvertes physiologiques contemporaines. Lui-même a clairement dit : « Par la comédie, par la tragédie, par le drame, par la bouffonnerie, dans la forme qui nous conviendra le mieux, inaugurons donc le théâtre *utile*... Toute littérature qui n'a pas en vue la perfectibilité, la moralisation, l'idéal, l'utile en un mot, est une littérature rachitique et malsaine, née morte » (67). Dans une autre préface, il a indiqué la méthode qu'il se proposait de suivre pour arriver à réaliser cette œuvre du « théâtre *utile* » et la méthode qu'il préconise est celle de l'expérimentation, conduite dans le but de découvrir le déterminisme qui lie éternellement les causes physiologiques à leurs manifestations psychologiques. « Français, dit-il, ayant à parler surtout à des Français, pour commencer j'avais à savoir ce que des *âmes françaises donnent*, dans leur combinaison avec leurs lois et leurs mœurs particulières. Je résolus de solliciter la production des faits que je voulais observer quand ils ne se présenteraient pas tout seuls, et de tâcher d'en assigner la loi, d'en déterminer des causes et de reconnaître la manière dont ces causes agissent.

(67) A. Dumas fils, Préface du *Fils naturel*, p. 27.

ce qui est la véritable méthode d'expérimentation » (68). Cette méthode, énoncée en 1873, apparente Dumas fils à Zola qui, plus tard, employait la même méthode en écrivant le « roman expérimental ».

Pour qu'il ne subsiste pas de doute sur les intentions de Dumas fils de construire son œuvre sur des bases physiologiques, il suffit de considérer une autre préface, celle d'une *Visite de noces* (p. 3 et 4). L'auteur accepte l'amour comme la force primordiale dans le théâtre et dans le roman. Mais il ne se contente pas de la définition usuelle de cette force comme « un sentiment d'affection d'un sexe pour l'autre ». Ceci « n'indique pour ainsi dire que la signification extérieure des mots en usage... Voyons donc si, dans son dictionnaire de médecine et de physiologie, M. Littré, non plus seulement linguiste, mais physiologiste et philosophe... voyons si M. Littré définit l'amour d'une façon à la fois plus précise et plus étendue : « *L'Amour*, en physiologie, ensemble des phénomènes cérébraux, qui constituent l'instinct sexuel. Ils deviennent eux-mêmes le point de départ d'actes et d'actions nombreuses, variant suivant les individus, les conditions sociales, qui rendent très complexe cet ensemble de phénomènes et qui souvent alors sont la source d'aberrations que l'hygiéniste, le médecin-légiste sont appelés à prévenir ou à interpréter, afin de savoir si elles ont été accomplies dans des conditions normales ou d'aliénation mentale. Chez la plupart des mammifères et quelquefois chez l'homme, l'instinct de destruction entre en jeu en même temps que le penchant sexuel » (Littré, *Dictionnaire de médecine*). Muni de cette définition de l'amour sous son aspect purement physiologique, Dumas fils consent à y chercher la matière de son œuvre, car « c'est de la constatation de tous ces phénomènes physiologiques, dit-il, allant de l'instinct sexuel jusqu'au meurtre et à la folie que sont sortis,

(68) Dumas fils, *La Femme de Claude*, préface, p. 188.

sortent et sortiront tous les drames, toutes les comédies, tous les romans ».

Etant données ces préoccupations scientifiques, il n'est pas étonnant que l'œuvre de Dumas fils porte l'empreinte des idées nouvelles de son époque : il manie avec plus de conviction que de compétence le jargon scientifique sur l'évolution, le déterminisme, les petits faits, l'étude des cas anormaux, etc. Plusieurs de ses livres sont dédiés à des médecins et il nous dit à propos de ses lectures médicales : « J'ai lu beaucoup de livres de médecine, de physiologie et de biologie... Le dictionnaire de Robin et de Littré, le livre de Broca avec préface de Pozzi, la clinique de Charcot, l'anthropologie de Bossu, mais tout cela bien décousu et bien incohérent... Mon ami Demarquay me faisait assister aussi quelquefois à des opérations dont je supportais la vue avec ce courage qu'on a toujours, selon La Rochefoucauld, en face de la douleur des autres » (69). Ces lectures et fréquentations médicales l'ont amené à chercher la solution des questions morales et sociales dans la physiologie. L'amour, la jalousie, l'adultère s'expliquent pour lui par des « fatalités physiologiques bien connues des Anciens » qui en faisaient des divinités néfastes, acharnées contre certains mortels. Là où les poètes, les romanciers et les dramaturges ne voyaient que des âmes incomprises en rébellion instinctive et de droit contre une société banale ou corrompue, le physiologiste et l'observateur n'avaient et n'ont à voir, le plus souvent, que des malades d'un ordre particulier (70). Enfin, il exprime sa croyance au déterminisme inexorable, qu'il appelle « le fatalisme physiologique », en faisant dire à Madame Aubray (71) « D'abord, il n'y a pas de coupables, il n'y a pas de méchants, il n'y a pas d'ingrats; il y a des malades, des aveugles et des fous ».

(69) *La Chronique Médicale*, vol. 1895, p. 748.

(70) Dumas fils, Préface à *l'Ami des Femmes*, p. 31.

(71) Dumas fils, *Les Idées de Madame Aubray*, p. 260.

En résumé, si on analyse ce mouvement de rapprochement médico-littéraire, on trouve qu'il est basé principalement sur les étonnants progrès accomplis dans les sciences en général et dans les sciences physiologiques en particulier. Un demi-siècle de progrès constants a abouti aux travaux remarquables de Claude Bernard et sa gloire a franchi les limites du milieu médical pour intéresser à la physiologie les esprits cultivés dans le monde littéraire. « Si nous commençons, dit M. Brunetière (72), à discerner les vrais caractères de la révolution qui, vers le milieu du siècle,... a transformé l'esprit moderne, nous savons dès aujourd'hui que Claude Bernard en fut, et qu'il en demeurera, dans l'avenir un des principaux ouvriers ». Comme preuves de l'intérêt qu'on prenait généralement aux sciences physiologiques, nous avons fait mention des cours publics donnés à la Sorbonne, dans les hôpitaux et les cliniques et à l'Académie des Sciences, où « il n'y avait de borne à la foule que l'encombrement » (73).

Si la littérature, à cette époque de progrès scientifique, avait joui d'un prestige prépondérant, comme au temps de Molière, elle eût pu rester indépendante et railleuse, comme au « Grand Siècle » devant la médecine; mais elle était en voie de renouvellement après l'épuisement du romantisme. Elle ne pouvait plus défendre son domaine, où régnaient en maîtres l'imagination, le culte du beau et l'expression de sentiments et d'émotions personnelles. On essayait, sous la devise de « L'Art pour l'Art », de garder le domaine de l'esthétique libre de toute incursion de la science; mais l'esprit du siècle était devenu trop foncièrement matérialiste pour pouvoir se contenter de beaux rêves. Peu à peu, la poésie cédait sa place dominante à la prose. Les aspirations littéraires du milieu du siècle se sont formulées dans des devises qui décèlent la nouvelle tendance scientifique : pour Flaubert, c'est « le Beau au service

(72) Brunetière, *Discours de Lyon*, p. 29.

(73) Biot, cité plus haut.

« du Vrai » et pour Leconte de Lisle, « la science est le moyen dont le but est l'art ». Cette pénétration de l'esprit scientifique, dans toutes les formes de la pensée et de l'activité humaines, est visible dans la critique, l'histoire, le roman, au théâtre, et même dans la poésie. Partout, l'art individualiste et subjectif s'incline devant la nouvelle conception d'art objectif, impersonnel et impassible.

Entre les sciences physiologiques, dont le prestige grandissait avec chaque découverte nouvelle, et la littérature, dont le prestige diminuait au fur et à mesure que les grands écrivains romantiques l'abandonnaient, il y avait le domaine où travaillaient les critiques, les historiens et les philosophes. Ces écrivains, surtout Sainte-Beuve et Taine, Auguste Comte et Renan, s'assimilaient les théories des savants, les vulgarisaient et les adaptaient à leurs œuvres littéraires. Ils créent de nouvelles théories qui sont, à la fois, fortement imprégnées des sciences, d'où elles sont sorties et, en même temps, bien applicables aux lettres qu'elles vont transformer. Le « déterminisme des phénomènes » doit désormais jouer le rôle de « l'imagination romantique », en supprimant tout ce qu'il y a d'improbable et fantaisiste (par exemple, les coups de théâtre) dans une œuvre littéraire. « L'observation scientifique » supplante l'inspiration artistique. L'étude de « l'influence du milieu sur l'individu » devient plus importante que la « couleur locale ». Les « petits faits » et les « documents humains » sont plus estimés que le lyrisme le plus émouvant. Le « personnage moyen » est étudié de préférence aux « âmes d'élite ». Le « roman d'aventures » est remplacé dans la faveur du public par des « études d'âme » et des « romans d'analyse ». Les médecins jouent un rôle plus important que les prêtres et, logiquement, le moral est subordonné au physique.

Toutes ces nouvelles tendances s'étaient déjà montrées, mais incomplètement, dans les différents genres littéraires —

le roman de Balzac, la critique de Taine, la poésie de Leconte de Lisle, le théâtre de Dumas fils —, mais elles devaient attendre le roman réaliste pour se manifester intégralement dans un chef-d'œuvre. Avant Flaubert, le roman était une forme littéraire sans règles. Il se prêtait à la sentimentalité effrénée d'un George Sand aussi bien qu'à l'analyse aigüe d'un Stendhal; le roman était expansif et personnel avec Hugo aussi bien que sec et objectif avec Mérimée. Cette souplesse lui a permis d'évoluer en même temps que l'esprit contemporain qu'il interprétait. Entre les mains de Flaubert, il s'est élargi pour embrasser toutes les tendances nouvelles : observation, impassibilité, documentation physiologique, déterminisme, étude de l'hérédité et du milieu et la puissance de la « faculté maîtresse ». Et toutes ces tendances scientifiques ont été si habilement introduites dans *Madame Bovary* que la valeur artistique n'en a pas souffert. L'auteur a prouvé qu'un chef-d'œuvre peut résulter de l'union intime du Vrai et du Beau — quand le génie préside au travail — et qu'il faut « des yeux de poète ouverts sur les hypothèses de science » (Paul Bourget). Enfin, dans *Madame Bovary*, la littérature et les sciences physiologiques se touchent et se confondent après un demi-siècle de rapprochement continu.

## CHAPITRE VI

### Flaubert.

Le génial créateur de *Madame Bovary* a dit quelque part : « L'artiste est une monstruosité, quelque chose hors nature ». D'après cette définition, Flaubert, lui-même, le romancier le plus artiste de toute sa génération, doit être considéré comme un cas anormal, dont le caractère ne peut s'expliquer qu'imparfaitement. On a beau chercher à l'éclaircir par la méthode d'analyse psychologique préconisée par Sainte-Beuve et Taine (l'étude de son hérédité, de son milieu et du moment de son apparition) : son caractère, plein de contradictions, reste une énigme déconcertante. Lui-même était conscient des forces opposées et inconciliables qu'il y avait en lui, quand il écrivait en 1852 (1) : « Il y a en moi, littéralement parlant, deux bonshommes distincts, un qui est épris de gueulades, de lyrisme, de grands vols d'aigle, de toutes les sonorités de la phrase et des sommets de l'idée; un autre qui creuse et qui fouille le vrai tant qu'il peut, qui aime à accuser le petit fait aussi puissamment que le grand, qui voudrait vous faire sentir, presque matériellement, les choses qu'il reproduit ».

Mais ces deux « bonshommes distincts » qu'il reconnaît en lui, (l'un le partisan du Beau, et l'autre celui du Vrai) sont loin d'être les seuls en conflit dans son *moi* complexe. Il abhorre les bourgeois, mais il choisit, comme sujet de roman, l'histoire banale d'une petite bourgeoise qui trompe son mari. Il est épris des « sonorités de la phrase », mais il est peu musicien. Il

(1) G. Flaubert, *Correspondance*, vol. 2, p. 66.

n'aime pas les Romantiques « qui font le saut de tremplin sur leur propre cœur, pour atteindre à quelque chose » (2), Musset, pour lui, est un « piètre coco » et Lamartine « un esprit eunuque ». Mais il aime George Sand et Michelet. Il vit comme un ermite, mais il s'intéresse énormément aux histoires de dégradation sexuelle. Il aime les études médicales, mais n'a que peu d'estime pour les médecins, qu'il considère comme des « ânes pour la plupart » (3). Il aime les voyages, mais « en Orient, il avait la nostalgie de la Normandie; en Normandie, il avait la nostalgie de l'Orient » (4). En somme, comme disait Anatole France (5) : « C'était un homme violent et bon, absurde et plein de génie, et qui renfermait en lui tous les contrastes possibles. Les idées de Flaubert sont pour rendre fou tout homme de bon sens. Elles sont absurdes, et si contradictoires, que quiconque tenterait d'en concilier seulement trois, serait vu bientôt, pressant ses tempes des deux mains pour empêcher sa tête d'éclater... Cet homme énorme avait la logique d'un tremblement de terre ».

Malgré l'impossibilité manifeste de concilier les éléments diamétralement opposés de la nature de Flaubert, il est utile d'étudier quelques traits de son caractère, traits dominants de l'homme qui expliquent les tendances principales de l'écrivain. L'étude de son hérédité, de son milieu et de sa santé, jette une vive lumière sur le côté essentiellement scientifique de son œuvre : documentation médicale, choix de sujets pathologiques et méthode d'observation impassible.

D'abord, le goût pour les sciences médicales, que Flaubert a manifesté pendant toute sa vie, s'explique, en partie, par son hérédité. Ses grands-parents paternels s'étaient distingués dans les sciences naturelles. Son grand-père maternel, Prosper Fleuriot, fut médecin, issu d'une famille de médecins. Son père aussi

(2) G. Flaubert, *Correspondance*, vol. 2, pp. 82-83.

(3) G. Flaubert, *Correspondance avec George Sand*, p. 384.

(4) Maxime Du Camp, *Souvenirs Littéraires*, vol. 2, p. 4.

(5) A. France, *Œuvres Complètes*, vol. 7, p. 289.

excella dans la même profession et sa renommée, dépassant les limites de Rouen, où il pratiquait, s'étendit à toute la France. Selon le docteur Dumesnil (6). : « Sa mort fut considérée comme une calamité publique, et les ouvriers des quais sollicitèrent de sa veuve l'honneur de porter eux-mêmes son cercueil au cimetière ». Cette lignée de médecins a transmis au romancier le goût des sujets médicaux et la préoccupation d'« aller jusqu'au fond des choses ». Sa nièce, qui le connaissait bien, confirme ainsi les affirmations des biographes de Flaubert, à propos de ses penchants scientifiques héréditaires : « De son père, dit-elle (7), il avait reçu la tendance à l'expérimentalisme, cette observation minutieuse des choses, qui lui faisait passer des temps infinis à se rendre compte du plus petit détail, et ce goût de toute connaissance qui le rendit un érudit aussi bien qu'un artiste ».

La jeunesse de Flaubert, passée au milieu de médecins, développa ce fond scientifique héréditaire. L'amphithéâtre de l'Hôtel-Dieu de Rouen, dont son père était le chirurgien en chef, donnait sur le jardin de la maison paternelle. Ce voisinage permit au jeune Flaubert de satisfaire sa curiosité innée pour la profession médicale. Lui-même, à plusieurs reprises dans sa *Correspondance*, témoigne de l'influence décisive de ce milieu sur sa formation première : « ...L'amphithéâtre de l'Hôtel-Dieu donnait sur notre jardin. Que de fois, avec ma sœur, n'avons-nous pas grimpé au treillage et, suspendus entre la vigne, regardé curieusement les cadavres étalés !... Je vois encore mon père, levant la tête de dessus sa dissection et nous disant de nous en aller » (8). Et plus loin (9), il fait l'allusion suivante à l'influence de ce milieu sur son caractère impressionnable : « Rien n'aurait dû me durcir plus que d'avoir été

(6) Dr Dumesnil, *Flaubert et la médecine*, p. 6.

(7) Préface à la *Correspondance de G. Flaubert*, vol. 1, p. 10.

(8) *Correspondance*, vol. 2, p. 268.

(9) Idem, vol. 3, p. 390.

élevé dans un hôpital et d'avoir joué, tout enfant, dans un amphithéâtre de dissection ».

Flaubert grandissant, sa curiosité d'enfant pour des choses de la médecine devint une préoccupation qui le poussa à y chercher sa voie de ce côté, sinon absolument. A ce propos, le docteur Aube nous donne « les détails suivants, qui ont l'avantage du *de visu*... Le frère aîné de Gustave Flaubert, dit-il, arrivait docteur à Rouen vers 1840... Son père, désireux de l'avoir pour successeur, se mit en mesure de compléter son éducation chirurgicale, et, comme son logement était enclavé dans l'Hôtel-Dieu, il installa dans une pièce du rez-de-chaussée un véritable laboratoire, où se trouvait toujours au moins un sujet servant quotidiennement aux leçons que le père faisait à son fils. Bouilhet, qui commençait la médecine, et Gustave Flaubert qui cherchait sa voie, vivaient, on peut le dire, autour de cette table de dissection, et pas une autopsie très sérieuse ne se faisait sans qu'une curiosité bien naturelle y attirât Gustave » (10).

C'est sans doute à cette habitude de s'intéresser aux travaux de son père que nous devons la phrase réaliste suivante de Flaubert : « ...La plus belle femme n'est guère belle sur la table d'un amphithéâtre, avec les boyaux sur le nez, jambe écorchée, et une moitié de cigare éteint qui repose sur son pied » (11). Le fait que ce croquis est tiré de la correspondance du romancier avec son ami de jeunesse, E. Chevallier, quand Flaubert n'avait que seize ans, démontre son goût précoce pour la médecine aussi bien que sa faculté d'observation scrupuleuse.

L'anecdote suivante, racontée par Maxime Du Camp, nous témoigne aussi de l'influence médicale subie par Flaubert dans sa jeunesse. Nous avons vu que le docteur Flaubert destinait son fils aîné, Achille, à lui succéder; de Gustave, il vou-

(10) Dr Aube, *Chronique Médicale*, 1901, p. 661.

(11) G. Flaubert, *Correspondance*, vol. 1, pp. 14-15.

fait faire un avocat. Il le fit inscrire à l'Ecole de droit; mais le jeune homme ne pouvait pas s'y intéresser et enfin il y renonça pour s'adonner à la littérature. « Le père Flaubert, raconte Du Camp, n'avait point été satisfait, il avait fait une moue peu rassurante ». Selon lui, « n'importe qui, s'il est de loisir, peut faire un roman comme M. Hugo ou comme M. de Balzac. La littérature, la poésie, à quoi cela sert-il ?.. Gustave s'écria : « Dis donc, docteur, peux-tu m'expliquer à quoi sert la rate ? Tu n'en sais rien, ni moi non plus, mais c'est indispensable au corps humain, comme la poésie est indispensable à l'âme humaine ». Le père Flaubert leva les épaules et s'en alla sans répondre » (12).

Ce milieu ne lui valut pas seulement ses connaissances physiologiques; il y trouva celui qui devait devenir son meilleur ami : Louis Bouilhet. Etudiant en médecine et interne dans le service du docteur Flaubert, ce jeune homme exerça sur son ami une influence à la fois médicale et littéraire. Il le détermina à se guérir du romantisme et à abandonner *La Tentation de Saint-Antoine* pour prendre le sujet de *Madame Bovary*, qui fut une histoire vécue et dont les personnages furent connus de Flaubert. Bouilhet fut aidé en ceci par Maxime Du Camp qui raconte dans ses *Souvenirs Littéraires* (13), comment Flaubert lui en exprima sa gratitude : « J'étais envahi par le cancer du lyrisme, vous m'avez opéré; il n'était que temps, mais j'en ai crié de douleur ».

Cette opération du « cancer du lyrisme » a bien réussi, mais il fallut que Bouilhet, en médecin consciencieux, veillât de près à la guérison de son ami. La *Correspondance* de Flaubert nous révèle, en maints endroits, le soutien qu'il avait en Bouilhet, dans ses luttes quotidiennes contre sa vieille maladie romantique. « Voilà trois fois, dit-il, que Bouilhet me fait refaire un paragraphe (lequel n'est point encore venu) ». Ma-

(12) Maxime Du Camp, *Souvenirs Littéraires*, vol. 1, pp. 301-302.

(13) Vol. 1, p. 433.

*dame Bovary* et *Salammbô* sont passés ainsi, paragraphe par paragraphe, sous les yeux de Bouilhet. Nous verrons quelle a été la valeur de cette critique, non seulement au point de vue de la documentation médicale, mais aussi en ce qui concerne le style littéraire. Quand Bouilhet fut obligé d'habiter Paris, Flaubert exprime ainsi son regret poignant : « Voilà huit ans que j'ai l'habitude de l'avoir, tous les dimanches; ce commerce si intime va se trouver rompu, la seule oreille humaine à qui parler ne sera plus là » (14). Et enfin, au mois de juillet 1869, quand Bouilhet mourut, son ami en deuil lui rendit ce suprême hommage : « C'est pour moi une perte irréparable : j'ai enterré avant-hier ma conscience littéraire, mon cerveau, ma boussole » (15).

Flaubert prit contact avec le monde des médecins par d'autres encore que Bouilhet. Même avant d'entreprendre ses études de droit, le romancier avait fait un voyage en Corse, avec le docteur Jules Cloquet, anatomiste célèbre et savant professeur de clinique chirurgicale, qui demeura son ami intime. Il était en relations aussi avec de grands médecins de son temps, comme B.-A. Morel, Trelat et F. Voisin (16). Les célèbres docteurs Robin et Philipps assistaient fréquemment aux « causeries du dimanche » chez Flaubert, boulevard du Temple. Des passages de sa *Correspondance* font allusion à d'autres liens avec la médecine : à Maupassant, Flaubert écrivit : « Je serais bien aise... de te faire examiner par *mon* médecin Fortin, simple officier de santé que je considère comme très fort ». Et à ce même disciple, à propos de la documentation médicale dans une histoire, il écrit « Quand vous aurez besoin de quelque chose du côté des médecins, adressez-vous donc à Pouchet... Tenez-vous au courant des choses ». Ailleurs, il parle de son « ami... le docteur Larrey ». Enfin, Zola, l'ami

(14) *Correspondance de Flaubert*, vol. 2, p. 251 et 321.

(15) Maxime Du Camp, *Souvenirs Littéraires*, vol. 2, p. 191.

(16) Cf. de Lastic. *La Pathologie Mentale dans l'œuvre de Flaubert*, p. 23.

intime de Flaubert, nous affirme : « On rencontrait beaucoup de médecins chez Flaubert et on y parlait beaucoup de médecine. J'ai maintes fois recueilli des notes dans ce milieu » (17).

Une autre influence puissante qui contribua à l'orientation médicale de Flaubert fut l'esprit de l'époque, tourné vers les sciences physiologiques. Même avant que Claude Bernard eût publié son *Introduction à la Médecine Expérimentale*, Flaubert et ses amis partageaient ces nouvelles tendances. Dès l'année 1859, Flaubert nous affirme dans une lettre à son ami Ernest Feydeau (18). « C'est une chose étrange, comme je suis attiré par les études médicales (le vent est à cela dans les esprits). J'ai envie de disséquer. Si j'étais plus jeune de dix ans, je m'y mettrais. Il y a à Rouen un homme très fort, le médecin en chef d'un hôpital de fous qui fait, pour des intimes, un petit cours très curieux sur l'hystérie, nymphomanie, etc. Je n'ai pas le temps d'y aller et voilà longtemps que je médite un roman sur la folie ou plutôt sur la manière dont on devient fou ».

Ce « vent », qui emportait les esprits du milieu du siècle vers les études médicales, devient, dans les années suivantes, de plus en plus fort et Flaubert et ses amis en subissent l'influence. Les hôpitaux, la morgue, les maisons d'aliénés attirent les romanciers désireux de reproduire la réalité, après avoir pris des notes « sur le vrai, sur le vif, sur le saignant » (19). Les cours, soit pour le public, soit « pour des intimes » (20), stimulent cette curiosité générale. Les œuvres de Sainte-Beuve et surtout de Claude Bernard et de Taine aident à la diffusion des nouvelles connaissances et des méthodes physiologiques. Enfin, dans la seconde moitié du siècle, la médecine devient un sujet de conversation courant. Même aux di-

(17) Zola, *La Chronique Médicale*, vol. 1895, p. 678.

(18) G. Flaubert, *Correspondance*, vol. 3, p. 168.

(19) *Journal des Goncourt*.

(20) Lettre de Flaubert, citée plus haut.

ners d'hommes de lettres, comme les « dîners Magny » et les « dîners Flaubert », la médecine conquiert une place importante. Alphonse Daudet, qui fréquentait ces réunions, nous dit qu'« après l'amour et la mort, on causait des maladies, de l'esclavage du corps, traîné comme un boulet. Tristes aveux d'hommes qui ont passé la quarantaine ». Et Tourgueneff, autre habitué de ces agapes, analyse sa souffrance, pendant l'extraction d'un kyste, « pour vous la conter, dit-il, à un de nos dîners, pensant que cela vous intéresserait » (21).

De leur côté, les Goncourt signalent, dans le compte rendu suivant, l'aspect médical de ces réunions : « 5 janvier (1869). Dîner Magny. Causerie du docteur Robin, donnant des détails relatifs à des expériences saisissantes et de haute terreur sur des décapités, sur des corps d'hommes sans tête, qui, au bout de quarante-cinq minutes de mort, portent la main, avec un mouvement de vivant, à leur poitrine, à l'endroit où on les pince, et beaucoup d'autres épreuves venant à l'appui d'une théorie sur l'indépendance du cerveau et du cœur ». Et ils ajoutent cette note d'appréciation personnelle : « Pas de distraction, pour nous enlever à notre état malingre, au tourment de notre santé, comme ces hautes élévations de la science, ces hypothèses médicales » (22). Etant donné le caractère de ces dîners, il est naturel que Flaubert aussi exprime son appréciation : « Votre vieux troubadour, écrit-il à G. Sand, est encore malade comme un chien aujourd'hui, ça ne l'empêchera pas d'aller au Magny de ce soir. Il ne pourrait pas claquer en meilleure compagnie; encore qu'il préférât le bord d'un fossé, au printemps » (23).

La simple énumération des habitués de ces dîners suffit pour montrer le grand prestige accordé aux savants par les meilleurs écrivains de la seconde moitié de ce siècle.

(21) Alphonse Daudet, *Trente ans de Paris*, pp. 340-342.

(22) *Le Journal des Goncourt*, vol. 3, p. 255.

(23) Flaubert, *Correspondance avec G. Sand*, p. 54.

Toutes ces réunions ont un trait commun : les médecins les plus célèbres de l'époque y prennent la parole et on les écoute avec respect. Les « dîners Magny » réunissaient bi-mensuellement les Goncourt, Sainte-Beuve, Th. Gautier, Renan, Alphonse Daudet, Flaubert, Taine, Gavarni et Tourgueneff avec les Berthelot, les docteurs Robin, Philipps et Veyne. Chez la Princesse Mathilde, Renan, Berthelot et Claude Bernard causaient avec Flaubert, Gautier et Taine. Une note des Goncourt, datée du 28 janvier 1874, rapporte que « le dîner de la princesse était, ce soir, bondé de médecins, Tardieu, Demarquay etc. » (24). Les « dîners Brabant » et les « dîners Flaubert » servaient aussi à resserrer ces liens entre les littérateurs et les médecins.

L'observation de Sainte-Beuve qu'« une exécrable santé est l'explication de bien des choses » s'applique avec justesse au vif intérêt de Flaubert pour la médecine. Cet homme, à l'apparence d'« un colosse, fait pour vivre cent ans » (25), fut en réalité miné par une maladie terrible. Peu importe ici de déterminer la nature exacte de ce mal, qui a assombri la vie de Flaubert; une autopsie seule aurait pu fournir une certitude là-dessus. Et l'autopsie n'a pas eu lieu. Que ce soit une névrose, qui causait ce qu'il appelait « ma maladie de nerfs », ou l'épilepsie, ou une syphilis cérébrale, hypothèse soutenue avec quelque vraisemblance par le docteur Dumesnil (26), le fait essentiel pour notre étude, c'est que, depuis l'année 1843, jusqu'à sa mort en 1880, il fut sujet à des attaques subites qui le faisaient tomber par terre et le laissaient écrasé et humilié.

Conscient que cette maladie le menaçait continuellement, Flaubert se mit à étudier, dans la bibliothèque de son père, tous les ouvrages sur les maladies nerveuses. Etant données

(24) *Journal*, vol. 5, pp. 106-107.

(25) Maxime Du Camp.

(26) Dr René Dumesnil, Thèse, *Flaubert et la médecine*, cité dans la *Chronique Médicale*, vol. 1905, pp. 209-210.

ses aptitudes pour la médecine, et les grandes ressources à sa disposition dans un entourage comme le sien, il est naturel qu'il ait acquis, en peu de temps, de grandes connaissances médicales. Après ces études sur son cas particulier, Flaubert dit à son ami Du Camp : « Je suis perdu » ; néanmoins, il continua ses lectures médicales et ses fréquentations chez les médecins pendant toute sa vie. Moins de dix ans avant sa mort, il put dire avec vérité : « J'ai, à mes dépens, acquis beaucoup d'expérience en fait de névroses. Tous les traitements qu'on leur applique ne font qu'exaspérer le mal. Je n'ai pas encore rencontré, en ces matières, un médecin intelligent. Non ! pas un ! C'est consolant ! Il faut s'observer soi-même scientifiquement et expérimenter ce qui convient » (27).

Si cette maladie, et les études profondes qu'elle a occasionnées chez Flaubert, nous expliquent son intérêt pour la médecine et sa vaste documentation dans ce domaine, elles expliquent aussi bien des traits du caractère de l'homme. Sa mélancolie, qui lui faisaient dire : « J'ai la vie en haine, oui, la vie et tout ce qui me rappelle qu'il faut la subir » et ailleurs, « Que ne suis-je organisé pour la jouissance comme je le suis pour la douleur » ; son extrême sensibilité, dont il dit : « ce qui érafle les autres me déchire » ; son pessimisme, qui l'amène à dire : « La déplorable manie de l'analyse m'épuise. Je doute de tout, même de mon doute » ; son intolérance, son orgueil, jusqu'à sa conception de la valeur de l'esthétique, qui lui faisait dire : « ...que je crève comme un chien, plutôt que de hâter d'une seconde ma phrase qui n'est pas mure », toute sa psychologie en somme accuse le déséquilibre d'un tempérament maladif, et confirme sa parole, qu'il était « une victime de la physiologie » (28).

(27) G. Flaubert, *Correspondance*, vol. 4, p. 76.

(28) Cf. *Correspondance*, vol. 1, p. 119 ; vol. 2, p. 117 ; vol. 4, p. 211.

### Flaubert, l'Ecrivain.

En étudiant Flaubert comme écrivain, et toujours au point de vue de l'influence des sciences physiologiques sur sa conception de l'art, nous trouvons les mêmes tendances scientifiques que nous avons déjà remarquées dans son caractère. Mais ici, la compréhension est bien plus facile, puisque l'écrivain ne présente pas les multiples contradictions que nous avons constatées dans l'homme : son idéal artistique l'a toujours amené à réprimer la libre expression de sa nature qui était, à bien des égards, extravagante. Pourtant ces répressions, imposées par lui-même, n'excluent nullement la représentation exacte des choses de la médecine, l'emploi des méthodes scientifiques et l'esprit froidement impassible d'un savant dans son laboratoire.

De toutes les analogies qu'on trouve chez Flaubert, entre l'art et les sciences, celle sur laquelle il a le plus souvent insisté est l'impersonnalité. Les expressions de cette croyance, allant du simple énoncé aux explications détaillées, se rencontrent en maints endroits de sa *Correspondance* et toute son œuvre démontre la fidélité de l'écrivain à ce principe fondamental. Dès l'année 1852, où Emma Bovary n'était qu'une jeune fille se délectant de rêves romantiques, Flaubert écrivit à une amie : « Tu prendras en pitié l'usage de se chanter soi-même » (29), et ailleurs : « Je crois que le grand art est scientifique et impersonnel » (30). En d'autres endroits sa pensée s'amplifie et nous trouvons des dissertations comme la suivante : « ... L'impersonnalité de l'œuvre. C'est un de mes principes : qu'il ne faut pas s'écrire. L'artiste doit être dans son œuvre comme Dieu dans la création, invisible et tout-puis-

(29) G. Flaubert, *Correspondance*, vol. 2, p. 76.

(30) G. Flaubert, *Correspondance*, vol. 3, p. 331.

sant, qu'on le sente partout, mais qu'on ne le voie pas ...Et puis l'art doit s'élever au-dessus des affections personnelles et des susceptibilités nerveuses ! Il est temps de lui donner, par une méthode impitoyable, la précision des sciences physiques » (31).

Ce principe revêt une telle importance dans l'esthétique de Flaubert qu'il s'en sert comme d'un critérium pour juger les ouvrages de ses prédécesseurs et de ses contemporains. De la *Case de l'Oncle Tom*, par exemple, il écrivit : « Les réflexions de l'auteur m'ont irrité tout le temps » et plus loin, « Balzac n'a pas échappé à ce défaut, il est légitimiste, catholique, aristocratique. L'auteur dans son œuvre doit être comme Dieu dans l'Univers, présent partout, visible nulle part » (32). Et ailleurs dans des charges à fond contre le romantisme, il écrit : « Le roman n'a été que l'exposition de la personnalité de l'auteur et, je dirai plus, toute la littérature en général, sauf deux ou trois hommes peut-être. Il faut pourtant que les sciences morales prennent une autre route et qu'elles procèdent comme les sciences physiques, par l'impartialité... Nous manquons de science, avant tout ». Et sur les ouvrages des auteurs qui n'avaient pas été, comme Flaubert, opérés « du cancer du lyrisme » il dit : « *La personnalité sentimentale* sera ce qui plus tard fera passer pour puérile et un peu niaise une bonne partie de la littérature contemporaine. Que de sentiment, que de tendresses, que de larmes ! » (33).

L'énergie, avec laquelle George Sand et Zola se défendent contre le reproche d'être trop personnels, montre bien que les principes du romantisme étaient encore bien vivants et nous permet de mesurer la grandeur de la tâche que Flaubert s'est proposée en prêchant contre « tout ce qui est cœur imprimé ». « Ici, j'arrive à votre premier reproche, dit Zola en 1864, ce-

(31) G. Flaubert, *Correspondance*, vol. 3, pp. 79-80.

(32) G. Flaubert, *Correspondance*, vol. 2, p. 155.

(33) G. Flaubert, *Correspondance*, vol. 3, p. 117 et vol. 2, p. 395.

lui du caractère trop personnel de mon article. Trop personnel ! Bon Dieu ! Voudriez-vous que j'aie l'opinion du voisin, ou même celle de toute une foule ? On ne saurait être trop personnel » (34). Et George Sand riposte avec cette attaque : « ...Dès que tu manies la littérature, tu veux, je ne sais pourquoi, être un autre homme, celui qui doit disparaître, celui qui s'annihile, celui qui n'est pas ! Quelle drôle de manie ! Quelle fausse règle de *bon goût* ! Notre œuvre ne vaut jamais que par ce que nous valons nous-mêmes... retirer son âme de ce que l'on fait, quelle est cette fantaisie malade ? Cacher sa propre opinion sur les personnages que l'on met en scène, laisser par conséquent le lecteur incertain sur l'opinion qu'il en doit avoir, c'est vouloir n'être pas compris, et, dès lors, le lecteur vous quitte... Ce que le lecteur veut, avant tout, c'est pénétrer notre pensée et c'est ce que tu lui refuses avec hauteur » (35). Quelle différence entre cette attitude caractéristique des écrivains de la première moitié du siècle, et celle des disciples de Flaubert, qui, comme Tourgueneff, croyaient que « la grande affaire, lorsqu'on compose un roman est de couper le cordon ombilical entre ses personnages et soi ! » (36).

Comme corollaire logique de ce principe de l'impersonnalité dans l'art, nous trouvons, chez Flaubert, un autre principe également scientifique par sa nature et par son origine : le roman doit représenter la réalité sans aucun souci d'ordre moral ou social, exactement comme une expérience de laboratoire ne vise qu'à faire voir l'enchaînement rigoureux de cause à effets, sans se préoccuper nullement du bien ou du mal. Une Emma Bovary, vouée par son hérédité, par son éducation romantique et par son milieu banal, à la dégénérescence, subit sa destinée, sans que l'auteur n'intervienne pour laisser voir son opinion personnelle sur les gens qu'il met en

(34) Zola, *Correspondance*, pp. 7-8.

(35) *Correspondance entre G. Sand et Flaubert*, p. 441 et suivantes.

(36) Cf. Bourget, *Essais de Psychol. Contemp.*, vol. 2, p. 208.

scène. « Je ne m'en reconnais pas le droit, dit-il à ce propos. Si le lecteur ne tire pas du livre la moralité qui doit s'y trouver, c'est que le lecteur est un imbécile ou que le livre est faux au point de vue de l'exactitude. Car du moment qu'une chose est vraie, elle est bonne » (37).

Si un roman de Flaubert ressemble à un ouvrage scientifique par l'impersonnalité de l'auteur et par son impassibilité devant le bien et le mal, il ne lui ressemble pas moins par la méthode de développement dont il se sert. Les caractères de ses personnages découlent rationnellement de l'étude de leur hérédité et de leur milieu et leurs actes paraissent comme les manifestations nécessaires de leurs caractères. Ici, comme dans les œuvres de Claude Bernard, un phénomène se rattache aux précédents, et motive les suivants, par une espèce de déterminisme. « Le roman, selon moi, dit Flaubert, doit être scientifique, c'est-à-dire rester dans les généralités probables » (38). Peu importe que les romanciers réalistes remplacent le terme de « déterminisme » par des locutions telles que « la logique des faits », « les généralités probables » et « être dans le vrai » ; la méthode reste la même dans la composition d'un roman réaliste et dans la conduite d'une expérience de laboratoire. Le romancier soumet un caractère aux épreuves de la vie comme un savant soumet un métal à l'action d'acides. Il note soigneusement toutes les altérations qui se produisent sous l'influence de l'hérédité et du milieu, de maladies et de chocs psychologiques. Il essaie de donner à chaque événement de son histoire un aspect de nécessité inéluctable, qui apparent son roman à une expérience, où le déterminisme des phénomènes est absolu.

Cette préoccupation, chez Flaubert, de rester toujours « dans le vrai » l'a conduit logiquement à accorder un rôle très restreint à l'imagination : comme un savant dans une re-

(37) G. Flaubert, *Correspondance*, vol. 4, p. 230.

(38) G. Flaubert, *Correspondance*, vol. 3, p. 340.

cherche scientifique, il prend la matière de la plupart de ses romans dans la réalité et il contrôle chaque étape de leur développement par l'observation du réel. Le sujet de *Madame Bovary*, comme nous l'avons vu plus haut, lui fut suggéré par Bouilhet précisément parce qu'il était tiré de la vie réelle de province. *Saint-Julien l'Hospitalier* et *Saint-Antoine* ont réellement existé. Félicité d'*Un Cœur Simple* a été connue du romancier. Le triste héros de *l'Education Sentimentale* n'est autre que Flaubert lui-même à l'âge de 17 ans, quand il tomba amoureux d'une femme mariée, pendant des vacances à Trouville. Une fois ses personnages bien plantés dans la réalité, le romancier fait appel à son imagination pour créer des situations et des événements qui, à leur tour, sont contrôlés pour leur vraisemblance par un nouveau recours au réel. Nous trouvons partout dans la *Correspondance* de Flaubert des allusions à ses tentatives de bien reproduire la réalité : il s'analyse lui-même; il demande à ses amis de lui envoyer les renseignements précis qu'il n'a pu trouver dans ses propres lectures, il visite les endroits qu'il doit décrire, il a voulu assister à une opération de trachéotomie, et il projette même d'aller à Clamart « ouvrir des cadavres. Oui, madame, voilà jusqu'où entraîne l'amour de la littérature » (39).

Ce souci de calquer ses tableaux sur la réalité le pousse à tirer profit des incidents les plus douloureux. A l'enterrement de la femme de son ami, le docteur Pouchet, il espère, dit-il, « trouver peut-être des choses pour ma Bovary. Cette exploitation, à laquelle je vais me livrer et qui semblerait odieuse, si on en faisait la confidence, qu'a-t-elle donc de mauvais ? J'espère faire couler des larmes aux autres avec ces larmes d'un seul, passées ensuite à la chimie du style... Ces petites gentilles-là du reste ne sont pas besogne neuve pour moi, et j'ai de la méthode en ces études. Je me suis, moi-même,

(39) G. Flaubert. *Correspondance*, à Madame Roger des Genettes, vol. 4, p. 185.

franchement disséqué au vif en des moments peu drôles » (40). Et à Feydeau, qui veille sa femme mourante, il écrit « Pauvre petite femme ! C'est affreux ! » mais l'écrivain en lui prend immédiatement le dessus et lui fait ajouter « Tu as et tu vas avoir de bons tableaux, et tu pourras faire de bonnes études. C'est chèrement les payer... » (41). Les études faites dans les hôpitaux se justifient aussi par la nécessité, pour l'écrivain, de vérifier ses tableaux en les rapprochant du réel : « ... Il faut, dit-il, que la réalité extérieure entre en nous, à nous en faire presque crier pour la bien reproduire; quand on a son modèle net, devant les yeux, on écrit toujours bien et où donc le vrai est-il plus clairement visible que dans ses belles expositions de la misère humaine ? » (42).

Dans toute cette préoccupation de rester « dans le vrai », nous voyons une analogie avec la méthode des sciences. Le savant, ne part-il pas du connu pour l'exploration de l'inconnu ? Ne procède-t-il pas aussi par hypothèse, dictées par son imagination, et qu'il vérifie ensuite par le contrôle décisif de l'expérience ? Ne reste-t-il pas, aussi, impassible devant la douleur qu'il observe dans le but de se renseigner sur les ressorts intimes des phénomènes humains ? Flaubert était conscient, sans doute, de ce rapprochement continu, quand il écrivait : « La littérature prendra de plus en plus les allures de la science, elle sera surtout *exposante*, ce qui ne veut pas dire didactique; il faut faire des tableaux, montrer la nature telle qu'elle est, mais des tableaux complets, peindre le dessous et le dessus » (43).

Enfin, le roman, comme il était conçu par Flaubert, devrait se rapprocher des sciences expérimentales par son objet, aussi bien que par son esprit d'impersonnalité et par sa

(40) G. Flaubert, *Correspondance*, vol. 2, p. 236.

(41) G. Flaubert, *Correspondance*, vol. 3, p. 170.

(42) G. Flaubert, *Correspondance*, vol. 2, p. 269.

(43) G. Flaubert, *Correspondance*, vol. 2, p. 200.

méthode d'expérimentation. Cet objet commun, c'est la représentation de la réalité, telle qu'elle est, sans aucun souci d'expliquer la cause, le « véritable pourquoi des choses » (Claude Bernard). « Soyons des miroirs grossissants de la vérité externe », dit Flaubert (44) et nous trouvons dans cette devise l'idée même exprimée par Claude Bernard : « L'observateur doit être le photographe des phénomènes, son observation doit représenter exactement la nature » (45). Et sur la tentative de rechercher la cause des phénomènes, le savant et le romancier sont aussi d'accord : « Le véritable pourquoi des choses nous sera éternellement inconnu, et il est même absurde de se poser cette question en physiologie » (Claude Bernard); la même pensée s'exprime dans la *Correspondance* de Flaubert (vol. 3, p. 28) : « Pourquoi, dit-il, vouloir expliquer des choses incompréhensibles ?... *La recherche de la cause est anti-scientifique* » et avec quel mépris il traite les gens qui exigent le pourquoi des choses : « La sottise consiste à vouloir rendre raison de tout. — Pourquoi les mauvaises herbes poussent-elles ? disent les braves gens. — Mais pour elles-mêmes, pardieu. Pourquoi poussez-vous, vous ? Il faut traiter les hommes comme des mastodontes ou des crocodiles... Montrez-les, empailliez-les, bocailisez-les. Voilà tout ! *Mais les apprécier, non !* Qu'êtes-vous donc vous-mêmes, petits crapauds ? » (46).

La perfection même du style de Flaubert repose sur une base physiologique et expérimentale. Pour lui chaque pensée s'exprimait par un « terme sans synonyme qui est le corps vivant, le corps unique de l'idée ». Maupassant, son disciple, explique que le maître fut « obsédé par cette croyance absolue qu'il n'existe qu'une manière d'exprimer une chose, un

(44) G. Flaubert, *Correspondance*, vol. 2, p. 349.

(45) Cl. Bernard. *L'introduction à la médecine expérimentale*, p. 37.

(46) G. Flaubert, *Correspondance*, vol. 2, p. 197.

mot pour la dire, un adjectif pour la qualifier et un verbe pour l'animer, il se livrait à un labeur surhumain pour découvrir à chaque phrase ce mot, cette épithète et ce verbe. Il croyait ainsi à une harmonie mystérieuse des expressions et, quand un terme juste ne lui semblait point euphonique, il en cherchait un autre avec une invincible patience, certain qu'il ne tenait pas le vrai, l'unique. Une fois la phrase terminée et composée seulement de mots euphoniques, il la faisait passer par ce qu'il appelait l'épreuve du « gueuloir », c'est-à-dire qu'il la lisait à haute voix, en faisant attention à l'harmonie des sons et à la cadence du rythme, car, disait-il : « Une phrase est viable quand elle correspond à toutes les nécessités de la respiration. Je sais qu'elle est bonne lorsqu'elle peut être lue tout haut ». Par la même épreuve il prétendait pouvoir découvrir les phrases qui ne satisfaisaient pas ce critérium : « Les phrases mal faites, disait-il, ne résistent pas à cette épreuve; elles oppressent la poitrine, gênent les battements du cœur et se trouvent ainsi *en dehors des conditions de la vie* » (47). Et c'est grâce à cette épreuve, qui lui avait été suggérée par ses connaissances physiologiques et par sa foi dans l'utilité de l'expérimentation, que toute son œuvre est écrite dans un style admirable.

Pourtant il serait erroné de croire que Flaubert ait voulu faire œuvre de science. Quelques-uns de ses disciples, comme Zola, ont voulu prouver, par le roman, la vérité de données scientifiques et la nécessité de réformes sociales. Flaubert n'a jamais eu de telles prétentions. « Voilà, selon l'excellent résumé de M. Lanson, l'attitude de Flaubert. Que nous sommes loin du romantisme ! Puisqu'il ne s'agit plus de jouir et de s'étendre par la sensation, l'imagination ne recevra plus sa loi des appétits du tempérament, elle aura sa règle, sa direction dans l'intelligence; elle sera un instrument de connais-

(47) cf. Paul Bourget. *Essais de Psychologie contemporaine*, vol. I. pp. 171-173.

sance exacte et de résurrection concrète; elle ne fera plus une littérature de passion et de fantaisie, mais une littérature critique, historique, scientifique. Il fut des premiers à le comprendre et à le dire ». Pour Flaubert, cette expression de « littérature scientifique » n'aurait pas paru paradoxale; au contraire elle exprime exactement son idéal : l'union intime d'un fond scientifique avec une forme esthétique. Et cet idéal, il le considère non seulement comme possible, mais en cours de réalisation : « Plus il ira, plus l'art sera scientifique, dit-il, de même que la science deviendra artistique; tous deux se rejoindront au sommet après s'être séparés à la base » (48). Si Flaubert a été amené à produire un chef d'œuvre, tandis que ses contemporains et ses disciples, s'inspirant du même idéal, n'ont produit que des œuvres de talent, c'est que l'auteur de *Madame Bovary* considérait son art, non seulement avec l'ardeur propre à l'écrivain, mais aussi avec la passion d'un homme déçu, un malade, qui y cherche la condition indispensable à sa vie. « Astreignez-vous à un travail régulier et fatigant, dit-il. La vie est une chose tellement hideuse que le seul moyen de la supporter, c'est de l'éviter, et on l'évite en vivant dans l'art, dans la recherche incessante du vrai rendu par le beau » (49).

### Flaubert. Son Œuvre.

Ayant étudié le caractère de Flaubert qui, sous l'influence de son hérédité, de son milieu et de sa maladie, le prédisposait à prendre un vif intérêt aux études médicales; ayant examiné ensuite son idéal littéraire, qui lui imposait l'esprit, la méthode et les objectives des sciences naturelles, nous nous arrêterons à l'emploi qu'il a fait de ses qualités scientifiques

(48) G. Flaubert. *Correspondance*, vol. 2, p. 92.

(49) G. Flaubert. *Correspondance*, vol. 3, p. 86.

dans son œuvre littéraire. En un mot : dans quelle mesure a-t-il réussi à « rendre le vrai par le beau » ?

Dans son premier ouvrage de longue haleine, la version primitive de son *Saint-Antoine*, comme dans ses autres écrits de jeunesse, on ne trouve que peu de traces de documentation et de méthode scientifiques. Par tempérament, il était romantique; sa première éducation avait éveillé en lui un enthousiasme sans bornes pour les romanciers et les poètes lyriques. Victor Hugo et Chateaubriand furent ses dieux. Poussé par la soif de sensations nouvelles, il parcourut, en 1840, les Pyrénées, la Provence et la Corse; en 1845, il fit le pèlerinage des âmes romantiques en Italie; deux ans plus tard, le sac au dos, il voyagea en Bretagne avec Maxime Du Camp et enfin, il passa deux ans (1849-1851) avec ce même ami en Orient. Son état d'esprit pendant ces dix ans de voyages, de dévouement au romantisme et, ensuite, à l'idéal de l'art pour l'art, se révèle clairement dans sa *Correspondance* : « Il n'y a pour moi dans le monde que les beaux vers, les phrases bien tournées, harmonieuses, chantantes, les beaux couchers de soleil, les clairs de lune, les tableaux colorés, les marbres antiques et les têtes accentuées. Au-delà rien » (50). Il est donc tout naturel que la première version de son *Saint-Antoine* témoigne trop fortement de l'exaltation romantique du jeune Flaubert : « Des phrases, des phrases, belles, habilement construites, harmonieuses » dit Maxime Du Camp, « le lyrisme, qui était le fond même de sa nature et de son talent, l'avait si bien emporté qu'il avait perdu terre ». Et, d'accord avec Bouilhet, qui avait assisté à la lecture de l'ouvrage, Du Camp donna ce conseil à Flaubert : « ...Du moment que tu as une invincible tendance au lyrisme, il faut choisir un sujet où le lyrisme serait si ridicule que tu seras forcé de te surveiller et d'y renoncer. Prends un sujet terre à terre, un de ces incidents dont la vie

(50) G. Flaubert. *Correspondance*, vol. 1, pp. 113-114.

bourgeoise est pleine » (51). A partir de cette consultation des trois amis, Flaubert s'engage résolument dans la voie de la représentation esthétique du réel.

Dans presque tous les ouvrages qui ont marqué la période de la plus grande activité littéraire de Flaubert, de 1851 à sa mort, survenue en 1880, on remarque une préférence pour des sujets pathologiques. « La première œuvre de longue haleine que Flaubert écrivit, cette *Madame Bovary*, qui demeure incontestablement son chef-d'œuvre, est toute médicale. Le sujet lui fut fourni par l'histoire très réelle des malheurs conjugaux d'un officier de santé, nommé Delamare, qui exerçait à Ry, petite bourgade de la Normandie » (52). Les critiques littéraires sont d'accord avec les médecins pour signaler cet aspect foncièrement médical de cet ouvrage : pour M. Paul Bourget, « *La Madame Bovary...* dégage comme une odeur d'hôpital » et pour M. Lanson « Flaubert exposait le cas de *Madame Bovary* comme une leçon d'amphithéâtre »... A propos de *St-Julien l'Hospitalier*, le docteur de Lastic estime que « ce conte de Flaubert est, au point de vue psychiatrique, absolument complet, et à ce titre est peut-être unique dans la littérature. On y trouve l'observation d'un obsédé impulsif, avec son étiologie, l'origine de l'idée, son développement, son exécution et la terminaison de la maladie » (53). *L'Education sentimentale* présente le cas du jeune Frédéric Moreau qui souffre d'une névrose, bien connue en médecine sous le nom de « aboulie », qui l'empêche de s'adapter au réel par manque de volonté, état pathologique qui faisait que le malade « incapable d'action, maudissant Dieu et s'accusant d'être lâche,... tournait dans son désir comme un prisonnier dans son cachot.

(51) Du Camp, *Souvenirs Littéraires*, vol. 1, pp. pp. 427-433.

(52) Dr. René Dumesnil, *Flaubert et la médecine*. Thèse pp. 126-127.

(53) Dr de Lastic, *La Pathologie mentale dans l'œuvre de Flaubert*, thèse pp. 36-37.

Une angoisse permanente l'étouffait » (Flaubert). Le romancier lui-même signale le fond pathologique des caractères de *Saint-Antoine* et de *Salammbô*, en indiquant les sources médicales où il puise ses renseignements : « Moi, dans ces derniers temps, je suis revenu incidemment à ces études psychomédicales qui m'avaient tant charmé, il y a dix ans, lorsque j'écrivais mon *Saint-Antoine*. A propos de *Salammbô*, je me suis occupé d'hystérie et d'aliénation mentale. Il y a des trésors à découvrir dans tout cela » (54).

Outre ces cas morbides, ces obsessions qui dominent la vie de ses personnages principaux, Flaubert a donné de nombreux exemples de traitements médicaux et d'opérations chirurgicales, dans les épisodes de ses romans. Son chef-d'œuvre, *Madame Bovary*, en contient plusieurs qui sont devenus justement célèbres : un empoisonnement par l'arsenic, le redressement d'un pied bot et la gangrène qui en résulta, la remise d'une jambe cassée, et une saignée sont décrits avec la rigueur scientifique d'un manuel de clinique, quoique sans pédanterie. Dans *Salammbô*, « le vaste tableau d'une situation psychologique et physiologique presque unique » (Zola), il y a l'admirable description de la lèpre de Hannon et la peinture saisissante des ravages faits par la soif et la faim parmi les mercenaires emprisonnés dans le défilé de la Hache. *L'Education Sentimentale* contient la description d'un cas de diphtérie laryngée, dont l'exactitude médicale rivalise avec l'intérêt dramatique. Et, à côté de ces longs passages consacrés à la représentation de maladies et de souffrances, nous remarquons beaucoup de petits croquis d'ordre médical, comme la description du mendiant aveugle, dans *Madame Bovary*, celle du mystérieux lépreux secouru par St-Julien l'Hospitalier, la pneumonie de Félicité dans *Un Cœur Simple* et enfin les différentes maladies de toutes espèces qui défilent devant les deux

(54) G. Flaubert. *Correspondance*, vol. 3, p. 148.

amateurs de sciences, Bouvard et Pécuchet, dans l'ouvrage de ce nom.

Cette œuvre posthume de Flaubert, *Bouvard et Pécuchet* mérite une mention spéciale à cause de son sujet, presque exclusivement scientifique. L'intrigue n'existe pour ainsi dire pas. C'est « l'histoire de deux bonshommes qui copient une espèce d'encyclopédie critique en farce » d'après le résumé donné par l'auteur dans sa *Correspondance* (55). Pourant, ces deux commis retraités, ne jouent que des rôles secondaires dans le roman : les véritables personnages sont les théories de toutes les sciences (chimie, médecine, agriculture, etc...) qui ne supportent pas l'épreuve des expériences faites par les deux bourgeois ridicules. « Afin de produire artificiellement les digestions, ils tassèrent de la viande dans une fiole où était le suc gastrique d'un canard, et ils la portèrent sous leurs aisselles durant quinze jours, sans autre résultat que d'infecter leurs personnes... On les vit courir le long de la grand route, revêtus d'habits mouillés et à l'ardeur du soleil. C'était pour vérifier si la soif s'apaise par l'application de l'eau sur l'épiderme. Ils rentrèrent haletants et tous les deux avec un rhume » (56). D'autres expériences pour vérifier si « le poids d'un homme décroît à chaque minute » et s'il est « possible, en agitant le thorax et les membres pelviens, de hausser la température d'un bain tiède » ne donnèrent pas les résultats indiqués par les autorités médicales. Pour savoir si « en diminuant la chaleur, on entrave les phlegmasies, ils suspendirent dans son fauteuil, aux poutrelles du plafond, une femme affectée de méningite et ils la balançaient à tour de bras, quand le mari survenant les flanqua dehors » (57). Désenchantés, à la suite d'un grand nombre d'expériences stériles, les deux pseudo savants affirment : « Les ressorts de la

(55) G. Flaubert. *Correspondance*, vol. 4, p. 112.

(56) G. Flaubert, *Bouvard et Pécuchet*, p. 83.

(57) *Bouvard et Pécuchet*, pp. 84, 85, 92.

vie nous sont cachés, les affections trop nombreuses, les remèdes problématiques — et on ne découvre dans les auteurs aucune définition raisonnable de la santé, de la maladie, de la diathèse, ni même du pus ! » (58). Nous voyons dans cette œuvre de désenchantement et d'ironie un amoncellement d'érudition que même le génie de Flaubert ne put pas subordonner aux exigences de l'esthétique. Les caractères n'existent que pour montrer les faiblesses de la science. Mais même à ce point de vue, le livre n'est pas convaincant, puisque Bouvard et Pécuchet ne sont que deux bourgeois imbéciles, sans aucune aptitude pour les sciences ; donc, leurs opinions n'invalident rien. Il est vrai que le roman n'était pas achevé à la mort de l'auteur et par conséquent il serait injuste de lui reprocher l'asservissement de son art à un but stérile qu'il aurait peut-être désavoué lui-même.

Il va de soi que l'introduction fréquente des sciences physiologiques dans l'œuvre de Flaubert amène logiquement des personnages médecins : nous en trouvons plusieurs qui sont si bien dessinés qu'ils peuvent être considérés comme représentatifs des différents niveaux de la profession. En haut de l'échelle, il y a le portrait élogieux du docteur Larivière : « Il appartenait à la grande école chirurgicale sortie du tablier de Bichat, à cette génération, maintenant disparue, de praticiens philosophes qui, chérissant leur art d'un amour fanatique, l'exerçaient avec exaltation et sagacité !... Dédaigneux des croix, des titres et des académies, hospitalier, libéral, paternel avec les pauvres et pratiquant la vertu sans y croire, il eût presque passé pour un saint si la finesse de son esprit ne l'eût fait craindre comme un démon. Son regard, plus tranchant que ses bistouris, vous descendait droit dans l'âme et désarticulait tout mensonge à travers les allégations et les pudeurs. Et il allait ainsi, plein de cette majesté débonnaire que don-

(58) *Bouvard et Pécuchet*, p. 95.

nent la conscience d'un grand talent, de la fortune, et quarante ans d'une existence laborieuse et irrécusable » (59). Ce portrait, selon le témoignage de Maxime Du Camp et de Caroline Commanville, la nièce de Flaubert, est celui du père du romancier et « jamais portrait ne fut plus ressemblant » (Maxime Du Camp). Le docteur Canivet, qui figure aussi dans *Madame Bovary*, est aussi un type bien reconnaissable; c'est le médecin réactionnaire qui s'indigne contre « les inventions de Paris !... C'est comme le strabisme, le chloroforme et la lithotritie, un tas de monstruosité que le gouvernement devrait défendre » (60). Le docteur Vaucorbeil dans *Bouvard et Pécuchet* représente le type de « médecin moyen »; ni un grand homme, ni un savant admirable, il a suffisamment d'instruction pour être à la hauteur de sa tâche en se tenant au courant des découvertes nouvelles. Pourtant, ce sont les demi-médecins, l'officier de santé, Charles Bovary et le pharmacien Homais, qui semblent les plus vivants; ce dernier surtout, dans son caractère de bourgeois, qui veut comprendre les sciences et ne réussit qu'à se rendre ridicule par son emploi vaniteux de termes techniques — ce Homais est si bien dessiné qu'il est devenu immortel comme la personnification de la nullité satisfaite.

De tous ces médecins, c'est Flaubert qui est le meilleur clinicien. D'habitude, quand il s'agit d'exposer sérieusement la nature d'une maladie ou d'une opération, c'est l'écrivain, plutôt que les personnages appartenant à la profession, qui se charge de tout expliquer. Par exemple, à propos de l'opération du pied bot dans *Madame Bovary*, l'écrivain expose le cas d'Hippolyte : « Il avait un pied faisant avec la jambe une ligne presque droite, ce qui ne l'empêchait pas d'être tourné en dedans, de sorte que c'était un équin mêlé d'un peu de varus, ou bien un léger varus fortement accusé d'équin... Or, puisque c'était un équin, il fallait couper le tendon d'Achille, quitte à

(59) G. Flaubert. *Madame Bovary*, p. 436.

(60) G. Flaubert. *Madame Bovary*, p. 248.

s'en prendre plus tard au muscle tibial antérieur pour se débarrasser du varus... Charles piqua la peau; on entendit un craquement sec. Le tendon était coupé, l'opération était finie » (61).

Dans *l'Education Sentimentale* (62), Flaubert nous a donné une leçon de clinique à propos d'un cas d'asphyxie croupale, qui mérite les éloges des médecins par son exactitude, et ceux des critiques littéraires par sa qualité dramatique. L'issue de la lutte entre la diphtérie du jeune Arnoux et le médecin qui le soigne est ainsi décrite par Flaubert : ...« Le médecin, enfin, prescrivit l'application de morceaux de glace... Les secousses de sa poitrine le (l'enfant) jetaient en avant comme pour le briser; à la fin il vomit quelque chose d'étrange qui ressemblait à un tube de parchemin. La mère s'imagina qu'il avait rendu un bout de ses entrailles..., l'enfant était sauvé ».

Ce tableau est un exemple typique de la plupart des observations cliniques de Flaubert en ce sens qu'il est une représentation scrupuleuse de la réalité, accomplie sans recours aux termes savants. Quant à l'exactitude médicale de la description dans ces passages, comme dans d'autres également célèbres, le docteur Dumesnil fait cette affirmation concluante : « Il (Flaubert) sait être technique quand il le faut, mais jamais d'une manière abusive. Il suffit pour se convaincre de relire l'empoisonnement d'Emma Bovary, l'épisode de *l'Education*, où l'enfant d'Arnoux est terrassé par le croup, les souffrances que la soif et la faim font endurer aux mercenaires de Salammbô, acculés dans le défilé de la Hache ! Rien ne manque, mais tout, au contraire, est dit avec art et un tact exquis. Et puis, ce qui a son prix encore, c'est le pittoresque dans l'exactitude absolue des moindres détails, avec leur valeur rigoureusement propre : à ce point de vue l'empoisonne-

(61) G. Flaubert. *Madame Bovary*, p. 241.

(62) vol. 2, pp. 119-121.

ment d'Emma Bovary est une parfaite leçon de clinique. Avec quel souci de la vérité les moindres symptômes sont analysés » (63).

Il est intéressant de découvrir, dans sa correspondance et ailleurs, les moyens employés par Flaubert pour être sûr qu'il était « dans le vrai », ses tentatives de vérifier ses hypothèses par leur rapprochement du réel, en un mot : son recours constant à la méthode expérimentale pour la composition de ses romans. A ce propos, une lettre du docteur Chaume (64) éclaircit ainsi l'origine du croup, cité plus haut. « Flaubert a décrit, dans *l'Education Sentimentale*, en quelques lignes très saisissantes, la maladie du petit Arnoux, atteint de laryngite croupale. Il était trop consciencieux pour ne pas s'être documenté *de visu*. Mais où et comment ? Je vais vous le dire... Un matin Marjolin (son maître en 1868 à l'hôpital Sainte-Eugénie) me confia le désir de Flaubert d'étudier, sur le malade, les symptômes du croup arrivé à la période d'asphyxie. Il est convenu, me dit-il, que lorsque vous aurez un cas bien typique, vous irez le trouver aussitôt... Deux jours après, je frappais à la porte de Flaubert... quelques instants après nous roulions... vers Sainte-Eugénie. D'abord Flaubert m'accabla de questions sur le petit malade que nous allions voir... nous causâmes diphtérie, croup, trachéotomie surtout et je vis qu'il connaissait la *Clinique* de Trousseau... Enfin nous arrivâmes. L'enfant allait plus mal, et déjà la sœur avait fait tous les préparatifs de l'opération. Il se débattait, toussait rauque, avec un fort tirage, et présentait tous les signes précurseurs de l'asphyxie. Flaubert, qui se tenait à distance, ne le quittait pas du regard. Cette observation toute muette dura à peine deux ou trois minutes. Puis visiblement ému, il nous dit : « J'ai assez vu, je vous en prie, délivrez-le ». Et l'opération commença. Un

(63) Dumesnil, *Flaubert et la médecine*, pp. 149, 132-133, cf. aussi, article du docteur Segalen. *La Chronique médicale*, vol. 1903, p. 99.

(64) D<sup>r</sup> Chaume. *Chronique Médicale*, vol. 1900 p. 770.

instant, malgré la gravité de la circonstance, je me retournai. Flaubert... avait disparu. Le lendemain, un peu vexé, je racontai à Marjolin la visite de Flaubert et son départ précipité au moment de l'opération. « Oh ! répondit Marjolin, une trachéotomie, c'était bien trop pour lui; il est d'une sensibilité extrême »... Et maintenant, comprenez-vous pourquoi le petit Arnoux guérit par l'expulsion d'une fausse membrane, *quelque chose d'étrange, semblable à un tube de parchemin* ? Laissez-moi croire que le bon Flaubert préféra ce mode si simple, mais si rare, de guérison, parce qu'il avait horreur de la trachéotomie ».

Le plus souvent, Flaubert se documenta par ses lectures sur les faits des sciences physiologiques qu'il voulait faire figurer dans un roman. Sa correspondance nous en offre un grand nombre d'exemples. « En fait de lectures », dit-il au moment où il composait l'épisode qu'on vient de lire, « je me suis livré dernièrement à l'étude du croup ». Il est probable que ces études lui ont suggéré l'idée d'une guérison de cette crise d'asphyxie par l'expulsion d'une fausse membrane. Cette maladie se serait terminée plus normalement par la mort ou par l'opération, que l'extrême émotivité de l'écrivain l'empêcha de regarder. Plutôt que de décrire cette opération de trachéotomie, dont il n'avait pas vu, lui-même, tous les détails, il a choisi l'issue moins probable, mais pourtant bien possible, du rejet de la membrane.

Ce même scrupule d'exactitude scientifique le poussa à écrire aux Goncourt : « Je viens de me livrer à des lectures pathologiques sur la soif et la faim, pour un passage aimable qui me reste à faire, mais je n'ai pas sous la main un recueil où il y a peut-être quelque chose. Transition adroite pour vous prier de voir à la bibliothèque de l'Ecole de Médecine, dans la Bibliothèque médicale, t. LXVIII le « journal d'un négociant qui s'est laissé mourir de faim ». Si vous y trouvez des détails chic, envoyez-les moi. J'ai cependant tout ce qu'il me faut,

mais qui sait » (65). A propos de ce même « passage aimable », de *Salammbô*, Flaubert écrivit à Feydeau : « Je lis maintenant de la physiologie, des observations médicales sur des gens qui crèvent de faim » (66). Enfin, selon le docteur de Lastic (67), l'auteur de *Salammbô*, pour la célèbre description de la faim, « aurait emprunté largement aux souvenirs personnels du Docteur Savigny, un des naufragés du radeau de la *Méduse* ».

*Madame Bovary* demanda à Flaubert une documentation médicale extrêmement profonde pour les épisodes principaux, tels que l'opération du pied bot et l'empoisonnement par arsenic, et très variée pour donner un tableau complet de la vie d'un médecin de campagne. Heureusement pour l'auteur, il avait les souvenirs de sa jeunesse passée au milieu des choses et des gens de la médecine, et, en plus de ses lectures, la collaboration constante de Bouilhet, ancien interne dans le service de son père. Nous voyons, par sa correspondance, tout le profit qu'il a tiré de ses livres de médecine et de son ami Bouilhet : le roman, lui-même, démontre sa puissance extraordinaire d'évocation.

Que de travail derrière chaque personnage de l'histoire ! Pour créer le mendiant aveugle, par exemple, Flaubert écrivit à son ami : « Tâche de m'envoyer, mon bonhomme, pour dimanche prochain, ou plus tôt si tu peux, les renseignements médicaux suivants : On montre la côte, Homais contemple l'aveugle aux yeux sanglants (tu connais le masque) et il lui fait un discours : il emploie des mots scientifiques, croit qu'il peut le guérir et lui donne son adresse. Il faut qu'Homais, bien entendu, se trompe, car le pauvre bougre est incurable... Si tu n'as pas assez dans ton sac médical pour me fournir de quoi écrire cinq ou six lignes corsées, puise auprès de (docteur)

(65) G. Flaubert *Correspondance*, vol. 3 p. 225.

(66) G. Flaubert. *Correspondance*, vol. 3, p. 216.

(67) Dr de Lastic. *La pathologie mentale dans l'œuvre de Flaubert*, p. 23.

Follin et expédie-moi cela » (68). Trois jours plus tard une autre lettre demande encore des précisions : « Tu es un excellent bougre de m'avoir répondu vite. L'idée du « bon régime à suivre » est excellente et je l'accepte avec enthousiasme. J'aurais besoin des mots scientifiques désignant les différentes parties de l'œil (ou des paupières) endommagé. Tout est endommagé et c'est une compote où on ne distingue plus rien. N'importe, Homais emploie de beaux mots et discerne quelque chose pour éblouir la galerie... Enfin il faudrait qu'il parlât d'une pommade (de son invention) bonne pour les affections scrofuleuses et dont il veut user sur le mendiant ».

Les réponses de Bouilhet ont dû être satisfaisantes, puisqu'elles ont suggéré ces « lignes corsées » du roman : « Il y avait dans la côte un pauvre diable vagabondant avec son bâton, tout au milieu des diligences. Un amas de guenilles lui recouvrait les épaules, et un vieux castor défoncé, s'arrondissant en cuvette, lui cachait la figure; mais, quand il le retirait, il découvrait, à la place des paupières, deux orbites béantes tout ensanglantées. La chair s'effilochoit par lambeaux rouges; et il en coulait des liquides qui se figeaient en gales vertes jusqu'au nez, dont les narines noires reniflaient convulsivement. Pour vous parler, il se renversait la tête avec un rire idiot; — alors ses prunelles bleuâtres, roulant d'un mouvement continu, allaient se cogner vers les tempes, sur le bord de la plaie vive ».

Et Homais ne manque pas d'« éblouir la galerie ». « Voilà, dit le pharmacien, une affection scrofuleuse !... Et bien qu'il connût ce pauvre diable, il feignit de le voir pour la première fois, murmura les mots de *cornée*, *cornée opaque*, *sclérotique*, *facies*, puis lui demanda d'un ton paternel : « Y a-t-il longtemps, mon ami, que tu as cette infirmité ? Au lieu de t'enivrer au cabaret, tu ferais mieux de suivre un régime...

(68) G. Flaubert. *Correspondance*, vol. 3 p. 30.

Il l'engageait à prendre du bon vin, de la bonne bière, de bons rôtis... Enfin, M. Homais ouvrit sa bourse. « Tiens; voilà un sou, rends-moi deux liards : et n'oublie pas mes recommandations, tu t'en trouveras bien »... Hivert se permit tout haut quelque doute sur leur efficacité. Mais l'apothicaire certifia qu'il le guérirait lui-même, avec une pommade antiphlogistique de sa composition, et il donna son adresse... La voiture était repartie, quand, soudain, M. Homais se pencha en dehors du vasistas et cria : « Pas de farineux, ni de laitage ! Porter de la laine sur la peau et exposer les parties malades à la fumée de baies de genièvre ! » (69).

Nous pourrions multiplier ces exemples de contact entre l'œuvre de Flaubert et les sciences physiologiques et signaler les sources où l'écrivain s'est documenté pour bien d'autres passages encore dans ses romans, mais nous nous contenterons de deux seulement. Avant d'écrire l'épisode du pied bot, il s'est livré à une « chirurgie furieuse » et il a « dévoré en trois heures tout un volume de cette intéressante littérature et pris des notes ». Nous savons qu'il est allé à Rouen « pour prendre des renseignements sur les empoisonnements par arsenic », renseignements si impressionnants que la santé de l'écrivain en a été momentanément affectée. « Quand j'écrivais l'empoisonnement d'Emma Bovary, dit-il, j'avais si bien le goût d'arsenic dans la bouche, j'étais si bien empoisonné moi-même que je me suis donné deux indigestions coup sur coup, deux indigestions très réelles, car j'ai vomé tout mon dîner ».

Souvent il mettait plus de temps à se documenter pour un livre qu'à l'écrire : pour *Salammbô* ses recherches embrassaient, en plus de la physiologie, les religions anciennes, l'histoire, l'archéologie et l'état social et politique de Carthage. Pour *Bouvard et Pécuchet*, il a dû « absorber », comme il disait, plus de 1.500 volumes ! Pourtant il serait fastidieux de

(69) Flaubert, *Madame Bovary*, p. 295, pp. 331-332. (Edition définitive, Charpentier).

poursuivre cette recherche des sources de documentation à travers les œuvres de Cabanis, de Bichat, de Haeckel, de Darwin, de Daremberg et de Garnier, et de bien d'autres, cités par Flaubert dans sa correspondance (70).

Selon l'opinion de Dumas fils (71), Flaubert « était un « géant qui abattait une forêt pour fabriquer une boîte; la boîte est parfaite, mais elle a vraiment coûté trop cher ». Cette métaphore peut bien s'appliquer à la perfection de *Madame Bovary*, mais il nous semble que cette énorme accumulation de renseignements scientifiques a mal servi le « géant » dans *Salammbô*, *Hérodias*, *L'Education Sentimentale* et certainement dans *Bouvard et Pécuchet*. Dans ces quatre ouvrages, et surtout dans les trois derniers, l'intérêt à l'action et aux personnages est étouffé par la masse d'érudition. A propos de *Salammbô*, l'auteur lui-même reconnaît ce défaut dans une lettre à Sainte-Beuve : « Le piédestal est trop grand pour la statue... il aurait fallu cent pages de plus relatives à *Salammbô* seulement » (72). Et en examinant les causes de l'insuccès de *L'Education Sentimentale*, Flaubert trouve que « c'est trop vrai, et esthétiquement parlant, il y manque la fausseté de la perspective... n'importe, je crois que personne n'a poussé la probité plus loin » (73).

Nous touchons ici à la grande difficulté que rencontre un écrivain qui aspire, comme Flaubert, « à la majesté de la loi et à la précision de la science ». La passion de l'exactitude est une qualité scientifique qui ne devrait pas dominer dans une œuvre littéraire; le but de l'artiste n'est pas d'instruire, mais d'émouvoir. Si *Madame Bovary* est un chef-d'œuvre, c'est

(70) Cf. G. Flaubert. *Correspondance*, vol. 2, p. 388; vol. 3, p. 35 et 349; vol. 4, pp. 195, 282, 141, 125, 78, 215, 261, 190, 158, 184.

(71) Cité par Paul Bourget, *Essais de Psychol. Contemp.* Vol. 2, p. 71.

(72) G. Flaubert. *Correspondance*, vol. 3, p. 250.

(73) Cassagne, *L'Art pour l'art*, p. 281-282.

précisément parce que la vérité humaine, qui s'y fait sentir, est plus puissamment rendue que toutes les autres sortes de vérités, telle que la vérité du milieu social, du moment historique, des mœurs et des paysages et de l'état physique et moral des personnages. *Madame Bovary* est bien « un monument d'art et de science » (Zola), mais sa puissance de survie ne peut s'attribuer qu'à la première de ces deux qualités. « Rien ne dure que par la perfection de la forme et la vérité humaine du fond » (Brunetière).

Il serait difficile d'exagérer l'importance littéraire de ce chef-d'œuvre. Les contemporains de Flaubert, romanciers comme Zola ou critiques comme Faguet, sont d'accord pour voir dans cette œuvre le point de départ du roman de la seconde moitié de siècle. « Quand *Madame Bovary* parut, dit Zola, il y eut toute une évolution littéraire. Il sembla que la formule du roman moderne, éparse dans l'œuvre colossale de Balzac, venait d'être réduite et clairement énoncée dans les quatre cent pages d'un livre. Le code de l'art nouveau se trouvait écrit... tous les débutants de quelque avenir reçurent une profonde secousse; et il n'en est pas un aujourd'hui, parmi ceux qui ont grandi, qui ne doivent reconnaître tout au moins un initiateur en Gustave Flaubert... Il a dit le mot vrai et juste que tout le monde attendait » (74). Pour Faguet, « toute l'école réaliste relève de Flaubert, et toute la littérature romanesque de cette seconde moitié de siècle a appartenu à l'école réaliste. Sans parler des moindres, les Goncourt, Alphonse Daudet, M. Emile Zola sont des élèves de Flaubert et se sont toujours reconnus et proclamés tels » (75).

Pourtant il serait inexact de voir en Flaubert un écrivain qui ait voulu fonder une école. Il écrivit à G. Sand : « A propos de mes amis, vous ajoutez « mon école ». Mais je m'a-

(74) Zola, *Les Romanciers Naturalistes*, pp. 125-126.

(75) Faguet, *Gustave Flaubert*, pp. 180-181.

bîme le tempérament à tâcher de n'avoir pas d'école. A priori, je les repousse, toutes ». Et une année plus tard, sa pensée se précise ainsi : « Notez que j'exècre ce qu'on est convenu d'appeler le *réalisme* bien qu'on m'en fasse un des pontifes; arrangez tout cela » (76). Il nous semble que « tout cela » s'explique par le caractère de Flaubert, par le fait qu'il y avait en lui « deux bonshommes distincts », un lyrique et un érudit, dont l'écrivain a subi la double influence en écrivant son chef d'œuvre. Cette contradiction dans le caractère de l'écrivain devait fatalement produire une œuvre de beauté poignante sur une trame de documentation exacte. Elle n'était que la réalisation de l'idéal de l'auteur, « le vrai rendu par le beau », et n'avait rien de commun avec une imitation servile des œuvres proclamées réalistes par les écrivains Champfleury et Duranty, que Flaubert considérait comme de vulgaires photographes du réel, peu soucieux de leur style. Par haine de ses contemporains aussi, il ne voulait « faire *partie de n'importe quoi*; entrer dans un corps quelconque, dans n'importe quelle confrérie ou boutique et même prendre un titre quel qu'il soit, c'est se déshonorer, c'est s'avilir » (77).

Pourtant il n'en était pas de même du public et des romanciers contemporains : ils réclamaient un chef capable de mener le mouvement réaliste qui existait déjà, en réaction contre le romantisme, mais qui jusqu'alors n'avait pas réussi à fixer la nouvelle formule avec un chef-d'œuvre. Le public, préparé à l'étude du réel dans le roman par les ouvrages médiocrement artistiques de Champfleury et de Duranty et intéressé aux progrès des sciences physiologiques, acclamait *Madame Bovary* avec enthousiasme. Le procès, intenté à l'auteur pour outrages aux mœurs et à la religion, n'était pas pour diminuer la curiosité générale envers son ouvrage, « procès, dit Flaubert après son acquittement, qui m'a fait une réclame gi-

(76) G. Flaubert. *Correspondance*, vol. 4, p. 220-221.

(77) G. Flaubert. *Correspondance*, vol. 2, p. 218.

gantesque et à laquelle j'attribue les trois quarts de mon succès » (78).

Et les romanciers contemporains, désireux de plaire à ce public, voyaient en *Madame Bovary*, sinon le modèle à copier, du moins le genre littéraire qui avait les meilleures chances de succès. Dès l'année suivante, les critiques avaient l'occasion de signaler des analogies entre *Fanny*, de Feydeau — une « étude » de la jalousie morbide — et le chef-d'œuvre de Flaubert (79). Plus tard, un ouvrage de Duranty, *Le malheur d'Henriette Gérard*, se fait remarquer par « des analogies et des imitations » qui rappellent *Madame Bovary*. Les deux ouvrages « se ressemblent même par leurs défauts » qui résultent du désir, commun aux deux auteurs, d'être « observateurs de la vie sensible et descripteurs acharnés et presque chirurgicaux du vice humain » tandis que, « pour tout ce qui tient à la vie morale, ce sont d'indifférents sourds-muets ». Ainsi, d'après l'excellent article de René Dumesnil (80), cette œuvre initiatrice de Flaubert est devenu le critérium, le terme de comparaison couramment employé, par quiconque voulait apprécier les romans réalistes pendant le reste du siècle.

Pour notre étude, dont l'objet est de montrer l'influence des sciences physiologiques sur la littérature, le prestige universel de *Madame Bovary* a une grande importance. Par cette œuvre les sciences physiologiques ont conquis une place incontestable dans les romans, et ceci juste au commencement de l'époque qui en fut la plus féconde. La littérature à intentions ou prétentions scientifiques acquit ainsi la prédominance qu'elle va garder pendant de longues années et à laquelle contribuera toute une génération d'écrivains de talent, parmi lesquels les plus célèbres sont les Goncourt, Alphonse Daudet, Zola, Huysmans et Maupassant.

(78) G. Flaubert. *Correspondance*, vol. 4, p. 372.

(79) Cf. Barbey d'Aurevilly, *Les Œuvres et les hommes*, p. 282.

(80) *Madame Bovary et son temps*, *Mercur de France*, vol. novembre-décembre, 1911.

## CHAPITRE VII

### Les Goncourt.

Laissons aux Goncourt le soin de définir eux-mêmes, leur talent; nous verrons ensuite la justesse de leur opinion : « Personne, disent-ils (1), n'a encore caractérisé notre talent de romanciers. Il se compose du mélange bizarre et presque unique qui fait de nous à la fois des physiologistes et des poètes ». Il nous semble qu'on pourrait leur contester le titre de poètes, par suite du manque d'imagination et de lyrisme dans leur œuvre, mais personne ne leur refusera le titre de physiologistes, après la lecture de leurs dix romans principaux et des neuf volumes de leur *Journal*. Ils ont raison aussi, et c'est bien heureux, de considérer leur talent, à deux faces, comme presque unique. Flaubert fut le seul romancier de leur temps, qui eût pu rivaliser avec eux pour les connaissances physiologiques, mais son idéal artistique s'y opposait. Feydeau, Zola, Hector Malot, Alphonse Daudet, Dumas fils, Huysmans, Maupassant et un groupe important d'écrivains secondaires ne furent que de simples carabins à côté des Goncourt, les vrais Médecins-ès-lettres de l'époque.

A chaque page de leur *Journal*, les Goncourt indiquent les influences qui ont formé le côté physiologique de leur talent. Ils ont appris à lire dans Diderot et le grand encyclopédiste a dû leur enseigner les éléments de la physiologie, à laquelle il avait consacré une partie importante de son œuvre.

(1) *Journal*, vol. 3, p. 268.

Il leur a fourni aussi, dans *La Religieuse*, le modèle de roman par « documents humains », l'étude d'un cas nettement pathologique : je veux dire, l'homosexualité considérée comme sujet d'un développement littéraire (2).

Leur talent porte aussi l'empreinte de Gavarni et de Balzac qu'ils considéraient comme « les deux grands génies du siècle, les talents les plus originaux de l'art et de la littérature, les deux hommes sans prédécesseurs » (3). A ce propos, nous avons déjà remarqué le rôle important donné par Balzac aux maladies de corps et de l'âme dans ses meilleurs romans : la monomanie du Cousin Pons, l'obsession scientifique dans *La Recherche de l'absolu*, la jalousie morbide de *La Cousine Bette* et la manie sexuelle du Baron Hulot. Dans tous ces cas, Balzac peut bien être considéré comme le prédécesseur des Goncourt par son insistance sur l'influence d'un état pathologique sur le développement de ses personnages. Enfin, l'influence de Gavarni est visible dans la manière dont les deux frères, ses amis, ont dépeint la vie et les mœurs de leurs contemporains. Comme lui, ils ont choisi leurs modèles dans le Paris de leur temps; ils ont la même faculté d'observation aiguë et la même façon de peindre les hommes avec des traits véridiques et mordants : ils étudient leurs personnages en médecins et les décrivent en peintres.

Leur talent comme cliniciens ès-lettres s'explique aussi par l'esprit de leur époque et par le milieu scientifique qu'ils fréquentaient. A ce propos, nos observations sur Flaubert s'appliquent également à la formation du talent des Goncourt. Il est vrai que ces derniers n'avaient pas d'hérédité médicale et leur jeunesse ne s'était pas passée au milieu de médecins. Mais, dès leurs débuts comme romanciers en 1860, ils furent intimement mêlés au mouvement médical de leur temps. Vivant presque continuellement à Paris, ils se trouvaient plus

(3) Goncourt. *La Maison d'un artiste*, vol. 2, pp. 365-366.

(2) Cf. de nos jours, *La Garçonne* et *La Prisonnière*.

en contact avec ces courants d'influence que Flaubert dans sa demeure solitaire à Croisset.

Quoi qu'il en soit, il est incontestable que leur ambiance était fortement imprégnée de physiologie. Dans les neuf volumes de leur *Journal* qui ont déjà paru, nous avons trouvé mention de plus de trente médecins et cette liste comprend les noms de toutes les célébrités contemporaines du monde médical. A plusieurs reprises, ils signalent les rencontres avec Claude Bernard et parlent avec enthousiasme de leur « conversation avec le grand et séduisant savant ». Il est souvent questions des docteurs Ricord, Tardieu, Johnston et Philips, le « casseur de pierres ». Elloco, médecin de la Princesse Mathilde, Charcot, Blanche, Dieulafoy et Paul Bert les tenaient au courant des progrès faits dans la profession. Louis Bouilhet leur raconta un souvenir de sa vie d'interne à l'Hôtel-Dieu de Rouen, d'où ils tirèrent leur roman *Sœur Philomène*. L'influence du grand physiologiste Robin sur eux et, par conséquent, sur le mouvement littéraire contemporain, était si considérable que celui-ci « peut être considéré comme un père authentique du naturalisme » (4).

Leurs distractions mêmes les mettaient en contact avec les médecins. Le *Journal* abonde en allusions, dont quelques citations suffisent pour montrer cette influence. « Au dîner de Brébant, — dit Edmond de Goncourt, — Robin établit que la pesanteur du cerveau est un symptôme de la valeur de l'intelligence... Robin est toujours le causeur substantiel qui vous suspend à ses lèvres ». Et ailleurs, on trouve cette indication significative : « L'introduction d'un nouveau médecin à chaque dîner de Brébant. Aujourd'hui, c'est Paul Bert ». Et plus tard : « Ce soir, au dîner de quinzaine, chez Brébant, Berthe-

(4) D<sup>r</sup> Durand. *L'Observation médicale dans l'œuvre des Goncourt*, thèse, p. 13, note.

lot parle de l'acuité de l'ouïe, que développent étonnamment chez lui les excès de travail » (5).

Les dîners Magny, les dîners chez la Princesse Mathilde et les « dîners des auteurs sifflés » chez Flaubert, apportaient aussi une multitude de renseignements physiologiques. « Ce soir, Sainte-Beuve donne à dîner à la princesse... il nous parle de son temps d'interné à Saint-Louis ». « Le docteur Philips se met à parler de certaines maladies toutes modernes, de maladies nerveuses... Philips parle encore ce soir de Lord Hertford qui meurt d'un cancer à la vessie, d'un mal où l'on meurt en pleine torture ». Enfin, les Goncourt ont dû trouver bien des documents pour leur roman *Germinie Lacerteux* dans ces causeries, dont ils donnent ce résumé : « On descendait aux mystères des sens, à l'inconnu des goûts bizarres, des tempéraments monstrueux; les fantaisies, les perversions, les toquades, les démences de l'amour charnel sont étudiées, creusées, analysées, spécifiées. On philosophe sur de Sade, on théorise sur Tardieu. L'amour est couché sur une table d'amphithéâtre et les passions passées au speculum. C'est un vrai cours d'amour scientifique » (6).

Initiés ainsi à l'étude de cas pathologiques, les deux cliniciens amateurs se sont intéressés à faire et à rapporter des observations médicales sur les gens de leur entourage. Elles pullulent dans le *Journal*, à tel point que certaines pages ressemblent à un registre de clinique, mais un registre tenu par un peintre qui s'efforce de rendre visibles aux lecteurs les plaies qu'il examine. Grâce à eux, nous savons que Jules Janin souffrait de la goutte, Sainte-Beuve de spasmes de la vessie, Théophile Gautier d'un « relâchement ou resserrement de la valvule mitrale », Zola d'une tendance hypocondriaque, de palpitations, de gravelle, de maux de reins, etc. Alphonse Daudet avait une affection de poitrine et des crises d'estomac; Po-

(5) Cf. *Journal*, vol. 4, p. 355; vol. 6, p. 28 et 257-258.

(6) Goncourt. *Journal*, vol. 3, pp. 176-177 et p. 309.

pelin, un creux à l'épigastre et Feydeau trahit le mauvais état de sa santé par sa « pose raide et ankylosée des hémiplegiques ».

Et enfin, comme conclusion à toutes ces observations médicales, on pourrait citer le cas de Murger, « mourant d'une maladie où l'on tombe en morceaux, tout vivant. En voulant lui couper la moustache, l'autre jour, la lèvre est venue avec les poils... Une mort, en y réfléchissant, qui a l'air d'une mort de l'Écriture, d'un châtiment divin contre la Bohème, contre cette vie en révolte avec l'hygiène du corps et de l'âme et qui fait qu'à quarante-deux ans un homme s'en va de la vie, n'ayant plus assez de vitalité pour souffrir et ne se plaignant que de l'odeur de viande pourrie qui est dans sa chambre et qu'il ignore être la sienne » (7).

« La physiologie et l'hygiène d'un écrivain sont devenues un des chapitres indispensables dans l'analyse qu'on fait de son talent », disait Sainte-Beuve (8). Donc il est utile de nous arrêter un instant sur le genre de vie que menaient les Goncourt, sur la mauvaise santé, qui en était le résultat et qui explique, dans une grande mesure, le caractère maladif de leur œuvre.

Détraqués, souffrant toute leur vie de maladies nerveuses, il est naturel qu'ils se soient intéressés aux sujets médicaux et aux ravages faits par les maladies dans leur entourage. Pour la même raison, ils ont un goût particulier pour l'étude, dans le roman, des cas de psychologie morbide, des personnages détournés du bonheur par une tare physiologique. Ce sont leurs propres tempéraments qu'ils prêtent aux personnages de leurs romans : « Songez enfin, dit Edmond de Goncourt, que toute notre œuvre, et c'est peut-être son originalité, originalité durement payée, repose sur la maladie nerveuse,

(7) Cf. *Journal*, vol. 1, p. 362; vol. 3, p. 315. Sur la valeur médicale des observations dans le *Journal*, voir la thèse du docteur Duplessis, *Les Goncourt et la médecine*, pp. 48-50.

(8) Sainte-Beuve. *Causeries du Lundi*, vol. 2, p. 448.

que ces peintures de la maladie, nous les avons tirées de nous-mêmes » (9).

Ce mauvais état de santé s'est déclaré de bonne heure chez les deux frères. Dès l'année 1855, alors que Jules n'avait que vingt-six ans et son frère trente-trois, le cadet écrivait qu'ils étaient « un peu souffrants de corps, tous deux, un peu nous découvrant de grosses promesses d'infirmités pour nos vieux jours » (10). La réalisation de ces promesses ne se fait pas attendre; dans leur *Journal* il en est constamment question : « Toujours souffrir ! Et ne jamais être complètement sans un peu souffrir ». L'un était « tourmenté de perpétuelles migraines, l'autre d'un perpétuel malaise de l'estomac ». Peu de temps avant la mort de Jules, les souffrances qui faisaient dire aux deux frères : « Nous qui ne sommes à nous deux qu'un isolé, un spleenétique, un névropathe » ces souffrances devenaient telles qu'ils écrivaient : « Nous, torturés de maux continus, douloureux, presque mortels au travail et à la production spirituelle, nous ferions volontiers ce pacte avec Dieu : ne nous laisser qu'un cerveau pour créer, nos yeux pour voir et une main avec une plume au bout, et prendre tout le reste de nos sens et les misères de nos corps, pour que nous ne jouissions plus en ce monde que de l'étude de l'humanité et de l'amour de notre art » (11).

Enfin, la vie de Jules de Goncourt ne fut qu'une suite de souffrances. Il la termina à l'âge de quarante ans, « dans un ictus apoplectique, au cours d'une paralysie générale » (12). Son frère, fidèle à leur principe de ne jamais manquer l'occasion de se renseigner sur une maladie, nota scrupuleusement toutes les phases de la désagrégation cérébrale et de l'agonie

(9) *Lettres de Jules de Goncourt*. Préface, p. XXIV.

(10) *Lettres de Jules de Goncourt*, p. 80.

(11) Goncourt. *Journal*, vol. 2, p. 189; vol. 3, p. 105, p. 260, p. 279.

(12) Cf. Dr Durand, *L'Observation et la documentation médicale dans les romans des Goncourt*, thèse, p. 13.

de Jules. « Jour par jour, dit-il, assister à la destruction de tout ce qui faisait la distinction de ce jeune homme, distingué entre tous, le voir saler son poisson à la salière, prendre sa fourchette à pleines mains, manger comme un pauvre enfant, c'est trop » (13). Pourtant, il continue, et ces pages, qui évoquent des scènes douloureuses avec un relief et une intensité de vie remarquables, sont peut-être les plus émouvantes de toute leur œuvre (14).

Mais l'émotion n'empêcha pas Edmond de tout noter avec une exactitude scientifique qui permit au docteur Segalen d'en construire une observation complète de « paralysie générale progressive » sous les rubriques : « antécédents héréditaires, antécédents personnels, histoire de la maladie, état actuel (troubles organiques, troubles psychiques) modification du caractère, etc. » le tout appuyé uniquement sur des citations tirées du *Journal* (15).

Demeuré seul après cette mort, aussi atroce que prématurée, Edmond de Goncourt continue à souffrir, à analyser et à noter ses souffrances et celles de ses amis, avec un goût du pathologique qui tourne à la monomanie. Pendant les crises de foie qui le font se « tortiller comme un ver coupé » et dont il sort « brisé avec la viduité de tête et la faiblesse d'un homme qui a fait une maladie de quinze jours », il note ses impressions afin de les introduire après dans ses romans. « La fièvre de mes crises de foie, dit-il, est inspiratrice, elle me fait trouver cette nuit, pour le dernier tableau de *La Faustin*, le machonnement de la *Renoncule scélérate*, qui peut amener, à la rigueur, l'agonie sardonique » (16).

Pourtant il se rend bien compte que cette observation perpétuelle d'états morbides aggrave sa neurasthénie. « Cette es-

(13) Goncourt, *Journal*, vol. 3, p. 334.

(14) Cf. *Journal*, vol. 3, p. 342.

(15) Cf. Dr Segalen, *Observations médicales chez les écrivains naturalistes*, pp. 28-33.

(16) *Journal*, vol. 9, p. 160.

pièce de travail incessant qu'on fait sur soi, sur ses émotions, sur les mouvements de son cœur, cette autopsie perpétuelle et journalière de son être arrive à découvrir les fibres les plus délicates, à les faire jouer de la façon la plus tressaillante. Mille ressources, mille secrets se découvrent en vous pour souffrir. On devient, à force de s'étudier au lieu de s'endurcir, une sorte d'écorché moral et sensitif, blessé à la moindre impression, sans défense, sans enveloppe, tout saignant » (17).

Mais c'est précisément cet état de névrose que les Goncourt recherchent comme la condition indispensable au bon travail littéraire. Pour l'observation, comme pour la composition de leurs romans, ils aspirent à cet état maladif pour être « vibrant d'une manière supérieure ». « La maladie sensibilise l'homme pour l'observation comme une plaque de photographie » et « pour le rendu des délicatesses, des mélancolies exquises, des fantaisies rares et délicieuses sur la corde vibrante de l'âme et du cœur, ne faut-il pas, je me le demande, un coin maladif dans l'homme, et n'est-il pas nécessaire d'être un peu, à la façon de Henri Heine, un crucifié physique ? » (18).

Nul doute que les deux écrivains qui aspiraient à être « les Saint Jean-Baptiste de la nervosité moderne » ont, par leur vie, répondu affirmativement à leur question. Leur recherche d'une sensibilité supérieure » a beau détériorer leur santé; ils y tiennent par conviction de son utilité pour leur art. « Quand nous composions, disait Edmond de Goncourt, nous nous enfermions des trois ou quatre jours sans sortir, sans voir un vivant. C'est pour moi la seule manière de faire quelque chose qui vaille, car nous pensions que ce n'est pas tant l'écriture mise sur du papier qui fait un bon roman que l'incubation, la formation silencieuse en vous des personnages, la réalité apportée à la fiction et que vous n'obtenez que par les accès d'une sorte de fièvre hallucinatoire qui ne s'attrape

(17) Edmond de Goncourt, *Idées et sensations*, pp. 187-188.

(18) *Journal*, vol. 2, p. 260 et p. 91.

que dans une claustration absolue ». Et il ajoute : « Je crois encore ce procédé de composition le seul bon pour le roman, mais je crains bien qu'il ne soit pas hygiénique » (19).

Cette idée que le talent littéraire s'affine sous l'influence d'une maladie revient chez eux à maintes reprises. A leurs yeux, elle justifie toutes les sortes d'excès qui peuvent donner le coup de fouet au système nerveux et amener ainsi une excitation cérébrale intense. « Daudet, dit Edmond de Goncourt (20), est un type à cet égard, c'est un cerveau très affiné, un cerveau supérieur depuis qu'il est malade ». Quand Taine déplore « cette maladie spéciale de notre profession » — la névrose — et conseille de la combattre « avec tous les moyens hygiéniques, de la morale et une bonne méthode » ils disent : « On a beau lui crier que peut-être tout notre talent n'existe qu'à la condition de cet état nerveux » (21).

Par conséquent, ils entretiennent soigneusement leur mauvaise santé comme source génératrice du talent. Des cigares et des cigarettes opiacées les soutiennent pendant de longues heures de travail, sans arrêt pour manger ou pour sortir. « Ah, la belle désorganisation physique que fait, même chez les plus forts..., la vie cérébrale. C'est positif, nous sommes tous malades, quasi fous et tout préparés à le devenir complètement ». Mais ils chassent ces pensées noires avec la réflexion : « Après tout, ferions-nous sans cela ce que nous faisons ? La maladie n'est-elle pas pour un peu dans la valeur de notre œuvre » (22). Le lecteur d'aujourd'hui doit trouver qu'elle y est pour beaucoup !

Ce tempérament morbide se manifeste aussi par le choix de leurs amis dans le monde littéraire. La santé leur paraît

(19) Lettre d'Edmond de Goncourt à Emile Zola, citée dans *La Chronique Médicale*, vol. 1896, p. 472.

(20) *La Chronique Médicale*, vol. 1896, p. 460.

(21) *Journal*, vol. 2, p. 177.

(22) *Journal*, vol. 5, p. 50; vol. 2, p. 243.

vulgaire et un certain déséquilibre comme la condition du talent : « L'homme qui n'est pas, par un côté, déraisonnable, dément, ne fera jamais rien en littérature » (23). Leurs amis, « gens de talent qui s'estiment », Flaubert, Tourgueneff, Zola et Alphonse Daudet souffrent tous, comme eux, d'une « maladie, en général attestrice du talent chez un écrivain ». Au commencement de leur liaison avec Flaubert, son apparence de santé, disent-ils, « grossière, sanguine et *campagnardisée* par un plein air de six mois, nous fait paraître l'homme un peu blessant ou au moins trop exhubérant pour nos nerfs — et son talent même se grossit de son encolure dans notre pensée ». Mais, à mesure qu'ils pénètrent le secret de Flaubert, l'épilepsie dont il était constamment menacé, ils le trouvent très sympathique (24).

Leurs relations avec Daudet furent des plus amicales et ici encore la maladie nerveuse commune joue un rôle important. « Nous causons, dit Ed. de Goncourt, comme on cause, au coin du feu pendant des heures mélancoliques... nous causons de notre *sensitivité* à nous deux, que nous croyons la plus aiguë des sensibilités modernes » (25). A leur première rencontre avec Zola, ils notent le « côté frappant chez lui. C'est le côté maladif, souffreteux, ultra-nerveux... un mélancolique et révolté, victime d'une maladie de cœur » (26).

Tourgueneff méritait leur estime, non seulement comme malade bien intéressant, halluciné, mais aussi par sa parfaite compréhension de l'esthétique des Goncourt. « Votre langue, messieurs, dit-il, m'a tout l'air d'un instrument, dans lequel les inventeurs auraient bonassement cherché la clarté, la logique, le gros à peu près de la définition, et il arrive que l'instrument se trouve manié aujourd'hui par les gens les plus ner-

(23) *Journal*, vol 7, p. 147.

(24) *Journal*, vol. 3, p. 105.

(25) *Journal*, vol. 6, p. 181.

(26) *Journal*, vol. 3, p. 247.

veux, les plus impressionnables, les moins susceptibles de se satisfaire de l'à peu près » (27). D'après cette appréciation, l'art d'écrire devait se modifier pour mieux traduire les « frissons de nervosité » de leur époque. D'ailleurs, c'est bien la pensée des Goncourt, qui s'appelaient « les écrivains des nerfs ». « La langue française, disaient-ils, a été maniée et façonnée par des gens bien portants ». Et ils ajoutent qu'on ne peut plus se satisfaire du gros à peu près de leurs « bien portants devanciers ».

En résumé, nous pensons avoir amplement démontré, par la seule étude de leur *Journal* et de leur *Correspondance*, que les Goncourt méritent bien le titre de physiologistes, dont ils se réclamaient. Par leurs multiples fréquentations avec les médecins, par leur goût des maladies et des malades, par leur prétention d'enrichir leur talent en appauvrissant leur santé et, enfin, par leur tentative de modifier leur art pour pouvoir mieux peindre leurs états d'âme maladifs, ils méritent pleinement qu'on les considère, non seulement comme physiologistes, mais aussi comme expérimentateurs prêts à se sacrifier pour prouver la justesse de leurs théories. Celles-ci semblent se résumer ainsi : pour l'écrivain, la maladie est toujours plus intéressante que la santé et son cerveau peut accomplir des merveilles s'il sait le maltraiter avec science !

### Les Goncourt. Leur Œuvre.

Les Goncourt disaient, en parlant de la composition d'un livre : « On ne fait bien que ce qu'on a vu ou souffert » : dans leur premier roman, *Charles Demailly*, ils ont rempli scrupuleusement ces deux conditions de bien écrire. *Les Hommes de Lettres*, titre primitif de ce livre, indique bien son ca-

(27) *Journal*, vol. 5, pp. 118-119.

ractère autobiographique. Sauf l'intrigue, qui est bien mince (un écrivain s'éprend d'une actrice, l'épouse, jouit de quelques mois de bonheur, est trompé par sa femme, trahi par ses amis et finalement devient complètement fou par suite de ses souffrances morales et physiques), sauf cette mince fiction, conduisant au dénouement dans l'asile de Charenton, tout le roman se compose de peintures détaillées du monde des lettres. Tout a été « vu ou souffert ». Telles phrases du roman ne sont que des échos d'observations faites par les deux écrivains sur eux-mêmes. Charles Demailly est bien le portrait de Jules de Goncourt. Comme son modèle, « Charles devait peut-être tout son caractère, ses défaillances comme ses passions à son tempérament, à son corps presque toujours souffrant. Peut-être aussi était-ce là qu'il fallait chercher le secret de son talent, de ce talent nerveux, rare et exquis » (28).

Ce qui nous intéresse le plus dans ce vaste tableau de la vie fébrile des écrivains et des acteurs, c'est la part laissée aux sciences physiologiques. A ce propos, l'aîné des frères raconte : « Pour *Charles Demailly*, j'ai lu beaucoup d'ouvrages sur la folie, mais le roman en lui-même est peu médical. C'est plutôt une étude de la vie de l'homme de lettres » (29). Pourtant ils ont dû pousser leur documentation assez loin et la preuve, c'est que des médecins, comme le docteur Durand, peuvent donner l'observation de Demailly, écrite exclusivement avec des passages du roman, comme un exemple de mélancolie délirante ou lypémanie. Nous verrons d'ailleurs que les Goncourt ont puisé les éléments pathologiques de leur description dans les traités de l'époque (30).

L'emprunt, le plus évident, aux sciences physiologiques est celui fait à l'œuvre du grand aliéniste Esquirol. Dans son

(28) *Charles Demailly*, p. 73.

(29) Edmond de Goncourt, lettre à *La Chronique Médicale*, 1896, p. 458.

(30) Voir Dr Durand, *L'Observation médicale dans l'œuvre des Goncourt*, pp. 23-27.

*Traité des maladies mentales* (31), on trouve une observation faite sur un certain M. N..., halluciné de l'ouïe. Le docteur Durand a découvert que « les Goncourt ont fait plus que de s'en inspirer; ils ont pris les expressions mêmes de ce malade. C'est ainsi que la réponse de Charles au médecin qui le voit au moment de sa crise hallucinatoire : « Je n'ai besoin ni d'un médecin ni d'un espion » (p. 366) est celle de M. N... à Esquirol » (32).

Dans les grandes lignes, aussi bien que dans les détails, comme celui que nous venons de noter, les Goncourt ont construit leur roman sur les données de la pathologie mentale, selon Esquirol. Pour lui les causes de la lypémanie sont : l'amour contrarié, la crainte, l'amour propre blessé, l'ambition déçue et surtout les chagrins domestiques et le surmenage cérébral, « toutes causes que les Goncourt ont soigneusement notées » (33).

Dans *Charles Demailly*, nous voyons bien Jules de Goncourt, dont le mal était le même, à quelques symptômes près. Dans les deux cas, on remarque la même humeur mobile et irritable, des alternatives de joie et de tristesse, d'enthousiasme et de découragement. Sur ce tempérament déséquilibré et tout préparé à la folie, la maladie fait des ravages rapides. La mémoire faiblit, l'attention devient difficile à éveiller et encore plus difficile à fixer. Des troubles viscéraux et des troubles de la parole surviennent, suivis par le mutisme et l'aphasie. Les lèvres tremblent, les mains sont maladroites (34).

Enfin la victime arrive au dernier degré du gâtisme. « Tout, jusqu'aux noms dont on nomme, dans le langage humain, les choses nécessaires à la vie, tout a quitté sa mémoire. Plus de passé, plus de souvenir, plus de temps, plus d'idées.

(31) Edition de 1832, p. 160.

(32) Dr Durand, op. cit. p. 28.

(33) Dr Durand, op. cit. p. 28.

(34) Cf. Dr Even, *Etude médicale sur E. et J. de Goncourt*, pp. 74-76.

plus rien de survivant à la mort, qu'une masse de chair d'où sortent des petits cris, des grimaces, des pleurs, des rires, des syllabes inarticulées, des manifestations que les hasards de l'idiotisme poussent sans motif au dehors d'un être ! » (35). Dans cet atroce tableau, on trouve les mêmes traits qu'Edmond de Goncourt a notés plus tard, dans son *Journal*, en assistant à la désagrégation cérébrale de son frère. « Quand nous avons fait Charles Demailly, disait Edmond (36), j'étais plus malade que lui. Hélas ! il a pris la corde depuis, *Charles Demailly* ! C'est bien singulier, écrire son histoire quinze ans d'avance ».

Une note dans le *Journal* indique l'origine médicale de *Sœur Philomène* et de sa simple intrigue. « Déjeuner chez Flaubert, écrivaient les Goncourt. Bouilhet nous conte cette tendre histoire sur une Sœur de l'hôpital de Rouen, où il était interne. Il avait un ami, interne comme lui et dont cette Sœur était amoureuse, platoniquement, croit-il. Son ami se pend, Bouilhet était en train de le veiller, quand il voit la Sœur entrer, s'agenouiller au pied du lit, dire une prière qui dura un grand quart d'heure — et tout cela sans faire plus d'attention à lui que s'il n'était pas là... Lorsque la Sœur se relevait, Bouilhet lui mettait dans la main une mèche de cheveux, coupée pour la mère du mort, et qu'elle prenait sans un merci, sans une parole... » (37).

Ceci, en substance, est l'histoire de *Sœur Philomène*. Les romanciers ont imaginé une hérédité et une jeunesse pour leur héroïne, susceptibles de déterminer son caractère et son choix de la carrière de religieuse dans un hôpital. L'interne du roman, au lieu de se pendre, se donne la mort par alcoolisme et par une égratignure à la main « en disséquant un cadavre atteint d'infection purulente ». A part ces légères modifications

(35) *Charles Demailly*, p. 378.

(36) *Lettres de Jules de Goncourt*, Préface, p. XXIV.

(37) *Journal*, vol. 1, p. 311.

et quelques épisodes ajoutés pour relever l'intérêt de l'histoire — comme, par exemple l'opération sur un « *encéphaloïde lardace* du sein droit » — le roman est scrupuleusement la réalité apportée à la fiction.

C'est Flaubert qui le dit en réponse à une lettre de Jules de Goncourt. « Vous êtes le plus compétent des juges, disait celui-ci, notre hôpital, a-t-il assez de relief ou n'en a-t-il pas assez ? Nous sommes-nous arrêtés dans l'horreur au juste point ? Avons-nous passé le dégoût ? Avons-nous dosé la chair de poule, selon une mesure raisonnable ?... Enfin, si nous avons commis un livre bête, je me lave les mains : c'est votre faute, c'est la faute de Bouilhet, qui chez vous, a laissé tomber un mot, qui nous a fait faire un roman » (38). Et Flaubert de répondre : « J'ai tout lu d'une haleine et en mouillant quelquefois comme un simple bourgeois... C'est très vrai, très fin et très profond. Quant à... la vie d'hôpital, je vous réponds que vous avez touché juste. Les conversations des malades, les physionomies secondaires d'élèves, celle du chirurgien en chef, Malivoire, etc. Very well » (39).

Les détails de ce roman, inspiré par la médecine, sont aussi véridiques que l'ensemble, admiré par Flaubert, qui s'y connaissait bien. A chaque page, le lecteur peut se rendre compte de la documentation sérieuse des Goncourt. S'il est question de faire une opération sur un « *encéphaloïde lardacé* du sein droit », occasionné par un coup de poing, on entend les instructions données par le chirurgien en chef à son interne : « Vous opérerez demain la nouvelle arrivée, le numéro 29... Je vous conseille le bistouri convexe pour l'incision des téguments, le bistouri droit pour le reste de l'opération. Et faites votre incision courbe... » Après l'opération, nous remarquons le même souci d'exactitude concernant l'état de l'opérée : « Il n'y a chez elle ni érysipèle, ni phlegmon, ni symp-

(38) *Lettres de Jules de Goncourt*, p. 162.

(39) Cité par Even, op. cit., p. 45.

tôme de péritonite, de pleurésie, de péricardite ou de lésion abdominale » (40).

Il serait fastidieux de relever toutes les phrases qui témoignent de l'influence médicale dans un roman qui est presque entièrement consacré à la vie d'hôpital. Contentons-nous seulement de l'étude sur l'alcoolisme de l'interne Barnier, étude qui comprend tous les symphômes de la déchéance morale et physique : « Il s'examina et il fut effrayé de se voir. Il trouva son intelligence lourde et endormie... sa faculté de compréhension, avivée d'abord par l'ivresse, paresseuse, lente, presque éteinte... Sa mémoire lui échappait et se dérobaît... il se trouva encore le caractère aigri, les nerfs impatients, l'humeur agressive et batailleuse... Au physique, le ravage était encore plus effrayant. Barnier put reconnaître sur lui-même les symptômes dont il avait lu la description dans les livres : la diminution de la tonicité musculaire, la faiblesse des jambes, quelquefois, le matin, un petit tremblement vermiculaire de la langue ». Et enfin, « il se représenta ces abominables expiations de l'alcoolisme, où l'on meurt avec du sang déjà grené dans les artères depuis trois mois. Il songea à ces morts qui ne laissent à la pourriture du tombeau que la moitié de sa besogne à faire » (41).

Si les Goncourt sont « les plus médicaux de tous nos écrivains » (42), c'est qu'ils joignaient à des connaissances très étendues, le scrupule de ne rien écrire sans une minutieuse documentation préalable. Ils avaient, en outre, ce qui manquait à Flaubert, un tempérament qui ne se laissait pas rebuter devant la vue des horreurs qu'ils se proposaient de peindre. Pour bien s'imprégner de leur sujet, ils s'efforcent d'aller quatre fois à la Charité, Ils y passent une partie de la nuit et notent ensuite leur impressions devant un phtisique qui venait

(40) *Sœur Philomène*, pp. 173, 184.

(41) *Sœur Philomène*, pp. 221-224).

(42) D<sup>r</sup> Michaut, *La Chronique Médicale*, 1903, p. 804.

de « passer » et une « horrible et bréneuse mégère » qui injuriait la Sœur (43). La documentation, *de visu*, pour un roman, atteint, dans cette sombre étude, un point jusqu'alors inconnu. Elle a permis aux Goncourt de réussir « la peinture la plus vivante et la plus vraie qu'on trouve dans la littérature » (44).

Dans *Renée Mauperin*, les deux frères ont essayé, selon leur préface, de peindre « avec le moins d'imagination possible la jeune fille moderne, telle que l'éducation artistique et garçonnière des trente dernières années l'ont faite ». C'est donc une œuvre d'enquête sociale, destinée à mettre en relief les fautes de l'éducation que subissait la jeunesse de leur temps. La chasse frénétique aux positions mondaines et à l'argent, la tendance des parents à se désintéresser de leurs enfants qui en profitent pour « vivre leur vie » indépendamment du foyer, en un mot, la rupture de la bourgeoisie aisée avec les traditions familiales, y est étudiée et déplorée.

La médecine y joue un rôle assez restreint. Pourtant, l'hypertrophie du cœur, dont meurt la jeune héroïne, est bien étudiée. Grâce encore au docteur Durand, nous savons que les deux frères ont pris leur documentation dans le *Traité des maladies du cœur* de Bouilland (45). « Ils font émettre par le médecin des Mauperin de nombreuses vues sur l'influence physique des passions, sur le pronostic des cardiopathies et leur traitement... Or, nous avons retrouvé toutes les idées exprimées en des termes voisins dans les deux chapitres que Bouilland consacre à des « Considérations générales sur les causes et le pronostic des maladies de cœur » (46).

Tous les détails aussi sont tirés de la réalité de cas obser-

(43) Cf. *Sœur Philomène*, postface, pp. 249-250 et *Journal*, vol. 1, p. 351.

(44) D<sup>r</sup> Durand, op. cit. p. 21.

(45) Edition de 1835.

(46) Cf. D<sup>r</sup> Durand, op. cit. p. 34.

vés et commentés par Bouilland. Les symptômes de fièvre, palpitations, dyspnée et syncopes, comme le traitement à appliquer, digitale, ventouses et un régime doux, ont été empruntés à ce même traité. Le dernier tableau du roman, la mort de Renée, semble être copié sur un cas décrit par un médecin, probablement un ami des Goncourt, et noté dans leur *Journal* (47). « Dans l'hypertrophie du cœur, la figure, après la mort, prend un caractère extatique ».

*Germinie Lacerteux* marque le point culminant de l'influence des sciences physiologiques sur l'œuvre des Goncourt. Toute l'intrigue de cette sombre histoire procède d'une tare physiologique : je veux dire la nymphomanie de la triste héroïne, qui la pousse implacablement, à travers toutes les humiliations et toutes les souffrances, vers la mort et la fosse commune. Zola a bien compris l'intention des deux frères en l'écrivant, quand il disait : « Certainement leur héroïne est malade, malade de cœur et malade de corps; ils ont tout à la fois étudié la maladie de son corps et celle de son cœur. Où est le mal, je vous prie ? Un roman, n'est-il pas la peinture de la vie, et ce pauvre corps est-il si damnable pour qu'on ne s'occupe pas de lui ? Il joue un si grand rôle dans les affaires de ce monde qu'on peut bien lui donner quelque attention, surtout lorsqu'il mène une âme à sa perte, lorsqu'il est le nœud même du drame » (48).

L'intrigue est des plus simples. Germinie, fille de paysans pauvres, vient gagner sa vie à Paris. Violentée par un employé du café où elle travaillait, rendue mère d'un enfant mort-né, elle a dû quitter sa place, pour en trouver enfin une autre, de bonne à tout faire, chez une vieille dame noble ruinée. Elle y demeure pendant le reste de sa vie et c'est l'étude de ces années de tourment physique et moral que constitue le roman,

(47) Mai, 1857.

(48) Zola, *Mes Haines*, p. 82.

appelé par ses auteurs, « une clinique de l'amour » (Préface) Cette étude ne présente qu'une longue série de déchéances pour l'héroïne. Ayant perdu son second enfant, son amour maternel se transforme en sensualité effrénée. Et à la fin, usée par sa vie de débauche et minée par la tuberculose, Germinie meurt et on la jette dans la fosse commune.

La théorie du déterminisme physiologique trouve dans ce « roman vrai » sa meilleure illustration. Tout le livre est dans la lutte entre le besoin d'affection normal à une femme, et les besoins toujours plus impératifs de l'organisme sexuel. Une femme tendre et dévouée est ici en combat avec une autre passionnée et violente; la victoire dépend inévitablement de son milieu et de son tempérament physique. Le déterminisme paraît absolu. « Germinie Lacerteux est une hystérique et une nymphomane. Toute son histoire découle de cette particularité physique. Pas une aventure qui n'en soit la manifestation. Les Goncourt étudient un cas pathologique et ils l'étudient en médecins » (49).

Cette effrayante peinture de dégénérescence comporte naturellement beaucoup de documentation physiologique. Les suites d'une attaque d'aploplexie sont bien décrites aux points de vue physique et moral. La « maladie que la médecine appelle la *mélancolie des vierges* » est invoquée pour expliquer l'irrégularité d'humeur de Germinie à l'âge de vingt-quatre ans. Son accouchement à la Maternité, pendant une épidémie de fièvre puerpérale, est bien noté. Sa psychologie est nettement soumise à son état physique : « C'est un effet ordinaire des désordres nerveux de l'organisme de dérégler les joies et les peines humaines, de leur ôter la proportion et l'équilibre et de les pousser à l'extrémité de leur excès ». Mais ces excès n'étaient pas seulement d'ordre génésique, la boisson, à laquelle Germinie recourait pour oublier sa honte et ses dettes,

(49) Sabatier. *L'Esthétique des Goncourt*, p. 555.

faisait de terribles ravages dans son organisme, déjà vouée à la tuberculose par l'hérédité et le manque d'hygiène.

Le dénouement de l'histoire, commençant par l'attente de Germinie, sous la pluie, pour guetter son amant, et se terminant par sa mort à l'hôpital Lariboisière, ce dénouement est presque entièrement médical. « Deux ou trois jours après cette nuit passée sous la pluie, Germinie avait un visage effrayant de souffrances, le teint marbré, les yeux brûlants... Le médecin, appelé... ordonna l'application de l'huile de croton. Les désordres de la poitrine étaient tels qu'il ne pouvait encore rien dire... Les poumons étaient bien un peu ulcérés en haut, mais on guérit de cela... » Pendant l'été suivant, la malade allait mieux, quand un refroidissement vint détruire le progrès déjà fait. L'affreuse toux recommença. Le médecin constata que « le poumon gauche était entièrement pris... Le droit était attaqué en haut et peut-être infiltré dans toute son étendue ». Quelques semaines plus tard, une péritonite aggrava l'état, déjà désespéré, de Germinie. « Je crains, dit le médecin, qu'il y ait un abcès dans l'intestin communiquant avec un abcès dans la vessie. C'est grave, très grave ». Sa triste carrière se termina enfin à l'hôpital.

Il serait injuste envers les auteurs de *Germinie* de laisser penser que ce résumé sommaire et sec, d'une vingtaine de pages (p. 241-362), représente fidèlement leur peinture magistrale. Ces citations ne laissent voir que les faits d'ordre médical, dont les romanciers ont tiré la matière émouvante de leurs derniers chapitres. Ce ne sont que les données physiologiques qui motivent et expliquent la psychologie évoluant de l'héroïne. La lecture de ces pages, où le dévouement de la malade pour sa maîtresse n'est limité que par ses forces défaillantes, nous inspire la plus grande pitié. Le but légitime du réalisme est ici atteint, comme il l'a été dans *Madame Bovary* : l'art se sert de la science, mais tout en conservant sa faculté essentielle qui est d'émouvoir.

Comme toutes leurs autres figures de détraqués, forcés de subir la vie, au lieu de réagir contre elle, Germinie Lacerteux a été prise sur le vif. Le roman n'est que le développement esthétique des notes prises par les deux frères sur leur bonne, Rose, à laquelle ils étaient très attachés. Ils avaient étudié et commenté dans leur *Journal* (50), le travail destructeur de la phtisie chez la malheureuse femme. Après sa mort, ils ont appris, par la maîtresse de Jules, que Rose était nymphomane. À leur insu, elle avait mené « une vie secrète d'orgies nocturnes, de découchages, de fureurs utérines qui faisaient dire à ses amants : « Nous y resterons, elle ou moi ! » (51). Leurs notes sur la maladie qui l'emportait, complétées par ces révélations, donnent le portrait exact de cette malheureuse, considérée par Edmond de Goncourt, à la fin de sa vie (52), comme « de beaucoup la plus détraquée de toutes les névropathes que j'ai eu à peindre ».

La pleurésie de Germinie joue un rôle si important dans le roman qu'il est intéressant de s'arrêter un instant pour considérer la documentation physiologique des auteurs. Ils n'ont fait que noter, chez leur servante, l'évolution d'une pleurésie en tuberculose pulmonaire. Mais cette observation est si bien conduite que de nombreux médecins ont signalé son excellence. Un article dans l'*Union Médicale* (53), déclare que « les auteurs du roman... ont tracé les caractères et la marche du mal d'une manière que ne renierait pas l'auteur du meilleur traité de clinique médicale que nous possédions ».

Le docteur Michaut va plus loin encore et acclame dans les deux romanciers, non seulement des observateurs habiles, mais aussi des devanciers clairvoyants dans l'étude de cette maladie. « On sait, dit le docteur Michaut, que c'est M. le Pro-

(50) Voir vol. 2, notes datées du 22 juillet au 16 août 1862.

(51) *Préfaces et manifestes littéraires* des Goncourt, pp. 40-44.

(52) Lettre dans la *Chronique Médicale*, vol. 1896, p. 456.

(53) Cité dans *La Chronique Médicale*, vol. 1896, p. 456.

fesseur Landouzy qui a, un des premiers, attiré l'attention du corps médical sur la valeur pathogénique de la pleurésie dans la tuberculose pulmonaire. On sait encore que cette théorie de la *pleurésie phthisiogène* a fait fortune et que... le pleurétique *candidat à la tuberculose*, est devenu un cliché de clinique. Or, dans *Germinie Lacerteux*, qui date du mois d'octobre 1864, les Goncourt ont donné une observation des plus nettes de pleurésie phthisiogène. Et cependant ce n'est... qu'en 1886..., c'est-à-dire 22 ans après l'apparition du roman, que le Pr. Landouzy a indiqué que la pleurésie, dite à *frigore*, était facteur de la tuberculose pulmonaire » (54).

Mais ce roman ne doit pas seulement sa vérité physiologique à la faculté d'observation des auteurs; ils ont dû faire des recherches pour rendre vivantes les scènes de l'hôpital et aussi pour se faire une idée juste de la mentalité complexe d'une nyphomane. Le souvenir des visites faites à la Charité pour *Sœur Philomène* ne pouvait pas fournir les détails nécessaires à la peinture de Lariboisière. Ils y allèrent donc plusieurs fois. Nous savons, par leur *Journal*, qu'ils avaient eu d'abord l'intention de décrire une opération césarienne, à laquelle ils avaient effectivement assisté. Pourtant, après avoir réfléchi, ils supprimèrent ce passage comme « trop vrai » (55). Sur les ravages de l'épidémie puerpérale à la Maternité, ils ont, sans doute, consulté le livre de Tenon, *Mémoire sur les hôpitaux* (p. 243-245), puisqu'ils avaient cet ouvrage célèbre dans leur bibliothèque.

Sur la psychologie particulière à une femme comme Germinie, ils se sont renseignés, selon le docteur Durand, dans le *Traité clinique de thérapeutique de l'hystérie* (56). « Ayant lu, déclare le docteur Durand, que quelquefois, chez ces malades : la vitalité de l'encéphale est tellement exaltée que les

(54) *La Chronique Médicale*, vol. 1903, p. 802.

(55) *Journal*, vol. 2, pp. 226-227.

(56) Briquet, Edition de 1859, pp. 300-363.

facultés intellectuelles et les facultés sensorielles prennent une activité surprenante, et que certaines d'entre elles font alors des vers, emploient un langage beaucoup plus distingué que celui de leur condition », ils ne manquent pas de nous montrer Germinie dans un tel état de transes : « Son langage s'élevait au-dessus de la femme, au-dessus de son ton et de ses expressions journalières. C'était comme une langue du peuple purifiée et transfigurée » (57).

Dans ce roman remarquable, il faut signaler un aspect nouveau du réalisme, aspect complètement étranger à l'œuvre de Flaubert. Celui-ci, comme nous l'avons vu, aspirait à l'Union intime du vrai et du beau, mais c'était tout. Il repoussait toute considération de la valeur sociale d'une œuvre d'art comme indigne d'un artiste. Pour les Goncourt, le roman a des devoirs envers la société. Déjà, dans *Sœur Philomène*, ils ont attiré l'attention du public sur des améliorations à apporter aux hôpitaux; dans *Renée Mauperin*, ils ont critiqué les mœurs familiales de la bourgeoisie. Dans *Germinie Lacerteux* ils interpellent les pouvoirs publics à propos de la fosse commune qu'ils voudraient voir supprimer pour des raisons humanitaires et hygiéniques (voir p. 278-280).

Dans la préface de *Germinie Lacerteux*, ils défendent ainsi cette idée. « Maintenant, que ce livre soit calomnié : peu lui importe. Aujourd'hui que le roman s'élargit et grandit, qu'il commence à être la forme sérieuse, passionnée, vivante de l'étude littéraire et de l'enquête sociale... aujourd'hui, que le roman s'est imposé les études et les devoirs de la science, il peut en revendiquer les libertés et les franchises ». Si on remplace, dans cette définition du roman, le mot « science » par le terme plus précis de « physiologie », — la seule science dont il soit grandement question dans leur œuvre, — on a une indication plus précise de leur idéal littéraire et de leur tâche d'amélioration sociale.

(57) D<sup>r</sup> Durand, op. cit. p. 39-40.

*Manette Salomon* nous fait l'impression d'un roman fabriqué exclusivement avec des carnets de notes. Les artistes contemporains, les expositions, le prix de Rome, les écoles d'art, l'Orient, les juifs et leurs institutions particulières, tout semble concerté pour étouffer l'intrigue. Elle subsiste pourtant, au cours de près de 500 pages ! Le roman se termine par la fin lamentable du faible Coriolis, victime du mariage, que les Goncourt considèrent comme fatal au talent de l'artiste. De vigoureux et plein d'espoir en son avenir, il est devenu, du fait des tracas de la vie conjugale, un névrosé tout prêt à mourir dans un asile de fous comme Charles Demailly.

Avec *Madame Gervaisais*, les deux frères retournent à leur première façon d'écrire. L'histoire est dominée par la physiologie. L'héroïne conduit en Italie son petit garçon malade, « né d'une couche violente, d'une couche où les fers l'avaient tiré à la vie et où son délicat petit crâne avait été froissé et comprimé par l'instrument brutal » (p. 52). Une fois à Rome, la femme subit l'influence d'un milieu ardemment catholique. « Tout s'y rencontre pour vaincre et conquérir une âme par l'obsession, la persécution, la conspiration naturelle des choses environnantes; tout y est rassemblé pour mettre un cœur près de la conversion » (p. 162). Elle devient bigote, refuse de voir ses meilleures amies et, à la fin, elle arrive à « la dernière et suprême victoire de la religion, une haine d'un mélange étrange pour ce fils où elle ne voyait plus son fils, mais « seulement un obstacle à son salut » (p. 251). Elle meurt dans une crise de folie religieuse, en se précipitant vers le Pape pour avoir sa bénédiction.

Cette histoire, que les critiques jugeaient sévèrement comme une attaque sournoise contre la religion catholique, n'est, en réalité, qu'une étude pathologique. Madame Gervaisais, atteinte de phthisie, est sujette à l'émotivité, à l'hystérie, à la religiosité, enfin à toutes formes d'exaltation malade qui

sont les symptômes de son état physique. Le doute n'est pas possible sur l'inspiration médicale qui a présidé à la création de ce roman quand nous lisons dans le *Journal* (58) que c'est le docteur Robin qui a fourni « le morceau de la phtisie, ce morceau qui ne serait pas, si nous ne l'avions pas écrit, fixé et animé, ce morceau sorti du dessert de Magny ».

Et plus précise encore, en ce qui concerne l'effet de la phtisie sur le moral, est cette autre note, tirée du même volume : « Quel dommage, disent les Goncourt (59), quelle perte qu'une pareille intelligence d'observateur et de physiologiste (le docteur Robin) n'écrive pas un livre dont il nous donnait, ce soir, un si curieux morceau sur les effets moraux des maladies de poitrine : un livre dont la première ligne n'a pas été encore écrite, un livre qui serait une clinique médico-littéraire de ces maladies de foie, de cœur, des poumons, si liés et si attenantes aux sentiments et aux idées du malade » (60). Ce livre « médico-littéraire », c'est *Madame Gervaisais*. Et les auteurs reconnaissent l'influence, exercée sur eux par le grand physiologiste, quand ils lui envoient les épreuves de la partie médicale pour être corrigées et annotées.

### Les Romans d'Edmond de Goncourt, Conclusion.

La mort de Jules de Goncourt, en 1870, termine la longue période que nous sommes proposés d'étudier. Bien que cette date soit loin de marquer la fin de l'influence des sciences physiologiques sur la littérature, influence qui continue toujours, elle peut être considérée comme une borne, marquant la fin de la période de lutte pour la victoire du roman à base physiologique. La formule littéraire, qui exige à ses partisans,

(58) Vol. 3, p. 263.

(59) *Journal*, vol. 3, p. 207.

(60) *Journal*, vol. 3, p. 207.

de peindre « d'après nature » est assurée de succès. Qu'on appelle les productions de la nouvelle école des « œuvres réalistes » ou « naturalistes », peu importe. Le principe reste le même : « la recherche du vrai en littérature ». Et ce sont les Goncourt qui ont fait prévaloir ce principe contre l'indifférence du public et l'hostilité presque générale de la critique. « Il faudra bien reconnaître un jour, disait Jules, peu de temps avant sa mort, que nous avons fait *Germinie Lacerteux* et que *Germinie Lacerteux* est le livre-type qui a servi de modèle à tout ce qui a été fabriqué depuis nous, sous le nom de réalisme, naturalisme, etc. » (61).

L'influence de ce « livre type » a été accentuée par les romans du même genre qu'écrivit Ed. de Goncourt après la mort de son frère. Le simple énoncé des sujets traités dans ces livres suffit pour montrer la persistance de la préoccupation pathologique chez le survivant. Dans *La Fille Elisa*, il dit : « Il m'a été impossible parfois de ne pas parler comme médecin » et il indique son but social en ajoutant : « Mon ambition serait que mon livre donnât la curiosité de lire les travaux sur la *folie pénitentiaire*..., que mon livre eût l'art de parler au cœur et à l'émotion de nos législateurs » (62). Ce livre reste « austère et chaste », bien qu'il traite des dégénérées dans la plus basse prostitution; il paraît écrit par un médecin, étudiant les conséquences physiques et morales d'un vice qu'il voudrait voir supprimer.

Dans *Les Frères Zemganno*, Ed. de Goncourt se repose de ses monographies de cas pathologiques. « Je voudrais créer deux clowns, dit-il, deux frères s'aimant comme nous nous sommes aimés, mon frère et moi ». Le livre, né de ce projet, est une étude sympathique sur la vie des gens de cirque. L'imagination y joue un rôle considérable avant de disparaître dé-

(61) Ed. de Goncourt. Préface de *Cheri*.

(62) Préface. *La fille Elisa*.

finitivement de l'œuvre, pour céder sa place aux « documents humains ». « C'est une tentative, dit l'auteur, dans une réalité poétique ». Ici vraiment nous pouvons lui accorder le titre de poète, mais il reste physiologiste, peut-être malgré lui. Il nous renseigne sur « la longueur du calcaneum », sur les « fléchisseurs, les extenseurs, les aponévroses » (p. 70) sur les « courbatures des muscles sterno pubien et dorso-acromien » (p. 199). Un accident cause « une fracture du péroné » et aussi « une fracture comminutive à la base du tibia » (p. 235) et il en résulte une « solidification de l'articulation tibio-tarsienne » (p. 257). Mais malgré la masse de termes techniques, dont nous n'avons donné que quelques exemples, l'intrigue est bien soutenue, aucunement entravée par la documentation médicale.

Avec *La Faustin*, Ed. de Goncourt se plonge, de nouveau, dans un sujet psycho-physiologique, dans « l'étude des procédés par lesquels un système nerveux d'actrice s'assimile le monde qui l'entoure ». C'est M. Paul Bourget qui le définit ainsi. Il fait ensuite allusion au caractère spécial du roman : « C'est de la nosographie, objecte-t-on. Mais cette objection ne peut pas être celle du psychologue, qui, semblable en cela au physiologiste, ne fait pas de différence entre la santé et la maladie... Le psychologue se soucie du document et ne se soucie que de cela, et les romans de MM. de Goncourt lui apparaissent comme un incomparable trésor de documents spéciaux sur la vie cérébrale et sensuelle des artistes au 19<sup>e</sup> siècle » (63). Cette étrange roman, cette analyse pénétrante du conflit dans le cœur d'une femme, entre l'amour pour un homme et l'amour de son art, peut bien intéresser les psychologues et les physiologistes. Le lecteur ordinaire doit trouver que c'est bien long comme observation de clinique !

(63) P. Bourget, Cite par M. Delzant, *Les Goncourt*, p. 233.

« *Chérie*, dit Ed. de Goncourt de son dernier roman, est en effet une sorte d'étude médicale. *Chérie* est une fillette moderne, hystérisée par une existence spéciale, elle est névrosée précisément parce qu'elle a tous les désirs sans les avoir jamais satisfaits » (64). Le médecin de la jeune fille indique plus nettement encore la cause des troubles physiques étudiés par l'auteur en disant sentencieusement : « l'ovulation appelle la fécondation » (65). Cette étude sur le dépérissement d'une jeune fille, à laquelle le mariage est refusé, ne comporte aucune intrigue. Elle est le résultat d'une demande faite par l'auteur, dans la préface de son précédent ouvrage : « Je veux faire un roman qui sera simplement une étude psychologique et physiologique de jeune fille » (66) et il invite ses lectrices à lui faire des confidences sur les phases de leur développement au physique et au moral. « L'analyse poussée à ce point deviendrait facilement un instrument plus scientifique que littéraire » (67).

Dans toute cette œuvre des Goncourt, nous remarquons une évolution constante vers les sciences physiologiques. Nous avons vu que les sujets de ces « études » sont généralement d'ordre pathologique. La méthode aussi présente bien des analogies avec les sciences. La considération de l'hérédité et la description des milieux qui façonnent les personnages occupent une place considérable dans chaque roman. Comme Flaubert, les Goncourt s'entourent de renseignements, patiemment amassés dans les livres et dans leurs conversations, avant d'écrire. A chaque étape du développement de leurs histoires, ils vérifient l'exactitude de leurs tableaux en les comparant au réel, dans les asiles de fous, dans les prisons, dans les hô-

(64) Lettre d'Ed. de Goncourt à *La Chronique Médicale*, vol. 1896, p. 454.

(65) *Chérie*, p. 249.

(66) Préface de *La Faustin*.

(67) Delzant, *Les Goncourt*, p. 231.

pitaux et dans les bas fonds. Quelquefois, comme dans *Germinie Lacerteux*, ils réussissent à subordonner le vrai au beau, et il en résulte un roman émouvant. Mais, en général, leurs œuvres sont encombrées de documentation qui leur donne un aspect plus scientifique que littéraire.

Leur influence a été immense. Le public, réfractaire à ce genre de monographies cliniques sur des détraqués, et la critique, hostile à cette forme nouvelle, ne les ont pas encouragés. Mais ils jouissaient d'un grand prestige auprès d'une génération nouvelle d'écrivains. Par l'intermédiaire de plumes vigoureuses, ils ont exercé une influence prépondérante sur la littérature de la seconde moitié du siècle. « Personne depuis Balzac, dit M. Bourget, n'avait modifié à ce degré l'art du roman » (68). Flaubert, dans *Madame Bovary*, avait donné un exemple isolé d'observation minutieuse et esthétique de la réalité. Il fallait la masse imposante de l'œuvre des Goncourt pour montrer aux écrivains contemporains que « l'étude d'après nature » devait supplanter les histoires d'aventures improbables qui succédaient à la grande époque romantique.

C'est Zola qui a fait triompher le réalisme en l'abaissant au niveau du gros public, incapable d'apprécier « l'écriture artistique » de Flaubert et des Goncourt. Sous la plume de Zola, le réalisme « s'encanaille » non seulement par les sujets — cela était déjà arrivé pour *Germinie Lacerteux* —, mais aussi par le style et la représentation fidèle de scènes grossières. Les précurseurs artistes de Zola peignaient les bas-fonds de la société et des sujets de clinique, mais ils le faisaient avec le détachement d'un médecin, se considérant comme supérieur aux êtres, que sa profession l'oblige à étudier. Leur langue reste châtiée et ils observent la retenue d'un homme bien élevé. L'auteur de *La Terre* ne connaît pas cette réserve. Les grossièretés abondent dans son œuvre. Il semble écrire pour les gens qu'il représente !

(68) P. Bourget. *Essais de Psych. Contemp.* vol. 2, p. 137.

Pourtant, cette tendance à viser le succès par tous les moyens — et le scandale en est un des plus efficaces — n'explique pas complètement la popularité de Zola. Elle tient aussi à sa puissance indéniable de peindre les foules. Les traits sont souvent grossiers, les couleurs exagérées et l'action violente, mais l'ensemble produit l'impression de forces déchaînées. Même ses individus, scrupuleusement observés dans la vie réelle avant d'être transformés en personnages de roman, deviennent entre ses mains des monstres mus par des forces élémentaires, dont l'hérédité est la plus puissante.

Son insistance sur les lois de l'hérédité nous conduit à examiner un autre côté de son talent qui importe à notre étude. Il prétend donner à ses lecteurs autant de connaissances physiologiques que les autres écrivains, trop artistes pour être généralement goûtés par le public. Ici encore, il voit les possibilités du roman à travers des verres grossissants. Il se réclame de Claude Bernard et déclare que le roman, comme la médecine, peut devenir « expérimental ». A un moment, il dit : « Nous nous appuyons sur la physiologie, nous prenons l'homme isolé des mains du physiologiste, pour continuer la solution du problème et résoudre scientifiquement la question de savoir comment se comportent les hommes dès qu'ils sont en société » (69). Plus loin, dans le même livre (p. 50), il surrenchérit sur cette prétention, en déclarant : « On a dit souvent que les écrivains devaient frayer la route aux savants. Cela est vrai ». Et enfin, il est convaincu qu'il est au même niveau qu'un Claude Bernard : « Nous ne sommes que des savants, des analystes, des anatomistes, je le dis une fois encore, et nos œuvres ont la certitude, la solidité et les applications pratiques des ouvrages de science » (p. 128).

L'influence des sciences physiologiques sur la littérature ne pourrait aller plus loin ! Les disciples de Zola, le groupe

(69) Zola, *Le Roman Expérimental*, pp. 19-20.

de Médan et leurs imitateurs, ont essayé, pendant quelque temps, de soutenir leur chef dans ses prétentions exagérées. Enfin, dégoûtés eux-mêmes de ses grossièretés et sensibles au ridicule de leur position, ils l'abandonnèrent, au grand profit des lettres françaises.

Arrivés au terme de notre étude, jetons un regard en arrière pour nous rendre compte du chemin glorieux parcouru par les sciences physiologiques. Du temps de Molière, elles furent raillées, et justement, dans les personnes de leurs adeptes, les médecins. Au siècle suivant, elles firent de pénibles progrès, luttant pour s'affranchir des dogmes du passé, de la routine et de la contrainte exercée par l'Eglise. La Révolution détruisit à la fois toute activité scientifique et les entraves qui la gênaient. Au dix-neuvième siècle, les sciences physiologiques se rétablirent de bonne heure et, sous la conduite de savants comme Magendie et son disciple Claude Bernard, elles prirent un éclat sans pareil, dont le reflet est visible chez les écrivains de ce siècle. A la vérité, les sciences physiologiques ne sont pas redevables de leur essor à la littérature; tout au contraire, celle-ci leur a emprunté le caractère nettement scientifique qu'elle a pris pendant la seconde moitié du siècle.

*Vu : Le Doyen de la Faculté des Lettres  
de l'Université de Paris,*

H. DELACROIX

VU ET PERMIS D'IMPRIMER

*Le Recteur de l'Académie de Paris,  
S. CHARLÉTY.*

## BIBLIOGRAPHIE

- E. ABRY, C. AUDIC ET P. CROUZET. *Histoire illustrée de la littérature française* (Didier, Paris, 1921).
- A. ALBALAT. *Gustave Flaubert et ses amis* (Plon, Paris, 1927).
- P. ALEXIS. *La fin de Lucie Pellegrin* (Flammarion, Paris, 1892).
- *Trente romans* (Charpentier, Paris 1895).
- H. DE BALZAC. *Physiologie du mariage* (Flammarion, Paris, 1924).
- *Correspondance (1819-1850)* (C. Lévy, Paris, 1877).
- *La peau de chagrin* (Mignot, Paris, 1912).
- *Le cousin Pons* (Flammarion, Paris, 1923).
- *La cousine Bette* (Flammarion, Paris, 1923).
- *La femme de trente ans et La femme abandonnée* (Flammarion, Paris, 1922).
- *Le père Goriot* (Flammarion, Paris, 1923).
- *Le lys dans la vallée* (Flammarion, Paris, 1925).
- *La recherche de l'absolu* (Flammarion, Paris, 1925).
- *Eugénie Grandet* (Flammarion, Paris, 1922).
- *Le médecin de campagne* (Flammarion, Paris, 1924).
- *Louis Lambert* (Flammarion, Paris, 1925).
- *Grandeur et décadence de César Birotteau* (Flammarion, Paris, 1924).
- *Z. Marcas* (Lévy, Paris, 1892).
- J. BARBEY D'AUREVILLY. *Les œuvres et les hommes* (Amyot, Paris, 1865).
- O. BAROT. *Histoire des idées au 19<sup>e</sup> siècle* (Lévy, Paris, 1866).
- P. BAYLE. *Dictionnaire hist. et crit.* (5<sup>e</sup> édition) (Cie des Libraires, Amsterdam, 1734).
- C. BERNARD. *Introduction à l'étude de la médecine expérimentale* (Delagrave, Paris, 1920).
- *Rapport sur les progrès de la physiologie* (Imprimerie Impériale, Paris, 1867).
- J.-B. BIOT. *Mélanges scientifiques et littéraires* (Lévy, Paris, 1858).
- C. BLOCH. *L'assistance et l'état en France à la veille de la Révolution* (A. Picard, Paris, 1908).
- P. BOURGET. *Essais de psychologie contemporaine* (Plon, Paris, 1901).
- E. BOUVIER. *La bataille réaliste* (Fontemoing, Paris, 1913).
- E. BRIEUX. *L'évasion* (Stock, Paris, 1897).
- *Les remplaçantes* (Stock, Paris, 1901).
- *Les avariés* (Stock, Paris, 1902).

- D<sup>r</sup> A. M. BROWN. *Molière and his Medical Associations* (The Cotton Press, London, 1897).
- F. BRUNETIÈRE. *Le roman naturaliste* (C. Lévy, Paris, 1896).  
— *Histoire de la littérature française classique, 1515-1830* (vol. 3, Le 18<sup>me</sup> siècle) (Delagrave, Paris, 1912).
- Bulletin du bibliophile*, vol. pour 1896 et 1897 (*L'œuvre des Goncourt*).
- A. BURLAT. *Le roman médical* (Thèse de médecine, Montpellier, 1898).
- D<sup>r</sup> A. CABANÈS. *Balzac ignoré* (A. Michel, Paris, 1899).  
— *Remèdes d'autrefois* (Maloine, Paris, 1913).
- D<sup>r</sup> M. CABANIS. *Observations sur les hôpitaux* (Impr. Nationale, Paris, 1790).
- A. CASSAGNE. *La théorie de l'art pour l'art en France...* (Hachette, Paris, 1906).
- H. CÉARD. *Une belle journée* (Charpentier, Paris, 1881).
- J. CHAMPFLEURY. *Monsieur de Boisdhyver* (Dentu, Paris, 1883).  
— *Les souffrances du Professeur Delteil* (Rothschild, Paris, 1870).  
— *Le réalisme* (M. Lévy, Paris, 1857).
- La Chronique médicale* (surtout les volumes de 1894 à 1907).
- L. CLARETIE. *Lesage, romancier* (A. Colin, Paris, 1890).
- C. C. CLARKE. *Molière and the Doctors* (Society of Medical History, Chicago, U. S. A., 1923).
- D<sup>r</sup> A. CORLIEU. *Centenaire de la Faculté de médecine de Paris* (Impr. Nationale, Paris, 1896).
- A. DAUDET. *Souvenirs d'un homme de lettres* (Flammarion, Paris, 1925).  
— *Trente ans de Paris* (Flammarion, Paris, 1925).  
— *Les rois en exil* (Flammarion, Paris, 1922).  
— *L'immortel* (Flammarion, Paris, 1924).  
— *Jack* (Flammarion, Paris, 1924).  
— *Sapho* (Flammarion, Paris, 1924).  
— *Fromont jeune et Risler aîné* (Flammarion, Paris, 1922).  
— *La Fédor* (surtout la description d'une visite : *A la Salpêtrière*, p. 115) (Flammarion, Paris, 1922).  
— *L'évangéliste* (Fayard, Paris, s. d.).
- L. DAUDET. *Les morticoles* (Charpentier, Paris, 1894).  
— *Le stupide 19<sup>e</sup> siècle* (Nouv. Lib. Nat., Paris, 1922).  
— *Les idées en marche* (Charpentier, Paris, 1896).  
— *Fantômes et vivants* (1<sup>re</sup> série) (Nouv. Lib. Nat. Paris, 1914).
- DAVID-SAUVAGEOT. *Le réalisme et le naturalisme* (C. Lévy, Paris, 1890).
- D<sup>r</sup> DELVAILLE. *La médecine et les médecins au temps de Molière* (A. Lamoignon, Biarritz, 1900).
- A. DELZANT. *Les Goncourt* (Charpentier, Paris, 1889).
- D<sup>r</sup> A. DEMELLE. *La pathologie documentaire dans le roman* (Thèse de médecine, Montpellier, 1908).
- DIDEROT. *Œuvres complètes* (passim) (Garnier, Paris, 1875).
- R. DOUMIC. *Hommes et idées du 19<sup>e</sup> siècle* (Perrin, Paris, 1903).

- M. DU CAMP. *Paris, ses organes, ses fonctions et sa vie...* (surtout vol. 4) (Hachette, Paris, 1873).
- *Souvenirs littéraires* (Hachette, Paris, 1883).
- DUMAS FILS. *L'ami des femmes* (surtout la préface)
- *Les idées de Mme Aubray* (surtout la préface).
- *Le fils naturel* (surtout la préface).
- *Le père prodigue* (C. Lévy, Paris, 1878).
- *Une visite de noces*.
- *La Princesse Georges*.
- *La femme de Claude* (surtout la préface) (C. Lévy, Paris, 1877).
- D<sup>r</sup> R. DUMESNIL. *Flaubert et la médecine* (Thèse de médecine, Soc. Franc. d'Impr., Paris, 1905).
- *Madame Bovary et son Temps* (*Mercure de France* vol. pour nov, déc., 1911).
- D<sup>r</sup> P. DUPLESSIS. *Les Goncourt et la médecine* (Thèse de médecine Montpellier, 1910).
- D<sup>r</sup> DURAND. *L'observation et la documentation médicales dans les romans des Goncourt* (Thèse de médecine Bordeaux, 1921).
- D<sup>r</sup> P.-Y. EVEN. *Etude médicale sur Ed. et Jules de Goncourt et leurs premiers romans* (Thèse de médecine, Paris, 1908).
- E. FAGUET. *Flaubert* (Hachette, Paris, 1899).
- R. FATH. *De l'influence de la science sur la littérature française dans la seconde moitié du 19<sup>e</sup> siècle* (Corbaz, Lausanne, 1901).
- J. L. FAURE. *Claude Bernard* (Crès, Paris, 1925).
- E. FEYDEAU. *Fanny* (Amyot, Paris, 1858).
- *Du luxe des femmes, des mœurs, de la littérature et de la vertu* (M. Lévy, Paris, 1866).
- *Daniel* (Amyot, Paris, 1859).
- G. FLAUBERT. *Madame Bovary* (A. Quantin, Paris, 1885).
- *L'éducation sentimentale* (A. Quantin, Paris, 1885).
- *La tentation de Saint-Antoine* (A. Quantin, Paris, 1885).
- *Trois Contes*, suivis de *Mélanges inédits* (A. Quantin, Paris, 1885).
- *Correspondance* (4 volumes) (Charpentier, Paris, 1889).
- *Correspondance entre George Sand et Gustave Flaubert* (C. Lévy, Paris, 1904).
- *Salammbô* (A. Quantin, Paris, 1885).
- Préface aux *Dernières Chansons*, L. Bouilhet (L. Conard, Paris, 1910).
- *Le candidat et Le Château des cœurs* (A. Quantin, Paris, 1885).
- *Bouvard et Pécuchet* (préface par Maupassant) (A. Quantin, Paris, 1885).
- D<sup>r</sup> FOLET. *Molière et la médecine de son temps* (L. Danel, Lille, 1895).
- B. DE FONTENELLE. *Eloges des académiciens de l'Académie Royale des Sciences* (Amsterdam M.DCC.LIV).
- *Entretiens sur la pluralité des mondes* (Salmon, Paris, 1805).

- A. FRANCE. *La vie littéraire* (C. Lévy, Paris, 1926).
- J. DE GAULTIER. *Le bovarysme* (Soc. de Mercure de France, Paris, 1902).
- ED. ET JULES DE GONCOURT. *En 18...* (Duméril, Paris, 1851).
- Charles Demailly* (Flammarion, Paris, 1926).
- Sœur Philomène* (Flammarion, Paris, 1922).
- Renée Mauperin* (Charpentier, Paris, 1920).
- Germine Lacerteux* (Flammarion, Paris, 1921).
- Idées et sensations* (Librairie Internationale, Paris, 1866).
- Manette Salomon* (Flammarion, Paris, 1925).
- Gavarni* (H. Plon, Paris, 1873).
- Madame Gervaisais* (Flammarion, Paris, 1923).
- Pages retrouvées* (Charpentier, Paris, 1886).
- Préfaces et manifestes littéraires* (Charpentier, Paris, 1888).
- Quelques créatures de ce temps* (Charpentier, Paris, 1876).
- Lettres de Jules de Goncourt* (Charpentier, Paris, 1885).
- Journal des Goncourt* (9 volumes) (Charpentier, Paris, 1896).
- ED. DE GONCOURT. *La fille Elisa* (Flammarion, Paris, 1921).
- Les frères Zemganno* (Flammarion, Paris, 1924).
- La maison d'un artiste* (Charpentier, Paris, 1881).
- La Faustin* (Flammarion, Paris, 1923).
- *Chérie* (Flammarion, Paris, 1922).
- *A bas le progrès* (Charpentier, Paris, 1893).
- D<sup>r</sup> GRASSET. *Idées médicales* (Plon, Paris, 1910).
- E. HENNEQUIN. *Etudes de critique scientifique* (Perrin, Paris, 1890).
- H. HOUSSAYE. *Les hommes et les idées* (C. Lévy, Paris, 1886).
- J.-K. HUYSMANS. *A rebours* (Charpentier, Paris, 1884).
- En ménage* (Charpentier, Paris, 1881).
- *Les sœurs Vatard* (Charpentier, Paris, 1879).
- *En rade* (Plon, Paris, 1908).
- F. KLINCKSIECK. *Beitrag zu einer Entwicklungsgeschichte des Realismus...* (Thèse, Université de Marburg, 1890).
- G. LANSON. *Hommes et livres* (Lecène, Oudin et C<sup>ie</sup>, Paris, 1895).
- *Histoire illustrée de la litt. franç.* (Hachette, Paris, 1923).
- *Introduction aux Pages Choies de Flaubert* (Colin, Paris, 1895).
- *Manuel bibliographique de la litt. franç. moderne* (Hachette, Paris, 1925).
- D<sup>r</sup> P. de LASTIC... *La pathologie mentale dans les œuvres de Gustave Flaubert* (Thèse de médecine, Paris, 1906).
- A.-R. LESAGE. *Histoire de Gil Blas de Santillane* (Flammarion, Paris, 1909).
- L. LIARD. *L'Université de Paris* (H. Laurens, Paris, 1909).
- *L'enseignement supérieur en France, 1789-1893* (Colin, Paris, 1894).
- H. MALOT. *En famille* (Flammarion, Paris, 1893).
- *Un beau-frère* (J. Hetzel, Paris, s. d.).

- P. MARTINO. *Le roman réaliste sous le Second Empire* (Hachette, Paris, 1913).  
 — *Le naturalisme français* (Colin, Paris, 1923).
- G. DE MAUPASSANT. *Pierre et Jean* (préface sur le réalisme) (Flammarion, Paris, 1926).  
 — *Mont Oriol* (Flammarion, Paris, 1926).  
 — *Une vie* (Flammarion, Paris, 1928).
- D<sup>r</sup> P. MAURIAC. *Aux confins de la médecine* (B. Grasset, Paris, 1926).
- G. MEUNIER. *Le bilan littéraire du 19<sup>e</sup> siècle* (Fasquelle, Paris, 1898).
- D<sup>r</sup> L. MEUNIER. *Histoire de la médecine* (E. Le François, Paris, 1924).
- G. MICHAUT. *Pages de critique et d'histoire litt.* (Fontemoing, Paris, 1910).
- MOLIERE. *Œuvres* (passim) (Hachette, Paris, 1882).
- MONTESQUIEU *Œuvres* (passim). (F. Didot, Paris, 1838).
- D<sup>r</sup> G. MORIN. *Sainte-Beuve et la médecine* (Baillièrre, Paris, 1928).
- D. MORNET. *Les sciences de la nature en France au 18<sup>e</sup> siècle* (A. Colin, Paris, 1911).  
 — *Les enseignements des bibliothèques privées* (Rev. d'hist. litt. de la France, vol. pour 1910).
- W. A. NITZE AND E. P. DARGAN. *A History of French Literature* (H. Holt, 1922, New York, U. S. A.).
- G. PELLISSIER. *Le mouvement littéraire au 19<sup>e</sup> siècle* (Hachette, Paris, 1889).
- A. DE PONTMARTIN. *Nouvelles causeries du samedi* (M. Lévy, Paris, 1858).
- D<sup>r</sup> RAYNAUD. *Les médecins au temps de Molière* (Didier, Paris, 1862).
- E. RENAN. *L'avenir de la science* (C. Lévy, Paris, 1890).  
 — *Feuilles détachées* (C. Lévy, Paris, 1892).  
 — *Souvenirs d'enfance et de jeunesse* (C. Lévy, Paris, 1923).
- J. RICHEPIN. *Flamboche* (Charpentier, Paris, 1895).  
 — *La Glu* (Fayard, Paris, 1905).  
 — *Madame André* (M. Dreyfous, Paris, 1879).
- P. SABATIER. *L'esthétique des Goncourt* (Hachette, Paris, 1920).
- SAINTE-BEUVE. *Volupté* (Charpentier, Paris, 1861).  
 — *Causeries du Lundi* (passim) (Garnier, Paris, 1857-62).  
 — *Mes poisons* (Plon, Paris, 1926).
- E. SCHERER. *Etudes sur la litt. contemp.* (4<sup>e</sup> série) (M. Lévy, Paris, 1873).
- D<sup>r</sup> V. SEGALÉN. *L'observation médicale chez les écrivains naturalistes* (Thèse de médecine, Bordeaux, 1902).
- M. SPRONCK. *Les artistes littéraires* (C. Lévy, Paris, 1889).
- H.-A. TAINE. *Œuvres* (passim. Ed. définitive, in-16) (Hachette, Paris).
- M. TENON. *Mémoires sur les hôpitaux de Paris* (Ph-D. Pierres, Paris, 1788).
- H. P. THIEME. *Guide bibliographique de la litt. franç. de 1800 à 1906* (H. Welter, Paris, 1907).

- J. TROUBAT. *Souvenirs du dernier secrétaire de Sainte-Beuve* (C. Lévy, Paris, 1890).
- R. VALLERY-RADOT. *La vie de Pasteur* (Hachette, Paris, 1924).
- D<sup>r</sup> L. VERON. *Mémoires d'un bourgeois de Paris* (Librairie Nouv. Paris, 1856).
- D<sup>r</sup> P. VOIVENEL. *Littérature et folie* (Thèse méd., Toulouse, 1908).
- VOLTAIRE. *Œuvres* (passim) (Garnier, Paris, 1883).
- G-J. WITKOWSKI. *Les accouchements dans les beaux-arts, dans la litt. et au théâtre*. (G. Steinheil, Paris, 1894).
- E. ZOLA. *Correspondance* (Charpentier, Paris, 1908).
- *Les romanciers naturalistes* (Charpentier, Paris, 1881).
  - *Le roman expérimental* (Charpentier, Paris, 1923).
  - *Mes haines* (A. Faure, Paris, 1866).
  - *L'assommoir* (Charpentier, Paris, 1877).
  - *Une page d'amour* (Charpentier, Paris, 1926).
  - *La terre* (Charpentier, Paris, 1887).
  - *Le docteur Pascal* (Charpentier, Paris, 1893).
  - *Thérèse Raquin* (Flammarion, Paris, 1924).

## TABLE DES MATIERES

|                                                                                                           | pages |
|-----------------------------------------------------------------------------------------------------------|-------|
| INTRODUCTION .....                                                                                        | 5     |
| CHAPITRE I. — Esquisse historique des rapports entre la médecine<br>et la littérature .....               | 16    |
| CHAPITRE II. — L'état de la médecine et des sciences avant la Ré-<br>volution .....                       | 47    |
| CHAPITRE III. — Romantisme contre réalisme. Les précurseurs des<br>romanciers à tendances médicales ..... | 88    |
| CHAPITRE IV — Développement des sciences physiologiques au dix-<br>neuvième siècle .....                  | 137   |
| CHAPITRE V. — Rapprochement de la littérature et des sciences<br>physiologiques .....                     | 175   |
| CHAPITRE VI. — Flaubert .....                                                                             | 207   |
| CHAPITRE VII. — Les Goncourt .....                                                                        | 242   |
| BIBLIOGRAPHIE .....                                                                                       | 273   |





